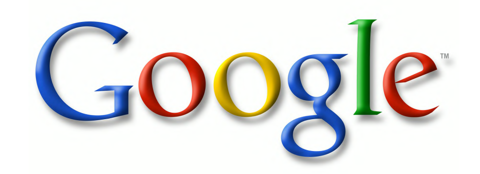

Google


B 787,117



LETTRES INÉDITES

DE

PIERRE-PAUL RUBENS.

LETTRES INÉDITES

DE

PIERRE-PAUL RUBENS,

PUBLIÉES

D'APRÈS SES AUTOGRAPHES,

ET PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION SUR LA VIE DE CE GRAND PEINTRE,
ET SUR LA POLITIQUE DE SON TEMPS,

Par Emile Gachet,

Attaché à la Commission Royale d'histoire de Belgique.

BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE,
RUE DE L'ORANGERIE, SECTION 7, N° 16.

1840.

A MON AMI

EUGÈNE SIMONIS,

SCULPTEUR BELGE.

Ce n'est pas pour placer ton nom à côté de celui de Pierre-Paul Rubens que j'ai pensé à te dédier ce livre. Les éloges exagérés ne conviennent pas plus à ton mérite qu'à la sincérité de mes sentiments. J'ai voulu te donner une marque d'amitié qui fût un peu plus durable; j'espère que tu ne m'en voudras point.

AVERTISSEMENT.

Nous devons à M. Gachard, archiviste général du royaume de Belgique, la plus grande partie des lettres qui forment cette correspondance. Il les avait recueillies à Paris et à Aix, pendant le voyage qu'il fit en France en 1838, et c'est d'après les copies qu'il a bien voulu nous confier, que nous avons fait notre traduction. Si la forme et le caractère de ces documents n'excluait pas toute espèce de doute sur leur authenticité, et si nous avions besoin d'en donner des preuves, le témoignage d'un homme aussi compétent que M. Gachard, suffirait pour dissiper toute crainte à cet égard. Voici en quels termes il s'en explique dans le rapport adressé à la commission royale d'histoire, le 4 juillet 1838 : « Une collec-
» tion dont la découverte excitera peut-être chez nos
» compatriotes un plus puissant intérêt.... est celle de
» quarante-trois lettres *entièrement autographes* du

» prince des peintres flamands, de notre immortel Ru-
» bens : de celles-là au moins l'authenticité ne pourra
» être contestée. Je ne doute pas qu'on sera impatient
» en Belgique de connaître cette correspondance d'un
» homme dont les productions inimitables feront à ja-
» mais la gloire de notre pays, surtout après la publi-
» cation qui eut lieu naguère de lettres attribuées à
» Rubens, mais qui portaient des caractères évidem-
» ment suspects. »

Dans un autre rapport, adressé à la même commission, le 2 novembre 1838, M. Gachard parle ainsi des lettres trouvées à la bibliothèque d'Aix : « Dans sa cor-
» respondance avec Dupuy, Rubens s'occupe principa-
» lement des affaires politiques et militaires de son
» temps. Les lettres conservées à Aix offrent un intérêt
» supérieur, Rubens y traite des questions d'archéo-
» logie, qui lui étaient familières autant que celles qui
» se rapportaient aux beaux-arts; il parle de ses ou-
» vrages et de lui-même. »

Mais afin de mettre le public encore plus à même de juger, voici l'indication des sources qu'il est permis à chacun d'aller consulter.

Toutes les lettres adressées aux Dupuy reposent en autographes à la bibliothèque du roi à Paris. Celles qui sont à l'adresse de Valavès ou de Peiresc se trouvent copiées dans le recueil authentique de la correspondance de ce dernier, et sont déposées à Aix en Provence, dans la bibliothèque de Méjanes. Toutes les autres enfin proviennent de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, où elles reposent soit en autographes, soit en copies authentiques. Nous y avons ajouté comme accessoire indis-

pensable, certains fragments de la correspondance de Gevaerts, qui servent à jeter plus de lumière sur celle de Rubens, et qui sont également tirés de la bibliothèque de Bourgogne. Notre table indiquera au reste toutes les sources pour chaque lettre.

Qu'il nous soit permis d'adresser ici nos remercîments bien sincères à M. Gachard; il ne s'est pas contenté de nous procurer la matière indispensable de ce recueil, la copie même des lettres, il a encore libéralement ouvert devant nous le trésor des archives dont il a le soin, et il a mis entre nos mains tous les documents qui pouvaient nous être utiles. C'est aussi par son entremise bienveillante, que M. Rouard, conservateur de la bibliothèque de Méjanes, a eu l'obligeance de copier toutes les lettres qui nous manquaient. Que ce dernier veuille agréer aussi pour lui-même l'expression de notre reconnaissance.

Bruxelles, 15 août 1840.

LETTRES INÉDITES

DE

PIERRE-PAUL RUBENS.

LETTRES INÉDITES

DE

PIERRE-PAUL RUBENS,

PUBLIÉES

D'APRÈS SES AUTOGRAPHES,

ET PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION SUR LA VIE DE CE GRAND PEINTRE,
ET SUR LA POLITIQUE DE SON TEMPS,

Par Emile Gachet,
Attaché à la Commission Royale d'histoire de Belgique.

BRUXELLES,
M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE,
RUE DE L'ORANGERIE, SECTION 7, N° 16.

1840.

tout ses rapports avec Baudius. En Angleterre, il était le protégé du fameux Buckingham, favori du roi Charles I, et il avait pour confident Balthazar Gerbier, peintre comme lui et comme lui employé souvent dans des missions diplomatiques. En Espagne, il s'était acquis l'amitié du comte-duc d'Olivarez, et il le comptait parmi ses correspondants. En Italie, c'était le fameux Aléandre, si estimé de ses contemporains. Enfin, en France, dans ce pays où se trouvait la fleur du monde, à ce qu'il dit lui-même, il avait pour protectrice la reine Marie de Médicis, et pour amis tous les savants les plus illustres, Nicolas Fabri De Peiresc et son frère Valavès, les De Thou, si célèbres par la gloire littéraire et le grand malheur que leur nom rappelle, les Dupuy leurs cousins, moins connus du vulgaire, mais aussi connus des savants, et Aubery du Maurier, le diplomate, et Rigault, le commentateur, et tous les hommes de renom enfin, qui ont fait à cette époque la gloire et la fortune de la France.

Il existe un si grand nombre de biographies de Rubens, que nous pourrions à la rigueur nous contenter de donner ici l'analyse de sa correspondance. Mais les auteurs de ces biographies se sont attachés le plus souvent à traiter, à propos de Rubens, une période de l'histoire de l'art, et ils ont laissé plus ou moins incomplète, toute la partie qui concerne sa vie diplomatique, ils ont oublié en un mot son histoire politique. Nous avons donc pensé qu'on trouverait avec plaisir en tête de ces lettres, un tableau des événements au milieu desquels Rubens a vécu, ainsi que l'esquisse du rôle qu'il y a joué, et tout en refaisant une partie de sa biographie, nous en avons pris occasion d'expliquer beau-

coup de passages de ses lettres qu'il aurait fallu annoter. Ceux qui s'occupent d'histoire savent du reste combien nos écrivains ont négligé toute cette période de nos annales.

Ce fut en 1577 que Pierre-Paul Rubens naquit à Cologne [1], au milieu d'un siècle en révolution, et l'on suppose que ce fut le 29 juin, parce que c'est le jour de St-Pierre et de St-Paul, sous les noms desquels il fut baptisé. Son père Jean Rubens avait dû quitter Anvers, sa ville natale, en 1568, à cause de ses opinions reli-

[1] On a beaucoup discuté sur les prétentions réciproques d'Anvers et de Cologne, au sujet de la naissance de Rubens. On a dit en faveur d'Anvers, que si les registres des églises ne gardaient nulle trace de son baptême, il fallait en accuser les troubles de religion au milieu desquels il était né. On a ajouté que la preuve la plus convaincante que Rubens était né à Anvers, c'est qu'il lui eût été impossible sans cela d'exercer dans cette ville les droits de la bourgeoisie, et par conséquent de faire partie de la corporation des peintres. Toutes ces raisons doivent tomber, selon nous, devant les faits suivants : en premier lieu, la non-inscription sur les registres d'Anvers et de Cologne s'explique non-seulement par les troubles qui agitaient le pays, mais bien mieux encore par la religion que suivait Jean Rubens, le père, et pour laquelle il s'expatria. En second lieu, pour le fait du droit de bourgeoisie, que nous reconnaissons comme le plus spécieux, on doit avouer cependant qu'il serait possible de trouver des exceptions à la règle générale, et que Rubens, à son retour d'Italie, avait plus qu'un autre mérité qu'on fît plier cette règle en sa faveur; ceux qui ont vu attentivement les registres de la corporation de St-Luc le savent de reste. Enfin, et ce dernier point nous semble trancher la question, puisqu'il est vrai que Jean Rubens a quitté Anvers en 1568, et qu'il est allé s'établir à Cologne, où il eut en 1574 un fils, qui s'appela Philippe et qui fut l'aîné de notre peintre (car c'est là un fait incontestable, que Jean Brandt a consigné lui-même dans la biographie de Philippe Rubens, écrite et imprimée en 1615), à qui fera-t-on croire que Marie Pypelincx soit revenue tout exprès à Anvers en 1577, pour y donner le jour à notre peintre, lorsqu'il est avéré qu'elle ne rentra dans cette ville qu'après la mort de Jean Rubens, son époux, en 1587, après la pacification? En un mot, quel homme de bonne foi ne s'en tiendra pas au témoignage contemporain du neveu de Rubens lui-même, à l'auteur de la biographie du grand artiste, si longtemps attribuée à Gevaerts, et restituée enfin à Philippe Rubens, par M. le baron De Reiffenberg? Voy. les *Nouv. mém. de l'acad. de Brux.*, tom. X, et la note placée après la lettre de Rubens à Geldorp, pag. 278 de ce recueil.

gieuses, qui étaient, dit-on, celles des martinistes, vulgairement appelés luthériens. C'est du moins ce que prouveraient la liste de ceux qui furent exclus du pardon général en 1574, liste sur laquelle on trouve son nom [1], et une autre liste beaucoup plus complète, insérée par M. Groen Van Prinsterer, dans le tom. II de la *Correspondance de la Maison d'Orange*. Il est vrai que M. De Reiffenberg, dans son mémoire sur la famille de notre peintre [2], cite un certificat de catholicité, donné à Jean Rubens par les échevins d'Anvers, mais le peu de stabilité qui régnait alors dans cette ville pour les croyances religieuses, et la terreur que le plus fort inspire toujours au plus faible, ne sont-elles pas suffisantes pour expliquer ce fait ?

Jean Rubens étant mort en 1587, après avoir abjuré la nouvelle religion, sa veuve prit le parti d'abandonner Cologne et de retourner à Anvers avec sa famille. Pierre-Paul, son second fils, y continua ses études au collége des Jésuites, et bientôt après il devint page de Marguerite de Ligne, veuve du comte Philippe de Lalaing.

Cette vie oisive ne pouvait satisfaire le génie naissant de Rubens, et le penchant bien prononcé qu'il avait pour la peinture, engagea bientôt sa mère, nonobstant ses faibles ressources, à lui permettre de suivre les leçons de maître Adam Van Noort, qui lui enseigna les premiers principes.

Après avoir étudié quatre ans chez maître Van Noort, il passa dans l'atelier de maître Otto Van Veen, connu sous le nom d'Otto Venius, qui était le meilleur pein-

[1] *Manuscrits de Mols*, à la bibl. de Bourgogne. Voy. le nº 5724, p. 44.

[2] *Nouv. Mém. de l'acad. de Brux.* tom. VI.

tre de nos contrées dans ce temps-là, et il fit avec lui quatre nouvelles années d'étude.

A cette époque de la renaissance du goût, l'Italie était la source féconde où allaient puiser les artistes et les littérateurs de tous les pays. Notre jeune peintre y courut comme tous les autres. Il quitta Anvers le 9 mai de l'année 1600.

A Venise, où il se rendit d'abord, il se lia d'amitié avec un noble mantouan, au service du duc Vincent de Gonzague, et ce lui fut une occasion d'être appelé à la cour de ce prince, qui le traita pendant près de six années avec une munificence dont Rubens garda toute sa vie un doux souvenir [1].

Entre temps il avait vu Rome et les autres villes fameuses de l'Italie. Il avait travaillé pour les princes et pour les églises, et le duc Vincent l'avait même chargé de porter quelques présents à la cour de Madrid. A cette époque la réputation de Rubens était déjà grande.

Vers la fin de 1608, il fut rappelé en Belgique par une affligeante nouvelle; sa mère était dangereusement malade. Fils tendre et dévoué, il se hâta de partir, mais à son arrivée à Anvers il n'embrassa plus qu'un cercueil. Cette perte lui causa une douleur si vive, qu'il se retira pendant quelque temps au monastère de St-Michel, pour s'y livrer à ses tristes méditations.

[1] Le voyage de Rubens en Italie pourrait nous fournir l'occasion de donner ici beaucoup de détails, mais il n'entre pas dans notre plan de faire une biographie anecdotique. Nous devons cependant mettre le lecteur en garde contre une prétendue rencontre de Rubens et de Montaigne en Italie, qui a été inventée dans ces derniers temps et qui ne laisse pas d'avoir un côté fort intéressant. Il suffira de dire pour cela que Montaigne est mort en 1592, et que Rubens âgé de quinze ans étudiait encore à Anvers à cette époque.

Peut-être Rubens serait-il retourné en Italie, après avoir rendu les derniers devoirs à sa mère, mais l'archiduc Albert et l'Infante Isabelle qui avaient apprécié son mérite, le retinrent auprès d'eux avec des chaînes d'or [1]. Il oublia les propositions magnifiques qu'on lui faisait en Italie et il résolut de se fixer à Anvers.

C'est dans cette ville qu'il épousa, vers le mois d'octobre ou de novembre 1609, Isabelle Brandt, fille de Jean Brandt, échevin d'Anvers. Telle est du moins la date qui s'accorde le mieux avec la lettre de son frère Philippe, adressée à l'ambassadeur des archiducs à Paris, pour lui annoncer ce mariage [2].

Lorsque Rubens prit la résolution de ne plus quitter la Belgique, la paix, si longtemps troublée par la séparation violente des sept provinces du nord des Pays-Bas, semblait devoir se conclure bientôt; la trêve signée en 1609 [3] ne paraissait devoir en être que le préliminaire, et pour établir dès lors cette nationalité qui n'a pris naissance que de nos jours, les Belges avaient encore l'espérance de voir naître des rejetons de leurs princes bien aimés. Tout présageait donc à Rubens un avenir de bonheur et de tranquillité dans sa patrie.

Habitué au faste et à la magnificence italienne, il songea aussitôt à se faire bâtir une maison conforme à ses goûts, et il exécuta son projet à Anvers, dans la rue qui porte encore aujourd'hui son nom. Son cabinet qui lui

[1] Patente par laquelle les archiducs nomment Rubens peintre de leur hôtel, le 23 septembre 1609. *Inventaire des archives de l'Audience*, tom. I, p. 39. Il n'y a plus malheureusement ici qu'une indication, la patente a disparu.

[2] Lettre du 5 novembre 1609, dans les Mss. de Mols, nº 5724 de la bibl. de Bourg.

[3] Elle fut conclue respectivement à La Haye et à Anvers, le 10 avril 1609.

servait d'atelier fut dessiné en forme de rotonde et éclairé par le haut. Il était orné d'une grande quantité de vases de porphyre, et d'agates du plus haut prix; il y rassembla des statues, des bustes, des camées antiques, ainsi qu'un riche médailler et des tableaux précieux de toutes les écoles, et cette collection devint plutôt celle d'un prince que d'un simple particulier [1].

Bien des gens ignorent que la construction de cette maison ou plutôt de ce palais, donna en quelque sorte naissance au chef-d'œuvre de Rubens, à l'immortelle *Descente de Croix*. Voici comment la chose eut lieu. Notre peintre avait acheté son terrain vers l'an 1610, au serment des arquebusiers d'Anvers. Mais lorsqu'il fut question d'élever une muraille entre le jardin de la confrérie et celui de Rubens, quelques-uns des membres qui n'étaient pas contents de la vente, parce qu'ils prétendaient qu'on l'avait faite sans eux, vinrent mettre opposition aux travaux. Rubens allait avoir un procès sur les bras, quand son ami Nicolas Rockox, ancien bourgmestre d'Anvers et capitaine dudit serment, obtint de ses confrères un arrangement à l'amiable; il fut convenu que Rubens leur peindrait un tableau pour la chapelle qu'ils avaient à la cathédrale, et ce tableau, c'est le chef-d'œuvre de l'école flamande, c'est l'admirable *Descente de Croix*, dont s'enorgueillit encore la cathédrale d'Anvers.

Rien de plus naïf que les arrangements qui eurent lieu à cette occasion entre Rubens et les confrères, rien

[1] *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, par J.-B. Deschamps, augmenté par Mensart, Amsterdam, 1770, in-8°, p. 291, et parmi les manuscrits de Mols, le n° 5724, p. 10.

de plus curieux que les comptes qui furent tenus à propos de cette transaction. Nous ne pouvons résister au désir d'en donner ici la traduction française, car, si nous sommes bien informé, ils n'ont été publiés qu'en flamand jusqu'aujourd'hui.

Extrait des registres du serment et de la confrérie des arquebusiers d'Anvers, ayant rapport à la transaction de Rubens avec les supports, touchant le tableau de la Descente de Croix posé au retable de leur autel dans la cathédrale.

Le 7 septembre 1611 a été passé le contrat dudit tableau, à la salle des arquebusiers, entre ces messieurs et Pierre-Paul Rubens, en présence de M. Nicolas Rockox, ancien bourgmestre et leur chef capitaine.

Dépensé en vin d'honneur aux élèves, lors des trois visitations des panneaux dans la maison dudit Rubens, fl. 9, 10.

En 1612, ledit tableau a été transporté de la maison dudit Sieur Rubens à la chambre dudit serment.

Item, payé en différentes fois, tant pour le transport desdits panneaux, des matériaux pour l'échafaudage, le transport de l'atelier dans le vestibule, etc., et de là à la chapelle, etc., la livraison des matériaux, les frais des ouvriers, priseurs, entrepreneurs, par spécification, fl. 176, 14 1/4.

Le 4 décembre 1613, l'ancien tableau de l'autel a été échangé contre celui de la cène, placé sur la cheminée de la salle d'assemblée [1].

[1] Il a péri avec plusieurs autres dans l'incendie de cette maison, le 11 novembre 1737.

Item, le 22 juillet 1614, on a consacré le nouvel autel de la chapelle des arquebusiers dans la cathédrale de Notre-Dame.

Item, le 8 janvier 1615, on a fait accord avec Pierre-Paul Rubens et David Remeeus, doreur, touchant leurs ouvrages et travaux, en présence des doyens, etc.; dépensé alors, fl. 46, 18.

Item, le même jour, payé à compte audit Sieur Pierre-Paul Rubens, fl. 1000.

Item, payé à David Remeeus, pour la dorure des cadres du tableau et des deux volets, presque fl. 110.

Le 25 juillet 1615, accordé avec François De Crayer, pour la construction de la muraille de séparation entre le jardin dudit Sieur Rubens et celui de la confrérie.

Item, l'an 1615, payé pour 323 pots de bière, consommés par les ouvriers en construisant la muraille, fl. 40, 2. *N. B.* De cette somme ledit Sieur Rubens doit payer la moitié, mais point du reste.

Item, payé aux arpenteurs, pour l'arpentage de la nouvelle muraille, dont une moitié est due par ledit Sieur Rubens, fl. 4.

Item, revenait audit François De Crayer pour la construction de la susdite muraille, par-dessus l'accord fait pour sa franchise, fl. 149 [1].

Item, l'an 1615, payé pour une paire de gants, présentée à l'épouse dudit Sieur Rubens, fl. 8, 10.

Item, le 16 décembre 1622, le doyen Jean Leese a

[1] Ces franchises consistaient dans l'exemption de tout service personnel de garde bourgeoise, etc., et autres articles de taxe, etc., auxquels tout habitant et citoyen était sujet, s'il n'avait pas un emploi ou des lettres de franchise qui l'en exemptassent, on en évaluait les patentes à fl. 250 ou 300, au moins.

passé son compte général d'administration et délivré à la chambre (l'assemblée des supports) la quittance générale du Sieur Pierre-Paul Rubens, peintre, par laquelle celui-ci reconnaît avoir reçu la somme de quatre cents livres de gros (2400 fl.), en payement entier du tableau posé sur leur autel, en date du 13 février 1621 [1].

Recherché et collationné ès registres de la chambre des arquebusiers d'Anvers, par le soussigné secrétaire de ladite chambre. Anvers, le 27 juillet 1771.

F.-B. BELTENS.

Quelle simplicité naïve dans tous les détails de ces comptes! et comme on retrouve bien dans chacun de ces articles la bonhomie des anciens temps! N'est-ce pas là d'ailleurs la vie réelle du grand homme, dépouillée de tout le faste dont la gloire entoure son nom? N'est-ce pas ainsi que nous aimons à le retrouver, se pliant malgré son génie à toutes les exigences de la société au sein de laquelle il vivait?

On rapporte encore, à propos de ce chef-d'œuvre, que Rubens ayant consenti à peindre un St-Christophe, patron des arquebusiers, ceux-ci lui cherchèrent une nouvelle chicane, lorsqu'ils virent la Descente de Croix et les deux volets, sur lesquels il n'y avait aucun personnage qui représentât St-Christophe; ils ne voulurent pas comprendre l'idée de Rubens, qui avait analysé le mot Christophe, c'est-à-dire *porte Christ*, et avait traduit cette idée par trois scènes de la vie du Sauveur. Toutes les explications ne servirent à rien, et il fut

[1] D'ou il résulte que le chef-d'œuvre de Rubens coûta aux arquebusiers environ 9000 liv. Voy. les *Nouvelles recherches sur P.-P. Rubens,* par M. le baron De Reiffenberg. p. 15, et les manuscrits de Mols à la bibl. de Bourg. n° 5736, p. 73.

obligé, afin de les contenter, de peindre sur le revers d'un de ces volets, l'immense St-Christophe qu'on y voit. Pour se venger, il mit tout auprès un hibou.

En 1614, l'archiduc Albert avait voulu tenir sur les fonts de baptême le premier enfant de Rubens, et il lui avait donné son nom.

En 1620, Marie de Médicis qui venait de faire construire le palais du Luxembourg, avait chargé Rubens de peindre, en plusieurs tableaux, les principaux événements de sa vie. Il s'agissait de décorer les galeries du nouveau palais. Notre artiste continuait à marcher dans la voie des honneurs et de la fortune.

C'est à peu près vers cette époque que nous trouvons les premières traces de Rubens dans la carrière diplomatique. Qu'il y ait été poussé par l'ambition, comme on l'a supposé, ou bien qu'il n'ait fait qu'obéir à la volonté de ses souverains, c'est ce qu'il est difficile d'établir par des preuves. Nous demanderons néanmoins s'il n'était pas d'un noble cœur, d'un homme dévoué aux intérêts de sa patrie, de faire ce que fit alors Rubens. En songeant aux malheurs qui menaçaient de fondre sur son pays, oui, l'artiste a bien pu laisser là ses pinceaux et avoir l'ambition de devenir diplomate, oui, ce fut de sa part une trop noble, une trop utile passion dans ce moment, pour que nous consentions à nous ranger du parti de ses détracteurs. La patrie exigeait de Rubens qu'il mît alors à son service toutes les ressources de son esprit et toute sa connaissance du monde, car ce n'était plus de gloire qu'il s'agissait pour la Belgique, mais bien de ce qu'il y a de plus positif et de plus grave dans les intérêts matériels d'une nation.

dre la vue que le comte a de les assujettir, et d'en faire ses vassaux, et pour leur mettre en considération combien il leur seroit mieux de secouer ce joug et de retourner à l'ancienne obéissance de Sa Majesté, comme cela se devroit traiter avec les communautés et le peuple, ce seroit une affaire pleine d'embarras et de délais, sans espérance de venir par cette voie à aucune bonne conclusion. Et ainsi, la chose bien considérée, il paroît qu'il convient beaucoup plus de traiter avec le comte. Puisque pour ne pas avoir fait ainsi en France, dans le temps de la ligue catholique, on manqua le tout, et si l'on eût traité du commencement avec les chefs de la même, on auroit pu rendre notre parti fort avantagé, et d'avoir traité avec les communautés, donna la couronne à ce roi.

» Et ainsi, il me semble qu'on pourroit par la voie indirecte donner à entendre à Maurice quelque chose qui l'animât à achever de se lever le masque, et de mettre en œuvre l'ouvrage qu'il y a si longtemps que l'on sait qu'il a dans son imagination. Et pour cela, la personne qui devroit lui parler, devroit le commencer non par la voie d'une continuation de trève, mais d'une paix, lui faisant entendre que si elle se faisoit, il est évident qu'elle devroit être de la manière et avec des conditions qui fussent bien à tous, parce qu'autrement elle ne pourroit pas durer, et que l'une des mêmes devroit être que S. M. pourroit se fier et être assuré de ce qu'on auroit traité; que la capitulation devroit être faite avec lui et avec les provinces, mais principalement avec lui et ses fils ou ses héritiers, leur donnant à entendre la seigneurie et à perpétuité; et qu'avec des personnes

d'une telle qualité comme la sienne, on pourroit tenir pour certain qu'elle observeroit sa parole et en pourroit tenir une bonne et réciproque correspondance. Et cette pratique de souveraineté, entamée par la voie d'une paix et avec le nom du bien public, c'est un doux appas, et le plus puissant qu'on lui proposera, et la meilleure couleur et prétexte que l'on puisse prendre; et ce n'est pas seulement une couleur, mais une cause très-fondée de seigneurie, puisqu'on entend que de la part de S. M. il devroit y intervenir une cession et renonciation d'une grande partie du pays, parce qu'on ne doit pas penser qu'il se contentera avec peu, ni avec moins que ce qui lui paroîtra suffire, afin que si S. M. veut retourner à le lui ôter, elle puisse le faire avec l'assistance de ses voisins, qu'il peut croire qu'elle les aura toujours prêts pour cela.

» Cela paroît une grande résolution et une cure très-frayeuse pour une telle maladie, mais elle est arrivée dans un état qu'il faut absolument passer par là, parce que vouloir réduire par la force des armes ces provinces à l'obéissance qu'elles étoient auparavant, quiconque voudra le voir attentivement et sans passion, et considèrera les grandes forces de ces provinces par mer et par terre, la situation si forte et tellement entourée par la mer et par de grandes rivières, et si prochaine à la France, à l'Angleterre et à l'Allemagne, et cet État dans le point de sa grandeur où il est, et le nôtre dans celui où il se retrouve, verra que c'est traiter l'impossible et nous vouloir flatter nous-mêmes, que de nous promettre cette conquête; à cause que s'il en est plusieurs qui jettent toute la cause sur la trève d'à pré-

sent, et conjecturent de grands biens d'une rupture de la même, on peut tenir comme certain, que si on le fît ou on ne le fît pas, nous serions toujours dans un mauvais état. Parce que quand les choses arrivent à un certain terme, la résolution que l'on prend sur les mêmes, on la tient toujours pour la pire, non par le défaut de bon conseil, mais parce que l'état de l'affaire étoit tellement désespéré, qu'on n'y trouvoit point de remède, et celui qui l'applique perd son crédit. Cependant il est certain que de la trève qui court à présent, pour ne pas avoir été faite telle qu'elle convenoit touchant les affaires des Indes, il en est né les fâcheuses suites que nous voyons, c'est pourquoi on doit prendre des mesures plus justes à l'avenir.

» Outre la partie du pays rebelle, qu'on devroit déraciner pour l'incorporer avec le nôtre, on devroit mettre des conditions dans le traité de liberté de conscience, et cela avec la condition qu'au cas qu'aucune des parties viendroit à y manquer, que l'accord seroit nul. On y pourroit aussi mettre quelque manière de fief et reconnaissement de seigneurie, et avec obligation de ne pas s'allier avec quelque puissance que ce fût en notre préjudice, ni de secourir quelqu'un contre nous, et de donner tous les ans une armée d'un bon nombre de vaisseaux, bien pourvue de tout ce qui est nécessaire, excepté de leur infanterie, afin que S. M. pût s'en servir gratis là et où il lui sembleroit, et autres conditions, auxquelles on pourra penser, ayant toujours en vue qu'elles soient tolérables, parce que autrement il ne faut pas y penser, à cause que, en demandant des choses impossibles, ce seroit perdre le temps et ne rien faire.

» A cela on pourroit opposer, qu'en cas qu'ils promissent, ils manqueroient, avant qu'ils auroient promis; mais on peut répondre à cela, que la paix ne devroit pas se faire sans notre notable bénéfice pour le présent, et que, si à l'avenir ils venoient à y manquer, la capitulation devroit dire que l'accord seroit nul et d'aucune valeur. Ainsi il n'y auroit rien de perdu, puisqu'on pourroit tourner à la guerre et au droit, et aux actions auxquelles on auroit renoncé, et nous nous trouverions avec de l'avantage et mieux que nous ne sommes à présent. Et sans cela, nous pouvons craindre de perdre ce que nous avons, si on n'y pourvoit pas promptement. Et en cas que S. M. approuve ce moyen, on pourra élire une personne, et le reconnoitre et le traiter avec de la considération et avec l'adresse qu'il convient, de manière que s'il n'a pas son effet, Maurice n'en pourra pas tirer de profit ni gagner les grâces des États, en leur découvrant le traité. »

Cette lettre où les désirs de Maurice paraissaient fort justement appréciés, et où l'on montrait aux moins clairvoyants le parti qu'il y avait à tirer de son ambition, cette lettre ne fit pas cesser les lenteurs de la cour d'Espagne. Sans doute, la vérité avait semblé dure à l'orgueil castillan. Et bientôt la politique européenne se compliqua de difficultés nouvelles, lors de l'élévation à l'empire et de la chûte précipitée de Frédéric, l'électeur palatin (8 novembre 1620). La guerre de trente ans était commencée.

Ce qui avait rendu Philippe III sourd aux prières et aux instances des Belges pour la paix, c'étaient d'une part les espérances funestes qu'il avait conçues au su-

jet d'une alliance avec l'Angleterre, de l'autre c'étaient les propositions de la France. Le comte De Gondomar, son ambassadeur à Londres, lui écrivait au mois d'août 1620 [1], qu'il voyait ses négociations en bon train, pour le mariage de l'Infante d'Espagne avec le prince de Galles, fils de Jacques I. Les Anglais promettaient leur assistance, afin de mettre les Hollandais à la raison, et le prince de Galles lui-même devait faire une descente chez eux avec des troupes anglaises; quant aux grands intérêts de l'Inde, l'Angleterre s'obligeait à ne jamais toucher aux Indes Occidentales de Castille, et dans les Indes Orientales on devait faire une démarcation de tout ce que possédait le roi d'Espagne et de tout ce qu'il voulait conquérir. Le reste serait abandonné au roi Jacques. « De sorte que, disait Gondomar, par tout le monde, sur terre comme sur mer, il ne restera plus que le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre unis et conformes, sans avoir à disputer, étant amis ensemble l'un de l'autre, et ennemis des ennemis. » Ce beau rêve de deux rois ambitieux devait faire oublier toutes les lettres venues de Bruxelles, aussi bien que celles de Hollande, et pourtant, quelques années après, ce n'était plus la paix, c'était la guerre que les Anglais apportaient à l'Espagne, et Charles I, au lieu d'épouser une Infante, suivant les projets de Gondomar, recevait la main de Mad. Henriette de France, sœur de Louis XIII.

Albert ne se décourageait pas cependant. Voici les importantes nouvelles qu'il écrivait au roi, au commencement de 1621 [2].

[1] *Correspondance des archiducs*, déjà citée.

[2] *Ibid.*

« Touchant les affaires d'Hollande, ce que dans cette matière je dois dire, c'est que dans ce pays il réside une dame noble, très-catholique et d'âge fort sage. Elle est fort bien avec le prince d'Orange, et il en fait beaucoup de cas, et il l'écoute fort volontiers. Tout cela est connu à l'Infante, à qui cette dame a parlé trois ou quatre fois; elle est arrivée en cette ville, il y aura deux jours, et hier elle parla à mon confesseur [1], et lui dit qu'il y aura environ un mois qu'elle se résolut de parler au prince d'Orange, et elle lui dit qu'il ne lui siéroit pas mal de procurer une paix, en réduisant ces provinces à l'obéissance de V. M. et à la mienne, et procurant de tirer pour ce service des grâces signalées de V. M. et de nous. Le prince d'Orange s'en montra un peu offensé, et lui dit que s'il ne la connoissoit pas tant et s'il n'étoit pas certain qu'elle vouloit son bien, il se fâcheroit fort de ce qu'elle avoit osé lui proposer une chose pareille. A la fin de trois ou quatre jours, il la fit appeler et il lui dit que ces sortes de pratiques étoient fort dangereuses, et qu'il pourroit courir un grand risque, si l'on venoit à entendre qu'il parloit de ces sortes de choses, mais que connoissant combien il se pouvoit fier à elle, il lui avouoit que, si l'on proposoit aux États cette pratique pour se réduire à l'obéissance, il y aideroit de bon, en procurant qu'ils s'y réduisissent, si V. M. et nous, lui assurions quelques grâces signalées. Et au bout de trois autres jours, il tourna à la faire appeler, et il resta ferme dans la même chose, promettant sous la parole de prince (comme elle le rap-

[1] Le confesseur d'Albert se nommait don Inigo de Brizuela.

porte) qu'il le feroit, et il trouva bon que cette dame vînt à Bruxelles, et qu'elle trouvât un bon moyen pour nous représenter cela ; qu'elle le fît cependant, mais la chargeant de ne dire en aucune manière que de lui-même elle avoit entendu cette sa détermination, mais qu'elle diroit de l'avoir entendu d'un de ses conseillers. »

L'archiduc ajoutait qu'il avait chargé cette dame d'assurer le prince d'Orange que le roi d'Espagne et lui-même lui feraient les grâces, les honneurs et les faveurs que bonnement il pourrait souhaiter, s'il menait cette affaire à bien, et qu'il pouvait commencer à demander ce qu'il désirait.

Touchant la dame de Tserclaes, il disait en finissant : « Cette personne tournera dans cinq ou six jours avec cette réponse à La Haye. Elle vient souvent ici, à cause qu'elle a deux filles mariées dans ces provinces, et elle est fort connue ici pour une femme d'un fort bon sens, et l'Infante en fait cette estime depuis qu'elle la connoît. »

Tandis qu'avaient lieu toutes ces négociations avec l'Angleterre et avec Maurice, le roi de France qui n'avait pas encore Richelieu pour maître, offrait à l'Espagne une alliance offensive contre la Hollande ; il y voyait un moyen de détruire l'hérésie d'un seul coup, et de résister au mauvais vouloir de l'Angleterre, qui semblait décidée à soutenir les intérêts des protestants français. Le roi Philippe III, dont l'ambassadeur Gondomar négociait alors avec l'Angleterre, et qui d'une autre part négociait aussi, on le voit, avec le prince Maurice, ne savait auquel se rattacher; il faisait peu de compte sur la France, dont les dispositions pouvaient changer d'un jour à l'autre, ainsi qu'il le disait fort bien,

et il n'était pas non plus bien assuré de son alliance avec l'Angleterre. Aussi avait-il soin d'engager Albert à tenir toutes ces menées fort secrètes, de peur qu'elles n'arrivassent aux oreilles du roi de France, qui aurait pu se fâcher, s'il les avait apprises.

L'archiduc écrivait encore, le 2 mars 1621 [1] :

« J'ai rendu compte à V. M., de l'inclination et de la bonne volonté que le prince d'Orange a de réduire les provinces rebelles à l'obéissance de V. M. et la nôtre. Il paroit qu'il est fort nécessaire qu'on leur en fasse la proposition. »

» Dans l'état présent de ces provinces, supposé la grande division qu'il y a entre eux, il est très-convenable de leur faire cette proposition, en offrant de les recevoir à d'aussi bonnes conditions que des vassaux peuvent demander à leurs maîtres, avec quoi on en gagnera beaucoup, et l'on nous a représenté de la part des Arméniens qu'il convient que l'on fasse cette proposition. »

» C'est une convenance et plus considérable que toutes les autres, que le prince d'Orange l'a proposé, qu'il faudroit faire cette proposition aux États, afin qu'il prenne occasion de leur persuader qu'ils se réduisent. Et que le prince d'Orange le veuille faire, il y a grande apparence de cela, parce qu'il a écrit à V. M. que l'on doit faire cette proposition et que de son côté il y contribuera autant qu'il pourra. »

A toutes ces missives pressantes, c'est à peine si l'on répondait. On disait de négocier une prolongation de trève, et les conditions qu'on y mettait prouvaient qu'on aimait mieux la guerre. Le 21 avril approchait

[1] *Correspondance des archiducs*, déjà citée.

pourtant, et l'on allait devoir entrer en campagne contre la Hollande et contre les protestants d'Allemagne, et l'on n'avait ni flottes ni armée, et les provisions de guerre exigeaient absolument 300,000 ducats par mois, et partout les caisses étaient vides [1].

Sur ces entrefaites le roi d'Espagne Philippe III mourut, le 31 mars 1621. Son fils continua sa politique.

Le terme de la trève étant arrivé, on était aussi désireux de la prolonger en Hollande qu'en Belgique, et l'on ne reprit pas les hostilités sur-le-champ. Les négociations se poursuivirent par différents agents secrets, parmi lesquels il faut citer principalement la dame De Tserclaes et le peintre Pierre-Paul Rubens.

Après la mort d'Albert [2], qui laissait auprès de l'Infante Isabelle son fidèle ami Spinola pour la conseiller et pour la défendre, cette princesse poursuivant toujours ses projets de pacification, tâcha d'obtenir du roi d'Espagne ce que son époux avait si vainement demandé, et les passages suivants d'une de ses lettres indiquent assez que Maurice n'avait pas changé d'avis. On n'avait

[1] *Siamo quì impegnati sino alla camisia*, disait Rubens un peu plus tard. Le misérable état du trésor espagnol est un fait patent dans toute l'histoire de cette époque. A chaque pas Rubens nous montre le gouvernement aux abois et inventant des expédients pour se tirer d'affaire. Parmi ces moyens il faut surtout citer l'*Union des États d'Espagne*, dont nous parlerons plus loin, et la mesure prise touchant la réduction de la monnaie de billon, dont l'ordonnance assez difficile à trouver est intitulée : « *Prematica que Su Magestad mandò publicar con la forma y medios de la reducion de la moneda de vellon a su justo valor, que ha de començar à correr y tener su efeto en esta corte, desde el Lunes de quasimodo, que se contaran doze de abril deste presente anno de* 1627, *y fuera della desde quinze dias despues de publicada. En Madrid, anno* 1627, neuf feuillets in-fol., et six feuillets contenant : *Tassa por menor de los intereses que podran llevar las diputaciones por los cambios de una parte a otra dentro del reyno.*

[2] Le 13 juillet 1621.

plus à s'entendre que sur la récompense qui lui reviendrait.

Voici ce que nous copions dans une lettre du mois de septembre 1621 [1] :

« Madame Tserclaes est retournée ici de La Haye, le 7 du présent, avec la réponse contenue dans l'écrit qui est ci-joint du 22 août. Le prince d'Orange lui ordonna de ne sortir de La Haye que douze jours après son départ pour le camp, à cause de quelques soupçons qu'on y a de lui dans cette matière. En substance elle n'apporte rien de plus par écrit, que ce qu'elle a apporté autrefois, mais elle rapporte que le prince lui a dit de bouche qu'elle me demande d'avoir confiance en lui, en lui déclarant par écrit, sans signature ni date, et d'une écriture inconnue, avec quelles conditions on voudroit de ce côté faire la trève, afin qu'il puisse accommoder avec les États ce qu'eux aussi voudroient . . . . . . »

« Cette dame ajoute que pour ce qui touche d'ouvrir la rivière d'Anvers, on pourroit l'obtenir, en quoi ceux d'Amsterdam s'opposent plus que ceux de Zélande, qui laisseront la navigation des Indes Occidentales, mais non ce qu'ils possèdent aux Orientales, bien qu'on puisse accommoder cela à la satisfaction de V. M. . . . . »

« On répond à l'écrit que cette dame a apporté, avec l'avis des ministres que V. M. a ici et du marquis Spinola, qu'elle dise au prince d'Orange que j'agrée fort sa bonne volonté, et qu'y ayant eu tant de demandes et de réponses dans cette affaire, je ne pourrois me résoudre d'abord à déclarer les conditions auxquelles

[1] *Correspondance des archiducs*, déjà citée.

on feroit la trève, sans en avoir rendu compte premièrement à V. M. »

Cette paix ou plutôt cette trève si ardemment désirée par la Belgique, et que l'Espagne semblait repousser, la pauvre Infante ne devait pas la revoir, ni Maurice non plus.

Le 29 avril 1624 vit s'évanouir les dernières espérances que pouvait avoir Isabelle, Richelieu était entré dans le conseil du roi Louis XIII, et la politique de la France était changée, ainsi que celle de l'Europe.

Si toute la correspondance de Rubens ne nous dévoilait pas clairement quelle a été son opinion touchant cette trève, si nous ne trouvions pas dans ses lettres la preuve qu'il aspirait en véritable artiste, à voir régner la paix dans le monde, et à vivre, comme il le dit lui-même, dans un siècle d'or plutôt que dans un siècle de fer [1]; pourrions-nous douter un seul instant du parti qu'il devait embrasser? A la vue de son pays dévasté si longtemps par la guerre, à la vue de la désolation d'une ville aussi florissante que l'était autrefois Anvers, à la vue de l'opiniâtreté des ministres espagnols dans leurs espérances de conquêtes, Rubens pouvait-il, sans être un mauvais citoyen, demander qu'on fît la guerre? Il paraît, si l'on en croit le résident français à Bruxelles, qu'il ne se contentait pas de former d'inutiles vœux, mais qu'il employait toute son éloquence et tous ses

[1] Voy. la lettre XXXVIII, p. 103. Il n'était pas le seul au surplus qui pensât ainsi, et au nombre des écrivains qui luttèrent avec le plus de hardiesse pour la trève, il faut surtout rappeler Erycius Puteanus. En 1617, il avait publié une dissertation *De induciis belgicis;* en 1633, il mit au jour son *Belli et pacis statera.* Les Espagnols irrités firent faire une réponse à cet ouvrage par Gaspar Barlæus, et le gouvernement ne ménagea point les reproches au savant professeur de Louvain.

efforts pour persuader l'Infante au sujet de la trêve, et qui oserait lui en faire un crime? « Elle preste tous les jours l'oreille, disait le Sieur De Baugy, le 30 août 1624, aux discours que lui fait sur ce sujet Rubens, peintre célèbre d'Anvers, qui est connu à Paris par ses ouvrages, qui sont dans l'hostel de la royne-mère, lequel faict plusieurs allées et venues d'icy au camp du marquis de Spinola, donnant à entendre qu'il a pour ce regard quelque intelligence particulière avec le prince Henry de Nassau [1]. »

Mais le 6 septembre, ce même Baugy revient sur le compte de Rubens, et attribue à un vil intérêt particulier son grand désir de trève avec la Hollande : « J'ai descouvert, dit-il, qu'il n'y est poussé que par son intérest et sur le désir qu'il auroit de s'assurer de la jouissance d'une succession avantageuse, qu'il attend d'ung oncle de sa femme, demeurant en Hollande, où il a charge, avec lequel ledit Rubens a formé correspondance sur ce sujet [2]. » Il est si facile de prêter aux gens des vues d'intérêt particulier! Et le sieur De Baugy lui-même en était-il exempt, lorsqu'il écrivait ainsi contre la trève à un ministre français, ennemi déclaré de l'Espagne?

Un autre envoyé de Richelieu, le sieur d'Espesses, qui résidait à La Haye, écrivait dans le même sens à propos

[1] *Bulletin de la commission d'histoire,* tom. III, p. 37. Plus tard en 1628, le prince d'Orange ayant failli être tué, Rubens s'exprimait en ces termes (lettre LV) : « Si le canonnier avait touché le prince, il ne devait pas espérer la moindre récompense de la Sérénissime Infante, car, à part la cause commune, elle estime et honore Son Exc., et ils entretiennent même la meilleure correspondance que puissent permettre les malheurs de notre temps. » Cette phrase n'indique-t-elle pas suffisamment que la manière de voir de Rubens n'était, après tout, que celle de l'Infante elle-même?

[2] *Ibid.*, tom. III, p. 38.

de toute cette affaire, et il ne ménageait pas plus les agents de l'Infante. « J'apprends, écrivait-il, le 16 septembre 1624, que le peintre Rubens étoit émissaire du cardinal de la Cueva [1], plutost afin de *ruiner* par la chaleur ordinaire à ces cervelles, plus imaginatives que judicieuses, qu'en intention de *bâtir* la trefve, à quoi l'on observe que ledit seigneur a toujours paru contraire en son sentiment particulier [2]. » Nous ne nions pas que telle n'ait été la pensée du cardinal de la Cueva, et cela est même très-probable, puisqu'il ne voulait point de trève, lui. Mais pourquoi le sieur d'Espesses semble-t-il en faire un crime à Rubens, qui savait parfaitement apprécier les intentions du prélat? Le mérite de cette machination, si elle eut lieu, revient tout entier au cardinal espagnol.

Quant à la dame de Tserclaes et au dominicain Michel Ophoven, les ministres et les résidents français, qui ne savaient pas même exactement leurs noms, n'oubliaient presque jamais de les traiter fort mal dans leurs rapports. M. d'Ocquerre écrivait le 27 décembre 1624, que la Tserclaes était un espion, dont on usait en toute rencontre, « ce qui n'est pas à négliger, ajoutait-il, car, sous l'habit de femme et de moyne, il se traite des affaires très-importantes [3]. » Nous savons un peu mieux à quoi il faut nous en tenir sur le compte de la dame de Tserclaes, dont le rôle honorable était bien connu de l'archiduc Albert et de l'Infante Isabelle; nous n'oserions pas en dire autant de Michel Ophoven. Ses audacieuses pratiques auprès du gouverneur

[1] Alphonse de la Cueva, cardinal espagnol, de la création du 7 septembre 1622.
[2] *Bulletin de la commission royale d'histoire*, tom. III, p. 149.
[3] *Ibid.*, tom. III, p. 148.

de Heusden annoncent un caractère décidé à tout entreprendre. Rubens, dont il avait été le confesseur, dit quelque part, qu'il fut bien heureux de troquer son cordon de S[t]-Dominique contre la mitre de l'évêché de Bois-le-Duc. Il fut plus heureux, à notre avis, d'échapper au supplice qu'on lui réservait en Hollande, et c'est à la dame de Tserclaes qu'il dut son salut. En ce qui concerne Rubens lui-même, il n'est pas douteux que les envoyés de France n'eussent beaucoup trop d'intérêt à le faire échouer dans ses projets, pour aimer à dire franchement la vérité sur son compte.

Au milieu de toutes ces préoccupations de la politique, Rubens continuait pourtant ses travaux d'artiste. Il avait terminé à Anvers tous les tableaux de la galerie de Medicis, à l'exception de deux qu'il fit à Paris, devant la reine mère qui aimait à le voir travailler et à causer avec lui, et au mois de mai 1625, toute la galerie était placée. On trouvera dans notre recueil des détails positifs sur les différents voyages que Rubens fit en France à cause de cela; mais on regrettera de voir les souverains qui lui avaient donné des travaux, lui faire attendre aussi longtemps le prix convenu pour ses ouvrages. On ne regrettera pas moins de voir Rubens s'en plaindre un peu trop souvent [1].

Un personnage qui joue un grand rôle dans l'histoire de cette époque, et avec lequel Rubens se rencontra pour la première fois à Paris, en 1625, ce fut le fameux Buckingham, le *mignon* du roi Charles I. Ce grand seigneur, qui a donné à la noblesse britannique un des plus éclatants exemples de l'amour désordonné des plai-

[1] Voy. Mensart. ouv. cit. p. 294, et notre recueil *passim*.

sirs et des arts, voulut se lier avec Rubens, qu'il alla même voir plus tard à Anvers. Ce fut lors de cette visite, qu'il conçut un violent désir de posséder le riche cabinet formé par l'artiste flamand, et qu'il lui fit à ce sujet les plus belles propositions. Rubens y résista longtemps, mais les offres devinrent si pressantes qu'il se décida enfin à laisser prendre par Leblond, l'homme d'affaires de Buckingham, pour une valeur de 100,000 florins, parmi ses belles curiosités antiques [1].

Dès lors, pour réparer ses pertes, Rubens n'épargna ni argent ni peines, et son cabinet fut bientôt cité de nouveau comme l'un des plus admirables de l'Europe.

Le ministre anglais savait bien que l'argent ne paye pas de pareils trésors, aussi honora-t-il désormais Rubens de la protection la plus marquée. Sa munificence fut même si grande que Rubens ne négligeait aucune occasion de la reconnaître, et qu'il se plaisait à la comparer à la façon d'agir plus que mesquine de certains monarques [2].

Mais s'il lui rendait justice comme peintre, il ne le ménageait pas comme citoyen, et nous le voyons dans cette même lettre, à cause de la guerre qui éclata entre l'Espagne et l'Angleterre, s'exprimer ainsi sur le compte de son protecteur: «Quand je considère les caprices et l'arrogance de Buckingham, écrit-il à M. De Valavès, j'ai pitié de ce jeune roi, qui sans aucune nécessité et par mauvais conseil se jette, lui et son peuple, dans une pareille extrémité [3]. »

La rupture avec l'Angleterre avait ravi une grande

[1] Mensart dit 60,000 florins, p. 291. Voy. les Mss. de Mols, n° 5736, p. 67.

[2] Voy. lettre XVIII, p. 30.

[3] Lettre XVIII. p. 32.

espérance à la cour de Madrid. La guerre d'Allemagne devenait plus terrible et augmentait les difficultés. La Hollande l'emportait de tous côtés par ses sympathies protestantes, et pour lutter contre la fortune de Maurice, ce n'était point trop du génie de Spinola. On avait recommencé la guerre, mais avec tous les ménagements que se devaient des ennemis qui pouvaient se raccommoder d'un jour à l'autre. Les populations qui demandaient merci, les généraux eux-mêmes qui conseillaient de poser les armes, la ruine du trésor public et le mécontentement des troupes, rien n'ébranlait la cour d'Espagne dans ses déplorables desseins. Quand une monarchie s'écroule sous la main de Dieu, ce ne sont plus les conseils des hommes qui peuvent en arrêter la ruine.

C'est à dater de 1625, que la correspondance de Rubens était devenue plus fréquente. Depuis lors jusqu'à l'année 1628, elle ne cessa presque point; il est vrai que les événements augmentaient de gravité dans tous les États de l'Europe, et qu'il importait à Rubens d'en être promptement informé.

Jusqu'alors, à défaut de la tranquillité publique, Rubens avait au moins joui d'un bonheur sans mélange dans son intérieur, et sa compagne Isabelle Brandt y avait surtout contribué. Mais au mois de juin ou de juillet 1626, il eut le malheur de la perdre [1].

Ce fut pour lui la cause d'une affliction bien vive, dont nous trouvons la preuve dans la lettre adressée à Pierre Dupuy, le 15 juillet de cette même année : « Oui, j'ai perdu, dit-il, une excellente compagne, on pouvait,

[1] Rubens n'éleva un monument à sa femme que le 29 septembre, et c'est ce qui a trompé les biographes sur la date de la mort d'Isabelle Brandt.

que dis-je, on devait la chérir même par raison, car elle n'avait aucun des défauts de son sexe, point d'humeur chagrine, point de ces faiblesses de femme, mais rien que de la bonté et de la délicatesse. Ses vertus la faisaient chérir de tout le monde pendant sa vie, depuis sa mort elles causent des regrets universels. » S'il était nécessaire de relever les assertions absurdes qui se répandent parfois dans le vulgaire, sans le moindre fondement, ce serait ici le cas de prouver l'imposture de ceux qui ont dit que Rubens n'aimait point sa femme, et qu'il avait même eu des preuves de son infidélité. Car on a fait à ce sujet un roman tout entier, au moyen duquel on a prétendu expliquer le départ subit de Van Dyck. Et puis on a dit que pour se venger de sa femme, Rubens avait peint son portrait dans le fameux tableau de la *Grappe de raisin,* qui représente S[t]-Michel précipitant les damnés, tableau qui est à Gand dans la galerie de M. De Scamps. On a voulu voir encore la pauvre Isabelle Brandt dans le *Jugement dernier,* qui est à Dusseldorf. Là, un diable la tient dans ses griffes et l'entraîne avec lui aux enfers, tandis qu'Hélène Forment, la seconde femme de Rubens, est placée au paradis. Ce sont là des *on dit* que répètent les curieux, et qui deviennent des articles de foi, tout aussi bien que le fameux conte du tableau de Van Dyck pour la collégiale de Courtrai [1].

L'année 1627 vit commencer pour Rubens une négociation plus importante que toutes celles qu'il avait menées jusqu'alors, nous voulons parler du rôle qu'il joua dans le traité de paix, conclu en 1630 entre l'Angleterre

[1] Voy. la biographie de Van Dyck, au tom. I, des *Lectures* de M. Goethals, et les Mss. de Mols déjà cités.

et l'Espagne, traité auquel il eut une fort grande part, puisqu'il en prépara toutes les voies, sans que la cour de Madrid le jugeât ensuite digne d'être son plénipotentiaire pour le signer. En voici toutes les circonstances.

Brouillée avec l'Angleterre et peu d'accord avec l'Espagne, la France avait un grand intérêt à empêcher, en 1627, le rapprochement de ces deux puissances qui ne pouvaient se réunir que contre elle. Les efforts de Richelieu eurent donc pour objet d'y mettre obstacle, et pour cela il offrit la paix à l'Espagne ; les sympathies de la reine Marie qu'il avait encore à cette époque, lui en facilitaient les moyens. D'un autre côté, l'Angleterre, jouant un jeu double avec la Hollande et l'Espagne, promettait aux États de les soutenir contre Philippe IV, et à Philippe de lui venir en aide contre les États. La cour de Bruxelles, peu confiante dans les assurances d'amitié que Richelieu donnait à l'Espagne, et ce n'était pas sans raison [1], croyait plus volontiers à la bonne foi de l'Angleterre, qui la trompait aussi pourtant.

Rubens fut donc chargé par l'Infante de faire un voyage vers les frontières de Hollande, à l'effet d'obtenir une entrevue du résident anglais à La Haye, le Sieur Balthasar Gerbier. Dans une lettre que ce personnage écrivit à milord Holland, le 6 août 1627, il raconte à peu près ainsi la négociation qui se fit alors [2] : L'abbé Scaglia, ambassadeur de Savoie, avait appris à Bruxelles que l'Infante et Spinola étaient fortement disposés à traiter d'un arrangement entre l'Angleterre et l'Espa-

[1] Voy. la lettre XLVII, p. 145.

[2] Voy. cette lettre dans l'ouvrage publié par Walpole et intitulé : *G. Vertue Anecdotes of painting in England.*

gne, et il en avait récemment parlé à Gerbier, quand celui-ci reçut une lettre de Rubens, avec lequel il était déjà en relation. Il s'agissait de faire obtenir à notre peintre un passeport du prince d'Orange, et de lui donner une entrevue à Zevenbergen. Gerbier envoya le passeport à Rubens, mais il ne crut pas pouvoir s'éloigner autant de La Haye, et il lui assigna rendez-vous à Delft ou à Rotterdam. Après en avoir conféré avec ses maîtres, Rubens partit pour Delft, où il arriva le 21 du mois de juillet.

Suivant Rubens, l'Infante attendait impatiemment Don Diego Messia [1], qui devait lui apporter les ordres du roi d'Espagne, touchant les négociations avec l'Angleterre, et elle n'avait envoyé un agent en Hollande,

[1] Don Diego Messia, qui apportait de Paris l'alliance conclue entre l'Espagne et la France, ainsi que les ordres touchant le traité avec l'Angleterre, était chargé en outre d'une importante proposition pour les provinces belges. Le 23 septembre 1627, il la présenta aux États de Brabant, et les jours suivants, il parcourut les autres provinces. Nous ne reproduirons pas ici son discours qui a été imprimé, comme dit Rubens, nous dirons seulement en quoi consistait la demande. « Tous les États, dépendant de la monarchie espagnole, s'engageraient à fournir un contingent proportionné d'hommes et de deniers, pour défendre les provinces où il y aurait guerre. Le roi devait toujours avoir par ce moyen 20,000 hommes de pied et 4000 mille chevaux payés, entretenus aux dépens des États où règnerait la paix. Quant à ceux qui seraient désolés par la guerre, on ne leur demandait rien tant qu'elle durait chez eux. Mais aussitôt qu'ils étaient libres, ils contribuaient, chacun selon sa quote, à la défense des autres. Ainsi la Belgique n'avait point à fournir de troupes pour sa défense, tant que durerait la guerre, et on lui assurait 20,000 hommes de pied et 4000 chevaux effectifs. Mais à la paix, elle devait s'engager à payer 2500 hommes de pied ou environ pour sa quote générale, tous originaires, tant officiers que soldats, du pays où les levées seraient faites. » Une pareille proposition était de nature à plaire aux provinces du nord, et en effet quelques-unes y adhérèrent. Les autres refusèrent : nous n'avons trouvé nulle part leurs motifs. Suivant un historien, elles auraient répondu que les Belges voulaient bien être les sujets du roi, mais non les sujets des Espagnols. Les ministres de Madrid virent donc échapper encore une fois l'expédient sur lequel ils comptaient, pour pouvoir continuer cette malheureuse guerre.

auprès de Gerbier, que pour marquer son désir de la paix, et pour prévenir tout soupçon dans l'esprit du roi Charles I. Don Diego ne devait plus tarder bien longtemps, et Philippe IV avait même écrit qu'on pouvait toujours traiter avec Gerbier, non-seulement pour l'Espagne, mais pour l'Allemagne et pour la Hollande. De son côté, l'empereur Ferdinand avait aussi manifesté à l'Infante le désir d'être compris dans le traité.

Richelieu avait donc été sur le point de voir former contre lui une ligue menaçante, mais aussitôt Marie de Médicis l'avait aidé à conclure avec l'Espagne une alliance qui annullait les projets de l'Angleterre, et l'or qu'il répandit en Hollande, lui assura de ce côté une alliée fidèle et intéressée contre l'Espagne elle-même. L'espoir de l'Angleterre et de la cour de Bruxelles fut encore une fois déçu.

Malgré cela, Rubens n'en continua pas moins ses relations en Angleterre et avec Gerbier, et le Sieur de Baugy prétend même qu'il en avait aussi à cette époque avec le comte Carlil, dont l'arrivée à Anvers aurait eu lieu à sa demande, au mois de juin 1628 [1]. Nous savons bien qu'il ne faut pas toujours se fier aux rapports de Baugy; mais d'ailleurs où serait le mal, que Rubens eût cherché à se convaincre du désir qu'on avait en Angleterre de faire la paix avec l'Espagne? Ce fut toujours ainsi, on le sait, qu'il en parla ou qu'il en écrivit à l'Infante, et d'un autre côté, depuis le départ de Spinola, que les exaltés avaient fait rappeler (3 janvier

[1] Voy. *Bulletins de la commission royale d'histoire,* tom. III, p. 39, et les pages 186, 201 et 204 de ce recueil. Il est vrai que le passeport de Carlil lui fut donné à la demande de Rubens; cela résulte au moins d'une lettre de l'Infante au roi, datée du 7 juin 1628. Il n'est pas clair, pour cela, que Rubens ait appelé Carlil.

de leurs souverains. Cette traite, qui fut remise à Rubens en même temps que la patente de secrétaire du conseil privé, était conçue dans les termes suivants :

« *Serenissima Senora, Pedro Pablo Rubens buelve al negocio que V. A. entenderà per los despachos que lleva y porque no se le ha dado ningun dinero para el viage, ordenarà V. A. se le pague la cantidad que pareziere a V. A., assi por el gasto que se le ha offrezido en ir desde a qui como elque tendra en el camino que ha de continuar. Nostro Senor guarde a V. A. como desseo. De Madrid a* 27 *de abril* 1629. YO EL REY.

Le 12 mai, Rubens était à Paris [1], et quelques jours après, il arrivait à Bruxelles. A peine lui fut-il possible de prendre au logis trois ou quatre jours de repos. L'Infante lui ordonna de se rendre sur le champ à Dunkerque, où il s'embarqua pour Londres, sur le vaisseau qui venait d'amener l'envoyé de Lorraine, M. De Ville [2].

A son arrivée à Londres, Rubens ne retrouva plus Buckingham, qui avait été assassiné par Felton l'année précédente [3], et sur l'amitié duquel il avait surtout compté pour mener son entreprise à bonne fin. Mais à cette cour comme dans toutes les autres, la destinée du peintre flamand était de se concilier promptement la bienveillance et l'estime de tout le monde [4]. Charles I lui-même

[1] Lettre de Dupuy à Gevaerts, du 12 mai 1629.

[2] Le 17 mai, l'infante annonçait au roi qu'elle avait reçu ses dépêches par l'entremise de Rubens, et que ce dernier partirait incontinent pour aller traiter de la suspension d'armes avec l'Angleterre. Le 22 mai, Cottington écrivait à Bruxelles que le sauf-conduit était pret; et le 27, l'Infante instruisait le roi que Rubens était embarqué.

[3] Le 23 août 1628.

[4] L'entrevue de Rubens avec le roi d'Angleterre est racontée avec quelques détails dans plus d'une biographie. Balthasar Gerbier, fort à même d'être bien in-

le prit en amitié, et il fut bientôt convenu que l'Espagne enverrait à Londres un ambassadeur officiel, tandis que l'Angleterre enverrait le sien à Madrid, pour stipuler les conditions du traité. Les avances étant ainsi faites, le grand trésorier Cottington fut désigné pour se rendre en Espagne en qualité d'ambassadeur, et Don Carlos Coloma dut se rendre à Londres.

La correspondance de Rubens à cette époque fait voir clairement qu'il n'avait pas compté faire en Angleterre un très-long séjour. Pourtant, au mois de février 1630, Don Carlos Coloma n'était point encore parti, et nous devons aller jusqu'au 6 mars, pour trouver quelques détails sur son arrivée en Angleterre. Dans une lettre de cette date, publiée par Walpole, dans les *Anecdotes of painting* de G. Vertue, on lit : « Milord Carlil a traité splendidement, deux fois dans une semaine, l'ambassadeur espagnol, ainsi que M. Rubens, l'agent qui fraya le chemin de sa venue. »

Dès lors, l'action importante de Rubens dans cette négociation fut terminée ; c'était à Don Carlos Coloma de l'achever. Quelques auteurs prétendent néanmoins que Rubens séjourna encore en Angleterre jusqu'à la conclusion de la paix, qui n'eut lieu qu'au mois de décembre, mais deux lettres datées d'Anvers, l'une du mois d'août, l'autre du mois d'octobre ou de novembre, prouvent que cette assertion n'est pas fondée. Ce que l'on peut toutefois accorder, pour ne pas déranger l'authenticité de certaines anecdotes, c'est que Rubens a pu

formé, les a imprimés dans son livre intitulé : *Les effets pernicieux des méchants favoris,* in-16, La Haye, 1653. Il est pourtant remarquable que le récit de Gerbier renferme plus d'une erreur et sur les hommes et sur les choses.

retourner en Angleterre à la fin de cette même année, lors de la conclusion de la paix, qui fut proclamée le 5 décembre 1630, et définitivement signée le 17 décembre [1]. Car personne n'ignore que voulant récompenser Rubens de son zèle pour la négociation de ce traité, et lui montrer aussi l'estime qu'il faisait de son grand talent, le roi Charles I, le créa chevalier et lui en fit délivrer les lettres-patentes, le 15 décembre 1630. Il lui donna en même temps la magnifique épée, avec laquelle il avait procédé à sa réception, et la famille de Rubens a toujours conservé depuis lors ce beau monument, devenu précieux à tant de titres [2].

Pendant que Rubens avait séjourné en Angleterre pour sa mission diplomatique, Charles I profitant de la présence de ce peintre célèbre, l'avait chargé de travaux d'une grande importance. Nous citerons surtout les plafonds du palais de White-Hall [3], qui passent en effet pour l'un des plus grands ouvrages de l'artiste flamand. Il eut encore le loisir de faire à cette époque les portraits de plusieurs illustres personnages anglais.

Les biographes assurent qu'après sa négociation en Angleterre, Rubens repartit pour Madrid, afin de rendre compte au roi de sa mission. Les uns placent ce voyage en 1631, les autres en 1632 [4]. Nous avouons que nous

[1] *Rymer*, tom. VIII, p. 3, 141, édit. de La Haye 1743, in-fol. Voy. aussi Dumont, *Corps diplomat.*, tom. V, 2e partie.

[2] M. Kreins a donné un dessin de cette épée dans *l'Artiste* de 1835, p. 123.

[3] Le sujet des plafonds de White-Hall était l'apologie de Jacques I. La totalité de la dépense de ce qui est actuellement appelé la salle du Banquet a été de 20,000 liv. st., dont 3000 furent donnés à Rubens pour son ouvrage. Voy. *Les Beaux-Arts en Angleterre,* par Dallaway, tom. I, p. 105, et tom. II, p. 222. Paris, in-8°, 1807.

[4] Ceux qui prétendent que ce voyage d'Espagne eut lieu en 1631, disent que Rubens alla faire ratifier par le roi Philippe IV le nouveau titre que Charles I lui

n'avons trouvé à cet égard aucune pièce officielle. Il est même digne de remarque, que Philippe Rubens n'en dit pas un mot dans la biographie de son oncle. Comme pourtant c'est encore là une vérité consacrée, nous pensons, sauf meilleur avis, qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à placer ce voyage entre les mois de mars et d'août 1630, d'autant plus que la patente de secrétaire du conseil privé, qui fut accordée à son fils Albert, est datée du 15 juin de cette année-là, et que la présence de Rubens à Madrid a peut-être contribué à la lui faire donner.

Quoi qu'il en soit, Rubens devait se trouver à Anvers le 6 décembre 1630, puisque c'est ce jour-là, et un peu avant le second voyage que nous supposons qu'il a fait à Londres, qu'il épousa en secondes noces, dans l'église de St-Jacques à Anvers, la jeune Hélène Forment, âgée à peine de seize ans [1]. Nous avons tout lieu de croire que notre artiste songeait depuis longtemps à cette union, arrangée entre les familles, car dans sa lettre de Madrid adressée à Gevaerts, il n'oublie pas de faire d'abord ses souhaits de nouvelle année à une certaine jeune fille, qui pourrait bien être Hélène Forment.

La paix avec l'Angleterre ne diminuait en rien les difficultés de la guerre aux Pays-Bas, elles étaient même devenues plus grandes que jamais, par les périls imminents d'une vaste conspiration formée au sein de la Belgique.

avait donné. Outre que le texte même de la pièce espagnole s'oppose à cette explication, nous ferons remarquer qu'elle n'a été contresignée que le 2 mars 1632, et que la signature donnée par le roi le 20 août 1631 est considérée par plusieurs comme antidatée.

[1] Le jour de St-Nicolas, suivant le livre des mariages de l'église St-Jacques.

Dès l'année 1627, on avait vu des colonels passer à l'ennemi avec leurs régiments, presque de l'aveu des généraux eux-mêmes; dès l'année 1629, on avait dénoncé au roi les lenteurs de Henri De Berghes[1] dans ses opérations militaires; puis bientôt l'on avait appris qu'il avait tramé avec le comte de Warfusée, le projet d'agir dans les intérêts de la Hollande, moyennant une somme de 100,000 écus pour chacun d'eux, avec la promesse d'un bon gouvernement[2]. Ce n'étaient là pourtant que les préludes du complot, dans lequel trempèrent un peu plus tard Jacques Boonen, archevêque de Malines, le duc d'Arschot, le prince de Barbanson, le prince d'Épinoy, etc.; car les Belges voyaient avec crainte venir le moment où l'Infante Isabelle aurait pour héritiers ces grands d'Espagne si superbes et si oppresseurs.

Ce qui accéléra la crise, ce fut la perte de Bois-le-Duc et celle de Wezel. La nouvelle de ce double revers émut tellement le pays, que les États de Brabant, voyant le mauvais ordre que le roi d'Espagne mettait à la conservation de nos provinces, déclarèrent à l'Infante leur résolution de prendre à l'avenir la défense du pays, sans vouloir se confier davantage aux Espagnols, dont l'ambition ne leur présageait que désastres. Les États de Flandre firent de même. Isabelle, étonnée d'une résolution si hardie, expédia promptement le comte de Solre à Madrid. La demande des États était trop bien d'accord avec la situation du trésor espagnol, pour qu'on n'y

[1] Henri de Berghes, issu d'une grande et noble famille, était général de l'artillerie et lieutenant-général de la cavalerie du roi d'Espagne aux Pays-Bas.

[2] Voy. les *Mémoires de Frédéric-Henri* et la *Correspondance des archiducs*, déjà citée.

fît pas droit. Le comte de Solre ne tarda point à rapporter les plus belles promesses de la part du roi, qui permettait aux Flamands de faire eux-mêmes leur milice et de lever à cet effet la taxe et l'imposition des deniers, pour le payement des gens de guerre pendant dix mois. L'acte qui en fut dressé par les États, fut accepté par l'Infante le 5 mars 1632.

On ne s'en tint pas là : sous prétexte de mettre une digue à la propagande hérétique que faisaient les Hollandais dans les provinces belges, et pour aviser aux moyens de défendre la religion catholique et le pays contre les ennemis, on résolut de demander la convocation des États Généraux. L'Infante en informa le roi qui répondit par un refus ; mais les difficultés augmentant, elle se vit forcée d'accorder au pays la satisfaction qu'il exigeait impérieusement, et les États Généraux furent ouverts à Bruxelles, le 9 septembre 1632 [1].

L'un des objets les plus importants de leurs délibérations, ce furent les rapports de la Belgique avec la Hollande, et une voix accusatrice s'éleva contre les conseillers du roi qui avaient empêché la trève, au lieu de chercher à la conclure [2].

[1] Voy. le travail important et neuf de M. Gachard, sur les *Anciennes assemblées nationales de la Belgique*, publié dans la *Revue de Bruxelles* de novembre et décembre 1839. Le motif pour lequel l'assemblée de 1632 a laissé peu de traces, c'est qu'il fut décidé, à l'ouverture des États, que cette fois les délibérations resteraient secrètes, et que, contrairement à l'usage, on n'irait point à l'avis, c'est-à-dire qu'on ne consulterait pas les provinces. Tout renseignement nous manquerait donc, si l'un des députés n'avait pas écrit sur cette époque les mémoires les plus complets, nous voulons parler du manuscrit d'Edelheer, que possède M. Gyselers Thys, le vénérable archiviste de la ville de Malines.

[2] Voyez la *Correspondance des archiducs* déjà citée, principalement en ce qui concerne les reproches adressés par les députés au président Bruneau, et l'apologie que le roi fait de la conduite de ce fidèle serviteur.

La cour de Madrid en était venue à faire des concessions, et les représentants du parti de la guerre à tout prix devaient enfin quitter le pays. Le 14 septembre, le cardinal de la Cueva, dont l'humeur guerroyante excitait surtout l'exaspération, fut rappelé. « Honteux de son mauvais gouvernement et de la mauvaise fortune qu'il avoit eue au maniement des affaires des Pays-Bas, il partit de Bruxelles, dit un historien du temps, n'osant prendre le grand chemin, et s'en alla par Ath, en Arthois, où il fut très-mal mené; car les moins sensés commencèrent à lui jeter des pierres dans son carrosse, luy chantèrent mille injures et n'eust esté que les plus sages remonstrèrent aux plus fols, il eut plustost trouvé le chemin de la mort que de la porte. » Le marquis de Ste-Croix et une foule d'autres gouvernants espagnols le suivirent bientôt.

Tout cela était, il est vrai, le résultat des événements, et, à la rigueur, on pourrait n'attribuer la cause de la fermentation qui régnait, qu'à la mauvaise administration des étrangers. Il y en avait d'autres pourtant, d'autres non moins réelles et non moins funestes. C'était, d'une part, la division qui se manifestait au sein même de la Belgique, quand il s'agissait du but que l'on devait atteindre, de l'autre, c'étaient les manœuvres incessantes de la Hollande et de la France, pour semer partout la discorde et rendre le gouvernement espagnol de plus en plus odieux et difficile.

La politique de Richelieu l'emportait donc, il était parvenu à semer des troubles dans les provinces belges, et à empêcher la trêve avec la Hollande. La dernière alliée de l'Espagne en France, Marie de Médicis,

en se séparant de son fils et en quittant même le royaume, en 1831, l'avait laissé maître absolu, et la guerre qui se montrait dans un avenir peu éloigné, lui annonçait déjà tous les fruits qu'il s'était promis de sa profonde politique. Dans les provinces wallonnes, il avait noué des intrigues et il s'était fait des partisans; en Hollande, il avait versé de l'or, pour que l'on consentît à un partage de tous les Pays-Bas Espagnols; en un mot il tenait dans ses mains les destinées de la Belgique.

On a pu jusqu'ici juger de la bonne foi qui présidait alors au gouvernement des affaires du monde. Chaque traité n'était qu'un mensonge dont on ne s'inquiétait plus, dès que l'intérêt particulier le commandait.

« Ainsi, dit M. Vreede, Charles I, après avoir fait avec les États de Hollande différents traités d'alliance, s'engage en 1631, par un traité secret, à seconder le roi d'Espagne contre ces mêmes États, et retient les îles de la Zélande, pour prix de sa coopération. L'année suivante, nous le voyons entamer une négociation avec un parti mécontent dans les provinces belges, dans l'étrange attente d'en obtenir la souveraineté, à leur séparation d'avec l'Espagne. Lord Cottington révéla à la cour de Madrid, cette intrigue, dont un homme, que nous nous attendrions peu à trouver dans ces voies de conspirations, P.-P. Rubens, était le négociateur. [1] »

Nous avouons franchement ici que l'accusation de Hallam et de M. Vreede contre Rubens nous réduirait complétement au silence et que nous n'essaierions pas de prendre sa défense, si le fait dont il est question

[1] D'après Hallam, *Hist. constit. d'Angleterre,* et d'après Clarendon, *Pap. d'État*. Voy. le *Bulletin de la commission royale d'histoire,* tom. III, p. 75.

était aussi bien prouvé qu'on le dit. Lord Cottington a révélé, dit-on, cette intrigue à la cour de Madrid. Le fait de la révélation ne nous surprend point : il y avait alors dans la diplomatie européenne des marchands de complots, qui n'avaient pas d'autre peine que de se mettre un peu plus en frais d'imagination, et qui extorquaient aux ministres espagnols des sommes de vingt ou trente mille ducats, pour prix de leurs prétendues révélations. Ce qui nous aurait surpris, c'est qu'il y eût eu quelque chose de vrai dans ce projet de donner à Charles I, la souveraineté des provinces belges, et que Rubens en eût été le négociateur. Au milieu des calamités publiques, sans doute il était permis à des Belges de songer au moyen de sauver leur pays, que l'Espagne allait entraîner dans sa ruine, et nous nous garderons bien de jeter le blâme sur les hommes qui eurent alors cette noble pensée, pure de tout intérêt personnel[1]. Mais le dévoué serviteur d'Isabelle, celui qui s'était jusqu'alors soumis, comme sa maîtresse, à la dure loi du destin, Rubens aurait tout à coup perdu le souvenir de l'Infante, et pour prix de tous les bienfaits dont les archiducs l'avaient comblé, il aurait vendu ses services à l'Angleterre, voilà ce qui nous semble incroyable pour plusieurs raisons.

Dans la nomenclature de tous les partis qui conspiraient alors en Belgique, nulle part jusqu'ici nous n'avons rencontré le parti anglais. Les provinces wallonnes étaient gagnées à la France, et les provinces flamandes

[1] Car nous faisons une différence entre ceux qui aspiraient, comme Rubens, à voir cesser les calamités de la patrie, et ceux qui se vendaient à l'étranger, en spéculant sur les malheurs du pays.

rêvaient une république fédérative avec la Hollande, les historiens ne font pas mystère de cela. Mais supposons un instant que l'existence de ces mécontents anglais soit bien avérée. L'Angleterre eût été bien audacieuse de rechercher pour elle seule, ce que Richelieu lui-même n'osait demander que par moitié, et il nous semble peu croyable que Charles I, malgré toutes ses étourderies, n'eût pas prévu les suites d'une ambition aussi exagérée.

Nous sommes donc fort tenté de croire que la révélation de Cottington, si elle a eu lieu, n'avait pas d'autre but que d'enrichir son auteur, et nous persistons à soutenir que Rubens n'a pu négocier un pareil projet.

Il y eut à la vérité des propositions de faites à Charles I, à peu près à cette époque, mais ce fut Richelieu qui se chargea de les lui faire, c'est lui qui méditant le partage de la Belgique, offrit au roi d'Angleterre de participer à ses projets. M. Mignet nous a dit comment ces ouvertures furent accueillies, soulevant ainsi un coin du voile qui recouvre l'histoire sanglante du monarque anglais. Car Richelieu lui fit payer cher plus tard son refus d'accepter une part des riches dépouilles de la dynastie espagnole [1].

Voici une autre révélation qui fut faite à Bruxelles, quelque temps après, par un autre résident anglais, mais celle-là reposait sur des faits plus réels, et le complot dont il y est parlé est à peu près aujourd'hui du domaine de l'histoire. Les détails que nous en trouvons dans la correspondance des archiducs [2] sont trop curieux cependant pour que nous les omettions ici :

[1] Voy. *Hist. des négociations de la succession d'Espagne*, tom. I, p. 174.

[2] Année 1633, p. 31, 2 août.

« L'abbé Scaglia écrivait au comte-duc, que Gerbier, résident anglais à Bruxelles, pour se venger du peu de satisfaction qu'il avait eu du grand trésorier (Ricard Weston) pendant son séjour en Angleterre, offrait, moyennant vingt mille ducats et la promesse d'une pension, de faire connaître au gouvernement espagnol, treize points qui se rapportaient à une conspiration tramée par Richelieu, par l'Angleterre et la Hollande, conjointement avec un parti qui s'était formé dans les provinces obéissantes, pour faire un traité secret avec le prince d'Orange. Gerbier faisait entendre qu'il y avait en Hollande deux partis au sein des États, et que l'un d'eux traitait par les députés des provinces belges, afin d'embarrasser d'autant plus les affaires avec Sa Majesté, et que les Anglais et les Français y tenaient la main, pour qu'on ne fît pas la trève, ou du moins pour qu'elle fût faite de manière à occasionner une nouvelle guerre.

» L'Infante croyait qu'il était urgent de satisfaire promptement à la demande de Gerbier, et sur l'avis conforme de Philippe IV, elle avait ordonné au pagador général que, de l'argent le plus prêt qu'il y avait de la provision de l'armée, on fît remettre les 20,000 ducats à Gerbier [1], par l'entremise bien secrète de l'abbé Scaglia. L'Infante jugeait plus convenable qu'on manquât à l'armée que de risquer la sûreté des États du roi par un délai. »

Nous ne trouvons malheureusement pas les treize points secrets indiqués par Gerbier, et nous ignorons

[1] Ce qui n'empêcha point Gerbier de mourir en Hollande, dans un état voisin de la misère et, assure-t-on, de la folie.

si c'est là le même complot, auquel Richelieu offrait à Charles I de prendre part. Mais quoi qu'il en soit, cette conspiration est certaine, elle est historique, et il ne nous reste plus qu'à en connaître les trames cachées. Dans son rapport du 11 décembre 1838, adressé à la commission royale d'histoire, M. Gachard a annoncé des documents qui doivent y jeter le plus grand jour. Peut-être saurons-nous alors quel a été le rôle véritable de la diplomatie anglaise dans cette affaire, et quelle part plus modeste du gâteau était offerte à Charles I, dans le partage qu'on prétendait faire de la malheureuse Belgique.

Quant à Rubens, il nous paraît innocent de la première trahison que lui reproche M. Vreede, et nous avons lieu de croire qu'il ne se mêla point davantage de la seconde. Gaston d'Orléans et la reine Marie de Médicis, retirés à cette époque dans nos provinces, intriguaient de tous leurs moyens pour renverser le cardinal, ils agissaient ici de concert avec l'Infante et avec la cour d'Espagne. Rubens, qui n'avait pas oublié les bienfaits de la reine de France, la suivait dans toutes ses négociations, et il en rendait compte à Isabelle.

Nous trouvons encore à cette époque une preuve du parti qu'avait embrassé Rubens. Il écrivait à l'Infante, en 1632, « qu'un gentilhomme était venu le trouver à Anvers, de la part du duc de Bouillon, disant qu'il avait ordre de son maître de lever 1200 hommes dans les environs de Sedan, pour mettre cette ville en état de défense, lorsqu'il se déclarerait ouvertement pour Gaston d'Orléans, et d'engager S. A. à s'obliger, dans l'écrit de protection qu'elle lui avait promis, à le défen-

dre à tout événement contre le roi de France et tout autre prince qui l'attaqueraient [1]. »

Dès qu'on eut obtenu de l'Infante, malgré la volonté du roi d'Espagne, que les États des provinces belges pussent s'assembler à Bruxelles, l'un des premiers soins des députés fut de décider, le 3 octobre 1632, que la paix avec la Hollande se traiterait dorénavant sans le concours des Espagnols, par les députés des États. On se vit d'abord à Maestricht, puis le 7 décembre les ambassadeurs belges se rendirent à La Haye. C'était Jacques Boonen, archevêque de Malines, Philippe de Caverel, abbé de St-Vaast d'Arras, Philippe d'Arenberg, duc d'Arschot, chevalier de la toison d'or, Gérard, seig. de Schwartsenburg, chevalier et juge supérieur des nobles du duché de Luxembourg et du comté de Chiny, Gabriel du Chasteler, chevalier, seigneur de Moulbaix, etc., Guillaume de Blasere, seign. de Hellebus, premier échevin de la ville de Gand, Jacques Edelheer, premier conseiller pensionnaire d'Anvers, Viglius de Marcke, premier conseiller pensionnaire et greffier du Franc de Bruges, Jean de Ronneth, licencié ès-droits, conseiller au souverain bailliage du pays et comté de Namur et échevin de la même ville, et Me Pierre Broide, docteur ès-lois, premier conseiller pensionnaire de la ville de Douai.

Après plusieurs conférences avec les États de Hollande, relativement à la trêve et à d'autres propositions importantes, qui regardaient surtout les comtes de Berghes et de Warfusée, il s'était élevé une grave difficulté au sujet de la procuration du roi d'Espagne, que les dépu-

[1] *Corresp. des archiducs* déjà citée.

tés n'avaient point, s'imaginant que celle de 1629, passée naguère sur l'Infante, avec clause de substitution, était suffisante pour traiter. On résolut donc d'envoyer à Bruxelles prendre l'avis des États sur ces différents points, et l'archevêque Jacques Boonen, le duc d'Arschot, le pensionnaire Edelheer et Viglius de Marcke furent chargés de demander la remise de tous les papiers concernant la trève.

Sur ces entrefaites, l'Infante, apprenant les obstacles qui étaient survenus, avait fait donner à Rubens l'autorisation du roi d'Espagne pour aller négocier en Hollande. En janvier 1633, le prince d'Orange avait fait obtenir à notre peintre un passeport pour quatre mois[1], et il s'était aussitôt mis en route, à ce qu'il paraît. Quand tout à coup les députés mécontents vinrent de nouveau imposer la loi à l'Infante Isabelle. Dans quel but chargeait-on un tiers d'une négociation déjà commencée par eux, et pourquoi surtout donnait-on des pouvoirs plus étendus que ceux de tous les autres, à un homme d'une qualité si inférieure à celle des députés des États? Voilà ce que l'on vint dire hautement à l'Infante, et ce que cette pauvre princesse fut obligée d'écouter avec résignation. Rubens fut rappelé.

Le duc d'Arschot le rejoignit probablement en route, et il lui demanda la remise des papiers relatifs à la négociation. La manière dont le grand seigneur en usa dans cette circonstance, n'annonce guère qu'il y ait eu de la complicité entre lui et l'artiste, et prouverait même au besoin, que Rubens n'a point fait partie de cette conspiration tramée contre le roi d'Espagne. Nous

[1] Voyez Aitzema, t. III, part. 3, p. 46-47.

transcrirons ici l'étrange correspondance qui eut lieu entre eux, parce qu'elle est fort peu connue, et qu'elle est un échantillon de l'arrogance et de la morgue qui distinguaient trop souvent la noblesse d'autrefois, à ce que dit Rubens lui-même[1]. Tout en reconnaissant que la noblesse d'aujourd'hui a des sentiments plus dignes et plus convenables, et qu'elle sait apprécier beaucoup mieux le talent et le génie, les artistes de notre temps s'indigneront sans doute qu'un pareil outrage ait été lancé impunément à cet homme illustre, par un grand seigneur orgueilleux, qui était loin de valoir autant que lui, s'appelât-il d'Arschot et fût-il de la puissante et noble famille des d'Aremberg. Sans doute aussi l'on trouvera comme nous, que notre siècle a quelques grâces à rendre à ces révolutions si maudites, qui ont définitivement renversé les vieux préjugés de caste, et donné aux hommes de talent le droit de prendre enfin leur véritable place.

Voici comment s'exprimait le grand peintre, en se soumettant au parti qui imposait ses lois à l'Infante, et dont le duc d'Arschot était le superbe représentant :

Monseigneur,

« Je suis bien marry d'entendre le ressentiment que votre Excellence a monstré sur la demande de mon passeport, car je marche de bon pied, et vous supplie de croire que je rendray toujours bon compte de mes actions. Aussi je protexte devant Dieu, que je n'ay eu jamais autre charge de mes supérieurs, que de servir vostre Excellence par toutes les voyes, en l'entremise de

[1] Voyez la lettre LII, note 2.

cette affaire, si nécessaire au service du roy et *pour la conservation de la patrie*, que j'estimerois indigne de vie celuy qui pour ses intérêts particuliers y apporteroit le moindre retardement. Je ne vois pas pourtant quel inconvénient en fust résulté, si j'eusse porté à La Haye et mis entre les mains de vostre Excellence mes papiers, sans aucun autre employ ou qualité que de vous rendre très-humble service, ne désirant chose en ce monde tant, que des occasions pour monstrer par effet, que je suis de tout mon cœur, etc. »

A cette lettre, dans laquelle on voit percer le dépit, mais où il y a trop d'humilité peut-être, le duc D'Arschot répondit :

Monsieur Rubens,

J'ai veu par vostre billet le marryssement que vous avez de ce que j'aurois monstré du ressentiment sur la demande de vostre passeport, et que vous marchez de bon pied, et me priez de croire que vous rendrez toujours bon compte de vos actions. J'eusse bien peu obmettre de vous faire l'honneur de vous respondre pour avoir si notablement manqué à vostre devoir de venir me trouver en personne, sans faire le confident à m'escrire ce billet, qui est bon pour personnes égales, puisque j'ay esté depuis unze heures jusques à douze heures et demie à la taverne, et y suis retourné le soir à cinq heures et demie, et vous avez eu assez de loisir pour me parler. Néantmoins je vous diray que toute l'assemblée qui a esté à Bruxelles a trouvé très-estrange, qu'après avoir supplié Son Altesse et requis le marquis d'Ayetone de vous mander, pour nous communiquer

vos papiers, lesquels vous m'escrivez avoir, ce qu'ils nous promirent, au lieu de ce, vous ayez demandé un passe-port ; m'important fort peu de quel pied vous marchez, et quel compte vous pouvez rendre de vos actions. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je seray bien aise que vous appreniez dorénavant comme doivent escrire à des gens de ma sorte ceux de la vostre. Et lors vous pouvez estre assuré que je seray, etc. »

Pour répondre à tant d'affronts et de dégoûts et pour s'en venger, il ne restait à Rubens que l'appui de l'Infante, mais par malheur l'Infante elle-même était alors circonvenue par les conspirateurs de la noblesse et du clergé ; il fallut donc que l'artiste dévorât ces outrages en silence. Il s'éloigna, dégoûté des hommes et des affaires, et plus disposé que jamais à ne s'occuper que des beaux-arts. Puis bientôt après, l'Infante Isabelle mourut, et le rôle politique du grand peintre fut terminé, il n'aspira plus qu'à jouir du repos, il était complétement désabusé de toutes ses illusions politiques.

Quelques-uns regretteront peut-être que Rubens n'ait pas fait cause commune avec les conspirateurs qui rêvaient alors une nationalité belge, et nous-même, nous l'avouons, nous trouvons dans ce projet qui eut lieu d'émanciper alors la Belgique, l'une des idées les plus hardies et les plus nationales de notre histoire; mais quand on examine de près tous les éléments qui composaient à cette époque le parti réorganisateur, on n'a plus le courage d'en vouloir à Rubens; oui vraiment, il a bien fait de ne pas se prêter aux desseins cupides d'un Henri de Berghes, qui se vendait à la Hollande, d'un Warfusée, administrateur concussionnaire, plus tard assas-

sin infâme de Laruelle ; il a bien fait de ne pas caresser une aristocratie ambitieuse, qui commençait son règne en rappelant au grand peintre qu'il n'était pas assez noble pour représenter son pays dans une ambassade, et qui d'ailleurs peut-être haïssait l'étranger, non par un sentiment de fierté nationale, mais par un sentiment d'égoïsme blessé ; en un mot, il a bien fait de s'en tenir au parti d'Isabelle, qui eût été vraiment national, sans les influences espagnoles, et s'il est permis de le dire, il a bien fait de ne pas conspirer avec l'étranger, avec les ennemis de son pays, pour acquérir une indépendance qu'il eût fallu payer par le morcellement de nos provinces.

Retiré des affaires publiques, Rubens ne s'occupa plus que des beaux-arts. Ses dernières lettres sont toutes consacrées à ses études favorites, la peinture, les antiquités. Lorsque la guerre vint de nouveau désoler la Belgique [1], nous le voyons se tenir à l'écart et ne plus songer qu'à ses études chéries, et ce n'est pas l'époque de sa vie d'où datent ses moins beaux ouvrages [2]. Il était depuis fort longtemps affligé de la goutte, et cette infirmité qui ne lui ôtait pas l'égalité d'humeur qui faisait le fond de son caractère, le mit souvent en grand danger. Il fut si fortement malade en 1638, qu'on le crut

[1] Le 8 février 1635, fut conclu le fameux traité de partage entre la France et la Hollande, mais les *Manifeste et déclaration de guerre à l'Espagne* ne sont que du 9 juin de cette même année. M. De Gerlache expose avec beaucoup de clarté toute cette période dans son *Histoire du royaume des Pays-Bas*, tom. I, p. 237 et suiv. Bruxelles, in-8°, 1839.

[2] Nous citerons entre autres, les arcs de triomphe qu'il fit pour l'entrée de l'archiduc Ferdinand, et le beau tableau du *Martyre de saint Pierre*, qui fut fait pour l'église de Cologne, et dont il est question dans les lettres à Geldorp.

mort, et que Gevaerts l'écrivit même à Lupus Waltherus Zapata, comme il résulte d'une lettre de ce dernier, en date d'octobre de cette année. La gaieté et la bonne humeur de Rubens percent néanmoins encore par intervalle dans quelques-unes de ses dernières lettres. Nous citerons surtout ses félicitations à Faid'herbe à propos de son mariage. La seule récréation qu'il prenait à cette époque était d'aller passer la belle saison à sa campagne de Steen, ou de traiter quelques amis dans sa maison d'Anvers.

Le 30 mai 1640, il mourut dans cette dernière ville, d'un accès de goutte remontée, après une carrière non moins agitée que glorieuse, et sans avoir eu la consolation d'entrevoir le terme des longues calamités de son pays, de cette Flandre bien aimée dont il fait l'orgueil, et que dans son langage italien il rappelait au sculpteur François Duquesnoy, quelques semaines avant de mourir, en lui disant de songer à la gloire *della carissima patria*. Après Rubens, il y eut dans l'école flamande une décadence qu'il faut attribuer uniquement à la situation misérable de la Belgique. Épuisée d'abord par le traité de Munster, elle reçut le coup de grâce en 1715, et dès lors il n'y eut plus dans ce pays qu'une ombre de nationalité, dont la cour de Vienne aurait même pu avoir bon marché, si elle avait eu jusqu'au bout l'audace et l'énergie despotique que Prié voulait lui inspirer.

Philippe Rubens nous a laissé de son oncle le portrait suivant, qui ne s'accorde guère avec les habitudes flamandes que nous supposons à nos pères, et que nous avons conservées : « Il ne se donnoit jamais, dit-il, le » passe-temps d'aller dans les compagnies où l'on beu-

» voit et jouoit, en ayant toujours eu une grande ad-
» version, mais il se divertissoit à monter quelque beau
» cheval d'Espagne, ou à la lecture de quelque livre
» curieux, ou d'examiner ses médailles et d'admirer les
» précieuses gemmes et agates qu'il avoit en quantité. »

N'est-ce pas là cependant l'idée que l'on se forme de cet homme, d'après les lettres qu'il a laissées? L'étude, toujours l'étude! et il fallait bien qu'il en fût ainsi, pour que son génie fût devenu aussi profond, non-seulement dans la pratique de son art, mais aussi dans la connaissance de l'antiquité, et dans celle des sept ou huit langues qu'il parlait [1].

Pour bien voir ressortir ce côté du caractère de Rubens, il suffit, selon nous, de lire attentivement ses lettres. Nous avons raconté en détail la vie politique du grand peintre, nous terminerons cette esquisse par le résumé de sa vie littéraire et artistique, tel qu'il résulte de sa correspondance.

Au nombre des amis les plus intimes de Pierre-Paul Rubens, le lecteur n'a pas oublié Gevaerts, greffier de la ville d'Anvers, savant du plus grand mérite, auquel notre peintre confia son fils pendant ses voyages fréquents. C'est à Gevaerts que Rubens dut la connaissance de la plupart des personnages distingués de France, dont il cultiva toute sa vie l'amitié, et surtout de ce Peiresc, appelé par Balzac, dans son style

[1] La langue que Rubens nous semble avoir affectionnée le plus, est la langue italienne. Quand même on n'aurait pas, pour le prouver, les nombreuses lettres qu'il a écrites, sa signature, toujours italienne même au bas des lettres flamandes, le démontrerait assez. Rubens signa toujours : *Pietro Pauolo Rubens*, et nous ne connaissons sa signature ni en flamand ni en français. Quant à l'orthographe de son nom, c'est par erreur, croyons-nous, que M. Rouard a écrit *Paolo*.

toujours figuré, *une pièce du naufrage de l'antiquité et les reliques du siècle d'or*. En 1619, nous voyons en effet que Peiresc lui fit obtenir, à la demande de Gevaerts, un privilége pour la vente de ses gravures en France. Ce privilége, par parenthèse, donna lieu plus tard à un procès fort singulier, dans lequel on reprochait à notre artiste de faire le monopole de ses planches, et de tirer au moyen de cette spéculation des sommes énormes du royaume! Il paraît, d'après cela, que ce n'étaient point les auteurs qui faisaient alors la guerre à la contrefaçon, mais bien la contrefaçon qui traquait les pauvres auteurs. Rubens disait avec raison que c'était là une chose inouïe. De nos jours, que ne dirait-on pas? Il est vrai qu'on avait alors des idées parfois bien étranges en cette matière, témoin les remercîmens que Balzac adressait aux Elzevier, qui le contrefaisaient en Hollande.

Dès sa première entrevue avec Rubens, Peiresc avait apprécié justement le caractère du peintre flamand: « Je ne puis, dit-il à Gevaerts, assez me louer de son honnesteté, ni célébrer assez dignement l'éminance de sa vertu et de ses grandes parties, tant en l'érudition profonde et cognoisçance merveilleuse de la bonne antiquité, qu'en la dextérité et rare conduitte dans les affaires du monde, non plus que l'excellence de sa main et la grande doulceur de sa conversation, en laquelle j'ay eu le plus agréable entretien que j'eusse eu de fort longtemps. »

L'intimité de ces deux hommes célèbres devint si grande, qu'il s'établit entre eux une correspondance suivie, dont malheureusement il ne nous est resté que des

lambeaux. Ils s'écrivaient dans la langue italienne que Rubens avait parlée si longtemps, et qui lui était plus familière que la langue française, et c'était le plus souvent sur les monuments de l'antiquité que roulait leur correspondance. Tantôt Peiresc demandait à Rubens la description de quelques peintures antiques, tantôt l'explication des médailles ou des bas-reliefs qu'il avait eu le bonheur de découvrir, et notre peintre lui faisait part de ses souvenirs d'Italie, ou des connaissances variées qu'il avait acquises par tant d'études [1].

Une communication plus singulière que Rubens fit aussi à Peiresc, le 23 août 1623, et à laquelle nous ne croirions pas, nous autres savants du XIXe siècle, c'est celle de la découverte du mouvement perpétuel. M. De Reiffenberg dit avec beaucoup de justesse que cela prouve simplement l'immense activité du génie de Rubens qui se portait avec avidité au devant de toute science et de toute nouvelle invention. La lettre où il est parlé du mouvement perpétuel a été imprimée par

[1] On trouvera par exemple dans la correspondance de Rubens, un passage relatif à la célèbre agate de la sainte Chapelle. Voici ce qu'en écrivait Peiresc au savant Aléandre, et ce qu'il avait sans doute aussi écrit à Rubens, qui en fit la peinture pour lui : « J'ai découvert tout nouvellement dans un lieu curieux et qu'on ouvre rarement (le trésor de la sainte Chapelle), une pierre précieuse antique, la plus grande et la plus belle que j'aie jamais vue, sa forme est ovale, elle st aussi grande que toute cette feuille ouverte *, on y a gravé vingt-quatre grande, figures, dont la plupart sont longues comme la main. La pierre est d'agate orientales fond noir et rouge brun; les figures, taillées en camées, sont grisâtres, avec quelques nuances de blancheur; la plus haute surface dans quelques endroits, tire sur le brun. Le sujet de la sculpture est l'apothéose de l'empereur Auguste, faite de main de maître, et en tout conforme à l'antiquité. La pierre est dans une enchâssure d'argent doré, dont le travail et la manière indiquent environ une antiquité de

* Elle a un pied moins quelques lignes dans sa plus grande longueur, et dix pouces dans sa plus grande largeur.

*****

Chardon de la Rochette dans ses *Mélanges*[1] ; mais soit que le texte de cette lettre ait été mal compris, soit peut-être qu'il diffère de l'original, nous n'y avons pas vu que Rubens s'imaginât avoir trouvé le mouvement perpétuel, comme on l'a dit, mais seulement qu'il avait confiance dans la découverte d'un de ses amis, qu'il appelle son compère. On en jugera par ce passage : « Je suis charmé que vous ayez reçu le dessin du mouvement perpétuel ; il est fait avec vérité et dans l'intention de vous communiquer exactement le véritable secret. Il y a plus, c'est qu'à votre arrivée en Provence, quand vous en aurez fait l'essai, je m'engage, si vous n'avez pas réussi, à lever toutes les difficultés ; et peut-être, mais je n'ose pas l'affirmer, j'obtiendrai de mon compère qu'il fasse faire ici pour moi un instrument complet avec la boîte, et tout comme si c'était pour mettre dans mon cabinet secret. Si je puis obtenir cela, je vous en ferai présent de tout mon cœur. Il ne manquera pas de moyen pour le faire passer en Provence, par l'entremise de quelques marchands [2]. »

sept ou huit cents ans, offrant des inscriptions en lettres grecques majuscules, et des images des saints vêtus à la grecque. Elle est posée sur un pied d'argent doré, rempli de reliques, fait l'année 1379 et donné par le roi de France Charles V à une église, dans laquelle on croyait par tradition qu'elle représentait le triomphe de Joseph. Qu'il vous suffise de savoir que la chose est surprenante et ne saurait être soupçonnée d'être moderne. »

Voy. au sujet de ce monument admirable la *Correspondance inédite de Peiresc avec Jérôme Aléandre*, etc., publiée par M. Fauris de S[t]-Vincent, Paris, in-8°, 1819. On y a réuni la plupart des explications données par les savants sur ce camée. M. Girardet en a fait une gravure magnifique qui se trouve dans l'*Iconographie romaine* de Visconti.

[1] Tom. II, p. 194. Paris, 1812, in-8°.

[2] « *Ho caro ch' ella abbia ricevuto il dissegno del moto perpetuo, fatto con verità e retta intentione di communicargli il vero secreto. E di più, quando*

Une lettre du 12 décembre 1624, nous prouve ensuite que Rubens avait obtenu de son compère ce qu'il désirait, car il annonce à Peiresc qu'il lui envoie par Antoine Souris l'appareil fragile du mouvement perpétuel, lequel consistait, d'après cette lettre, en un vase, un tube et un petit verre, ces deux derniers remplis d'une eau verte. Nous n'en savons malheureusement pas davantage au sujet de cette belle invention, que Rubens mit sans doute plus tard sur la même ligne que l'anneau de Drebbel, et pour laquelle les chercheurs du XVIIe siècle ne furent pas plus heureux que pour la quadrature du cercle. Quant au compère, qui avait fait cette importante découverte, il s'appelait Montfort, si nous en croyons la lettre de Rubens à Gevaerts du 23 novembre 1629.

En sa qualité de conseiller au parlement de Provence, Peiresc ayant dû quitter Paris, ce fut dès lors son frère Valavès qui se chargea de faire connaître à Rubens les grandes nouvelles politiques ou littéraires. Puis, Valavès ayant dû lui-même s'absenter à son tour, il se fit remplacer par Pierre Dupuy dans sa correspondance hebdomadaire avec Rubens, et c'est aujourd'hui cette dernière que nous possédons d'une manière presque complète.

Dans toutes ses lettres, Rubens n'hésite jamais à ex-

V. S. sarà in Provenza et haverà fatto la prova, io mi obligo, non riuscendogli, di levarle tutti li suoi scrupoli, e forse (che non ardisco d'affirmarlo ancora di certo) impetrarò dal mio signor compadre, che mi facerà far quì un strumento intiero colla cassa, e tutto come se fosse per tenir appresso di me nel mio siudiolo secreto, e se posso ottenerlo, ne farò cordialissimamente un presente a V. S., ne mancarà mezzo di farlo capitare a V. S. sicuramente in Provenza, per via d'alcuni mercanti.

primer librement sa façon de penser sur les hommes et sur les choses. Quelquefois il se trompe, quelquefois il semble dominé par les préjugés de son temps, mais le plus souvent il marque une noble franchise, et comme disait Peiresc, de la dextérité et une rare conduite dans les affaires du monde. Nous citerons quelques-uns de ses jugements.

Par exemple, ce Wallenstein devenu si grand dans l'histoire ne lui coûte que ces deux lignes : « Valstein envoyé par l'empereur est arrivé de ce côté : il se porte aux plus grands excès, brûlant les villes et les campagnes, *ainsi que ferait un barbare.* » Ailleurs, c'est Tilly qui se venge de la défaite de ses troupes *d'une manière cruelle.* Nous ne prétendons pas en inférer que Rubens accuse ces deux grands capitaines, nous voulons seulement faire ressortir qu'il approuvait fort peu l'horrible guerre qu'on se faisait alors.

Nous avons vu plus haut comment il parle de Buckingham. Il ne traite pas très-bien non plus Richelieu ni D'Olivarez, qui gouvernaient la France et l'Espagne dans le même temps. Il est ému de compassion pour tous ces jeunes rois qui n'agissaient que par leurs ministres et qui n'étaient plus rois que de nom.

L'empereur Ferdinand, rival heureux de Frédéric, n'est suivant Rubens, qu'un homme favorisé par le hasard, et auquel un Dieu vient tendre la main, aussitôt qu'il fait un faux pas. Il survient aussitôt, dit-il, *quasi Deus aliquis e machina.* En un mot, c'est un homme qui ne mérite pas son bonheur. On sourit en lui voyant prédire la ruine prochaine et le démembrement de l'empire de Turquie, que remuait déjà l'ambition des

Janissaires. Puis, on reconnaît qu'il était fort peu épris du système démocratique de la Hollande à la manière dont il parle de cet État populaire, et des moyens qu'on y mettait en œuvre pour travailler l'opinion publique et conserver le vulgaire en bonne humeur.

Mais voici qu'il parle du cardinal de Richelieu : « Je vous remercie des détails que vous me donnez sur la cour, écrit-il à Dupuy, détails remarquables surtout en ce qui concerne la grandeur du cardinal. C'est de lui qu'on pourra dire ce qui arriva de mon temps au roi Philippe III. Il donnait audience à un italien, et il le renvoyait au duc de Lerme, dont l'abord était très-difficile.—« Si j'avais pu approcher de la personne du duc, répondit l'italien, je ne serais pas venu trouver Votre Majesté. » Cela me confirme dans l'opinion que les affaires sont difficiles à traiter dans un pays où le roi n'est que pour l'apparence. C'est un état qui ne peut durer; plaise à Dieu qu'il veuille le changer. » On pourrait croire, d'après ce jugement qu'il porta aussi contre Buckingham et contre Olivarez, que Rubens était ennemi de toute puissance qui n'émanait pas directement de la royauté. Ce n'était pas chez lui une affaire de parti.

Ailleurs l'Infante Isabelle et Spinola sont dépeints en deux ou trois lignes qui annoncent de l'impartialité et de la justice : « Notre princesse, dit Rubens, n'éprouve ni grand amour ni grande haine, elle est douce et bienveillante envers tout le monde. Le marquis Spinola est le seul qui ait de la puissance. Son autorité est plus grande que celle de tous les autres ensemble, et c'est à mon avis un homme prudent, actif et diligent. Il est infatigable au travail. »

Dans les lettres écrites à Dupuy, l'on rencontre surtout des nouvelles politiques et militaires. Cela ne veut pas dire qu'elles offrent moins d'intérêt; au contraire, il est assez curieux de lire ces espèces de mémoires, où apparaît non-seulement le sentiment de l'écrivain, mais encore l'opinion du pays tout entier. Rubens vous fait assister en quelque sorte à cette longue désolation de la malheureuse Belgique, il vous la montre livrée par ses maîtres à toute la brutalité de leurs bandes italiennes, allemandes ou espagnoles, pillant nos campagnes pour se payer les arriérés de leur solde, et passant à l'ennemi après avoir épuisé tous leurs brigandages. Il revient à chaque pas sur ces provisions d'argent qu'il fallait pour tant de mercenaires, et que les Belges étaient forcés de prêter au roi d'Espagne, afin de hâter leur propre ruine. Il fait de tant de misères un tableau si vrai, si lugubre, qu'on gémit de cette longue patience de nos aïeux qui ont courbé la tête si longtemps; puis enfin, pour achever ce tableau funeste de la Belgique désolée, il trace dans les termes suivants l'aspect de la cour d'Isabelle, forcée à l'apathie et à l'indifférence, pendant que les Hollandais envahissaient nos frontières : « J'ai retrouvé » cette cour, dit-il, dans un état d'ordre et de quiétude aussi grand que si nous vivions au milieu des » sécurités de la paix. »

Écoutons maintenant parler Rubens sur certaines questions de politique ou de morale.

Dans ce même temps Richelieu sévissait avec rigueur contre la manie furieuse du duel, et l'on a blâmé sévèrement les mesures sanguinaires qu'il employa pour la réprimer. On sait qu'il fit tomber sur la Place Royale

les têtes de plus d'un gentilhomme qui s'était moqué de ses édits. « L'exemple sévère de la justice du roi, dit Rubens, me plaît extrêmement. » Tel n'était pourtant pas son dernier mot sur le duel, et il dit ailleurs avec plus de sens et de modération : « Chez nous, ceux qui s'imaginent se faire valoir par ce moyen-là sont exclus de tous les emplois et honneurs militaires, et c'est à mon avis le véritable remède au mal, car toutes ces passions désordonnées n'ont pas d'autre cause que l'ambition et un faux amour de la gloire. » Il est plus explicite encore, après l'exécution de Bouteville et de La Chapelle.

D'une religion plus éclairée que le vulgaire de son époque, Rubens était loin d'approuver certaines jongleries, mises en usage par les moines pour triompher du protestantisme. Quand il fait parvenir à Peiresc une gravure de l'arbre miraculeux de Harlem, il a bien soin d'ajouter qu'il n'y attache pas une grande importance. Les hommes de son temps avaient une foi beaucoup plus robuste, et le père Wall lui-même, de la Chartreuse de Bruxelles, qui fut le contemporain de Rubens, et qui parle aussi de cet arbre, est loin de se montrer aussi peu croyant que lui. Ce manque de crédulité n'empêchait pas notre peintre d'avoir des sentiments fort religieux, et n'excluait pas en lui la foi et la dévotion la plus sincère. Philippe Rubens nous assure même qu'il avait coutume, l'été comme l'hiver, d'assister chaque jour à la première messe.

Plus loin, voici une nouvelle! On annonce des galions chargés d'or, qui arrivent des Indes pour ravitailler l'Espagne, de ces galions qui allaient si souvent enri-

chir et les marchands de Londres et ceux d'Amsterdam. Dès que les Anglais en sont informés, ils s'apprêtent à fondre sur leur proie ; mais Rubens apprend à son ami Dupuy, que les capitaines espagnols ont tous reçu l'ordre de se faire sauter plutôt que de se rendre. Il ajoute qu'afin de pouvoir le faire en bonne conscience, ils portent, suspendue au cou, la dispense du pape qui leur permet de se tuer. Rubens ne nous dit pas quelle était son opinion sur de pareilles dispenses, mais nous sommes fort tenté de croire qu'elle était à peu près la même que pour l'arbre miraculeux.

Une question plus grave, et sur laquelle nous retrouvons dans Rubens la plupart des préjugés de son temps, c'est celle de l'économie politique et financière. On sait qu'à cette époque les plus habiles étaient assez ignorants en cette matière, et l'on s'explique aisément ainsi la pénurie dans laquelle se trouvaient alors presque tous les souverains de l'Europe. Ils avaient des dettes, ils recouraient aux expédients, et ils anéantissaient peu à peu leur fortune aussi bien que leur crédit. Rubens, peu versé en économie, comme le reste de ses contemporains, attribue la cause suivante à cette gêne continuelle des souverains : « Je ne puis me l'expliquer autrement, dit-il, que par la division des fortunes. De là la pauvreté publique ; si vous divisez et si vous réduisez en petits ruisseaux le fleuve même le plus grand, il sera bien vite à sec. » Pauvre financier du XVIIme siècle, qui ne voyait pas que la richesse publique n'est pas la même chose que la richesse particulière des souverains, et que ce ne sont pas les millions du prince, ou autrement dit les grands fleuves, qui font la prospérité d'un

État, mais bien plutôt la grande division des fortunes, et la possibilité pour chacun de contribuer selon ses moyens à la sûreté générale, tout en ayant un petit ruisseau qui fertilise son propre champ [1].

Ces maximes d'accumulation de fortune, Rubens paraît avoir su les appliquer toute sa vie à son usage, avec un rare bonheur ; et nous sommes forcé d'avouer que c'est là le côté le moins poétique et le plus vulnérable de sa biographie. Trop souvent il se plaint de n'être pas payé assez vite, trop souvent il se met en quête pour obtenir ses indemnités. Certainement toute peine vaut salaire, et surtout celle d'un grand homme ; mais, comme dit Horace, *est modus in rebus,* il y a une manière de demander.

A peine les tableaux du Luxembourg sont-ils placés, qu'il se lamente de n'être pas payé ; il écrit avec dépit à son ami Peiresc, alors en Provence : *Io mi stuffo di questa corte*. Ailleurs, il laisse voir sa peine de ce qu'on ne semble pas disposé à payer le reste de ce qui lui était dû, pour les cartons de tapisserie que le roi lui avait fait faire [2]. Puis, lorsqu'il s'agit de la seconde galerie du Luxembourg, destinée à retracer toute la vie du roi Henri IV, et pour laquelle on avait pris des engagements avec Rubens, tout à coup le bruit se répand qu'on en a chargé un autre artiste, un italien. Piqué de ce pro-

[1] Car nous ne supposons pas que Rubens ait deviné le système des Fouriéristes, et qu'en prêchant contre la division des fortunes, il ait eu en vue des idées sociales analogues à celles des phalanstériens.

[2] Douze esquisses peintes sur bois, la plus haute a 1 pied 10 pouces, et la plus large 2 pieds. Elles représentaient les principaux sujets de l'histoire de Constantin. Voy. la *Description du palais royal*, par Dubois de St-Gelais, in-12. Paris, 1727, p. 407.

cédé, notre peintre écrit à M. de Valavès pour qu'il aille aux informations, mais il laisse trop paraître la mauvaise humeur qu'il en éprouve. « Toute cette affaire pourtant ne lui coûtera pas une seconde lettre, dit-il. » L'imprudent! Quelques jours après, il est instruit que le cardinal lui-même désire avoir deux tableaux de sa main dans son cabinet, et le voilà qui reprend espoir de plus belle, pour la galerie de Henri IV et pour ses honoraires oubliés, et il demande à Valavès s'il ne serait pas possible de terminer promptement tout cela par l'entremise de la reine-mère, et même par celle de Richelieu. Rubens aurait-il donc ignoré que le cardinal était informé de toutes ses missions politiques, et devait-il compter si fort sur sa protection particulière ?

Ailleurs, avec le roi Charles I, il n'est pas moins pressé de recevoir ses honoraires, et c'est à peine s'il se fie aux belles promesses que lui font ses amis. Nous le répétons, c'est là le côté faible du grand artiste, et c'est par là que l'homme de génie touchait aux défauts de notre nature. Une semblable façon de traiter les affaires d'intérêt devait avoir des résultats immenses, aussi Rubens laissa-t-il une fortune colossale à ses héritiers : la seule vente de sa mortuaire produisit la somme énorme d'un million dix mille florins [1].

Mais on est curieux de savoir quelle était l'opinion de Rubens en fait d'arts, en fait de littérature. C'est

[1] Dans ses dispositions testamentaires, Rubens ordonna la vente de ses statues, tableaux, médailles, etc. Il n'excepta que le tableau nommé *la Pelisse*, dont il fit don à son épouse, et puis encore les dessins recueillis et composés par lui, qu'il ordonna de réserver pour celui de ses fils qui voudrait s'appliquer à la peinture. La famille de Rubens exécuta rigoureusement, et plus qu'il ne le fallait peut-être, toutes les clauses du testament. *Mss.* n. 5736 *de la bibl. de Bourg.*, p. 67.

par là qu'il convient de terminer ce tableau déjà très-étendu de la vie du grand peintre. Nous avons dit que Rubens parlait un grand nombre de langues. Il nous semble néanmoins que l'italien, le flamand et le latin étaient celles qu'il affectionnait le plus. Pour les ouvrages *escrits en la langue françoyse*, il ne se piquait pas d'être un juge fort compétent, et nous en avons la preuve dans la seule lettre française que nous produisions de lui et où il s'excuse de sa hardiesse. Cela ne l'empêche pas de dire son avis sur l'écrivain à la mode, sur ce Balzac qui eut au XVIIme siècle autant de partisans que de critiques. Admirateur naïf de l'auteur des *Lettres*, Rubens avait toutefois assez de bon sens pour ne pas approuver les métaphores outrées et ambitieuses, qu'on reproche à cet écrivain, et il s'en explique très-ouvertement.

Une des lettres où il est question de Balzac renferme en outre un passage qui prouve toute la franchise de ses jugements. « Cet écrivain, dit-il, a l'esprit dédaigneux et le défaut ordinaire à la noblesse, l'orgueil. » Nous trouvons ailleurs quelques lignes où il sort des bornes de la critique raisonnée, à propos du père Petau. Ce jugement, qu'il nous est impossible de ne pas attribuer à la mauvaise humeur, il l'étend à la société de Jésus tout entière. Comme ses paroles ne sont rien moins que polies, nous ne les répéterons pas. Il n'avait cependant pas toujours eu les mêmes idées sur les Jésuites, comme on le verra plus loin.

Quant aux beaux-arts, Dieu sait tout ce que l'on a débité sur les principes et le système de Rubens à ce sujet. A en croire certaines imaginations ferventes, qui

oublient, sinon les lettres, au moins les livres publiés par Rubens lui-même, celui-ci n'aurait été rien moins que le créateur du genre romantique en peinture. Il aurait eu, en fait d'arts, une théorie toute chrétienne et des idées à peu près semblables à celles de nos poètes et de nos littérateurs du XIXme siècle ; le *génie du christianisme,* qui doit immortaliser Chateaubriand, aurait été deviné par lui. C'est au moins ainsi que nous l'a représenté certain auteur.

Nous voulons bien que devant les chefs-d'œuvre placés par Rubens dans nos églises, on se laisse aller à un écart d'imagination, en recherchant les théories du grand peintre; nous voulons bien qu'on admire ce génie puissant, qui s'était mis avec tant de bonheur en harmonie avec le sentiment religieux. Mais que l'on parte de là pour refaire un nouvel homme, pour imaginer un peintre qui eût été, au XVIIme siècle, une véritable impossibilité, c'est là ce que nous avons toujours refusé de croire, et ce que Rubens lui-même est venu nier à son tour, malgré le langage qu'on lui a prêté.

Ce qui est surtout remarquable dans les lettres que nous publions, c'est l'ardeur avec laquelle Rubens se reporte sans cesse à l'antique. Nous avons parlé de son cabinet qui fut l'un des plus riches du monde, eh! bien qu'avait-il rassemblé dans ce lieu consacré aux arts? des statues, des plâtres, des médailles, des bronzes, et une foule d'objets grecs ou romains. Là se trouvaient *ces belles testes de Cicéron, de Sénèque et de Chrysippus,* dont le naïf Peiresc désirait tant pouvoir lui *desrober un petit griffonement sur du papier* ; là ces gemmes et ces agates, qu'il se plaisait à revoir sans cesse et dont

il augmentait chaque jour le nombre; là enfin ces livres classiques, où il s'était formé le goût dès sa jeunesse, et qu'il relisait avec délices dans l'âge mûr. Ses lettres nous diront tout ce qu'il avait retenu de Virgile, de Cicéron, d'Horace, etc. Et qu'on ne soit pas étonné que Rubens ait vécu avec ces idées, ces idées étaient celles de son temps, elles étaient celles de tous les hommes distingués avec lesquels il fut constamment en rapport; l'étude de l'antiquité fut l'étude favorite des grands écrivains et des grands artistes de son époque, c'est elle qui a formé Milton et Corneille, et, que nos jeunes artistes y prennent garde, c'est elle aussi qui a fait Rubens.

Nous ne citerons point ici les nombreux tableaux dont Rubens emprunta les sujets à la mythologie païenne, et dont la quantité est plus grande qu'on ne le pense; nous ne citerons pas non plus tous les passages de ses lettres, où l'on pourrait trouver la preuve de cette tendance vers les idées classiques, il en est pourtant quelques-uns qu'il importe de rappeler. Celui, par exemple, où notre peintre explique les tableaux du Luxembourg, à propos des vers de M. Morisot, et où il parle comme Desmoutiers eût parlé; et puis encore celui où il donne à Dupuy ses idées sur l'exécution d'un tableau destiné à représenter le deuil d'un époux, et où il va puiser toutes ses comparaisons dans l'histoire classique. De nos jours, de semblables lettres ne pourraient être attribuées qu'à l'un de ces peintres qu'on a voulu ranger avec trop de mépris dans l'école *dite de David*. Le sujet du deuil d'un époux prêtait pourtant d'une manière admirable à faire du sentiment religieux, et nous signalons ces let-

tres à l'attention particulière de certains artistes modernes, pour leur plus grande consolation.

Mais veut-on avoir la preuve qu'il y avait dans Rubens un système de préférence bien prononcé pour les anciens, qu'on lise ce qu'il a écrit sur l'architecture gothique, sur cette noble fille des idées spiritualistes et chrétiennes, que nous sommes loin de vouloir traiter avec la même dureté que lui, et que l'on dise, si, en écrivant ces lignes, Rubens avait nos idées modernes :

« Le goût de l'architecture barbare et gothique, dit-il, diminue tous les jours en ces pays et semble tirer à sa fin, et celui d'une juste proportion, d'une symétrie régulière, conforme aux règles des anciens grecs et romains, se répand de plus en plus, à l'honneur et à l'embellissement de la patrie ; comme il paraît par les églises bâties tout nouvellement par la vénérable société de Jésus, dans les villes d'Anvers et de Bruxelles [1]. »

Si l'on persiste à soutenir que tout cela forme l'art chrétien, que tout cela fait une école rêveuse et romantique, comme on l'a comprise de nos jours, que ce n'est point là enfin de l'art grec, et que ces doctrines sont autres que celles des anciens, nous avouons franchement notre ignorance et notre erreur, et les *Lettres* que nous publions n'auront prouvé absolument rien, il était même inutile de les donner au public. Ceux qui ont inventé un nouveau Rubens, peuvent le continuer en paix ; seulement, à propos de l'art chrétien comparé au paganisme antique, ils devront se garder de citer un passage qui dérange encore un peu plus leurs belles théo-

[1] Voy. *Architecture italienne*, etc., *édifices de la ville de Gênes*, par P.-P. Rubens, 3e édition, Amster. et Leipsig, 1755, in-fol.

ries. C'est ce passage que nous livrons surtout à leurs méditations : « J'ai vu à Anvers, dit Rubens à Peiresc, un grand volume intitulé *Roma sotterranea*, qui m'a paru être un livre extrêmement religieux, car il représente la simplicité de l'église primitive, qui, si elle a surpassé le reste du monde par sa piété et la vérité de sa religion, *le cède au paganisme antique dont elle est à une distance infinie sous le rapport de la grâce et de l'élégance*[1]. »

Nous savons bien que Rubens ne parle ici que de la simplicité de l'église primitive comparée au paganisme, mais, à moins de vouloir se refuser à l'évidence, est-il possible de ne pas y voir aussi, comme dans une foule d'autres passages[2], une véritable sympathie pour la grâce

[1] Lettre du 4 septembre 1636.

[2] Comme nous ne pouvons avoir de meilleurs garants de nos assertions que les écrits de Rubens lui-même, nous ajouterons ici la traduction donnée par De Piles du fragment latin qu'on possède de lui sur l'*antique :*

« Il y a des peintres, à qui l'imitation des statues antiques est très-utile, et à d'autres dangereuse jusqu'à la destruction de leur art. Je conclus néanmoins, que pour la dernière perfection de la peinture, il est nécessaire d'avoir l'intelligence des antiques, voire même d'en être pénétré; mais qu'il est nécessaire aussi que l'usage en soit judicieux, et qu'il ne sente la pierre en façon quelconque. Car l'on voit des peintres ignorants et même des savants, qui ne savent pas distinguer la matière d'avec la forme, la figure d'avec la pierre, ni la nécessité où est le sculpteur de se servir du marbre, d'avec l'artifice dont il s'emploie.

» Il est constant que les statues les plus belles sont très-utiles, comme les mauvaises sont inutiles et même dangereuses. Il y a de jeunes peintres qui s'imaginent être bien avancés, quand ils ont tiré de ces figures je ne sais quoi de dur, de terminé, de difficile, et de ce qui est plus épineux dans l'anatomie. Mais tous ces soins vont à la honte de la nature, puisqu'au lieu d'imiter la chair, ils ne représentent que du marbre teint de diverses couleurs; car il y a plusieurs accidents à remarquer ou plutôt à éviter dans les statues même les plus belles, lesquels ne viennent point de la faute de l'ouvrier. Ils consistent principalement dans la différence des ombres, vu que la chair, la peau, les cartilages, par leur qualité diaphane adoucissent, pour ainsi dire, la dureté des contours, et font éviter beaucoup d'écueils qui se trouvent dans les statues, à cause de leur ombre noire qui,

et pour l'élégance antique? est-il possible de nier l'amour de Rubens pour cette beauté de la forme qu'ont si bien comprise les Grecs? est-il possible de ne pas être convaincu de l'étude sévère et consciencieuse qu'il avait faite des monuments anciens, et de ne pas avouer enfin que le grand maître de l'école flamande, loin de renier les Dieux et les artistes payens, comme on veut trop souvent le faire aujourd'hui, s'est montré au contraire constamment leur disciple et leur admirateur? Notre opinion à nous, c'est qu'il chercha sans cesse à réunir dans ses œuvres, d'une part, cette beauté qu'il admirait

par son obscurité, fait paraître la pierre, quoique très-opaque, encore plus dure et plus opaque qu'elle n'est en effet. Ajoutez à cela qu'il y a dans le naturel certains endroits qui changent, selon les divers mouvements, et qui, à cause de la souplesse de la peau, sont quelquefois tantôt unis et tendus, tantôt pliés et ramassés, que les sculpteurs, pour l'ordinaire, ont pris soin d'éviter, mais que les plus habiles n'ont pas négligés, et qui sont absolument nécessaires à la peinture, pourvu qu'on en use avec modération. Non-seulement les ombres des statues, mais encore leurs lumières sont tout à fait différentes du naturel, d'autant que l'éclat de la pierre et l'âpreté des jours dont elle est frappée, élèvent la superficie plus qu'il ne faut, ou du moins font paraître aux yeux des choses qui ne doivent point être.

» Celui qui, par une mûre discrétion saura faire le discernement de toutes ces choses, ne peut considérer avec trop d'attention les statues antiques, ni les étudier trop soigneusement; puisque dans les siècles erronés où nous vivons, nous sommes fort éloignés de rien produire de semblable, soit que la bassesse de notre génie nous tienne rampants, et ne nous permette pas d'aller jusqu'où les anciens sont arrivés par leur jugement et par leur esprit véritablement héroïque, ou bien que nous soyons enveloppés des mêmes ténèbres où nos pères ont vécu; ou que Dieu permette qu'ayant négligé de nous retirer d'une erreur dans laquelle nous étions tombés, nous allons de mal en pire. Soit encore, que par un dommage irréparable il arrive que nos esprits s'affaiblissent et se sentent de la vieillesse du monde, soit enfin que les corps humains ayant été dans les siècles passés plus près de leur origine et de leur perfection, se soient trouvés des modèles parfaits et aient fourni naturellement toutes les beautés que nous ne reconnaissons plus aujourd'hui dans la nature. La perfection qui était une, s'est peut-être partagée et affaiblie par les vices qui lui ont succédé insensiblement, de sorte que cette corruption soit venue à tel point, qu'il semble que les corps ne soient plus les mêmes,

en eux, de l'autre, ce coloris magique dont le secret lui avait été transmis par les successeurs de Van Eyck. S'il ne réussit pas toujours à opérer cette union d'une manière parfaite, s'il pécha trop souvent par rapport à la forme et à la beauté du dessin, s'il oublia l'idéal enfin, prenons-nous en surtout à sa vie agitée, et accusons moins son talent que la rapidité avec laquelle il travailla toujours. En un mot, tenons pour certain que la création véritable de Rubens, celle qui fait et qui fera éternellement sa gloire, ce fut non pas d'avoir inventé les principes de notre école moderne (cette

ainsi qu'on pourrait le conjecturer par les écrits que nous ont laissés plusieurs auteurs tant sacrés que profanes, lesquels nous ont parlé de la stature ancienne des hommes en la personne des héros, des géants et des cyclopes; et si en cela ils ont conté beaucoup de fables, ils auront dit sans doute quelques vérités.

» La principale raison pourquoi les corps humains de notre temps sont différents de ceux de l'antiquité, c'est la paresse, l'oisiveté et le peu d'exercice que l'on fait. Car la plupart des hommes n'exercent leur corps qu'à boire et à faire bonne chère. Ne vous étonnez donc pas, si, amassant graisse sur graisse, on a un ventre gros et chargé, des jambes molles et énervées, et des bras qui se reprochent à eux-mêmes leur oisiveté. Au lieu que dans l'antiquité, les hommes s'exerçaient tous dans les académies et les lieux publics, destinés aux exercices du corps, et poussaient même souvent ces exercices jusqu'à des sueurs et des lassitudes extrêmes. Voyez dans le livre qu'en a écrit Mercurialis, *de Arte gymnastica*, en combien de façons différentes ils travaillaient leurs corps, et quelle force il fallait avoir pour cela. Rien n'était meilleur en effet pour faire fondre les parties trop molles et trop grasses d'oisiveté, que ces sortes d'exercices. La panse se retirait et tous les endroits qui étaient agités, se chargeaient en chair, et fortifiaient les muscles : car les bras, les jambes, le cou, les épaules et tout ce qui travaille, étant aidé de la nature qui attire par la chaleur un suc dont elle les nourrit, prennent la force, croissent et augmentent extrêmement, ainsi que nous le voyons au dos des Gètes, aux jambes des danseurs, et presque à tout le corps des rameurs. » De Piles, *Cours de peinture par principes*, p. 127, in-12, 1766. Le manuscrit original de ce morceau a péri dans un incendie.

Voyez encore la lettre de Rubens à François Junius, touchant son ouvrage *de Pictura veterum*, à la tête duquel elle se trouve. Elle est soussignée : *Antverpiæ raptim, stans pede in uno*, 1 *aug*. 1637.

******

gloire-là était réservée à d'autres), mais bien d'avoir su réunir en lui le génie des grands artistes du monde antique, et le génie non moins original de ces vieux maîtres flamands, dont il fut le dernier et le plus glorieux disciple.

LETTRES INÉDITES

DE

PIERRE-PAUL RUBENS.

I.

Paris, 25 octobre 1619.

Peiresc [1] à Gevaerts [2].

MONSIEUR,

Au retour de la cour on m'a rapporté le privilége [3] que vous m'aviez demandé pour M. P° P° Rubens, vostre grand amy. Je vous le envoye maintenant, et vous supplie de me continuer l'honneur de vos bonnes grâces, et me remettre en celles de M. Rubens, dont j'estime grandement l'éminente vertu. On m'a dit qu'il a grand nombre de belles antiquitez;

s'il avoit un inventaire de ce qu'il a, vous m'obligeriez bien de m'en envoyer une copie.

[1] Nicolas Claude Fabri de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, fut le Mécène ou l'ami de la plupart des savants ou des artistes de son temps. Il faudrait citer tous les hommes célèbres du XVIIe siècle, pour donner la liste de ses correspondants ou de ses amis. En 1618, Louis XIII lui donna l'abbaye de Notre-Dame de Guistre près de Bordeaux. Cet homme distingué avait des émissaires dans toutes les parties du monde, pour rechercher les monuments dignes d'être conservés à la science. C'est lui qui acheta le premier les marbres de Paros au prix de 50 louis. Les vendeurs en ayant différé l'embarquement sous quelque prétexte les détournèrent, et le comte d'Arundel les acheta depuis. A sa mort, on trouva chez lui plus de dix mille lettres. Une grande partie furent entièrement détruites par sa nièce qui s'en servait pour allumer son feu ou pour se faire des papillottes. On trouve à la bibliothèque d'Aix, plusieurs volumes qui ont échappé à ce vandalisme et dont le président Thomassin de Mazaugues, qui avait épousé la nièce de Peiresc, se proposait d'imprimer des extraits. Peiresc mourut le 24 juin 1637, entre les bras de Gassendi, qui écrivit sa vie en latin.

[2] Gevaerts (Jean-Gaspar), philologue belge, né à Anvers en 1593. Ce fut l'un des hommes les plus remarquables de la Belgique, par son caractère et par ses connaissances. Il fut l'ami de tous les hommes célèbres de son temps. En 1609, les archiducs le chargèrent de conclure avec les Provinces-Unies la trève de 12 ans.

[3] Ce privilége était pour les planches du palais de Gênes et pour les planches que Rubens publia ensuite.

II.

Paris, 17 janvier 1620.

Peiresc à Gevaerts.

Monsieur,

J'ai veu avec un grand plaisir l'inventaire du cabinet de M. Rubenius, à qui je vous supplie de faire mes très-humbles remerciments de tant d'offres de son honnesteté qu'il m'a daigné faire. Je le serviray de tout mon cœur en tout ce

qu'il m'employera, ne pouvant assez admirer la richesse de ses figures. Je vouldrois bien pouvoir faire un voyage en ce pays-là pour en avoir la veue, et surtout de ces belles testes de Cicéron, de Sénèque et de Chrysippus, dont je luy desroberois possible un petit griffonement sur du papier, s'il me le permettoit. Pour le cabinet du duc d'Arscot [1], je le vis en l'année 1606, et demeuray dix jours entiers à le visiter, de sorte que je sçay bien ce qui y est. J'avois ouy-dire que M. Rubenius l'avoit acheplé, sinon tout, au moyns le principal. Ce seroit daumage qu'un si excellent recueil tombast en main de persone mal curieuse.

[1] Albert Rubens a donné la nomenclature de ce cabinet.

III.

Paris, 3 octobre 1620.

Peiresc à Gevaerts.

MONSIEUR,

Bien ay fait vos complimens envers tous ceux que vous désiriez, fors que envers M. Rigault [1], pour ne l'avoir peu rencontrer, ne par conséquent luy rendre les planches de M. Rubenius pour les mettre en la bibliothèque. En ceste saison un chacun est aux champs en vendanges. Cependant je me tiens bien obligé à M. Rubens de la faveur qu'il m'a faict de m'envoyer un exemplaire de si belles pièces, qui sont admirées de par deçà de tous ceux à qui je les ay monstrées. Mais je suis bien plus glorieux de la promesse qu'il me faict des desseins des testes de Cicéron, Sénèque et Chrysippe. Je

n'appréhende si ce n'est que ce soit trop de besoigne, et que je n'aye pas de quoy m'en revancher en son endroict. Bien en chercheray-je tous les moyens à moy possibles.

[1] Rigault (Nicolas), savant et laborieux philologue, naquit à Paris, en 1577. Après la mort de Casaubon, il fut nommé garde de la bibliothèque du roi. En 1628, ayant publié une édition des œuvres de Tertullien, il avança dans une note que les laïcs ont droit, en cas de nécessité, de consacrer l'eucharistie. L'évêque d'Orléans le réfuta ainsi que le père Petau et Dodwell. Aussi Rigault désavoua son erreur. Grotius et Saumaise se sont néanmoins efforcés depuis d'accréditer l'opinion de Rigault.

IV.

Paris, 14 septembre 1621.

Jacques Dupuy [1] à Gevaerts.

MONSIEUR,

Nous jouissons à plaisir de M. Grotius[2], indignement traicté par son pays. Vous ne sauriez croire comment il a esté accueilly, combien il a d'amis et des plus puissans. Sa vertu, son bel esprit, la connaissance qu'il a de toutes les belles choses, lui ont acquis ce trésor. Il se met en ménage, ayant loué une maison proche de celle-ci.

[1] Jacques Dupuy, frère cadet de Pierre Dupuy, dont nous parlerons plus bas, était prieur de St-Sauveur et garde de la bibliothèque du roi. Il eut part à presque toutes les publications savantes qui ont fait la réputation de son frère aîné.

[2] Grotius, après s'être échappé de sa prison en Hollande, avait cherché asile à Paris. Si Louis XIII se hâta de protéger ce grand homme, il le fit, sans doute, à la sollicitation des Dupuy, des Peiresc, des De Thou, qui s'honoraient d'être ses amis.

V.

Paris, 26 février 1622.

Peiresc à Gevaerts.

MONSIEUR,

La bienveillance de M. Rubens que vous m'avez procurée, m'a comblé de tant de bonheur et de contentement que je vous en debvray des remerciments tout le temps de ma vie, ne pouvant assez me louer de son honnesteté, ne célébrer assez dignement l'éminance de sa vertu et de ses grandes parties, tant en l'érudition profonde et cognoisçance merveilleuse de la bonne antiquité qu'en la dextérité et rare conduitte dans les affaires du monde, non plus que l'excellence de sa main et la grande doulceur de sa conversation, en laquelle j'ay eu le plus agréable entretien que j'eusse eu de fort longtemps, durant le peu de sesjours qu'il a faict icy. Je vous porte une grande envie d'avoir la commodité que vous avez d'en jouyr d'ordinaire comme vous pouvez, mesmes à ceste heure que vous avez acquis une charge nouvelle dans Anvers, laquelle vous en approchera davantage que vous n'espériez. Je vous félicite de bon cœur l'un et l'autre bien, et prie à Dieu qu'il vous en face longuement jouyr, vous suppliant de me continuer les mesmes bons offices en son endroict et me conserver en l'onneur de ses bonnes graces et des vostres. — Le roy ordonna hier en plain conseil douze cents escus de pension annuelle à M. Grotius[1].

[1] Richelieu oublia plus tard l'illustre exilé hollandais, et cette pension fut mal payée à Grotius. La politique du cardinal en fut certainement la cause.

VI.

Bruxelles, 30 mars 1622.

Routart [1] à Gevaerts.

MONSIEUR,

Vous m'obligerez grandement de me faire tenir au plus tost l'*Argenis* de Barclay avecq l'explication des noms, si M. Rubens vous l'a révélé, et m'adviser le coust. Au reste en contreschange vous me trouverez aux occasions.

[1] Routart (Michel) fut d'abord premier officier de la secrétairerie d'État à Bruxelles. Il fut ensuite secrétaire de Spinola et enfin le 29 juin 1625, l'infante le nomma secrétaire ordinaire de son conseil privé. Homme de bon conseil, plein de droiture et de probité, Routart fut un modèle de dévouement à ses princes, et leur fit entendre souvent la vérité en faveur de son pays opprimé, mais il eut la douleur de voir toutes ses remontrances inutiles.

VII.

Paris, 28 avril 1622.

Peiresc à Gevaerts.

MONSIEUR,

Le bel éloge que vous m'avez faict de l'*Argenis* m'a esté infiniment agréable et plus que si la pièce estoit mienne, pour l'estime que j'en avois tousjours faict. Des noms que vous

demandez, M. Rubens vous en peult dire tout ce que j'en ay apprins ou deviné à veue de païs. S'il y en a aulcun dont vous doubtiez, me le mandant, si je le sçay, je ne fauldray pas de vous communiquer tout ce que j'en auray appris.

VIII.

Paris, 8 juin 1623.

Peiresc à Gevaerts.

MONSIEUR,

J'eus ce bonheur que M. Rubens se trouva chez moy, quand je reçus vostre despesche de la semaine passée, où il print de sa main la lettre que vous me recommandiez de luy faire tenir, et leut avec un infiny contentement vos excellents vers sur nostre Pucelle d'Orléans que vous rendrez célèbre à jamais par un si digne ouvrage[1].

[1] On ignore ce qu'est devenu cet ouvrage de Gevaerts. Il ne se trouve imprimé dans aucun de ses recueils.

IX.

D'Anversa, il 10 d'agosto 1623.

Rubens al sign. de Peiresc.

MOLTO ILL. SIG. MIO OSS.

Mi sono sopragiunti tanti negotii hoggi, che mi è impossibile di rispondere alla sua gratissima come dovessi, ***sed summa sequar vestigia rerum***, il resto bisognarà rimettere all' ordinario prossimo. Per conto delle gemme io persevero a renderne a V.S. infinite gracie, con animo però di restituirle a V.S. un giorno, e frà tanto la provederò delli impronti. Non mi ricordo d' haver visto in vita mia cosa alcuna più a mia sodisfattione. Il decreto della inquisitione promulgato contrà gli Basilidiani in Sevilla sarà difficile d' havere per adesso, non essendo arrivato in questa città se non un esemplar solo, che io sappia; pur s' usarà ogni diligenza possibile per haverlo. La setta della Croce Rosea è hormai vecchia in Amsterdam, e mi ricordo d' haver letto tre anni sono un libretto vulgato dalla loro compagnia, nel quale si descriveva la vita et il sepolchro glorioso et misterioso del loro primo institutore, et tutti gli loro statuti et ordini, che non mi pare altro ch' una alchimia, fingendo d' havere la pietra philosophica, et è in effetto una mera impostura. Il studio del sig. Goly mi move ancora la saliva quandò ci penso, et buon prò faccia al sig. Fontane havendogli bastato l' animo di comprarlo. Haverò caro d' haver col tempo il dissegno dello specchio, se la coppia è in Roma appresso il sig. Aleandro; che in quanto al sistro credo si trovarebbe più facilmente Il sig. Cobergen stà fuori per le sue facende verso Wynokberga in Fiandra, ne tornarà così presto. La istoria del Paolo Parente mi pare ridiculosa e senza paio.

Hoc enim est insanire potius quam delirare. Vada con le robbe in pace, si come il *chiaducque*[1], ancora che se potrebbono attellar in un cocchio per un paio di bovi; mi dispiace solo degli gran travagli che V. S. se è presa con questa canaglia per amor mio. Io haverei servito volontieri V. S. hoggi nel particolare di quei epigrammi latini non editi antichij, ma il sig. Gevartio è absente, sendo andato à Brusselles per basciar le mani al sig. cardinale della Cueva suo padrone, che si parte alla volta di Roma, chiamato dalla fattione Spagnuola per haver quel vuoto di più; onde se può congetturar che questo conclave andarà in longo, non partendo lui per la postà, e pur crede d' arrivar à tempo non potendosi *per scrutinium* far massa de' voti. Il marchese Spinola si parte hoggi o domani verso Maestricht, ove si fà la piazza d' arme, non ostante che tratta ancora della tregga sotto mano. Altro non ho per adesso per la gran strettezza di tempo, et per fine baccio a V. S. e al sig. de Valavès suo frattello con tutto il cuore le mani, pregandoli dal sig. Iddio un felicissimo viaggio.

Pietro Paolo Rubens.

[1] J'ignore la signification du mot *chiaducque,* qui a peut-être été mal lu.

Traduction.

Anvers, 10 août 1623.

Rubens à Peiresc.

Monsieur,

Il m'est survenu tant d'affaires aujourd'hui que je ne puis répondre à votre agréable lettre comme je le devrais, *sed*

summa sequar vestigia rerum. Il faudra remettre le reste à l'ordinaire prochain. Pour ce qui est des pierres, je vous en remercie toujours infiniment, bien résolu pourtant à vous les restituer un jour, et en attendant je vous en enverrai les empreintes. Je ne me souviens pas d'avoir vu de ma vie quelque chose qui m'ait fait plus de plaisir.

Il sera difficile de se procurer pour le moment le décret promulgué par l'inquisition contre les Basilidiani à Séville. On n'en a, que je sache, encore reçu qu'un exemplaire ici. Nous ferons néanmoins tout notre possible pour l'avoir.

La secte des Rose-croix [1] est déjà ancienne à Amsterdam, et je me souviens d'avoir lu il y a trois ans un petit livre publié par leur société, dans lequel on trouvait la vie et la mort glorieuse et mystérieuse de leur premier fondateur, ainsi que tous leurs statuts et ordres. Je n'ai vu dans tout cela que des alchimistes, feignant d'avoir la pierre philosophale, et c'est effectivement une insigne imposture.

L'étude de M. Goly me remue encore la bile quand j'y pense, et grand bien fasse à M. Fontane qui a eu le courage de l'acheter. Je serai charmé d'avoir, mais sans vous gêner, le dessin du *Miroir,* si M. Aléandre [2] en possède la copie à Rome. Quant au *Sistre,* je pense qu'on le trouverait plus facilement.

M. Cobergen [3] est absent pour ses affaires. Il est maintenant à Bergues-St-Winnoc, en Flandre, et il ne reviendra pas de sitôt.

L'histoire de Paul Parent me semble d'un ridicule sans égal. *Hoc enim est insanire potius quam delirare.* Qu'il aille en paix lui et ses nippes, aussi bien que le .... On pourrait très-bien les atteler à un coche en guise d'une paire de bœufs. Je regrette seulement que par amitié pour moi, vous vous soyez donné tant de peine avec cette canaille.

Je vous aurais aussi volontiers répondu spécialement aujourd'hui au sujet des épigrammes latines anciennes inédites,

mais M. Gevaerts est absent. Il a dû se rendre à Bruxelles, pour prendre congé du cardinal della Cueva son patron, que le parti espagnol appelle à Rome, afin d'avoir une voix de plus. On peut donc conjecturer que ce conclave traînera en longueur, car son éminence ne part point en poste et compte néanmoins arriver à temps, une majorité ne s'étant pas encore formée par le scrutin.

Le marquis Spinola part aujourd'hui ou demain pour Maestricht, où s'établit la place d'armes, ce qui ne l'empêche point de continuer sous main les négociations pour la trêve.

N'ayant rien de plus à vous écrire pour le moment à cause de mes grandes occupations, je vous baise les mains de tout mon cœur ainsi qu'à M. De Valavès, votre frère, et je prie Dieu qu'il vous donne un heureux voyage.

[1] En 1622, il existait effectivement en Hollande, une société de soidisant alchimistes qui se faisaient appeler Rose-Croix. Il serait difficile de dire quel était le but de cette association. L'opinion la plus probable est qu'ils cherchaient un remède à tous les maux, une panacée universelle, et qu'ils voulaient faire de l'or potable. Leurs livres feraient croire pourtant qu'ils s'occupaient aussi d'une réforme de la société. Quoi qu'il en soit, ils nommaient leur fondateur Christian Rose, et ils avaient publié en 1614, *La réformation universelle du monde entier avec la fama fraternitatis de l'ordre respectable de la Rose - Croix*. En 1616, parut encore *La noce chimique de Christian Rose-Croix*. La *Noce chimique* est attribuée au père Rose-Croix, qui devrait l'avoir écrite en 1459, mais on y reconnaît évidemment le ton du XVII[e] siècle et le style de J. V. Andrea. Voir les *Acta latomorum*, t. II, p. 250, in-8°, 1815. Il existe en outre un petit livre fort rare, intitulé *le Cosmopolite* et publié au XVII[e] siècle, dans lequel on trouve la preuve que cette association avait alors des adhérents à Bruxelles. M. Wouters a possédé quelques médailles frappées par eux.

[2] Aléandre (Jérôme), né en 1574, mourut le 9 mars 1629. Il fut vingt ans secrétaire du cardinal Octave Bandini, et le pape Urbain VIII l'attacha au cardinal Barberini son neveu, lors de sa légation en France. Plusieurs écrivains de son temps ont fait de grands éloges de son savoir.

[3] Il est sans doute question ici de Wenceslas Coberger, architecte des archiducs, à qui l'on doit l'institution des monts-de-piété aux Pays-Bas. Il passe pour avoir été l'un des envieux les plus acharnés de Rubens, avec un certain Abraham Janssens. Coberger avait acheté du côté de Bergues d'immenses *moers*, qu'il trouva moyen d'assainir et de cultiver.

X.

Anvers, 23 août 1623.

Rubens à Peiresc, à Paris[1].

Lettre en italien. (L'original se trouve en tête du premier volume de l'œuvre de Rubens à la bibliothèque du roi, au cabinet des estampes, à Paris.) Il lui marque qu'il a reçu avec beaucoup de satisfaction les empreintes et les pierres antiques qu'il lui avait envoyées, surtout celle de *la diva vulva colle ale de papilioni*, ainsi que l'inscription : *Divus magnus majorum pater!* qui se trouve au revers de cette camiole.

[1] M. De Reiffenberg parle de cette lettre dans son mémoire sur Rubens et sa famille, imprimé au tome VI des *Nouv. Mém. de l'Académie de Bruxelles.* Il dit qu'il y est question de la découverte du mouvement perpétuel que Rubens pensait avoir faite. Chardon de Rochette l'a publiée dans ses *Mélanges.*

XI.

Anvers, 12 décembre 1624.

Rubens à Valavès, à Paris.

Je ne saurais dire présentement combien. Quant à moi, j'espère d'être tout prêt endedans six semaines moyennant la grâce divine, pour venir à tout mon voyage de Paris[1]. (C'était en conséquence de lettres de M. l'abbé de St-Ambroise[2], qui le pressait de finir pour être à temps à Paris avec ses tableaux, avant le mariage de madame Henriette de France, avec le roi Charles Ier.)

[1] Rubens avait presque terminé les tableaux de la première galerie du Luxembourg, et il devait aller les placer.

[2] C'est lui que nous retrouverons toujours comme intermédiaire entre la reine Marie de Médicis et Rubens.

XII.

Anvers, 10 janvier 1625.

Rubens écrit à M. De Valavès [1], que l'abbé de S[t]-Ambroise lui avait mandé qu'il fallait qu'il se trouvât à Paris entre le 2 et le 4 février.

[1] M. de Valavès, frère de Peiresc, avec lequel Rubens continua de correspondre après le départ de ce dernier pour la Provence.

XIII.

Paris, 13 mai 1625.

Rubens écrit à Peiresc, en Provence. Il se plaint du retard qu'on met à satisfaire ses honoraires (pour la galerie déjà placée), et cela, dit-il, à cause du prochain mariage de l'épouse du roy Charles I[er], et qu'il craint de n'avoir son expédition qu'après la Pentecôte : « En somme je m'ennuie de cette cour [1], ajoute-t-il, et si l'on ne me satisfait pas aussi ponctuellement que je l'ai fait pour le service de la reine mère, il pourrait bien arriver que je n'y revinsse pas facilement (ceci soit dit entre nous), bien qu'à vrai dire je ne puisse pas me plaindre maintenant, puisque les empêchements ont été légitimes et fort excusables. »

[1] *Io mi stuffo di questa corte.*

qui vous paraîtront prendre intérêt à ma santé. Et pour finir, je vous baise les mains à vous-même de tout mon cœur et me recommande à votre bonne grâce. Le soir de mon arrivée, d'Anvers, le 12 juin 1625.

[1] La ville de Breda, attaquée par le marquis de Spinola, avait dû capituler le 2 juin 1625.

XV.

13 juillet 1625.

Rubens écrit à Peiresc, qu'il lui enverra par la première occasion quelques exemplaires des *Electa* [1] de son frère Philippe Rubens, ainsi que les Omélies d'Astérius [2] et *Epistolæ Isidoræ Pelusiotæ*. Il se plaint dans cette lettre de ce que l'argent de France tardait si longtemps, quoique le temps de l'envoi fût déjà passé.

[1] Les *Electa* ont été imprimés à Anvers en 1608, petit in-f°, c'est un livre devenu rare.

[2] Les Omélies de St-Astère, évêque d'Amasée, que Ph. Rubens avait découvertes dans la bibliothèque du cardinal Colonne, et qu'il avait traduites en latin, furent imprimées à Anvers en 1615 in-4°.

XVI.

Di Bruxelles, il 19 di settembre 1625.

Rubens al sig. de Valavès.

MOLTO ILL. SIG.

Al mio ritorno di Duynkercque ho trovato due delle sue lettere del 29 d' agosto et del 14 di settembre, che mi furono gratissime, oltra che l' ultima fù accompagnata de una del

gentilissimo et dottissimo sig. Aleandro. Ho scritto a V. S., alcuni giorni sono, de Duynckercque par Calais, la quale gli sarà capitata; in questa volta la sarà servita d' iscusar la mia brevità, perche scrivo col piede nella staffa, dovendo d' ordine della Serenissima Infante andar in ogni diligenza a trovar un prencipe, agli confini d'Alemagna, per cosa che preme molto a S. A. Onde spero poter essere in breve di ritorno col ajuto di Dio, et esser un poco a bel aggio a mantener la nostra corrispondenza, come si deve. Toccante la pittura del cameo (la mi perdoni) V. S. dice più ch' io non vorrei ad un intenditore di mediocre capacità, perche io non veggo tanta fatalità in un poco di dilatione, non mancando in Anversa corrispondenza sicurissima con Marsiglia, per fargli la capitare al mio rischio; perche in ogni modo sono negotii de gusto, et quando ci andasse la mia vita, io non potrei farvi altro, con questi impedimenti di tanto viaggiare, bisognando al ritorno d' Alemagna tornar a Duynckercque, et delà altrove. Et ancora ch' io starò in Brusselles forte tutto questo inverno, ben potrò fare fuori d' Anversa un' operetto di quella sorte; ma di farla e mandarla a Pariggi, innanzi la partenza di V. S., essendo il termine tanto breve, tratta del impossibile. Io non potevi giamai indurre il sig. suo fratello, con ogni possibil instanza ch' io facessi, ad assicurarmi che riceverebbe questo piccol ricordo di mia mano, quando sarebbe fatto, et ho questo obligo a V. S. d' havermene dato certezza. Ma la necessità di questi viaggii per servicio della mia principessa non sofrisce eccettione alcuna; cessando questa, non occorrerà più essortarmi a far il debito mio, stimando io per summa grazia et honore poter servire le signorie vostre in quelle cose che dipendono della possibilità mia. Del sig. abbate non ho havuto lettere doppo la mia partita di Pariggi. Ringratio V. S. con tutto il cuore per le nuove ch' ella mi dà, et particolarmente delle cose d' Inghilterra, le quali veramente non corrispondono nel fine col lustro precedente; l' armata, ancorche tanto terribile, pare che perdi

la staggione opportuna di far gran effetto. Mentre ch' io sono stato a Duynckercque, si sono messe insieme vinti navi bellissime, delle quali ho visto salire nel porto di Mardick dieci et otto, et le restanti due dovevano uscire il giorno della mia partenza, et ho visto al incontro quel porto star di continuo una flotta d' ollandesi di trenta due navi, di maniera che ben potrebbe seguir qualche fattion d' armi trà di loro. Con tutto il restante però io credo che staremo sopra la difensiva solamente, ne saremo gli primi a rompere; ma se l' armata inglese si avanza di un punto, a danni del re di Spagna, V. S. mi credà, che si vederà un mal giuoco al mondo. Con che facendo fine contra mia voglia, perche non posso più differir la partenza, baccio a V. S. con tutto il cuore le mani, pregandola di far il medesimo da parte mia al sig. cavagliere del Pozzo, che certo mi ha obligato di tal maniera, che non doverei lasciarlo partire senza alcuna mia lettera; ma non m' è possibile per la brevità del tempo di corrigere in questo instante la negligenza passata; sarà piacendo a Dio, al suo felice ritorno in Roma. Al sig. consigliere suo fratello mi racommando humilmente in gratia, et gli resto insieme con V. S. di vero cuore, etc.

Traduction.

Bruxelles, 19 septembre 1625.

Rubens à Valavès, à Paris.

MONSIEUR,

A mon retour de Dunkerque, j'ai trouvé deux de vos lettres, du 29 août et du 14 septembre, qui m'ont été fort agréables, la

dernière étant accompagnée en outre d'une lettre du très-noble et très-savant s[r] Aléandre. Vous avez sans doute déjà reçu celle que je vous ai adressée il y a quelques jours de Dunkerque par Calais. Je vous prierai cette fois d'excuser ma brièveté, car je vous écris, le pied dans l'étrier, la Sérénissime Infante m'ayant ordonné de me rendre en toute hâte auprès d'un prince aux confins de l'Allemagne, pour une affaire très-pressée. J'espère donc, avec l'aide de Dieu, être bientôt de retour et avoir un peu plus de loisir pour entretenir comme il faut notre correspondance [1].

Touchant la peinture du camée, je trouve (pardonnez-le-moi), que vous en dites plus que je ne voudrais à un homme qui s'y entend si médiocrement. Je ne vois pas qu'un peu de retard serait un bien grand malheur, et il ne manque point de correspondants sûrs à Anvers, pour vous la faire remettre à Marseille à mes périls. Ce ne sont après tout que des affaires de goût, et quand il irait de ma vie, je ne pourrais agir autrement, vu tous les empêchements que me causent mes voyages. A mon retour d'Allemagne il me faudra me rendre aussitôt à Dunkerque, puis encore autre part; et quoique je doive séjourner à Bruxelles presque tout l'hiver, je pourrai fort bien, sans être à Anvers, exécuter un petit ouvrage de cette espèce. Mais de le terminer et de l'envoyer à Paris avant votre départ et dans un si bref délai, voilà ce que je trouve impossible. Malgré toutes les instances que je lui en eusse faites, je n'avais pu obtenir de monsieur votre frère l'assurance qu'il accepterait ce petit souvenir de ma main quand il serait terminé, je vous suis fort obligé de ce que vous m'avez donné cette certitude; mais la nécessité de ces voyages pour le service de ma souveraine ne souffre pas la moindre exception. Mes missions une fois terminées, il ne sera plus besoin de m'exciter à remplir mon devoir; j'estime à trop grand honneur de pouvoir faire pour vos seigneuries tout ce qui dépend de moi.

Je n'ai pas eu de lettres de M. l'abbé [2] depuis mon dé-

part de Paris. Je vous remercie de tout mon cœur des nouvelles que vous me donnez, et surtout de celles d'Angleterre. En vérité la fin est loin de correspondre au lustre qui a précédé. Il semble que cette armée, quoique si redoutable, ait laissé passer la saison favorable pour produire un grand effet. Pendant mon séjour à Dunkerque on a réuni vingt vaisseaux magnifiques, et j'en ai vu dix-huit sortir du port de Mardick. Les autres devaient prendre la mer le jour de mon départ, et il y avait continuellement en vue de ce même port une flotte de trente-deux vaisseaux hollandais, de sorte qu'il pourrait bien en résulter entr'eux quelque combat. Je crois cependant, quant au reste, que nous nous tiendrons seulement sur la défensive, et que nous ne serons pas les premiers à rompre. Mais si la flotte anglaise avance d'un seul pas, au préjudice du roi d'Espagne, on verra, vous pouvez m'en croire, un bien vilain jeu dans le monde.

Et ainsi, je termine contre mon désir, ne pouvant pas différer mon départ, et je vous baise les mains de tout mon cœur, vous priant d'en faire de même de ma part à M. le chevalier del Pozzo, qui m'a certainement obligé de telle façon que je ne devrais pas le laisser partir sans lui écrire; mais il ne me reste pas le temps de réparer aujourd'hui ma négligence passée; ce sera, s'il plaît à Dieu, à son arrivée à Rome. Quant à M. votre frère le conseiller, je me recommande humblement à ses bonnes grâces et je suis toujours sincèrement de vous et de lui, etc.

[1] Le prince Vladislas de Pologne était arrivé à Bruxelles le 17 septembre, et il avait été reçu par l'Infante avec toutes sortes d'honneurs. Rubens fut même chargé par celle-ci de faire son portrait. Il est impossible que cette mission aux confins de l'Allemagne soit la même que l'ambassade à la cour de Pologne dont parle Philippe Rubens et dont je n'ai vu d'autres détails nulle part. La distance serait trop grande, vu le peu de temps qu'a duré le voyage.

[2] Sans doute l'abbé de S[t]-Ambroise.

XVII.

Di Bruxelles, il 18 d'ottobre 1625.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

Essendo tornato dagli confini d' Alemagna, non potevi far di manco che tornarmene a drittura verso Duynckercque, per far rapporto alla Serenissima Infante della mia negotiatione, la quale mi era riuscita a gusto di S. A. Al ritorno poi in Brusselles, ho ritrovato la gratissima di V. S. del 26 di settembre, tutta ripiena della solita sua cortesia e gentilezza, non contentandosi di favorire l' amico da se solo, ma procurando ancora che gli altri facciano il medesimo, come appare per la inclusa del garbatissimo signore cavagliere del Pozzo, laquale m' è stata sopra modo grata, perche io desiderava qualche corrispondenza con quel personnagio ne vedeva il mezzo d' attacarla. Hor V. S. mi ha fatto il ponte, ne mancarò di rispondere colla prima commodità. Pur quì si dice che il sig. legato ritorna a drittura verso Roma, et in tal caso sarebbe più sicuro il differire sino al suo arrivo costà. Del sig. abbate di S. Ambrosio non ho inteso sin adesso altre nuove che per le lettere di V. S., che deve accadere per mancamento di soggietto di scrivermi; e sarà, come io credo, a suo tempo. Ringratio a V. S. assaissimo per la minuta relatione ch' ella mi dà della rotta navale data per monsig. l'ammiral Montmorenci a M. de Soubise, laquale gli ollandesi attribuiscono tutta al suo ammirante M. Haultain; che però che la victoria è certa, tanto più che M. De Thoras ha preso ancora l' isola de Ré, che tanto importa, come dicono quelli che sono prattichi di quei paesi.

lubito che il rè non vorrà adesso con questo vantag-
ar in accordo con gli rochelesi, li quali prima si mos-
tanto ritrosi. Delle cose d' Italia quì s' intende poca
a, et si tiene per certo che il duca di Feria non faccia
progresso, di maniera che si stima che lui havrebbe
meglio di contentarsi della difensiva, senza voler assalire
i. Il conte Tilli sta tuttavia in testa del rè di Danimarca.
ndo le sue genti, che sono a quattro o cinque cento, che ha-
repartito in presidio di alcuni luochi di quel paese, state
mazzate da quei terrazzani, con assistenza delle genti del rè
Danimarca da loro introdotte, pur quei luochi sono stati
cuperati et trattati crudelmente. Et il principe di Valstein è
rrivato in quelle parti con un giusto essercito mandato dall'
mperatore, che si porta tirannicamente, abbrugando gli vil-
lagi e città come un barbaro; di maniera che si può dire che
la guerra commincia davvero in quella contrada. La Serenis-
sima Infante et il sig. Marchese stanno tuttavia a Duynkercke,
non attendendo ad altro che a fabricar et armar navi, et al mio
partire io viddi al porto di Mardyck una flotta di 21 navi bene
armate, delle quali nove si mettavano in procinto d' uscire
col primo vento propitio. Che al mio giuditio sarà pericolosis-
simo, dovendo passar a traverso di 32 navi ollandesi, che
stanno in vista per riceverle a cannonate, oltre che si dice il
canale d' Inghilterra esser tutto pieno di navi inglesi et ollan-
desi. Stiamo d' hora in hora aspettando le nuove del successo,
ma potria essere che V. S. per via de Calais lo sapesse prima
di noi. Altro non ho per adesso che sia degno della vostra cu-
riosità. Ho havuto una lettera del sig. Gerbier da Pariggi, alla
quale io risponderei, se non fosse che credo lui esser già par-
tito, essendo la lettera hormai vecchia. Et mi dice ch' egli erà
mandato a quella corte per confutar le calumnie de padre
Berulle, il quale erà tornato d' Inghilterra mal sodisfatto per
il mal trattamento de catholici in qual regno. Ma io non credo
che il sig. Gerbier sia sufficiente per vincere questo processo

contra il padre Berulle. Et perciò non restando altro che raccommandarmi nella sua buona gratia, baccio a V. S. con tutto il cuore le mani, di V. S. molto ill., etc.

Traduction.

Bruxelles, le 18 octobre 1625.

Rubens au même, à Paris.

MONSIEUR,

A peine revenu des confins de l'Allemagne, j'ai dû partir aussitôt pour Dunkerque, afin de rendre compte à la Sérénissime Infante de la négociation que j'ai eu le bonheur de conduire à son gré. Puis à mon retour à Bruxelles, j'ai trouvé votre aimable lettre du 26 septembre, toute remplie de votre courtoisie et de votre politesse accoutumée, puisque vous ne vous contentez point de me marquer votre amitié particulière, mais que vous prenez encore soin que les autres fassent de même, ainsi que le prouve la lettre de l'aimable chevalier del Pozzo qui y est incluse. Cette lettre m'a été extrêmement agréable, car je désirais avoir une correspondance avec ce personnage, et je ne voyais nul moyen de la commencer. De cette manière vous m'avez fait le pont et je n'aurai garde de manquer la première occasion favorable pour lui répondre. Cependant, comme on dit ici que M. le légat retourne directement à Rome, il serait plus sûr dans ce cas de différer jusqu'à ce qu'il y soit arrivé.

Je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui d'autres nouvelles de M. l'abbé de S[t]-Ambroise, que celles que vous m'avez apprises. Sans doute il n'a rien de particulier à m'écrire, mais je pense que cela viendra en son temps.

Je vous remercie mille fois de la relation détaillée que vous m'avez donnée de la déroute navale que M. l'amiral de Montmorency a fait essuyer à M. de Soubise. Les Hollandais l'attribuent tout entière à leur amiral M. Haultain. En définitive la victoire est d'autant plus certaine que M. de Thoiras a pris aussi l'île de Ré, dont la possession est si importante, de l'avis des hommes qui connaissent ces parages. Et je doute fort maintenant que le roi consente, après cet avantage, à entrer en accommodement avec les rochelois, qui ont montré jusqu'ici tant d'obstination.

Nous n'apprenons ici rien de bien positif touchant les affaires d'Italie; on pense que le duc de Feria [1] n'avance guère, et l'on estime qu'il aurait mieux fait de se contenter de la défensive, sans vouloir attaquer ses adversaires.

Le comte Tilly est toujours opposé au roi de Danemarck : comme il avait réparti ses soldats au nombre de quatre ou cinq cents hommes, pour garder différents endroits du pays, les habitants aidés par les troupes du roi de Danemarck, qu'ils avaient introduites, les ont tous massacrés. Mais Tilly n'a pas tardé à reprendre toutes ces places, et il les a traitées cruellement. Le prince de Valstein est arrivé de ce côté avec assez de troupes. Il est envoyé par l'empereur et il se porte aux plus grands excès, brûlant les villes et les campagnes, ainsi que ferait un barbare, de sorte qu'on peut dire que la guerre commence vraiment dans ce pays.

La Sérénissime Infante et Monsieur le marquis sont toujours à Dunkerque, n'ayant d'autre soin que de construire et d'armer des vaisseaux. Avant de partir, j'ai vu au port de Mardyck une flotte de vingt et un navires parfaitement appareillés, dont neuf étaient sur le point de mettre à la voile au premier bon vent, ce qui est très-dangereux selon moi, puisqu'ils devront traverser une ligne de trente-deux vaisseaux hollandais, qui se tiennent en vue pour les recevoir à coups de canon, et puisque le canal d'Angleterre aussi est, dit-on, cou-

vert de vaisseaux anglais et hollandais. On s'attend de moment en moment à recevoir des nouvelles à ce sujet, mais peut-être en serez-vous informé avant nous par la voie de Calais.

Je ne sais pour le moment aucune autre nouvelle digne de votre curiosité. J'ai eu de Paris une lettre de M. Gerbier. Si je ne craignais qu'il ne fût déjà parti, je lui répondrais; mais sa lettre est déjà ancienne. Il me fait part qu'il est appelé auprès de cette cour pour répondre aux calomnies du père Bérulle qui est revenu d'Angleterre peu satisfait de la manière dont on traite les catholiques dans ce royaume. Je ne crois point, quant à moi, que M. Gerbier[2] suffise pour gagner ce procès contre le père Bérulle.

Partant, n'ayant plus qu'à me recommander à votre bonne grâce, je vous baise les mains de tout mon cœur.

[1] Général des armées espagnoles et gouverneur du Milanais. C'est lui qui commença la guerre de la Valteline.

[2] Balthasar Gerbier était l'un des agents diplomatiques les plus actifs du roi d'Angleterre, dont il était en même temps le peintre et l'architecte (Voy. l'*Introduction*). Les catholiques que la reine Henriette avait emmenés avec elle en Angleterre, commençant à se ressentir de la rancune que Buckingham éprouvait contre la France, Gerbier venait essayer de disculper son maître Charles I auprès du roi Louis XIII. Il n'y réussit pas, ainsi que le pensait bien Rubens, et les choses allèrent bientôt si mal, que la reine d'Angleterre se plaignit hautement à son frère, qui envoya le maréchal de Bassompierre à Londres.

XVIII.

Di Laeken, fuori di Bruxelles, il 26 di decembre 1625.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Se questo Auctario di Goltzio, sia suo, sia d' un altro autore, si trova *in rerum natura,* sarà senz' altro o nella bibliotheca

reggia, o del sig. Thuano a Pariggi, et perciò supplico V. S. sia servita di vederlo, et pigliare in nota l' anno ch' egli è stampato, il nome del typographo e della città dove è impresso, perche a me par strano che essendo quì l' opera e il Tesoro di Goltzio assai vulgare, et havendoli il sig. Rouckox et infiniti altri, nissun antiquario, ne alcun libraio habbia notizia di questo Auctario; ne mi ricordo che il sig. consigliere suo fratello me n' abbia giamai parlato; ne par verisimile che non havendo il Goltzio produtto in luce la decima parte del suo concetto, essendo prevenuto d' immatura morte, ch' egli habbia fatto un Auctario. Ma ben mi ricordo d' haver conferito col sig. de Peiresc di un libro fatto a mano, di Goltzio, ch' era posseduto da Jacomo De Bye con speranza di mandarlo un giorno in luce, et perciò il signore suo fratello desiderava che esso De Bye venisse a Pariggi, con apparenza che gli sarebbe data qualche ajuto di costà. E ben vero che il De Bye in quei tempi ha pubblicato un libro suo de medaglie d' oro, et un altro d' alcune medaglie di Goltzio, con qualche ajunto di poco momento, il quale si augmenta adesso di qualche poca cosa, et si mandarà ben presto in stampa di nuovo. Ma questi ha già veduti il sig. suo fratello, anni sono, si come ancora l' interpretatione di Lodovico Nonnio sopra la Grecia et le isole del archipelago del Goltzio, ma queste cose non hanno il titolo d' *Auctarium,* ch' io sappia; è ben vero ch' io sono ancor quì fuori di Brusselles, e lontano della mia biblioteca, ma spero ben presto di tornar a casa mia, col ajuto di Dio. Quel Jacomo De Bye, per il suo mal governo, ha dissipato ogni cosa et impegnato a diversi, di maniera che non occorre sperarne giamai alcuna buona riuscita, et tutto insieme sarebbe un negotio che importaria delle migliarie de' franchi. Supplico di nuovo V. S. s'informi bene, perche io desidero di poter servire il sig. suo fratello, et V. S. insieme in tutto et per tutto, per quanto si stendono le mie forze et la possibilità del negotio. Deve essere qualche nuovità toccante il mio particolare alla corte, per-

che il sig. abbate di S. Ambrosio non mi ha scritto giamai doppo la mia partenza, ne manco mi ha dato risposta, havendo io scritto assai amorevolmente il mese passato, del cui silentio io non posso augurar si non qualche mutatione di momento, la quale mi muove poco, et a dir il vero a V. S. in confidenza, tutto quel negotio non mi costarà la seconda lettera. Ma se V. S. potrà con destressa informarsi appresso qualch'uno che potrà esser intervenuto, mi sarà molto a caro. Del resto computando gli viaggii fatti et il tempo trattenutomi a Pariggi senza alcuna ricompenza straordinaria, quell' opera della regina madre m'è stata dannosissima, se non vogliamo mettere a quel conto la splendidezza del duca di Boucquingham in quel riscontra. Il quale veramente è stato in Ollandia, et ha stabilito con quei Stati una lega offensiva e deffensiva per quindeci anni. Ma non ha potuto ottenere la consignatione della Brylla e altre fortezze, altre volte impegnate alla regina Elizabeta. Credo che V. S. haverà veduto gli 40 articoli di quella lega, che non si trovano quì, si non scritti a mano in lingua fiamengha, li quali altrimenti haverei mandato volentiere a V. S., in ricompensa degli libretti ch' ella mi favorisce di continuo di mandare, che mi sono gratissimi, benche il sig. di Meulcuek, ambasciator della Sereniss. Infante, me fa tal volta tener gli medesimi. La flotta è arrivata sana e salva a Cadis, pochi giorni dopo la partenza degli inglesi, senza haver visto alcun vassello nemico; che par un miracolo, come mi scrive il sig. conde d' Olivarès medesimo, perche si fosse arrivata poco innanzi, haverebbe trovata gli inglesi in quel porto; et essendo quelli, come si crede, andati in busca di quella flotta, pare strano ch' essendo tanto vicine l'une dell' altra non habbino havuto riscontro alcuno. Mi è stata gratissima la relatione di quei duellanti, che certo doverebbe essere represa questa furia francese, la quale mi pare d' essere il flagello di quel regno, et l' esterminio della floridissima nobiltà francese. Quì stiamo in guerra col nemico esteriore, et si stima il più

bravo, che più si fa valere al servicio del suo rè. Del resto stiamo in pace, et se alcuno fa troppo il bizarro, viene bandito della corte et abhorrito di tutto il mundo, sendo l' intentione della Sereniss. Infante et ancora del sig. Marchese rendere infami et detestabili le questioni domestiche; et quelli che pensano farsi valere per quella via, gli esclude di tutte le cariche et onori di guerra, che mi pare il vero rimedio, poiche tutti questi humori eterocliti sono causati di mera ambitione et un falso amore di gloria. Quì d' hiverno si farà poco, eccetto che chiascuno stà sopra la sua guardia, et si non m' inganno, l' oppugnatione et il preteso soccorso di Breda ha straccato ambe le parti. Le navi di Duynckercke si portano bene, et oltre d' haver guasta la piscaria, per quest' anno fanno buonissime prese. Io vorrei ben sapere la verità di quello : si dice della regina d' Inghilterra, ch' ella non è trattata dal rè conforme alla sua qualità e meriti, et che appena ha ottenuto una messa bassa per sua devotione, et che gli cattolici sono trattati peggio che mai in quel regno, di maniera che gli spagnuoli si stimano molto sani et felici di non haver creduto agli inglesi; ma io credo che la passione vada tre messo[1]. Il segretario di Spagna et di Fiandra residente in Inghilterra sono revocati, ne dubito punto che non sia per seguire la guerra; et veramente considerante il capriccio et alterezza del Boucquingham, io ho compassione di quel rè giovinetto, che precipita se stesso et il suo regno, per mal consiglio in tanta estremità, senza alcun bisogno, poiche si comincia la guerra sempre d' ognuno quando vuole, ma non si può terminare quandò si vorrebbe. Io non ho altro per adesso, et per fine baccio a V. S. con tutto il cuore le mani, et gli prego del cielo insieme col sig. suo fratello un felicissimo novel' anno. Di V. S. molto ill., etc.

[1] *Tre messo* au lieu de *tramezza*.

Traduction.

Lacken, près de Bruxelles, 26 décembre 1625.

Rubens au même, à Paris.

MONSIEUR,

Si cet *Auctarium* de Goltzius [1], soit de lui, soit d'un autre, se trouve *in rerum natura,* il existera sans aucun doute ou à la bibliothèque royale ou dans celle de M. De Thou, à Paris. Je vous supplie donc d'avoir la complaisance d'examiner ce livre et de prendre note de la date de l'impression, ainsi que du nom de l'imprimeur et de celui de la ville où le livre a été imprimé. Car il me semble étrange, que dans notre pays où les ouvrages et le Trésor de Goltzius sont assez communs, et où ils sont surtout chez M. Rockox, et chez une infinité d'autres, il n'y ait pas un seul antiquaire ni un seul libraire qui ait connaissance de cet *Auctarium.* Je ne me souviens pas que M. le conseiller votre frère m'en ait jamais parlé. Au reste il paraît invraisemblable que Goltzius, qui n'a publié que la dixième partie du plan de son ouvrage, puisqu'il a été enlevé par une mort prématurée, ait fait à ce même ouvrage un *Auctarium.* Mais je me rappelle bien d'avoir parlé à M. de Peiresc d'un manuscrit de Goltzius, que possédait Jacques De Bye et qu'il espérait publier un jour [2]. C'est pour cela que M. votre frère désirait que ce même De Bye vînt à Paris, pensant qu'il pourrait obtenir quelque secours de ce côté-là. Il est bien vrai que De Bye a publié dans ce temps un livre sur les médailles d'or et un autre sur certaines médailles de Goltzius, avec des additions de peu d'importance, qui s'augmenteront prochainement de quelques nouvelles petites, et dont on fera bientôt une autre édition [3]; mais il y a plusieurs années que M. votre frère a vu ces différents livres, ainsi que le commen-

taire de Louis Nonnius sur la Grèce et les îles de l'Archipel de Goltzius[4], et aucun de ces ouvrages n'a d'ailleurs, que je sache, le titre d'*Auctarium*. Il est bien vrai que je suis encore ici hors de Bruxelles et loin de ma bibliothèque, mais, Dieu aidant, j'espère être sous peu de retour chez moi. Ce Jacques de Bye, par sa mauvaise conduite, a dissipé tout son bien et il l'a engagé en différentes mains, de façon qu'il n'est plus permis d'espérer rien de bon de tout cela, ou bien il faudrait y mettre des milliers de francs. Je vous prie de nouveau, Monsieur, de vous bien informer à cet égard, désirant pouvoir être utile à M. votre frère ainsi qu'à vous, en tout et pour tout, suivant l'étendue de mes forces et en tant que les choses sont possibles.

Il doit y avoir du nouveau à la cour en ce qui me concerne, puisque M. l'abbé de S[t]-Ambroise ne m'a plus écrit depuis mon départ, et qu'il n'a pas même répondu à une lettre fort amicale que je lui ai adressée le mois dernier. Je ne puis augurer rien d'autre de son silence, sinon qu'il est survenu quelque changement pour le quart d'heure, ce qui me touche peu; et à vous dire le vrai confidentiellement, toute cette affaire ne me coûtera pas une seconde lettre. Si cependant vous pouviez adroitement vous informer de quelque chose auprès de l'une des personnes qui peuvent être intervenues dans tout cela, vous me feriez un grand plaisir. Au reste quand je compte les voyages que j'ai faits à Paris, et le temps que j'y ai séjourné, sans recevoir la moindre récompense extraordinaire, je trouve que cet ouvrage de la reine mère m'a été fort préjudiciable, si nous ne faisons pas entrer en ligne de compte la générosité du duc de Buckingham, en cette occasion.

Effectivement ce dernier a été en Hollande, et il y a conclu avec les États une alliance offensive et défensive pour quinze années. Mais il n'a pu obtenir l'occupation de la Brielle ni celle de plusieurs autres forteresses, données autrefois en gage à la reine Élisabeth. Vous aurez sans doute déjà vu les

quarante articles de ce traité [5], dont nous n'avons ici que des copies manuscrites en flamand, sans quoi je vous les aurais envoyées volontiers, pour vous remercier de tous les petits ouvrages dont vous ne cessez de me gratifier, ce qui me fait le plus grand plaisir, quoique M. de Meulcuek, ambassadeur de la Sérénissime Infante, me fasse passer quelquefois les mêmes.

La flotte est arrivée saine et sauve à Cadix, peu de jours après le départ des anglais, sans avoir vu un seul navire ennemi; ce qui semble miraculeux, ainsi que me l'écrit M. le comte d'Olivarès lui-même. Car si elle fût arrivée un peu plus tôt, elle eût trouvé les anglais dans le port, et ceux-ci étant allés, à ce que l'on croit, à la découverte de la flotte, il paraît surprenant qu'ils aient pu passer aussi près les uns des autres, sans qu'il y ait eu de rencontre.

Je vous remercie beaucoup de la relation de tous ces duels. On devrait certainement réprimer cette fureur des français, qui me paraît être le fléau du royaume et où va s'exterminer la fleur de la noblesse du pays. C'est contre un ennemi étranger que l'on se bat ici, et le plus brave est celui qui se comporte le mieux au service de son roi. Quant au reste, nous vivons en paix, et si quelqu'un sort des limites de la modération, il est banni de la cour et détesté de tout le monde, notre Sérénissime Infante et M. le marquis voulant que l'on déclare détestables et déshonorantes toutes querelles particulières [6]. Ceux qui s'imaginent se faire valoir par ce moyen-là, sont exclus de tous les emplois et honneurs militaires, et c'est à mon avis, le véritable remède au mal, car toutes ces passions désordonnées n'ont pas d'autre cause que l'ambition et un faux amour de la gloire.

On fera ici peu de chose cet hiver, seulement chacun se tiendra sur ses gardes. Si je ne me trompe, l'attaque et le prétendu secours de Breda, ont fatigué les deux partis. L'état des vaisseaux de Dunkerque est excellent. Outre qu'ils ont gêné la pêche, ils ont fait cette année des prises magnifiques.

Je voudrais bien savoir s'il est vrai, comme on le dit, que la reine d'Angleterre ne soit pas traitée par le roi d'une manière conforme à sa qualité et à son mérite, et qu'elle ait à peine pu obtenir une messe basse pour faire ses dévotions; s'il est vrai enfin que les catholiques soient traités plus mal que jamais dans ce royaume, au point que les espagnols s'estiment fort heureux de n'avoir pas ajouté foi aux paroles des anglais [7]. Mais je soupçonne que la passion est pour quelque chose en tout ceci. Les secrétaires d'Espagne et de Flandre, résidant en Angleterre, ont été rappelés; je ne doute point que la guerre ne doive suivre. Et vraiment quand je considère les caprices et l'arrogance de Buckingham, j'ai pitié de ce jeune roi, qui sans aucune nécessité et par mauvais conseil se jette lui et son peuple dans une pareille extrémité, car il est facile de commencer la guerre, quand on veut, il ne l'est pas autant de la terminer de même.

N'ayant rien d'autre pour le moment, je vous baise les mains de tout mon cœur et je vous souhaite une heureuse année à vous et à M. votre frère.

[1] Il n'existe rien de Goltzius qui porte ce titre-là.

[2] Peut-être ce manuscrit est-il le même dont il est fait mention au catalogue de M. de Boze, p. 395. Il est entièrement de l'écriture de Goltzius et traite des médailles des empereurs, depuis Jules-César jusqu'à Justinien. Ce manuscrit qui avait passé dans la bibliothèque de M. Van Dam, est actuellement en Hollande.

[3] Le *Thesaurus rei antiquariæ huberrimus*, a été en effet réimprimé par J. De Bye en 1618 et en 1644.

[4] *Numismata Græciæ seu tabulæ insularum Græciæ quæ ex Goltzianis hactenus delituerant, cum notis et commentario Ludovici Nonnii*, Antv. fol. 1615.

[5] La ratification de ce traité eut lieu le 14 décembre 1625, à La Haye. Il est dit à l'art. II, que cette alliance devait durer *aussi longtemps que le roi d'Espagne continuerait de prétendre sur la liberté et droits des Provinces-Unies*, etc., au moins pour le terme de quinze ans. Voy. Dumont, *Corps diplom. du droit des gens*, tom. V, p. 478.

[6] Voir la lettre contre les défis et duels, émanée des archiducs, en février 1610. *Règ. des placards de* 1607 à 1622, aux archives du royaume.

[7] Allusion au projet qui avait eu lieu, de marier le prince de Galles, depuis Charles I, avec Marie, l'infante d'Espagne.

XIX.

Di Bruxelles, il 30 di gennaio 1626.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

Questa serve solo per accompagnar il libretto da V. S. ricercato, il quale finalmente ho ottenuto per la via già accusata, cioè un essemplare solo, e a dir il vero, per quanto io ho potuto considerar straccorrendolo leggiermente, mi pare infamisissimo, et io giudicharei l' authore degno di castigo, come credo gli accaderebbe se fosse cognosciuto, essendo la Serenissima Infante et gli principali suoi ministri inimicissimi de simil libelli famosi. Et perciò in questa corte hanno pochissima voga. Io mi trovo questa volta impedito con alcune facende, che non mi permittono d' esser troppo longo, et quando io fossi molto a bel aggio, io non mi ricordo d' alcuna minima novità degna d' esser scritta da me, et letta da V. S. Et perciò farò fine baciando a V. S. con tutto il cuore le mani et pregandolo del cielo ogni felicità e contentezza, di V. S. molto ill., etc.

Traduction.

Bruxelles, 30 janvier 1626.

Rubens au même.

Monsieur,

Cette lettre-ci n'a d'autre but que de servir d'accompagnement au petit livre que vous recherchiez, et que je me suis

enfin procuré par le moyen que je vous ai déjà dit. Il n'y en a qu'un exemplaire, et à dire vrai, autant que j'ai pu en juger en le parcourant avec rapidité, il me semble que c'est un ouvrage bien infâme et dont l'auteur mériterait, selon moi, d'être châtié, comme je crois qu'il le serait, s'il était jamais connu; car notre Sérénissime Infante, non plus que ses principaux ministres, ne souffre la publication de semblables libelles diffamatoires. Aussi ont-ils très-peu de vogue dans cette cour.

Je suis, pour cette fois, occupé de plusieurs affaires qui ne me permettent point d'être trop long. Et quand bien même j'aurais plus de loisir, je ne me rappelle point qu'il y ait la moindre nouvelle digne d'être écrite par moi et d'être lue par vous. Je terminerai donc en vous baisant les mains de tout mon cœur, et en priant le ciel qu'il vous donne toute prospérité et satisfaction.

XX.

Di Bruxelles, il 12 di febraio 1626.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Ho maraviglio di quello che V. S. mi scrive che il sig. cardinale voglia duoi quadri di mia mano, che non s' accorda con quello che mi scrive il sig. ambasciator di Fiandra, che le pitture de là seconda galeria della regina, non ostante il contratto mio, siano allogate ad un pittore italiano. È ben vero che dice d' haverlo inteso solamente, ma non saperlo di certo, per esserli detto per cosa certa, e gli presupone che sia fatto col mio assenso : io credo, se questo fosse, che V. S. lo saperebbe, et me n' haverebbe dato parte. Il libretto degli Armeniani non ho potuto havere ancora, et sarà difficile, poiche la prattica è stret-

tissima, ansi quasi nulla, con quei paesi. Io son resoluto fra pochi giorni in çà di ritirarmi in Anversa, e penso partirmi la settimana prossima. Con che faccendo fine baccio a V. S. con tutto il cuore le mani, et mi racomando alla sua buona gratia.

Traduction.

Bruxelles, 12 février 1626.

Rubens au même.

Monsieur,

Vous m'avez comblé d'étonnement en m'écrivant que Mons[r] le cardinal voulait avoir deux tableaux de ma main. Cela ne s'accorde guère avec ce que me rapporte Mons[r] l'ambassadeur de Flandre. Suivant lui, les peintures de la seconde galerie de la reine seraient commandées à un peintre italien, nonobstant les engagements pris avec moi. Il est vrai qu'il dit seulement avoir entendu dire cela, et ne pas en avoir la certitude. On le lui a assuré comme une chose positive et il suppose que j'y ai donné mon consentement. Je crois que si vous en aviez su quelque chose, vous me l'auriez fait savoir.

Je n'ai pas encore pu avoir le petit livre des Arminiens [1], et ce sera même difficile à cause des relations très-restreintes et même presque nulles que nous avons avec ces pays.

Je suis résolu à retourner dans quelques jours à Anvers, et je pense partir la semaine prochaine.

Et ainsi je termine en vous baisant les mains de tout mon cœur, et je me recommande à votre bonne grâce.

[1] Depuis la chute d'Olden Barneveldt et le triomphe des Gomaristes, en Hollande, les Arminiens ne cessaient de lutter au moyen de la presse. Quoique dans l'exil, Grotius écrivait toujours pour la défense du parti fédéraliste, et il était secondé par un grand nombre d'autres écrivains hollandais. Tout fait supposer même que le prince d'Orange penchait assez alors vers leurs idées.

XXI.

Di Bruxelles, il 20 di febraio 1626.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Ho ricevuto la gratissima di V. S. del 13 del corrente, insieme con quella del sig. abbate di S.-Ambrosio, il quale dimostra d' esser cortese al solito e ben inclinato verso di me quanto fu giamai. Il soggietto è ch' il sig. cardinale, come V. S. mi scrisse colla sua antecedente, vorrebbe duoi quadri di mia mano per il suo cabinetto; et toccante la galeria, mi dice il sig. abbate che la regina madre si scusa di non haver havuto tempo ne commodità sin adesso, per attendere agli soggietti, e che si farà a suo tempo, essendo la galeria ancora poco avanzata; di maniera ch' io sono costretto di credere non esser vero quello che mi scrisse il sig. ambasciatore di. Fiandra sopra questa materia, come già accusai a V. S. col passato. Ho ricevuto l'Apologetico del sig. Rigaltio contra l'Ammonitione, il quale però non ho potuto leggere sin adesso per certe occupationi; per quel poco che ho foglietato, mi è piacciuto, particolarmente il stilo chiaro e nervoso. Non è stato possibile d' haver quel libretto degli Arminiani per il poco commercio ch' habbiamo con quei paesi. Pur in Anversa usarò nuova diligenza a cercarlo; ma in loco di quello mando a V. S. un' altro in lingua fiamenga, assai stimato dagli padri giesuiti, et mi dubito che sia uscito della lor officina. Le lettere per Colonia sono indirizzate benissime. Quì non si è intesa voluntieri la pace trà il rè et ugonotti, et si dubita di qualche rottura generale trà Francia e Spagna, che sarebbe

un incendio che non si spegnarebbe facilmente. Certo che sarebbe meglio, che questi giovanotti, che dominano hoggidi il mondo mantenessero amichevolmente buona corrispondenza insieme, che mettere in travaglio tutta la christianità per gli lor capicii; ma bisogna credere quello esser destino del cielo, et bisogna acquietarsi sopra la voluntà divina. Con che facendo fine baccio a V. S. con tutto il cuore le mani, et mi raccommando alla sua buona gratia.

Traduction.

Bruxelles, 20 février 1626.

Rubens au même.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre aimable lettre du 13 de ce mois, et celle de M. l'abbé de St-Ambroise, qui se montre obligeant comme de coutume, et aussi bien disposé que jamais envers moi. Sa lettre a pour objet de me faire savoir que Monsr le cardinal, ainsi que vous me l'avez écrit dernièrement, voudrait deux tableaux de ma main pour son cabinet. Quant à la galerie, M. l'abbé me dit que la reine mère s'excuse de n'avoir eu jusqu'aujourd'hui ni le temps ni le loisir de penser aux sujets. Il ajoute que la galerie étant encore peu avancée, cela se fera en son temps. Je suis donc forcé de croire qu'il n'y avait rien de vrai dans tout ce que Monsr l'ambassadeur de Flandre m'a écrit à ce propos, comme je vous l'ai dit par le passé.

J'ai reçu l'*Apologétique*[1] de M. Rigault contre l'*Admonition*[2], mais je n'ai pu jusqu'à ce moment en faire la lecture à cause de mes occupations. Pourtant le peu que j'en ai vu en le feuilletant m'a fait plaisir. Le style en est surtout clair et nerveux.

Il est impossible de se procurer le petit livre des Arminiens, vu le peu de relations que nous avons avec la Hollande ; je ferai pourtant de nouvelles recherches à Anvers. Je vous envoie, au lieu de cet ouvrage, un livre flamand fort estimé des PP. jésuites et qui pourrait bien être sorti de leur officine. Les lettres pour Cologne ont été parfaitement dirigées.

On n'a pas appris volontiers ici la paix conclue entre le roi et les huguenots [3], et l'on redoute une rupture générale entre la France et l'Espagne, ce qui serait un incendie peu facile à éteindre : assurément il vaudrait mieux que ces jeunes gens qui gouvernent aujourd'hui le monde, se contentassent d'entretenir ensemble une correspondance amicale, au lieu de troubler toute la chrétienté par leurs caprices. Mais il faut croire que tels sont les arrêts du ciel, et l'on doit s'en reposer sur la volonté divine.

En terminant, je vous baise les mains de tout mon cœur, et me recommande à votre bonne grâce.

[1] *Apologeticus pro rege Ludovico XIII adversus factiosæ admonitionis calumnias in causa principum fœderatorum.* Paris, 1626, in-4°. Item trad. en allemand, 1626, in-8°. Voyez sur Rigault et sur ses ouvrages, les *Mémoires* de Niceron, tom. XXI, p. 56.

[2] L'*Admonition* fut primitivement écrite en latin, elle était intitulée *Admonitio G. G. R. theologi ad Ludovicum XIII.* L'auteur s'efforçait de démontrer l'injustice du traité conclu par le roi de France avec les huguenots.

[3] Cette paix, qui fut signée le 6 février 1626, fut un des actes qui caractérisèrent le mieux la politique adroite et rusée du cardinal. L'Angleterre voulait faire entrer la France dans une ligue contre l'Autriche, le cardinal fit entendre aux Anglais que les embarras intérieurs du royaume s'y opposaient, mais qu'il ne demandait pas mieux. Par l'entremise des Anglais, la paix fut donc résolue avec les huguenots. Mais dans le temps que tous les ennemis de la maison d'Autriche se réjouissaient de ce résultat, Richelieu, qui avait alarmé l'Espagne par la menace de jeter la France dans la ligue protestante, l'avait fait consentir à une transaction sur la Valteline, le 1er janvier 1626, et il trompait ainsi tout le monde par cette combinaison hardie. Voyez sur ces différents traités De Flassan, *Hist. génér. et raisonnée de la dipl. française*, t. II, p. 385, in-8° 1811.

XXII.

D' Anversa, il 26 di febraio 1626.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

V. S. mi regala di continuo colle sue lettere e nuove particolari de quanto passa in quella corte, che mi sono gratissime. Già V. S. haverà inteso per la mia precedente ch' io resto sodifatissimo del sig. abbate di S.-Ambrosio, cognoscendo la sua solita amorevolezza et affettione verso di me, nella sua lettera che V. S. mi mandò, alla quale ho dato la risposta col corriere della settimana passata. Io non dubito punto, che non sia falso l' aviso toccante la galeria, poiche il sig. cardinale m' impiega nel servicio suo proprio, che non sarebbe, se fosse intravenuta una mutatione tan grande in un negotio, che S. Sig. Ill. ha trattato meco e conchiuso di presentia; ma questo non è il primo rapporto che si è fatto al sig. ambasciatore senza alcun fondamento. Mi dispiace di non haver novità alcuna da farne parte a V. S. La domenica di carnevalle si corse l' anello et sopra il saraceno da molti signori di questa corte, ad onore della nascità della figliolina del rè di Spagna; le livree et addotamenti de' cavaglieri furono bellissimi, ma corsero disgratiatamente, e con pochissima pratica. Il marchese di Campo-Lataro et don Pedro de Braccamente furono gli mantenitori, ma non ottennero il premio della giostra. Farebbe grandissima allegressa la Seren. Infante, se continuasse la gravidanza della vostra regina, la quale lei ama come la sua figliola propria; et veramente sarebbe cosa desiderabile per tutto quel regno, et per la regina, et il re in

particolare. Io mi sono colla gratia divina ritornato l'altri hieri a casa mia in Anversa, ove potrò servire V. S. occorrendo qualche novità meglio che in Brusselles. Mi dispiace d' intendere per lettere de M. de la Planche, che non ci è apparenza d' esser pagato di quel resto, che se mi deve per quei cartoni di tapessaria fatti per servicio di sua maestà. Certo che M. de Fourcy ne M. Katelin non sono huomini della lor parola; io desidero ben di saper il parere di V. S., se potrei per via del sig. abbate de S.-Ambrosio, mediante il favore della regina madre, o del sig. cardinale, ottenere qualche cosa, ma non farò niente senza haver primo l' aviso de V. S., se gli parerà conducibile. Ho caro d' intendere, che il male del sig. Aleandro si sia converso in tertiana, havendone fatta paura monsignor nuntio con dirmi, ch' egli stava male di febre continua con pericolo di vita; che mi disse ancora, che il sig. cavagliere del Pozzo accompagnarebbe il sig. cardinale legato nel suo viaggio per Spagna. Con che facendo fine baccio a V. S. con tutto il cuore le mani, et mi racommando nella sua buona gratia.

Traduction.

Anvers, 26 février 1626.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Les lettres dont vous ne cessez de me gratifier, et les nouvelles particulières que vous me donnez sur tout ce qui se passe à la cour, me sont extrêmement agréables. Vous avez pu voir par ma dernière lettre que je suis parfaitement content de M. l'abbé de S[t]-Ambroise. Sa lettre que vous m'avez transmise et à laquelle j'ai répondu par le courrier de la se-

maine passée, m'a fait connaître qu'il avait toujours pour moi la même obligeance et la même affection. Je ne doute point que le bruit qu'on a répandu touchant la galerie, ne soit mensonger, puisque Mons[r] le cardinal m'emploie à son service particulier; ce qu'il ne ferait point, s'il était survenu un changement si important dans une affaire que S. S. a traitée et conclue personnellement avec moi. Mais ce n'est pas la première fois qu'on fait des rapports sans fondement à M. l'ambassadeur.

Je regrette de n'avoir aucune nouvelle à vous faire connaître. Le dimanche du carnaval un grand nombre de seigneurs de la cour ont couru la bague et contre le sarrasin, pour fêter la naissance de la fille du roi d'Espagne. Les livrées et les costumes des cavaliers étaient fort beaux, mais ils ont couru sans adresse et avec très-peu d'habitude. Le marquis de Campo Lataro et don Pedro de Braccamente furent les tenants d'armes, mais ils n'eurent pas le prix de la joute [1].

Notre Sérénissime Infante serait au comble de la joie, si la grossesse de votre reine continuait, car elle l'aime comme sa propre fille, et vraiment il est à désirer qu'il en soit ainsi pour le pays tout entier, pour la reine et pour le roi en particulier. Je suis, grâce à Dieu, revenu avant-hier en ma maison à Anvers, d'où je pourrai mieux qu'à Bruxelles vous faire savoir ce qui adviendra de nouveau.

J'apprends avec peine par les lettres de M. de la Planche, qu'il ne paraît pas qu'on soit disposé à payer le reste de ce qui m'est dû au sujet des cartons de tapisserie que j'ai faits pour le service de sa majesté. M. de Fourcy et M. Katelin ne sont assurément pas hommes de parole. Je voudrais bien savoir si vous croyez que je puisse obtenir quelque chose par la voie de M. l'abbé de S[t]-Ambroise et moyennant la faveur de la reine mère ou de Mons[r] le cardinal. Je ne ferai aucune démarche avant d'avoir eu votre avis, s'il vous semble que cela soit praticable.

Il m'est agréable de savoir que la maladie de M. Aléandre

s'est convertie en une fièvre tierce, car M. le nonce m'avait inspiré de la frayeur en me disant qu'il souffrait d'une fièvre continue et qu'il était en danger de mort. J'ai appris de la même personne que M. le chevalier del Pozzo accompagnerait Mons[r] le cardinal légat dans son voyage en Espagne.

En terminant je vous baise les mains de tout mon cœur et je me recommande à votre bonne grâce.

[1] Un contemporain rendant compte de cette course, s'exprime ainsi : « Dimenche passé, le marquis de Campo Latare a convié et provoqué les cavaliers de ces pays aux courses de la bague et *stafermo*, voulant maintenir que la belle Florinde, sa maistresse, estoit l'unique en beauté et mérite. Le prince de Barbanson a soustenu le contraire et parut le premier avec une belle entrée dont il a eu le prix. » Cela signifie tout simplement que le marquis de Campo Lataro voulait élever le mérite des dames italiennes au-dessus de celui des dames flamandes. Au dire de Rubens, cet appel aux souvenirs chevaleresques n'eut pas beaucoup plus de succès alors qu'il n'en a eu depuis. On ne rend pas la vie aux morts.

XXIII.

D' Anversa, il 2 d' aprile 1626.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

V. S. ricevrà con questo ordinario, come spero col ajuto divino, gli commentarii di Lodovico Nonnio sopra le medaglie *Universæ Græciæ, Asiæ minoris et insularum,* in un volume, e separamente le medaglie di Julio, Augusto et Tiberio, con le lor vite et commentario dell' istesso Nonnio; ne penso restar altro per servicio del sig. consigliere suo fratello in questa materia. Sarebbe ben tenerne conto di questi libri, perche non si possono trovar separatamente, ma bisogna comprar giunta-

mente tutto il Tesoro di Goltzio, che costa cinquanta franchi, come ho fatto io per poter servirla conforme al suo desiderio; ma di questo V. S. non si mette in pena, che il resto non si buttarà a perdere. Ringratio V. S. delle nuove ch' ella mi dà, le quali insieme coll' Arresto ho communicate agli padri giesuiti, che non l' havevano veduto ancora, et ne restarono al quanto mortificati. Pur io assicuro V. S. che questi padri più tosto che perdere di nuovo il bel regno di Francia, a gran pena ricuperato, sottoscriveranno ogni cosa, et faranno il tutto a compiacenza. Quì passano le cose con tanta quiete, come se ambedue le parti si fossero acquietate d' accordo a non voler più guerra, ne si parla d' andar in campagna di questa estate come l' altre volte, perche, ancorche non si può salire colla cavalleria, si non essendo cresciuto l' herba et il fieno in pronto, si fanno da buon hora gli preparativi; ma sin adesso non vediamo alcun indicio. Il editto contrà gli duelli sarà notabile col juramento di non far gracia, et mi pare l' unico rimedio per un tal incorrigibile furore, haverò caro, come V. S. mi promette, d' haverne un essemplare; et ancora uno del padre Mariana degli deffetti nella institutione della Società de Jesu; il quale libro V. S. mi diede a Pariggi, e venendomi veder il padre Andrea Schotto, con molte preghiere ottenne di poterlo haver per pochi giorni, et adesso mi dice che il provinciale gli lo ha tolto con darli una buona reprimanda; perciò desidero sommamente d' haverne un altro esemplare, il quale però haverei più caro in lingua spagnuola che in francese, et si ben mi ricordo, mi disse che ben presto sarebbe stampato in quella lingua, e spero di poter mandar, benche non posso affirmarlo sicuramente, col ordinario prossimo la pittura del cameo della santa capella, nel quale per non incorrere in maggiori inconvenienti, non saranno così puntualmente osservate tutte le varietà della pietra notate nella memoria di V. S., come sarebbe il bianco, in un luoco più pallido o griso; ma solo si deve esprimere il bianco et il sardonio di sotto et

di sopra, et spero che ancora nel resto il sig. consigliere suo fratello ancorche curiosissimo haverà qualche sodisfattione. Et non havendo altro farò fine con bacciar a V. S. con tutto il cuore le mani, pregandola di voler presentare gli miei bacciamenti al sig. suo fratello, il quale mi dispiace d' intendere non esser del tutto guarito ancora, come io pensava, perche V. S.mi scriveva ch' andarebbe a salutar il sig. legato al passagio della costa di Provenza, spero però ch' il sig. Iddio darà a S. S. et a lei intiera salute e vita longa, come io desidero con tutto il cuore.

Traduction.

Anvers, 2 avril 1626.

Rubens au même.

MONSIEUR,

J'espère avec l'aide du ciel que vous recevrez par cet ordinaire les commentaires de Louis Nonnius sur les médailles *Universæ Græciæ, Asiæ minoris et insularum* en un volume, et séparément les médailles de Jules, d'Auguste et de Tibère, ainsi que leurs vies, avec un commentaire par le même Nonnius. Je ne crois pas qu'il reste rien à ce sujet pour le service de M. le conseiller votre frère. Il serait bon de tenir compte de ces livres, car on ne les peut trouver séparément, et il faut pour les avoir, acheter aussi tout le Trésor de Goltzius qui coûte cinquante francs. C'est ce que j'ai fait pour remplir vos désirs. Mais ne vous mettez point en peine de cela, le reste ne sera point perdu.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez. Je les ai communiquées aux P. P. Jésuites, avec l'arrêt qu'ils n'a-

vaient point encore vu, et ils en sont restés quelque peu mortifiés [1]. Je puis bien vous assurer pourtant que les révérends pères souscriront à tout et feront tout ce qu'on voudra, plutôt que de perdre encore ce beau royaume de France qu'ils ont eu tant de peine à recouvrer.

Les choses se passent si tranquillement ici que les deux partis semblent tombés d'accord pour ne plus vouloir la guerre. On ne parle point d'entrer en campagne cet été comme les autres fois. Car bien qu'il faille attendre qu'on ait fait les foins pour sortir avec la cavalerie, les autres préparatifs se font ordinairement de bonne heure, mais jusqu'aujourd'hui il n'y en a nulle apparence.

L'édit contre les duels sera remarquable par le serment de ne point faire de grâce, et selon moi, il n'y a pas d'autre remède à une fureur tellement incorrigible. Je serais charmé d'avoir un exemplaire de cet édit, ainsi que vous me le promettez. J'en voudrais aussi avoir un du père Mariana, sur les défauts dans l'institution de la Société de Jésus [2]. Vous m'aviez donné ce livre à Paris, et à mon retour le père André Schott l'ayant vu obtint avec prières que je le lui prêtasse pour quelques jours. Maintenant il me dit que le provincial le lui a pris, en lui faisant une bonne réprimande. Je désire donc beaucoup en avoir un autre exemplaire. Cependant je l'aimerais mieux en espagnol qu'en français, car si je me souviens bien vous m'avez dit qu'il serait sous peu imprimé en cette langue. J'espère de mon côté pouvoir vous envoyer par l'ordinaire prochain, bien que je ne puisse vous l'assurer positivement, la peinture du camée de la sainte chapelle. Il a fallu renoncer, pour éviter des inconvénients plus graves, à observer aussi ponctuellement toutes les variétés de la pierre marquées dans votre souvenir; comme serait le blanc, plus pâle ou gris en certains endroits. On ne doit rendre que le blanc et le sardoine du dessous et du dessus. J'espère que M. le conseiller votre frère, tout curieux qu'il est, en éprou-

vera quelque satisfaction. N'ayant rien d'autre, je finis en vous baisant les mains de tout mon cœur et en vous priant de vouloir être mon interprète auprès de M. votre frère, que je regrette de ne pas savoir tout à fait guéri, comme vous me l'aviez fait croire, en me disant qu'il irait saluer M. le légat au passage de la côte de Provence. Dieu vous donnera, j'espère, ainsi qu'à lui, une bonne santé et de longs jours; c'est ce que je désire de tout mon cœur.

[1] Il est très-probable qu'il s'agit ici de la condamnation du livre du jésuite Santarel, qui octroyait libéralement au St-Père la faculté de déposer non-seulement les rois hérétiques, mais même les rois incapables ou négligents. Le parlement le fit brûler cette même année, à Paris, par la main du bourreau, et força le provincial Cotton et ses collègues, à désavouer les doctrines de Santarel. Le P. Cotton éprouva de cette alerte un tel saisissement, qu'il en mourut après une maladie de trois jours.

[2] *Traité des choses qui sont dignes d'amendement de la compagnie des jésuites.* Paris 1625, in-8°. Cet ouvrage que les jésuites prétendent n'avoir pas été écrit par Mariana, fut condamné à leur demande, en l'an 1631.

XXIV.

D' Anversa, il 24 d' aprile 1626.

Rubens al sig. P. Dupuy.

MOLTO ILL. SIG.

Il sig. di Valavès mi fa securtà che V. S. sia per degnarsi a corrisponder meco di lettere nella sua absenza, che mi sarebbe di grandissima consolatione, mentre si faccrà senza alcun scommodo di V. S., la quale deve esser carica di simil cose, et si non m' inganno, spende gran parte del tempo a mantenere le corrispondenze con tutti gli personnaggi più rilevati

d' Europa. Perciò mi dubito ch' io sarò tassato d' ambitione presumendo di poter entrar nel numero degli suoi amici e servitori. Ma ciò si doverà imputar al sig. di Valavès, il quale avendomi favorito sempre puntualmente in tutto y per tutto, ha voluto obligarmi ancora con darmi V. S. per suo successore senza mia saputa; che non sono così temerario ch' ardirei sperar tal casa. Se però V. S. si risolve a pigliarsi questo fastidio, la sarà servita di mantenersi la sua libertà entiera, senza assuggettarsi a scrivere, se non a tal hora y giorno che gli tornarà commodo, et aspetti il simile di me, poiche le mie occupationi non mi permettono di cavarmi tutti gli miei capricci, ne di servire quandò pur vorrei gli amici con quella puntualità che converrebbe al obligo mio y la qualità loro. E perciò bisognarà ch' ella supporti colla sua discretione y pacienza la mia stracurataggine nel scrivere, et il poco gusto che sono capace di dargli, et in fine doverà far conto di far un mal cambio delle sue lettere alle mie, come del oro al piombo. Pur, come ho detto, questa perdita si metterà a conto del sensale del negocio, al quale io confesso d' haver un obligo infinito. Per fine bacio le mani a V. S. con tutto il cuore, pregando di voler far il simil al sig consigliere Thuano e il sig. suo fratello, al quale insieme con V. S. restarò per sempre, etc.

Traduction.

Anvers, 24 avril 1626.

Rubens à P. Dupuy [1].

Monsieur,

M. De Valavès m'a donné l'assurance que vous daigneriez correspondre avec moi pendant son absence; ce serait pour

moi un heureux dédommagement, pourvu qu'il ne vous occasionnât pas trop de soins, car vous devez être déjà chargé de bien d'autres correspondances, et si je ne me trompe, cela doit vous prendre un temps considérable d'écrire ainsi à tous les hommes les plus distingués de l'Europe. Aussi je crains fort d'être accusé d'ambition, en vous priant de me mettre au nombre de vos serviteurs et amis. Il faut toutefois l'imputer à M. De Valavès, qui m'ayant comblé de toutes sortes de faveurs, à voulu y mettre le comble en vous choisissant pour lui succéder auprès de moi, sans m'en avertir : je n'aurais certes pas eu la témérité d'espérer un tel bonheur. Si vous vous décidiez à prendre la peine de correspondre avec moi, vous m'obligeriez de le faire en toute liberté, choisissant l'heure et le jour qui vous arrangeront le mieux, sans vous astreindre le moins du monde, et je vous demanderai la même liberté pour moi, à cause de mes occupations qui ne me permettent pas de satisfaire tous mes désirs, ni de répondre à mes amis avec toute la ponctualité que je voudrais, et comme il conviendrait à leur qualité et à ma reconnaissance. Je vous prie donc de vouloir supporter avec patience les retards que je pourrai mettre à notre correspondance, ainsi que le peu qu'il m'est possible de vous donner en échange. C'est en un mot un échange de votre or contre du plomb, mais ainsi que je vous l'ai dit, il faudra mettre cette perte sur le compte du courtier de commerce, à qui je reconnais avoir une obligation extrême. Je finis en vous priant de me rappeler au souvenir de M. De Thou, ainsi qu'à celui de M. votre frère, etc.

[1] Pierre Dupuy, né à Agen le 27 novembre 1582, fut l'un des hommes les plus savants du XVII[e] siècle; il était ami et parent des De Thou et de Nicolas Rigault. Il fut successivement nommé conseiller du roi en ses conseils et garde de sa bibliothèque. Il a publié des ouvrages d'une érudition profonde avec la collaboration de son frère Jacques. On cite entre autres ses travaux sur les *libertés de l'église gallicane,* sur les *Templiers*, sur le *différend entre Boniface VIII et Philippe-le-Bel,* et les éditions de l'histoire de De Thou, données en 1620 et en 1626.

XXV.

D' Anversa, il 15 di luglio 1626.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

V. S. fa bene di rimettermi alla necessità del fato che non si piega alle nostre passioni, y come un effetto della suprema potenza non è obligato di render conto ne ragione a noi delle sue attioni. Tocca a lui il dominio assoluto d' ogni cosa, e a noi il servire et ubedire; ne resta altro, al parer mio, che di rendere questa servitù più honesta y manco sensibile col assenso voluntario; ma non mi pare negocio tanto leggiero ne pratticabile al instante. Perciò V. S. prudentissimamente mi racomanda il tempo, il quale, spero, farà in me quello che doverebbe far la ragione, perchè io non ho pretensione d' arrivar giammai alla impassibilità stoica, ne penso d' esser impropria all' huomo alcuna qualità humana congrua al suo oggietto, ne tutte le cose di questo mondo esser ugualmente indifferenti, *sed aliqua esse quæ potius sint extra vitia quam cum virtutibus,* et che si vendicano mentalmente qualche sentimento nel animo nostro *citra reprehensionem.* Io veramente ho perso una buonissima compagna, che si poteva, anzi doveva amar con ragione, non havendo alcun vicio proprio del suo sesso; senza morosità y senza impotenza donnesca, ma tutta buona, tutta honesta y per le sue virtù amata in vita y dopo morte pianta universalmente de tutti. Et un tal danno mi par degno di gran sentimento, e perchè la vera medicina de tutti mali è l' oblivione figlia del tempo, bisogna senza dubbio sperarne soccorso : ma trovo ben difficile la distintione[1] del dolore per la perdita, dalla memoria d' una persona

che devo riverire et onorare mentre haverò vita. Io crederei un viaggio esser proprio per levarmi dinanzi molti oggietti, che necessariamente mi raffrescono il dolore, *ut illa sola domo mœret vacua stratisque relictis incubat;* et le novità che s' offeriscono al occhio nel mutar paesi occupano la fantasia, di maniera che non danno luoco alla recidiva del cordoglio. Del resto è vero *quod mecum peregrinabor et me ipsum cercumferam;* ma credami V. S. che mi servirebbe di gran consolatione di riveder V. S. col sig. suo fratello di presenza y potergli servire in cose di lor gusto y conforme alle mie forze; che per la compassione y l' officio d' amico nel consolarmi y per la sua correspondenza promessa in absenza del sig. di Valavès resto obligatissimo d' esserli humilissimo servitore mentre haverò vita.

[1] Separatione. (*Nota marg. di Rubens.*)

Traduction.

Anvers, 15 juillet 1626.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Vous avez raison de me rappeler la nécessité du destin qui ne se plie pas aux caprices de nos passions, et qui, comme un effet de la volonté suprême, ne doit pas nous rendre compte de ses décrets. C'est à lui d'ordonner en maître absolu, c'est à nous d'obéir en esclaves, et nous n'avons rien d'autre à faire, à mon avis, que de rendre cet asservissement le moins dur et le plus honorable possible, en nous soumettant volontairement. Au moment où j'écris, c'est un devoir qui me semble bien pesant et bien insupportable. Votre prudence me dit de compter sur le temps. Peut-être fera-t-il en moi ce que devrait faire la raison, car je n'ai pas la prétention de parvenir à cette impassibilité stoïque, et je ne crois même

pas que des sentiments si bien d'accord avec leur objet soient étrangers à la nature de l'homme, ni qu'il faille voir avec une égale indifférence tout ce qui se passe dans le monde. Je suis persuadé *aliqua esse quæ potius sint extra vitia quam cum virtutibus,* et que ces objets entraînent avec eux dans notre âme une sorte de sentiment *citra reprehensionem.* En vérité, j'ai perdu une excellente compagne [1], on pouvait, que dis-je, on devait même la chérir par raison, car elle n'avait aucun des défauts de son sexe; point d'humeur chagrine, point de ces faiblesses de femme, mais rien que de la bonté et de la délicatesse; ses vertus la faisaient chérir de tout le monde pendant sa vie, depuis sa mort elles causent des regrets universels. Une semblable perte me paraît bien sensible, et puisque le seul remède à tous les maux, c'est l'oubli qu'engendre le temps, il faudra sans doute espérer de lui seul mon secours. Mais qu'il me sera difficile de séparer la douleur que me fait éprouver sa perte, du souvenir que je dois garder toute ma vie à cette femme chérie et vénérée. Un voyage me conviendrait peut-être pour me soustraire à tant d'objets qui renouvellent sans cesse ma douleur, *ut illa sola domo mæret vacua stratisque relictis incubat.* Les tableaux changeants qui s'offrent aux yeux dans un voyage occupent l'imagination et assoupissent les chagrins du cœur. Du reste, il est vrai *quod mecum peregrinabor et me ipsum circumferam,* mais croyez-le, ce serait pour moi une grande consolation que d'avoir le plaisir de vous voir ainsi que M. votre frère, ou de pouvoir faire quelque chose qui pût vous être agréable. Je suis profondément touché des consolations amicales que vous voulez bien apporter à mes peines, et vous remercie sincèrement de la correspondance que vous me promettez en l'absence de M. De Valavès, etc.

[1] Isabelle Brandt, première femme de Rubens, était morte depuis peu de temps. Cette lettre, et une autre du 8 août 1626 adressée par le duc d'Olivarès à notre peintre, au sujet de la perte qu'il venait d'éprouver, montrent l'erreur des biographes qui ont assigné à la mort d'Isabelle Brandt la date du 29 septembre 1626.

XXVI.

D' Anversa, il 17 di settembre 1626.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Mi pare che finalmente devo credere il sig. di Valavès esser partito da Parigi, poichè m' ha scritto il giorno preciso, con grandissimo mio dispiacere, perchè veramente io resto privo d' una conversatione litteraria la migliore del mondo, considerando l' incredibil diligenza et accuratezza di quel gentilhuomo a favorire gli suoi amici e servitori. Mi dispiacerebbe che V. S. si pigliasse un tal incommodo, ansi poich' ella si compiace di farmi l' honore della sua correspondenza, bastarà mandarmi copia d' alcuni avvisi publici, ma della miglior sorte, a spese mie, non comportando la raggione in alcun modo che V. S. ci metta altro del suo che la cortesia y la cura di farmegli tenere. Mi dispiace non haver la medesima commodità quì, dove non s' usa d' impiegar novellanti, ma ciascuno s' informa al meglio che pò, benche non mancano alcuni cantafavole e ciarlatani che publicano in stampa alcuni rapporti indegni d' esser veduti da' galanthuomini. Io farò quì quanto potrò per informarmi non già di bagatelle, *sed summa sequar fastigia rerum;* ma per questa volta non habbiamo novità di sorte alcuna, poichè col corriero ultimamente passato ho scritto alquanto largamente al sig. di Valavès, toccante l' impresa degli Ollandesi sopra Kildrecht y della rotta data dal Tilly al re di Danimarcka, che viene confirmata da tutte le parti nella maniera da me avisata. Mi dispiacerebbe che questa ultima lettera mia non fosse pervenuta alle mani del sig. di Valavès, che mi scrive dover partire il martedì da Parigi, et mi dubito

che le nostre lettere non arrivano se non al mercoledì; e tanto più mi crucciarebbe, perch' io trovandomi in viaggio non potetti scrivergli coll' ordinario antecedente. Ne havendo altro farò fine con baciar con tutto il cuore le mani a V. S. y supplicarla di voler far altro tanto al sig. consigliere De Thou e al sig. suo fratello da parte mia y conservarmi nella sua y la loro buona grazia.

P. S. Il tredici di settembre è stato consecrato vescovo di Bolducq quel padre domenicano, chiamato Michel Opovio, che fu prigione a Heusden y nella Haya, con gran pericolo della vita, per haver voluto indurre a qualche tradimento il sig. Van Kessel, governator di Heusden, che ha fatto un bel cambio del laccio colla mitra.

Traduction.

Anvers, 17 septembre 1626.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Il me semble que M. De Valavès doit avoir quitté Paris à l'heure qu'il est, puisqu'il m'a écrit le jour fixé pour son départ. J'en éprouve les regrets les plus vifs, car il me prive de la correspondance la plus agréable du monde, vu l'activité, le soin incroyable que met ce gentilhomme à servir ses amis. Je ne voudrais pas que vous prissiez pour vous une semblable charge, mais puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'écrire, qu'il vous suffise de me donner copie de certains avis publics dont je vous laisse le choix, le tout à mes frais, la raison n'admettant pas que vous y mettiez de votre part autre chose que de la courtoisie et le soin de me les transmettre. A mon grand regret, nous n'avons point ici le même avantage que

vous pour la publication des nouvelles, chacun s'y informe du mieux qu'il peut, bien que les conteurs de fables et les charlatans ne nous manquent point, et que ces gens-là impriment quelquefois des rapports indignes d'être lus par les honnêtes gens. Je ferai en sorte d'être informé, non pas des bagatelles, *sed summa sequar fastigia rerum,* pour vous en faire part. Pour cette fois nous n'avons rien de nouveau, ma dernière lettre à M. De Valavès lui ayant longuement rapporté l'entreprise des Hollandais contre Kildrecht, ainsi que la défaite du roi de Danemarck par les troupes de Tilly, défaite qui se confirme de tous côtés d'une manière conforme à mon récit[1]. Je serais contrarié que cette dernière lettre ne fût point parvenue à M. De Valavès qui m'annonce devoir quitter Paris mardi, et je crains que ces lettres n'arrivent que mercredi. Ce retard me tourmenterait d'autant plus que je n'ai pu lui écrire par le précédent courrier, me trouvant ce jour-là en campagne. N'ayant rien d'autre, etc.

P. S. Le 13 septembre a été sacré évêque de Bois-le-Duc, le père dominicain Michel Opovio [2], le même qui fut prisonnier à Heusden et à La Haye, et qui courut grand risque de périr, pour avoir cherché à corrompre le gouverneur de Heusden, M. Van Kessel; c'est un bel échange que de troquer un cordon contre une mitre.

[1] La bataille de Lutter, que Christian IV livra malgré lui contre Tilly, le 28 août 1626, lui fit perdre plus de six mille hommes. Dès lors, il supporta la guerre plutôt qu'il ne la fit, et conclut à Lubeck une paix déshonorante, en 1629. La relation de cette bataille, envoyée par Rubens à M. De Valavès, manque à notre correspondance. Elle devait être exacte, puisque le jour même de sa victoire, Tilly en écrivit tous les détails à l'Infante Isabelle, qui les communiqua probablement à sa cour. M. Jules de S[t]-Génois a publié cette lettre de Tilly, d'après une copie du temps, dans le *Bulletin des séances de l'Académie de Bruxelles,* t. VII, 1[re] partie, p. 434. La lettre originale qui se trouvait autrefois aux archives de l'Audience a disparu, et l'on n'y voit plus que la réponse de l'Infante, ainsi qu'une autre lettre de Tilly en date du 28 septembre 1626, dans laquelle il raconte la suite de ses opérations militaires après la victoire de Lutter.

[2] Voy. l'Introduction au sujet de ce personnage, dont le nom est Ophoven.

XXVII.

D' Anversa, il 31 di settembre 1626.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Mi dispiace di non aver soggietto di poter dar qualche gusto a V. S. colli miei avisi, per la sterilità di questa corte, che non porta novità alcuna come quella di Francia, la quale per la sua grandezza si tira dietro grandissime mutationi. Quì si procede per la via ordinaria, et ogni ministro serve al meglio che pò, senza pretenzione di privanza sopra il suo grado, y perciò ciascuno s' invecchia, ansi muore nel suo carico, senza sperar qualche favor straordinario o temer la disgracia della principessa, la quale è senza odio y senza amore eccessivo, ma benigna generalmente a tutti. Solo il marchese Spinola è potente e di maggior autorità che tutti gli altri insieme, e al parer mio egli è huomo prudente, accorto y diligentissimo, ansi infatigabile al travaglio. Gli Ollandesi doppo l' impresa fallita di Kildrecht, si sono di novo tra Rets et Emmerick accampati, colla maggior parte delle lor forze. Il soggietto della guerra di quest' anno sarà il taglio del Reno, che mi disse hoggi un domestico del marchese esser già principiato, il quale sarà, come si crede, di gran conseguenza, se però la pratica corrisponderà al concetto. Il modello[1], che mi fu communicato a Brusselles, era di far mutar l' alveo a questo fiume vicino a Duseldorf, y condurlo con argini in un braccio della Mosa, di maniera che l' Issel et altri fiumi derivati del Reno restarebbono a secco, che servono di riparo alla Veluwe, et a questo modo sarebbe il passaggio libero in Ollanda senza alcun ostacolo di natura. Ma

si teme, che ingrossandosi la Mosa e il Reno, come sogliono far spesso d' inverno o d' altra staggione per la pioggia, inundaranno tutte le pianure circonvicine con danno d' ambe le parti : *sed pereant amici, dum inimici intercidant.*

Gli Liggeosi [2] s' oppongono a quest' opera con parolle et protesti, piuttosto come si crede per mantener la lor neutralità, che per alcun proprio interesse [3]. Perciò il conte Henrico di Berghes con un buon essercito fa spalla agli operanti, per resistere a chi volesse a mano armata disturbarli. Perciò gli Ollandesi e il principe d'Oranges in persona tira verso quella banda. Io credo che il sig. marchese Spinola si movi a quest' opera per più cause, et prima per disnudare gli paesi dal nemico e aprire il passo, come ho detto [4]; ma ancora perche teme d' impegnarsi sotto qualche piazza forte mal a proposito, senza poterne sperar certamente il successo; ne volendo lasciar la soldatesca in ocio, y per parere di non spendere gli dinari del re infruttuosamente, si mette a questa impresa per non far niente. Conviene agli Ollandesi in tutti i modi d' impedir questo divertimento del fiume sudetto, y per l' utilità loro y fortezza degli suoi paesi, y per il commercio con Allemagna, e ancora per la lor reputazione. Si dice, che perciò il marchese non si moverà de Brusselles, ma che ben presto farà un viaggio a Duynckerque per rimettere in voga la militia nova molto raffredata per vari disordini e il mal governo de' ministri spagnioli [5]. Ne havendo altro, ringracio V. S. delle nove ch' ella mi dà di quella corte, y la censura [6] della Somma del P. Garasso, il quale si dice quì esser uscito dalla sua Società, che desidero di saper se sia vero. Mi dispiace non aver con che vendicarmi per questa volta della sua cortesia, e la prego avisarmi havendo indicio di qualche novità in stampa, che non mancarò di servirla secondo la possibilità mia. Per fine bacio a V. S. con ogni affetto le mani, et mi raccomando humilmente nella sua buona gracia.

P. S. Siccome non habbiamo più alcun commercio aperto

coll'Ollanda, non habbiamo inteso niente della disgracia dell' ambasciator francese, la cui moglie passando di quà me fece l' honor della sua visita : la supplico sia servita d' avisarmi del caso.

Io sento martello della partenza del gentilissimo sig. di Valavès, tanto più ch' egli è partito senza ricevere la mia lettera, la quale però M. Tavernier mi scrive aver ricevuto y mandatala subito a dietro. Spero che il S. Idio gli darà un buon viaggio.

[1] Che non so se sia mutato di poi, come si fa spesso in simili imprese, soggette a tanti accidenti particolari al sito. (*Nota marg. di Rub.*).

[2] *Leodienses*. (*Idem*).

[3] Perche non gli pò causar se non utilità e commodità. (*Idem*).

[4] Non già con speranza di pigliar l'Ollanda per forza, ma per tutto quel paese s'imporranno delle contribuzioni senza alcun ostacolo. (*Idem*).

[5] Ancora per mancanza di dinari. (*Idem*).

[6] A questa censura si è andato veramente a piè di piombo senza precipitar il negotio. (*Idem*).

Traduction.

Anvers, 31 septembre 1626.

Rubens au même.

Monsieur,

Je regrette de n'avoir aucun sujet bien intéressant pour les nouvelles que je vous donne. Notre cour est stérile dans ce genre, si on la compare à celle de France qui par sa grandeur est sujette aux changements les plus importants. Ici on procède par la voie ordinaire et chaque ministre sert du mieux qu'il peut, sans prétendre à d'autres faveurs que celles du rang qu'il occupe, et de cette façon tout le monde vieillit et meurt même dans ses fonctions, sans avoir espéré des faveurs extraor-

dinaires ou redouté des disgrâces. Car notre princesse n'éprouve ni grand amour, ni grande haine, elle est douce et bienveillante envers tout le monde. Le marquis Spinola est le seul qui ait de la puissance. Son autorité est plus grande que celle de tous les autres ensemble; et c'est, à mon avis, un homme prudent, actif et diligent. Il est infatigable au travail.

Les Hollandais, après avoir manqué leur entreprise devant Kildrecht, se sont de nouveau campés avec la plus grande partie de leurs forces entre Retz et Emmerick. Le sujet de la guerre sera cette année la coupure du Rhin, laquelle est déjà commencée [1], si j'en crois ce que m'a dit aujourd'hui même un domestique du marquis. On croit que ce travail peut avoir de grandes conséquences, si toutefois l'exécution répond au projet. Le plan [2] qui m'a été communiqué à Bruxelles, était de faire changer de lit au fleuve près de Dusseldorf, et de le détourner dans un bras de la Meuse au moyen de digues, de sorte que l'Yssel et les autres fleuves dérivés du Rhin, qui servent de défense à la Véluwe, resteraient à sec, laissant à nos troupes une entrée en Hollande, dégagée de tous les obstacles naturels. Mais il est à craindre qu'en se grossissant, comme ils font souvent l'hiver ou en d'autres saisons après de grandes pluies, la Meuse et le Rhin ne portent l'inondation dans toutes les campagnes voisines, au détriment des deux partis; *sed pereant amici, dum inimici intercidant.* Les Liégeois s'opposent à cette entreprise par des cris et des protestations, mais c'est plutôt, pense-t-on, pour maintenir leur neutralité que pour leur intérêt privé [3]. Pendant ce temps, le comte Henri de Berghes, à la tête d'une bonne armée, soutient les travailleurs, prêt à résister à celui qui viendrait les troubler. C'est pour cela que les Hollandais et le prince d'Orange en personne s'avancent de ce côté. Plusieurs motifs me semblent avoir porté le marquis Spinola à cette entreprise; en premier lieu il débarrasse notre pays de l'ennemi et il se fait un passage [4], ainsi que je l'ai dit; puis en second lieu, comme il craint de s'embar-

quer mal à propos dans le siége de quelque place forte, sans être certain du succès, et que, d'un autre côté, il ne veut pas laisser son armée dans l'inaction, ce qui le ferait accuser de dépenser sans utilité l'argent du roi, il s'est mis à cette entreprise pour ne pas rester à rien faire. De toutes manières il importe aux Hollandais d'empêcher ce détournement du fleuve, leur utilité particulière et la défense de leur pays, leur commerce avec l'Allemagne et même leur réputation, tout les y oblige. On dit que pendant ce temps-là le marquis demeurera à Bruxelles et qu'il fera en toute hâte un voyage à Dunkerque pour rendre un peu d'ardeur à la milice nouvelle, que la mauvaise administration des ministres espagnols, ainsi que différents désordres [5], ont considérablement refroidie.

N'ayant rien de plus à vous apprendre, je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de la cour de France, ainsi que de la censure [6] de la Somme du père Garasse, qui a quitté la Société, à ce que l'on affirme ici. Je voudrais bien savoir si cela est vrai. Je regrette de ne point avoir en ce moment de quoi reconnaître votre courtoisie. Dites-moi, je vous prie, si vous connaissez quelque livre nouveau qu'il soit en mon pouvoir de vous envoyer, je n'y manquerai point. Etc.

P. S. Tout commerce avec la Hollande ayant cessé, nous n'avons rien su de la disgrâce de l'ambassadeur de France, dont l'épouse m'a fait l'honneur de venir me voir en passant ici. J'apprendrais avec plaisir les détails de cette affaire.

Je suis bien contrarié du départ de mon cher M. De Valavès, d'autant plus qu'il est parti sans avoir reçu ma lettre. Pourtant M. Tavernier m'écrit qu'il la lui a expédiée aussitôt qu'il l'a eue entre les mains. Dieu lui donnera un bon voyage, je l'espère.

[1] L'exécution de ces travaux fut commencée le 21 septembre 1626, et ce fut l'une des plus grandes conceptions du général Spinola. La jonction du Rhin à la Meuse depuis Rhinberg jusqu'à Venloo, et celle de la Meuse à l'Escaut par le Demer, pouvaient en effet ruiner le commerce de la Hollande avec l'Allemagne. Mais ces

grands projets ne furent exécutés qu'à moitié, et il n'y eut d'achevé que le canal du Rhin à la Meuse. Au sujet de cet ouvrage qu'on appela, suivant les uns, *Fossa Mariana*, et suivant d'autres, *Fossa Eugeniana*, voyez les Mém. de Frédéric Henri, p. 39; les *Guerre di Flandra* d'Orsini, MS. de la biblioth. de Bourgogne, et *Vita del marchese Ambrogio Spinola*, lib. V, p. 286, in-4°, 1691. Voy. plus bas la lettre XXXV.

[2] J'ignore si on l'a modifié depuis, ainsi qu'il arrive souvent dans les entreprises de cette espèce, exposées qu'elles sont à tous les accidents qui résultent de la nature du terrain. (*Note marg. de Rub.*).

[3] Puisqu'elle ne peut leur procurer que de l'avantage et du profit. (*Idem*).

[4] Non pas dans l'espérance de conquérir la Hollande par la force, mais afin de pouvoir lever sans obstacles des contributions partout le pays. (*Idem*).

[5] Et aussi le manque d'argent. (*Idem*).

[6] En vérité, on est arrivé à cette censure avec des pieds de plomb, sans précipiter l'affaire. (*Idem*).

XXVIII.

D' Anversa, il 22 d' ottobre 1626.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Ancorche la febbre mi ha lasciato, mi trovo ancora con qualche rissentimento del male passato : si come il mare doppo gran fortuna non s' acquieta al instante, ma con qualche agitatione si dispone alla bonaccia, così mi ritrovo in un stato mezzano, piuttosto fuor di pericolo che senza male. Spero che similmente il sig. suo fratello haverà appresso poco recuperata la salute. Al sig. consigliere Thuano porterei invidia, se non mi fosse tanto signore e padrone, perche antecipa quella felicità ch' io mi haveva destinato nell' animo. Prego il sig. Idio gli conceda buon viaggio y miglior ritorno, con quel gusto y contentezza che la qualità del paese y la sua capacità per goderlo promettono. Mi rallegro che il sig. de Valavès sia arrivato sano y salvo nella sua patria, y spero che ben presto haveremo qualche particolarità della salute del sig. de Peiresc

suo fratello. Ebbi una lettera gli giorni passati del sig. Aleandro del 19 di settembre di Roma, in quale per una infermità longa mi scrive haver pereclitato della vita, et ancora viene travagliato di continuo colle recidive. Quì nulla habbiamo di nuovo, si non che il sig. marchese Spinola partì il diciotto verso Duynckerque colla maggior parte degli primi officieri della corte, con intentione di rimettere al meglio che potrà l' apparato navale in quella parte, che l'anno passato colla sua presenza y della Serenissima Infante fece un' incredibile progresso in poco tempo, ma di poi per il mal governo de' Spagnuoli et ancora per mancanza di danari si è molto raffreddato. Alcune di quelle navi sono uscite in corso et hanno fatto qualche danno alla pescaria delle harengue, ma non so se al ritorno non ritroveranno qualche intoppo. E peccato che la crudeltà degli Ollandesi ha fatto rompere il quartiero in quei mari; perchè, si come io posso far fede di vista, non ostante che la Serenissima Infante usasse ogni buon trattamento agli lor priggionieri, essi all' incontro buttavano in mare senza alcun rispetto tutti quanti pigliavano de' nostri, di maniera che doppo haver perseverato longo tempo in vano nella sua misericordia, è stata S. A. finalmente sforzata a rendergli la pariglia, e pagarli della medesima moneta. Fra tanto quegli di Dunquerque fanno tal volta de' buoni buttini, ma le quaranta navi che s' aspettavano dalla Byscaia non s' aspettano più, parendo che sieno impiegate per riscontrar la flotta del Perù, che viene ricca, secondo gli avisi de' mercanti, di 20 millioni d' oro dati in marca, senza quegli partiti che vengono di nascosto, come s' usa sempre. Gli Inglesi sono usciti per averne la sua parte, ma si crede ch' abbiano tardato troppo, e che Spagna habbia ben provisto a questo inconveniente, almeno non gli ha mancato il tempo per farlo. Quì si parla d' una rotta data dagli imperiali al Bethlem Gabor et gli Turchi, ma perche non c' è certezza ancora, mi riservo di scriverne sino al ordinario prossimo. Ringracio V. S. per il mi-

nuto raguaglio ch' ella mi dà delle nove di quella corte, che sono notabili, y sopra tutto la grandezza del cardinale, del quale si potrià dir con gran raggione quello che sucesse nel mio tempo in Spagna al re Don Filippo terzo. Il quale dando udienza ad un gentilhuomo italiano, y rimettendolo al ducca di Lerma (le cui audienze erano difficilissime) quel tale gli replicò: « O! se avessi potuto aver udienza del ducca, non sarei venuto da vostra Maestà. » Così credo io che debba esser difficile il negociare, dove non è che un possa e il re non serve che d' apparenza; o si pò dir *quod agat magistrum admissionum cardinalem.* Questo non pò durar molto in quella maniera. Piaccia al sig. Idio che si cangi in meglio, che prego sia servito di concedere a V. S. et al sig. suo fratello vita, salute e ogni contentezza.

P. S. Mando a V. S. *Scopas Ferrarianas,* le quali io non ho letto ne voglio *bonas horas tam male collocare,* di leggere queste poltronerie, delle quali io sono naturalmente nemico. Se occorre altro in che servirla, mi commandi liberamente.

Gli versi della galeria Medicea sono bellissimi, ma ben cognosco d' haver poco obligo al poeta, perche mi passa con silencio; è ben vero che non ho avuto tempo di leggerli con attentione, *sed sparsim tantum.* Ringracio V. S. per il dono.

Traduction.

Anvers, 22 octobre 1626.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Quoique la fièvre m'ait quitté, je me ressens encore un peu de mon indisposition dernière. De même que la mer, après une tempête, ne reprend pas tout à coup sa tranquillité, mais con-

serve encore une certaine agitation tout en se disposant à redevenir paisible, ainsi je me retrouve dans un état intermédiaire, plutôt hors de danger qu'exempt de mal. J'espère que M. votre frère aura aussi bientôt recouvré la santé. Si je ne reconnaissais pas M. le conseiller de Thou[1], pour mon seigneur et maître, combien je lui porterais envie en le voyant goûter avant moi ce bonheur que je m'étais promis depuis longtemps! Que le ciel lui donne un bon voyage et un retour plus heureux encore, ainsi que toutes les satisfactions et tous les plaisirs que ce beau pays pouvait promettre à un esprit comme le sien! Je suis charmé que M. De Valavès soit de retour sain et sauf dans sa patrie, et j'espère que nous ne tarderons pas à recevoir des nouvelles de la santé de M. Peiresc, son frère. J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de M. Aléandre, datée de Rome le 19 septembre. Il me fait part qu'une maladie longue l'a mis en danger de mort, et qu'il en éprouve encore des rechutes continuelles.

Ici rien de nouveau, sinon que Monsr le marquis Spinola est parti le dix-huit pour Dunkerque avec la plus grande partie des premiers officiers de la cour, dans l'intention de rétablir du mieux qu'il pourra nos forces navales de ce côté, ainsi qu'il y était parvenu en fort peu de temps l'année dernière par sa présence et celle de la Sérénissime Infante. Les progrès avaient été alors incroyables, mais depuis la mauvaise administration des Espagnols, et surtout le défaut d'argent ont beaucoup refroidi le zèle. Plusieurs bâtiments sortis en course ont causé quelque dommage à la pêche des harengs, mais ils pourraient bien trouver des obstacles au retour. C'est un crime bien cruel de la part des Hollandais que d'avoir refusé de donner quartier dans ces parages, car je puis certifier pour l'avoir vu, que malgré tous les bons traitements dont la Sérénissime Infante use envers leurs prisonniers, eux au contraire ils jettent à la mer sans aucune pitié tous ceux des nôtres qui leur tombent entre les mains. Il en est résulté que l'Infante,

après avoir persévéré longtemps en vain dans cette conduite pleine de douceur, s'est vue à la fin forcée à faire des représailles et à les payer de la même monnaie. Cependant ceux de Dunkerque font de temps en temps bonne capture; mais on n'attend plus les quarante navires qui devaient arriver de Biscaye. Il paraît qu'ils sont allés à la rencontre de la flotte du Pérou, qui, suivant les avis donnés par les marchands, apporte vingt millions en or, sans compter ceux qui viennent en secret, comme cela se fait ordinairement. Les Anglais ont vite couru au devant pour en avoir leur part, mais on pense qu'ils sont en retard et que les Espagnols ont pourvu même à l'événement d'une rencontre : du moins, ce n'est pas le temps qui leur a manqué pour cela.

On parle ici d'un échec que les impériaux auraient fait essuyer à Bethlem Gabor [2] et aux Turcs, mais comme il n'y a encore rien de certain à ce sujet, j'attendrai l'ordinaire prochain pour vous en écrire.

Je vous suis bien obligé des minutieux détails que vous me donnez sur la cour, détails très-remarquables surtout en ce qui touche la grandeur du cardinal. C'est de lui qu'on pourra dire avec raison, ce qui arriva de mon temps en Espagne au roi Philippe III. Il donnait audience à un gentilhomme italien et il le renvoyait au duc de Lerme, dont l'abord était extrêmement difficile : « Si j'avais pu approcher de la personne du duc, répliqua l'italien, je ne serais pas venu trouver votre V. M. » Tout cela me confirme dans l'opinion que les affaires sont difficiles à traiter dans un pays où un seul homme a toute la puissance et où le roi n'est que pour l'apparence; ou bien on peut dire *quod agat magistrum admissionum cardinalem*. C'est un état qui ne peut durer. Plaise à Dieu qu'il veuille le changer et qu'il vous donne ainsi qu'à M. votre frère santé et satisfaction.

P. S. Je vous envoie *Scopas Ferrarianas*, que je n'ai pas lu. Je ne veux pas *bonas horas tam male collocare* que d'aller lire

de pareilles sornettes dont je suis naturellement ennemi. Si je puis vous servir en quelque autre chose, ne me ménagez point.

Les vers sur la galerie de Médicis sont très-beaux, mais je n'ai pas grande obligation au poète, puisqu'il ne fait point mention de moi. Je dois avouer que je n'ai pas eu le temps de les lire avec attention, *sed sparsim tantum*. Je vous remercie de ce présent.

[1] De Thou (François Auguste), fils aîné de l'illustre historien de ce nom. A la mort de son père, il lui succéda dans la charge de maître de la librairie du roi, mais trop jeune pour l'exercer lui-même, il obtint l'autorisation de se faire suppléer par Pierre Dupuy, dont il s'honorait d'être l'élève et le pupille. C'est lui qui, en 1642, fut impliqué par Richelieu, dans la conspiration de Cinq-Mars, et décapité avec lui pour crime de non révélation !

[2] Bethlem Gabor, waivoude de Transylvanie, avait été élu roi par les états de Hongrie, et fut l'un des adversaires les plus terribles de l'empire, dans la guerre de trente ans.

XXIX.

D' Anversa, li 29 d' ottobre 1626.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Ho letto con più attentione quel poema della galeria Medicea, della cui bontà, toccante gli versi, non appartiene a me il giudicare, ma a persona di quella professione. La vena mi par generosa e fluente et le parole et le frasi in pronto per esplicar il suo concetto. L'autor deve esser figliolo o parente di un *maistre de requestes* [1], se non m' inganno, che ho visto a Pariggi. Solo mi dispiacce che, siccome in generale gli concetti delle pitture sono ben accertati, così in alcune parti non ha penetrato il vero senso, come per essempio nella

quarta tabula dice: *Mariam commendat Lucina Rheæ*, in vece a Fiorenza, *quæ tanquam nutrix ulnis excipit suam alumnam*, y questo error viene dalla somiglianza della città, che si pinge turrita come Rhea o Cibele. Onde è causato ancora l' errore quasi il medesimo nella tabula nona, dove piglia similmente la città di Lyon, nella quale si consumò il matrimonio, per Cibele, perchè è turrita et ha leoni nel carro. Ma per tornar alla tavola IV, quelli che lui chiama cupidini e zephiri sono le hore felici della nascità della regina, che si cognosce dalle ale de' papilioni e che sono femmine. Ma quel giovane, che porta il cornucopia ripieno di scettri e corone, è il genio buono della regina, e in cima è l' ascendente dell' oroscopo, il sagittario. Queste cose mi pajono più proprie e significanti. Ma questo sia detto tra noi per passatempo, che del resto io non mi trovo interessato di un minimo punto. Pur così di mano in mano si troverebbero ancora delle cose assai chi volesse osservarle tutte, ma veramente il poema è breve, ne si pò dir ogni cosa in poche parole; ma non serve alla brevità dire una cosa per un altra. In questo punto ricevo la sua gratissima del 22, insieme con quella del sig. suo fratello, che mi rallegro con tutto il cuore che habbia ricuperata la sua salute, che prego il sig. Idio gli conserva longamente. Io non gli rispondo a parte, per non dargli occasione d' usarmi cortesia d' una sovercia [2] risposta. Delle nove habbiamo pochissime, eccetto che si travaglia gagliardamente al canale [3] già avisato con bellissimo ordine, facendo il conte Henrico di Berghes col suo essercito spalla agli lavoranti. Che la zuffa sia stata di qualche consideratione, serve per indicio manifesto il numero di prigionieri [4], gli stendardi presi y gran quantità di cavalli che si vende per tutto, e una parte degli più regalati sono arrivati in Brusselles. E vero che si è publicata in stampa in Ollanda la cosa tutto al rovescio, et che il conte Henrico sia stato battuto, ma questi sono scherzi di un stato populare, per mantener la plebe in buon humore. Questa corte però, credami V. S., è assai mo-

derata, che proviene della moderatione della Serenissima Infante y della prudenza del marchese Spinola, li quali abhorriscono di queste vanità, e ben si guardarà un capitano di dargli un' aviso falso, potendo lui saper la verità, che ci metterebbe tutto il suo credito per l'avenire. Le nove si confirmano da tutte le bande che il Tilly sia penetrato col suo essercito vicino a Bremmen, et che faccia conto d'invernare nell' assedio di quella città. Il Turco ha rotto col imperatore, e si è accompagnato col Gabor Bethlem; ma pare, come scrivono da Vienna, che gli Hungari abbandonnassero il Gabor, et si ponessero neutrali, senza voler combattere, ond' egli correva un gran pericolo; ma di questo inconveniente nasceva occasione di qualche trattato del quale non si ha certezza alcuna. Questo imperatore che non s'arma mai, deve aver il cielo molto propitio, poichè nelle maggior sue calamità y parendo d' esser ridotto alla disperatione, appare *quasi Deus aliquis e machina,* che lo rimette in cima della ruota. Io confesso d' haverlo sentenziato più volte per un principe ruinato, che col suo zelo si buttava a perdere. Mi meraviglio del Turco che, in quella età e in si cattiva dispositione intestina del suo regno, con tanta contumacia di gianizzari, y ricevendo continovi affronti del Persiano, et essendo mal servito y quasi da nessuno ubedito, si metta in questa congiuntura a romper con cristiani. Quella monarchia mi pare che al gran passo vadi in ruina, e che manchi solo un capo per dargli l'ultimo crollo. Ringracio V. S. delle sue nove di Francia, e mi rallegro che l' edificio della regina si vada adornando. Il sig. abbate di S.-Ambrosio deve esser ben infaccendato, perchè non mi scrive più, non ostante ch' egli habbia occasione di farlo. Ne avendo altro bacio a V. S. et al sig. suo fratello con tutto il cuore le mani e mi raccomando nella lor buona gracia.

P. S. Si è fatta ogni diligenza possibile per haver *Questionem politicam,* ma quì non è cognosciuta ne veduta d' alcuno fino adesso.

[1] Chiamato *Monsieur Marechot.* (*Nota marg. di Rub.*)
[2] Soverchia. (*Idem.*)
[3] In vista del campo degli Ollandesi. (*Idem.*)
[4] Personnaggi di qualità fra di loro. (*Idem.*)

Traduction.

Anvers, 29 octobre 1626.

Rubens au même.

MONSIEUR,

J'ai lu avec plus d'attention le poème sur la galerie de Médicis. Il ne m'appartient pas de juger de la bonté des vers, je laisse cela aux personnes qui s'y entendent mieux. La veine m'en a paru généreuse et abondante, et les expressions ainsi que les phrases m'ont semblé rendre toujours clairement la pensée de l'auteur. Si je ne me trompe, il doit être fils ou parent d'un *maistre des requestes* [1] que j'ai vu à Paris. Je regrette seulement que l'exactitude avec laquelle il a expliqué en général les peintures ne se retrouve pas dans certaines parties où le véritable sens lui a échappé. Dans le quatrième tableau, par exemple, il dit : *Mariam commendat Lucina Rheæ,* au lieu de Florence, *quæ tanquam nutrix ulnis excipit suam alumnam,* et cette erreur provient de l'analogie qu'il y a entre la manière dont on représente une ville en la couronnant de tours, et celle dont on a coutume de peindre Cybèle ou Rhée. La même cause a produit la même erreur au neuvième tableau, où l'auteur prend également pour Cybèle la ville de Lyon, où fut consommé le mariage de la reine. Il a été trompé par la couronne de tours et par les lions attelés à son char. Mais pour revenir au quatrième tableau, les figures auxquelles il donne le nom de zéphirs et de cupidons, sont les heures fortunées de la naissance de la reine. Les ailes de papillons le montraient assez, et puis ce sont des femmes. Quant au jeune homme qui porte

la corne d'abondance toute remplie de sceptres et de couronnes, c'est le bon génie de la reine, et au-dessus se trouve l'ascendant de l'horoscope, le sagittaire : tout cela m'a semblé plus propre et plus expressif. Mais ces explications doivent rester entre nous et dites en manière de passe-temps, car au demeurant je n'y suis pas intéressé le moins du monde. Ainsi l'on pourrait par-ci par-là relever beaucoup d'autres passages, si l'on voulait tout examiner. En définitive le poème est court et il était impossible de dire tout en aussi peu de mots. Mais que sert à la brièveté de dire une chose au lieu d'une autre?

Je reçois à l'instant même votre aimable lettre du 22, ainsi que celle de M. votre frère. Je me réjouis de tout mon cœur qu'il ait recouvré la santé, et je prie Dieu qu'il la lui conserve longtemps. Je ne lui réponds point séparément pour lui épargner la peine de me faire la politesse d'une lettre superflue. Nous avons fort peu de nouvelles, sinon que l'on travaille sans relâche au canal[2] que vous savez et en très-bon ordre. Le comte Henri de Berghes, à la tête de son armée, protége les travailleurs, et l'indice le plus sûr qu'il y a eu des combats de quelque importance, c'est le nombre des prisonniers[2], ce sont les étendards et la grande quantité de chevaux tombés en notre pouvoir et que l'on vend de tous côtés; une partie de ceux qui ont été le mieux partagés sont arrivés à Bruxelles. Il est vrai que les Hollandais ont imprimé tout le contraire, disant que le comte Henri a été battu; mais ce sont là les petites malices d'un état populaire, pour conserver le vulgaire en bonne humeur. Notre cour, croyez-moi, monsieur, est trop sage, grâce à la modération de la Sérénissime Infante et à la prudence du marquis Spinola, pour ne pas être en garde contre une semblable vanité, et un capitaine ne s'aviserait pas de faire un faux rapport, car il y a trop de moyens de connaître la vérité. Son crédit pour l'avenir en souffrirait d'ailleurs beaucoup trop.

De toutes parts nous recevons la confirmation des nouvelles que je vous ai données à propos de Tilly. Il a pénétré avec son

armée jusqu'aux environs de Bremmen, et il a l'intention de passer l'hiver au siége de cette ville. Le Turc a rompu avec l'empereur et il est secondé par Gabor Bethlem. Mais il semble, d'après les lettres de Vienne, que les Hongrois ont abandonné ce dernier et qu'ils se sont déclarés neutres, étant résolus à ne plus combattre, ce qui mettait Gabor dans un péril éminent; mais toutes ces difficultés avaient fait naître l'occasion d'un traité[3], dont on ne sait au reste rien de positif. Cet empereur, qui ne s'arme jamais, doit être protégé par le ciel[4], puisqu'au milieu de ses calamités les plus grandes, lorsqu'il semble réduit au désespoir, il survient *quasi Deus aliquis e machina*, qui le replace au sommet de la roue; et je confesse que plus d'une fois, je l'ai condamné comme un prince ruiné qui semblait prendre à cœur de courir à sa perte. Ce qui m'étonne de la part du Turc, c'est qu'il rompe avec les chrétiens dans ce moment, lorsque ses États sont déchirés par les dissensions intestines, en présence de l'opiniâtreté des Janissaires et des affronts continuels de la Perse, lorsqu'enfin il est mal servi par tout le monde ou plutôt qu'il n'est obéi par personne. Je crois que cette monarchie-là marche à sa ruine à grands pas, et qu'il ne manque plus qu'un homme pour lui donner la dernière secousse[5].

Je vous remercie, monsieur, des nouvelles de France que vous m'envoyez, et je me réjouis d'apprendre que l'édifice de la reine continue à s'embellir. M. l'abbé de St.-Ambroise doit être bien affairé, puis qu'il ne m'écrit plus, nonobstant toutes les occasions qu'il a de le faire. N'ayant rien d'autre, etc.

P. S. On a fait toutes les diligences imaginables pour se procurer *Quæstionem politicam*[6], mais jusqu'à présent personne ici n'en a eu connaissance.

[1] Appelé *Monsieur Marechot*. (*Note marg. de Rub.*). Rubens rectifie plus loin, lettre XXXI, le nom de cet auteur, qui s'appelait Morisot. Son poëme intitulé *Porticus Medicæa* renferme en effet une description de la galerie du Luxembourg.

[2] En vue du camp des Hollandais. (*Note marg. de Rub.*).

[3] Le traité définitif entre Gabor et l'empereur ne fut conclu que le 20 décembre 1626. Voy. Dumont, *Corps diplom.*, t. V, 2e partie, p. 498.

[4] Ferdinand II fut en effet protégé par le ciel et par la société de Jésus, dans le vaste projet qu'il avait conçu pour l'anéantissement du protestantisme et la domination de la maison d'Autriche en Allemagne. Ses adversaires furent des hommes de génie, mais il eut à ses ordres d'autres hommes de génie pour les combattre, tels que les Wallenstein, les Tilly, les Piccolomini, et par-dessus tous, les Maximilien de Bavière.

[5] La prédiction de Rubens semble devoir se réaliser enfin après deux cents ans ! L'homme qui manquait viendra-t-il du Nord ou du Midi ? sera-ce Nicolas ou Méhémet qui donnera *l'ultimo crollo* à cet empire ?

[6] Voir la lettre suivante.

XXX.

D' Anversa, il 5 di novembre 1626.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

V. S. mi ha obligato grandemente con farmi parte di quel processo ch' io desiderava molto di vedere, ma questa non mi par d' essere la vera caballa, ansi solo un incidente dopo la priggionia del marechal d' Ornano. Pur si vede che l' oggietto della congiura fosse il purpurato y non il re; come il re ha dichiarato nella delegatione de' giudici, che si havesse attentato sopra il regno y la sua persona espressamente. Ben potrià essere però, che la prima caballa, che si deve chiamar la principale, fosse diversa dalla seconda, che forse fu solo un' espendente [1] per liberar i priggionieri. Io mi meraviglio, che il principe di Piemonte venga in questa congiuntura in corte, ne posso saper qual pretension o parte potesse haver la *ducchesse* de Chevreuse in questo negocio, vivo et inscio il suo marito, ne dubito che Monsieur non stia coll' animo quieto; et stimo esser buono per la Francia, che Madame sia già gravida, ma per la sicurezza della persona del marito sarià meglio non affrettasse tanto. La regina si deve doler della dappocaggine

sua o del re, che potrà a quel modo un giorno ripatriarsi. Dell' ambasciata del Bassompierre quì si parla diversamente, ansi scrivono di Londra che il negocio pigliava pessima piega, e che lui già aveva rispedito in Francia un suo huomo di camera, per darne parte a sua Maestà y dimandar permission di tornarsene quanto prima. E morto per viaggio in Biscaia il conte di Gondomar [2], gran amico d' Inglesi, che fu tanto ben visto et amato, benche Spagnuolo, del re Jacobo, et haveva maneggiato il matrimonio del principe di Galles colla infante di Spagna y dette occasione al principe di far quel viaggio. Una delle sue principali massime era di far la pace tra Spagnuoli et Inglesi, y ben credo, se fosse arrivato sano y salvo in quella corte, ch' egli havrebbe fatto gran instanza. Ma il conte d' Olivarès, che domina assolutamente quì quanto il vostro cardinale fra voi altri, è inimicissimo degli Inglesi, y particolarmente della persona del ducca di Boucquingam, de maniera che con quella morte si crede il negocio resterà sepolto. La flotta Inglese si crede quì esser partita in busca della flotta del Perù y delle carriere di Goa, le quali si ha aviso esser hormai arrivate a las Terceras; et si scrive esser partite di Lisboa quaranta galeoni per riscontrar la flotta, la quale ancora viene accompagnata d' un *convoy* straordinario, de maniera che ben potrià seguire qualche conflitto maritimo. Gli Inglesi hanno quì di quaranta navi [3] in tutto, delle quali dieci fanno la vanguardia, commandate dal Demby, partite gia da tre settimane, benchè si trattengono ancora alla costa occidentale di quell' isola. Vinti altre insieme con quindeci navi Ollandesi fanno tutta l'armata colle precedenti, ed haveranno per ammiraglio il baron di Willeby. Che l' intentione loro non sia di far qualche scesa in terra, si comprende della poca gente, tutta maritima, che menano per combattere le navi nemice, e ancora non conducono seco l' apparato necessario per guerra terrestre [4].

Il marchese Spinola, sotto pretesto d' andar per ristorar le cose navali a Duynkerque, si dice haver havuto qual-

che impresa sopra una fortezza, che si chiama il Passo, vicina a l' Esclusa, della quale era condottiero et autore un certo conte di Hornes putatitio, il quale si è acquistato quel titolo vano per mezzo di qualche trafica con gli Stati d'Ollanda. Del resto egli è chimico et ingegniero, ma questa volta non è stato punto più felice nel condurre ad effetto questa impresa che la sua pietra filosofica; perchè sendo scoperto il suo tentativo, in compagnia di M. de La Fontaine, governator di Bruges, furono dal presidio di quella piazza ricevuti con archibuggiate y canonate con perdita d' alcuni, et il conte sopradetto ebbe una ferita in faccia. E però stranissimo che essendo questo successo il 29 d' ottobre, che sin adesso non si pò saper precisamente la verità, ansi se ne parla tanto diversamente, che non si pò affirmar niente di certo, eccetto che la impresa è fallita. Ne avendo altro farò fine con baciar a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani y raccommandarmi nella lor buona gracia.

P. S. Adesso è comparsa quella *Questione politica*, della quale V. S. mi scrisse, et ancora un' altro libretto intitolato : *Instructio secreta ad comitem Palatinum*. Io gli manderei a V. S. voluntieri, se V. S. non mi havesse contremandata la commissione; et a dir il vero, queste bagatelle non vagliono il porto, et mi sono marivigliato più volte, che M. de Valavès le pagasse tanto care. Quando V. S. mi vorrà favorir di mandar qualche libretto, come quello che V. S. mi scrive stamparsi adesso, potrà per M. De la Mothe farlo consignare al sig. ambasciatore di Fiandra, che ben me lo farà tenere sicuramente, et se quì similmente s' offrirà qualche cosa degna dela curiosità di V. S., ben trovarò qualche amico passaggiero per darli il recapito.

[1] Espediente.
[2] Andando in Spagna.
[3] Saranno in tutto 45 navi.
[4] Ma per esporre della gente in terra ci vuole assai soldatesca.

Traduction.

Anvers, 5 novembre 1626.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Vous m'avez grandement obligé en me faisant part de ce procès que je désirais beaucoup connaître [1]; pourtant il ne me semble pas que ce soit là la véritable cabale, mais tout simplement un incident qui se rattache à la captivité du maréchal d'Ornano. On voit clairement que l'objet de cette conjuration était le cardinal et non le roi, bien que S. M. ait déclaré dans la délégation des juges qu'il y avait attentat contre elle-même et contre le royaume. Il pourrait bien se faire que la première cabale, qu'il faut appeler la principale, fût différente de la seconde, qui n'aura été peut-être qu'un expédient pour délivrer les prisonniers. Je suis surpris que le prince de Piémont [2] soit venu à la cour en ce moment, et je ne puis me figurer quelle prétention ou quelle part la duchesse de Chevreuse a pu avoir dans toute cette affaire, du vivant de son mari et sans son aveu. Je ne doute pas que Monsieur n'ait l'esprit fort tranquille [3], et je considère comme un bonheur pour la France que Madame soit déjà enceinte, mais pour la sûreté personnelle du mari, peut-être eût-il mieux valu qu'il ne se fût pas tant pressé. La reine doit être contrariée de sa propre lenteur ou de la lenteur du roi; de cette manière elle pourrait bien un jour retourner dans son pays. On parle diversement ici de l'ambassade de M. De Bassompierre, on écrit même de Londres que l'affaire prenait un très-mauvais pli, et qu'il avait déjà envoyé en France un de ses secrétaires pour en informer

le roi, et lui demander la permission de revenir au plus tôt.

Le comte de Gondomar [4] est mort en Biscaye, dans le courant de son voyage, c'était un grand ami des Anglais, qui fut très-bien vu et bien aimé du roi Jacques, malgré sa qualité d'espagnol. Il avait négocié le mariage du prince de Galles [5] avec l'infante d'Espagne, et donné au prince l'occasion d'y faire un voyage. Une de ses idées favorites était de négocier la paix entre les Espagnols et les Anglais, et je crois bien que s'il était arrivé sain et sauf à la cour, il aurait employé toutes sortes d'instances à ce sujet [6]. Mais le comte d'Olivarès, qui règne absolument ici comme votre cardinal règne chez vous, est le plus grand ennemi de l'Angleterre et surtout de la personne du duc de Buckingham, de sorte que par cette mort on peut croire que cette affaire restera désormais ensevelie.

On croit ici que la flotte anglaise est allée à la recherche des vaisseaux qu'on attend du Pérou et des carrières de Goa, et qui, d'après certains avis, sont arrivés à Terceira. On écrit qu'il est parti de Lisbonne quarante galions pour aller à la rencontre de ces mêmes vaisseaux, qui sont en outre accompagnés d'un convoi extraordinaire, de sorte qu'il pourrait bien résulter de tout cela quelque conflit maritime. Les Anglais ont ici à peu près en tout quarante vaisseaux [7], dont dix commandés par Demby [8] forment l'avant-garde. Ils sont partis depuis trois semaines au moins, quoiqu'ils se tiennent encore à la côte occidentale de cette île. Vingt autres bâtiments, auxquels se sont joints quinze navires hollandais, forment toute l'armée navale avec ceux dont j'ai parlé plus haut. Ils seront sous les ordres de l'amiral baron de Willeby. Qu'ils n'aient pas l'intention de faire quelque descente, cela se comprend par le peu de gens, tous hommes de mer, qu'ils ont à bord pour attaquer les vaisseaux ennemis. De plus, ils n'ont pas emporté les instruments qui leur seraient nécessaires s'ils avaient envie de combattre sur terre [9].

Sous prétexte d'aller relever l'état de la marine à Dunker-

que, on dit que le marquis Spinola a tenté un coup de main sur une forteresse qu'on appelle le Pas, non loin de l'Écluse. L'auteur et le chef de l'entreprise était un certain soi-disant comte de Hornes, qui s'est acquis ce vain titre au moyen de quelque trafic avec les États de Hollande [10]. C'est du reste un chimiste et un ingénieur. Mais il n'a pas été cette fois plus heureux dans son entreprise que dans la recherche de sa pierre philosophale, car la tentative ayant été découverte, comme il était en compagnie de M. De la Fontaine, gouverneur de Bruges, ils furent accueillis par la garnison de la place avec des arquebusades et des canonnades qui leur tuèrent quelques personnes. Le susdit comte lui-même fut frappé au visage. Il est bien étrange que cela ayant eu lieu le 29 octobre, on n'ait pu encore jusqu'aujourd'hui savoir au juste la vérité. On en parle, au contraire, d'une façon si diverse qu'il est impossible de rien affirmer de certain, sinon que l'entreprise est manquée. N'ayant rien d'autre, etc.

P.S. Nous avons maintenant le *de Questione politica* [11], au sujet duquel vous m'avez écrit, ainsi qu'un autre opuscule intitulé : *Instructio secreta ad comitem Palatinum*. Je vous en aurais fait l'envoi avec plaisir, si vous ne m'eussiez pas contremandé cette commission, et à dire le vrai, ces bagatelles ne valent point le port, et plus d'une fois je me suis étonné que M. De Valavès les payât si cher. Quand vous voudrez bien me faire la faveur de m'envoyer quelque livre, du genre de celui dont vous m'annoncez l'impression, vous n'aurez qu'à le faire consigner, par l'entremise de M. De Lamothe, chez M. l'ambassadeur de Flandre, qui me le fera tenir en toute sécurité, et pareillement s'il se trouve ici quelque chose qui soit digne de votre curiosité, je trouverai bien quelque ami au passage, afin de vous le faire tenir.

[1] Richelieu et Marie de Médicis avaient voulu marier le jeune Gaston, frère du roi, à mademoiselle de Montpensier, héritière des grands biens de la branche de Bourbon-Montpensier. Ils espéraient s'attacher Gaston par cette alliance. Les

Condé qui ne se souciaient pas de voir augmenter le nombre des aspirants au trône, leur cousin Soissons qui aimait mademoiselle de Montpensier, Anne d'Autriche et son amie la duchesse de Chevreuse, si fameuse par ses intrigues et ses galanteries, complotèrent d'abord pour faire échouer ce projet de mariage, puis bientôt pour renverser Richelieu lui-même. Le gouverneur du jeune Gaston, le colonel d'Ornano avait reçu du ministre le bâton de maréchal, pour se prêter à ses desseins; mais la princesse de Condé dont il était amoureux, le fit agir en sens contraire. Il en résulta que Richelieu, dont les espions avaient découvert tout le complot, se mit en mesure de tout déjouer. Il fit d'abord arrêter le maréchal et quelques autres personnages moins importants, puis il les envoya soit à Vincennes, soit à la Bastille. Ces arrestations irritèrent les grands seigneurs et Gaston lui-même, et l'on résolut de poignarder Richelieu dans sa maison de Fleury; mais Chalais révéla tout au cardinal, ce qui ne lui servit pas à grand'chose, comme nous le verrons ensuite.

[2] Plus tard Victor Amédée I, duc de Savoie, époux de l'une des sœurs de Louis XIII.

[3] Monsieur avait fait sa paix en abandonnant lâchement tous ses amis à la vengeance de Richelieu, et il avait consenti au mariage.

[4] En se rendant en Espagne. (*Note marg. de Rub.*)

[5] Charles I avait dû d'abord épouser Dona Marie, infante d'Espagne. Il avait même fait un voyage à Madrid pour ce motif avec Buckingam. Ce voyage fut loin de produire de bons fruits, car non-seulement le mariage du prince fut rompu, mais il naquit dès lors une haine mortelle entre Olivarès et le favori anglais.

[6] Voyez l'Introduction au sujet de cette paix.

[7] Ils seront en tout 45 vaisseaux. (*Note marg. de Rub.*).

[8] Lord Denbigh, beau-frère de Buckingham. Il est aussi appelé D'Igby, dans les correspondances diplomatiques du temps.

[9] Mais pour exposer du monde sur terre, il est nécessaire d'être en nombre. (*Note marg. de Rub.*)

[10] Il y eut, au XVII[e] siècle, un procès important au sujet d'une branche prétendue cadette de la maison de Hornes qu'on disait être entachée de bâtardise. Ce procès, qui dura longtemps, fut enfin abandonné par la partie qui l'avait d'abord soulevé, soit qu'elle reconnût les preuves de ses adversaires comme vraies, soit qu'elle renonçât à pouvoir les convaincre d'usurpation de titres. Mais il n'est point question ici d'un membre de cette branche. Il est probable qu'il s'agira de quelque bâtard de ce nom, du reste fort inconnu.

[11] Cet opuscule avait pour but de débattre la question soulevée par l'*Admonitio,* à savoir si le cardinal avait bien fait de conseiller au roi de faire la paix avec les huguenots, pour transporter la guerre au Palatinat contre les Espagnols.

XXXI.

D' Anversa, il 12 di novembre 1626.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

La mi obbliga troppo col scrivermi così puntualmente, che certo mi dubito, che gli negoci di V. S. non permettono senza gran scommodo. Mi rallegro summamente, che gli figliuoli di Peiresc y Valavès si portano bene. Prego il sig. Idio sia servito di conservargli longamente, per essere un par di galanthuomini, che meritarebbono d' essere immortali, se la fragilità humana il permettesse. Veramente io mi sono ingannato nel nome del poeta della galeria, che si chiama Morisotus, del quale ho fatto più larga mentione nella mia precedente, e perciò soprasederò per adesso a dirne d' avantaggio. Ho havuto lettere d' Angletterra, che non fanno mentione della negociatione del sig. mareschal di Bassompierre, ma di qualche cosa dependente dalla buona corrispondenza tra Francia et Inghilterra, che perciò faccio conjettura che aveva buon successo. Quì si dice, che la lor armata fosse tornata a Pleymuyt, per esser morto il suo generale, che non è raggion sufficiente, perchè in tal caso si provvede sempre sino al secondo y terzo successore, non che al primo. Le carache di Goa sono arrivate sicuramente alla Curogna en Portugal, assai ricche come si dice, ma le lettere del carico non sono arrivate ancora. Quì non si fa alcun' altro apparato di guerra, che di perfettionar quel canale, il quale non si fa adesso di quella larghezza, che dovrà essere, ma si fa leggermente, buttando la terra verso la banda del nemico, che serve per trincera, y quando sarà con-

dotto di quella maniera sino alla Mosa, vogliono dargli apertura per far la prova del impeto del acqua, e il corso che pigliarà, y qual effetto farà entrando nella Mosa, et se quella sarà sufficiente d' alveo per contenersi con questo accrescimento, che forse bisognarà dilatarla e munirlo d' argini novi. Pare che gli Ollandesi non vogliono pure far ostacolo, almeno si dice per certo, che si sono ritirati et repartite le lor truppe negli presidi loro communi. Il sig. marchese Spinola s' intrattiene tuttavia a Duynckerque, molto infaccendato a ristorar quel navale e rimettere le forze maritime al meglio che possibil sia; certo è che la sua presenza vale assai y questa diligenza dà qualche sospetto agli Inglesi. E stato dato ordine in Spagna a quegli che vanno per assicurar quei mari, d' attacar la flotta Inglese per tutto dove potranno riscontrarla. Della flotta del Perù non c' è nova ancora, se non ch' ella è riccha di 20 millioni d' oro, de li quali toccano al re 8 solamente. Di questa ricchezza non si deve maravigliar, perch' ella è doppia, sendo per timore d' Inglesi stata contramandata l' altra volta, et perciò non venne al termino ultimamente passato. Di questa dipende la fortuna di Spagna, sendosi rimessa ogni cosa a buon conto di quella, y frattanto si siamo quì impegnati sino alla camisia. Di Lisboa et di Sivilla si mandanno ad incontrarla tutte le forze maritime, che si possono ritrovar insieme, et al peggio gli Inglesi non possono guadagnar niente, ma ben danneggiar il nemico (che vale assai), perchè tutti gli capitani di quei galeoni hanno ordine (pena la vita) di non venir vivi colla nave salva in poter de' nemici, ma di metter, in caso di disperazione di poter salvar la nave, il fuoco nella polvere, y per poter far questo con buona coscienza, portano la lor dispensa del papa al collo, per ammazzarsi leggitimamente. La nostra impresa sopra l' Esclusa non è stata di gran momento, come habbiamo inteso di uno che fu presente. Il dissegno fu sopra un forte, che si chiama il Passo, la cui porta sendo petardata, la trovarono ripiena di terreno, et il povero

conte di Hornes, benchè armato di tutti pezzi, ricevette una moschettata nella guancia, et restarono morti 17 nel luoco e tra quelli un capitano di fantaria, et alcuni feriti, che si salvarono. Questi ritratti di maestro Michel, tagliati in rame in Ollanda, come V. S. mi dice, non sono comparsi in queste parti, che molto mi dispiacce, perchè sarei curiosissimo per vederli. V' è quì inclusa una lettera di Cologna, che si deve indriccar in casa de M. de Peiresc, dal cui ordine mi sono ricapitate molte della medesima maniera, et adesso mancandomi il mezzo del sig. di Valavès, la devo indriccar a V. S. per mandar a Aix. Ne avendo altro bacio a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani, et mi raccomando con tutto il cuore nella lor buona gracia.

P. S. Ho mandato a M. Thavernier alcune stampe a sua requisitione et ad instanza de M. de Valavès, ma lui non mi ha giamai accusata la ricevuta. Però supplico V. S. sia servita di farli domandar per un suo servitor, se le sono pervenute alle sue mani, come sono infallibilmente, et ne restarò a V. S. con gran obligo, pregandola di perdonarmi il fastidio.

Traduction.

Anvers, 12 novembre 1626.

Rubens au même.

Monsieur,

Je vous suis trop obligé de la ponctualité avec laquelle vous m'écrivez pour ne pas craindre qu'elle ne nuise beaucoup à vos autres affaires. Je suis charmé que les enfants de M. Peiresc et de M. Valavès se portent bien, et je prie Dieu qu'il les leur conserve longtemps, car ce sont des hommes

de bien qui mériteraient d'être immortels, si la fragilité humaine ne s'y opposait. Vous avez raison et je me suis trompé sur le nom du poète de la galerie. C'est Morisot qu'il se nomme. Comme je vous en ai parlé plus amplement dans ma précédente lettre, je n'en dirai pas davantage aujourd'hui.

J'ai eu des lettres d'Angleterre qui ne parlent point de la négociation du maréchal de Bassompierre, mais il y est question de rapports de bonne amitié entre la France et l'Angleterre, ce qui me fait conjecturer que le maréchal a réussi[1]. On dit que l'armée anglaise est retournée à Plymout, à cause de la mort de son général; ce n'est pourtant pas là une raison suffisante, car en pareil cas on pourvoit toujours jusqu'au second et au troisième successeur, sans s'arrêter ainsi au premier. Les caraques de Goa sont arrivées saines et sauves à la Corogne en Portugal; elles sont aussi riches qu'on le dit, mais leurs lettres de charge ne sont pas encore venues.

On ne fait pas ici d'autre préparatif de guerre que le canal; on le perfectionne, et il ne sera plus aussi large qu'on l'avait projeté d'abord. Les travaux sont faits plus légèrement, on jette la terre du côté de l'ennemi en guise de retranchement, et quand on sera parvenu ainsi à la Meuse, on lui donnera ouverture pour essayer la force de l'eau et pour voir le cours qu'elle prendra, ainsi que l'effet qui sera produit par la jonction des eaux. Le lit de cette rivière ne sera peut-être pas suffisant pour contenir cette crue, et il faudrait dans ce cas l'élargir et le fortifier avec de nouvelles digues. Il semble que les Hollandais ne veulent point y faire obstacle, du moins on affirme qu'ils se sont retirés et qu'ils ont réparti toutes leurs troupes dans leurs garnisons communes.

M. le marquis Spinola ne quitte pas toutefois Dunkerque, où il ne cesse de mettre tous ses soins à rétablir la marine et à remettre nos forces navales dans le meilleur état possible. Il est certain que sa présence y contribue puissamment, et que cette activité inquiète les Anglais. Ordre a été donné en Espa-

gne à ceux qui sont chargés d'assurer le passage de ces mers, d'attaquer la flotte anglaise partout où ils pourront la rencontrer. Point de nouvelles encore de la flotte du Pérou, sinon qu'elle porte vingt millions en or, dont huit seulement sont pour le roi. Cette énorme quantité d'or ne doit pas surprendre, puisque les envois ayant été contremandés précédemment par crainte des Anglais; celui-ci a été doublé, et c'est pour cela qu'il n'est pas arrivé au terme dernièrement passé. Il porte la fortune de l'Espagne, car toutes choses ont été remises jusqu'à son arrivée, et partant nous sommes engagés jusques à la chemise. De Lisbonne et de Séville toutes les forces navales qu'on a pu rassembler ont été envoyées au devant du riche convoi, et, au pis, les Anglais ne peuvent que causer une énorme perte à leur ennemi (ce qui est déjà bien), sans faire le moindre profit pour eux-mêmes, car les capitaines des galions ont tous reçu, sous peine de la vie, défense de rendre leurs vaisseaux. Ils doivent, s'il n'y a plus d'espoir de sauver le bâtiment, mettre le feu aux poudres, et afin qu'ils puissent le faire en bonne conscience, ils portent au cou la dispense que leur a donnée le pape pour pouvoir se tuer légitimement [2].

Notre tentative sur l'Ecluse n'a pas été d'une grande importance, ainsi que nous l'a dit un témoin oculaire. L'attaque était engagée contre un fort nommé le Pas, dont la porte, après avoir été renversée par un pétard, fut trouvée remplie de terre. Le pauvre comte de Hornes, bien qu'armé de toutes pièces, reçut à la joue un coup de mousquet. Dix-sept hommes restèrent sur la place, et parmi eux se trouve un capitaine d'infanterie. Plusieurs blessés purent se sauver.

Ces portraits de maître Michel [3], gravés en Hollande à ce que vous me dites, n'ont point encore paru ici, ce qui me contrarie beaucoup, car je suis bien curieux de les voir.

La lettre ci-incluse de Cologne doit être adressée à la maison de M. Peiresc, pour lequel j'en ai reçu beaucoup de la même

manière. L'entremise de M. De Valavès me faisant faute, c'est à vous que j'ai recours pour faire parvenir cette lettre à Aix. N'ayant rien d'autre, etc.

P. S. J'ai envoyé différentes estampes à M. Thavernier [4], d'après sa demande et sur les instances de M. De Valavès. Il ne m'en a jamais accusé réception. Veuillez lui faire demander par un de vos gens, si elles sont arrivées entre ses mains, comme j'en suis certain, je vous en serai fort obligé, vous priant de me pardonner ce nouvel embarras.

[1] Voy. les *Mémoires de Bassompierre*, tom. II, p. 501 et suiv., édit. de Cologne, 1665. Cet ambassadeur était arrivé à Londres le 7 octobre 1626 et avait réussi en effet dans sa négociation.

[2] C'est là un de ces traits qui auraient semblé au bon Lafontaine,

Bien dignes d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle !

[3] Michel Mierevelt, peintre hollandais, célèbre surtout par ses portraits. Il était né à Delft en 1568, et y mourut en 1641. On cite comme ses chefs-d'œuvre les portraits en petit sur cuivre de Guillaume-Maurice Premier, de Philippe et de Frédéric-Henri de Nassau. Sandrart, son historien, évalue le nombre de ses ouvrages à plus de dix mille. Il est question de lui dans une lettre du 11 avril 1612, adressée par D. Baudius à Rubens. *Bibl. de Bourg.*, Ms. 5724, p. 50.

[4] Peiresc avait fait obtenir à Rubens un privilége pour la vente de ses gravures en France. Voyez à ce sujet la lettre I de ce recueil. L'envoi fait à M. Thavernier se rapporte sans doute à cet objet.

XXXII.

D' Anversa, il 19 di novembre 1626.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Io mi trovo in perplessità di respondere a V. S., non havendo alcun soggietto degno della sua cognitione, perchè questa corte è queta più che mai, senza mutation alcuna, trattenendosi

tuttavia il sig. marchese a Duynckerque, urgendo con gran pressa l' apparato navale, et siccome io credo per dar sospetto agli Inglesi, la cui armata quì si tiene per certo esser ritornata in dietro maltrattata da temporali. Mi meraviglio che gli Inglesi ardiscono d' usar tante rapine de navi et altri oltraggi a la Francia, senza pensar che sono soggietti ancor essi alle *represaille*, come giustamente gli è reso il *quid pro quo* [1]. Si devono fidar nelle lor forze maritime y nel beneficio di natura della lor isola. Del resto io credo che si trovarebbono intricati a sostentar la guerra contro la Spagna y Francia insieme. Questa staggione tanto grizzolosa non mi par a proposito per la negociatione del mareschal de Bassompierre; benchè se ne spera ogni bene, pur si tiene per certo che il re d' Ingliterra non voglia ammettere di novo alcuno degli Francesi già cacciati, ne vescovo, ne religiosi. L' impresa sopra l' Esclusa è stata seguitata d' una cosa tutta diversa, perchè si è concertato un trattato di essemtione di guerra, come fu a tempo della tregua tra gli habitanti della Sclusa, Casante e villaggi circonvicini, et de Brughes con gli territorii confinanti, che non usaranno hostilità tra di loro y potranno contrattar [2] liberamente. Questo accordo è stato inopinato et ha parso strano a tutti. Quì non sappiamo cosa alcuna toccante le difficultà che V. S. mi scrive del canal novo, ansi si crede per certo che s' avanza il lavoro con incredibile diligenza. Del successo mi rimetto al fine, ma fin adesso si tiene per certo che riuscirà, et si spera di far ben presto la prova, dandogli l' emissario inanzi, se si puliranno i margini. In Ollanda si dice et si stampa che questa cosa non haverà effetto, ansi ch' ella è impossibile, doppo che hanno tentato invano d' impedirla. E vero che gli villani di novo fanno il diavolo in Allemagna, essendo stati quasi d' accordo col imperatore, e il Mansfelt è penetrato di novo nella Slesia, et si dubita che il Gabor Bethlem col Turco vogliano correre adosso a l' imperatore; ma la stagione è hormai tanto avanzata che non si farà gran cosa per quest' anno. Pare, si come alcuni

scrivono, che le imputationi del ducca di Vandosme non riescono tanto enormi, come si credeva da principio. Certo se questa caballa non è stata di si mala intentione, come si sparse la voce et si publicò in stampa, in persona del re, il sig. cardinal di Richelieu si sarà tirato un gran odio adosso, ne secondo il parer mio lui deve per l' avenire fidar molto de Monsieur o di altri principi, maltrattati non solo di priggionia, ma aspersi d' eterna infamia. Il Processo del Chalais [3] mi è stato gratissimo e il stimo una cosa curiosissima, ma veramente non corrisponde al apparenza esteriore del negocio; io non ho potuto per mezzo d' altri arrivar a queste particolarità. Non c' è nova ancora della flotta del Perù, la cui tardanza ci mette quì in gran timore, perchè senza l' arrivo di quella non potiamo sperar cosa buona, ansi ogni gran disordine per mancamento di paghe. Ne havendo altro bacio a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani et mi raccomando nella lor buona gracia di verissimo cuore.

P. S. Mi piace in estremo l' essempio severo della giustizia del re contro gli duellanti. Le caracche di Goa sono nel porto della Courogna nella costa di Gallicia.

Non occorrerà che V. S. si pigli l' incommodo di scrivermi per il spacio di tre settimane, perchè m' è sopraggiunta occasione di far un viaggietto che mi trattenerà per un mese in circa, et in quel mentre mi raccomando nella solita sua buona gracia, et le prego dal cielo ogni felicità e contentezza insieme col suo sig. fratello.

[1] A Bordeaux.

[2] Del commercio libero non posso affirmar sicuramente, ma il primo è verissimo, e io credo ancor questo.

[3] Che V. S. mi ha fatto gracia di mandare.

Traduction.

Anvers, 19 novembre 1626.

Rubens au même,

MONSIEUR,

Je suis embarrassé pour vous répondre, n'ayant rien de bien digne de votre curiosité pour le moment, car il n'y a rien de plus tranquille et de moins changeant que cette cour. Toutefois M. Spinola ne quitte pas Dunkerque, où il fait hâter les travaux de marine. Il n'a pas d'autre but, à mon avis, que d'inquiéter les Anglais, dont la flotte s'est retirée, à ce qu'on affirme, après avoir essuyé de fortes avaries par les mauvais temps. Je m'étonne que les Anglais aient la hardiesse d'exercer contre les navires français tant de rapines et tant d'outrages, et qu'ils ne pensent pas aux représailles auxquelles ils s'exposent aussi, et qu'ils ont justement éprouvées suivant le *quid pro quo* [1]. Ils se fient assurément dans leurs forces navales et dans la situation naturelle de leur île. Je crois au reste qu'ils se trouveraient fort à la gêne, s'ils devaient soutenir la guerre contre la France et l'Espagne réunies.

Cette saison tant brumeuse ne me semble point favorable aux négociations du maréchal de Bassompierre. Malgré les succès qu'on en espère, il paraît certain cependant que le roi d'Angleterre persiste à refuser le retour des Français déjà expulsés; il ne prétend admettre ni l'évêque ni les religieux.

L'entreprise tentée contre l'Écluse a été suivie d'une affaire bien différente. Les habitants de l'Écluse, de Cazan et des villages circonvoisins, de Bruges et de tout le territoire limitrophe, ont fait ensemble un accord, touchant l'exemption de la

guerre, ainsi qu'on le pratiquait au temps de la trêve, et ils se sont engagés à faire cesser entre eux les hostilités et à continuer[2] librement leur commerce. Cet accord imprévu a semblé étrange à tout le monde [3].

Nous ne savions rien de la difficulté dont vous me parlez à propos du nouveau canal, on affirme au contraire que les travaux sont poussés avec une activité incroyable. Quant au succès, j'attends la fin, mais jusqu'ici on assure qu'il réussira; et l'on espère en faire bientôt l'essai, en donnant un libre passage aux eaux, dès que le lit sera nettoyé. On dit en Hollande et l'on imprime que tout cela n'aura pas d'effet, que c'est même une chose impossible, quoiqu'ils aient essayé en vain de l'empêcher.

Il est vrai que les paysans, après avoir été presque d'accord avec l'empereur, font encore une fois le diable en Allemagne, et que Mansfelt [4] a de nouveau pénétré dans la Silésie. On craint que Gabor Bethlem et le Turc ne viennent attaquer l'empereur par derrière; mais la saison est maintenant trop avancée pour que l'on fasse grand'chose cette année.

Il paraît, si l'on en croit certaines correspondances, que les accusations à la charge du duc de Vendôme sont moins énormes qu'on ne le croyait d'abord [5]. Assurément si cette cabale n'a pas eu les intentions coupables que la voix publique et la presse lui ont prêtées envers le roi, M. le cardinal de Richelieu aura excité contre lui-même une bien grande haine, et il ne devra plus, à mon avis, se fier beaucoup pour l'avenir ni à Monsieur, ni aux autres princes qu'il a si fort maltraités, non seulement en les jetant dans les fers, mais en les couvrant d'une éternelle infamie.

Le *Procès de Chalais* [6] m'a été fort agréable. C'est une affaire que je trouve extrêmement curieuse, quoique tous les détails ne répondent pas à l'apparence qu'elle avait. Il m'a été impossible de connaître toutes ces particularités par le moyen d'autres personnes [7].

On n'a point encore de nouvelles de la flotte du Pérou, dont la lenteur inspire ici les plus vives inquiétudes, puisque, si elle n'arrive point, nous n'avons rien de bon à espérer, le défaut de paye pouvant au contraire amener toutes sortes de grands désordres. N'ayant rien d'autre, etc.

P. S. L'exemple sévère de la justice du roi contre les duellistes me plaît extrêmement. Les caraques de Goa sont au port de la Corogne sur la côte de Galice.

Vous pourrez, Monsieur, ne pas vous donner la peine de m'écrire pendant trois semaines, car il m'est survenu l'occasion de faire un petit voyage qui durera environ un mois, pendant lequel je me recommande à votre bonne grâce habituelle, et je demande au ciel pour vous et pour M. votre frère toute sorte de bonheur et de satisfaction.

[1] A Bordeaux. (*Note marg. de Rub.*)

[2] Je ne puis affirmer le fait de la liberté du commerce, mais le premier point est exact et je crois que le second l'est aussi. (*Idem*).

[3] Quand une guerre n'est point nationale, est-il étrange que les peuples cherchent les moyens de s'y soustraire ?

[4] Ernest de Mansfelt, après avoir été catholique dévoué, devint l'un des capitaines protestants les plus redoutés dans la guerre de trente ans. Schiller a idéalisé ce guerrier en lui prêtant un caractère noble et grand. Malheureusement pour le héros et pour le poète, on a des preuves que ce chef protestant vendait son épée à qui lui en donnait un bon prix, et même à l'Union catholique. Voy. le nº 425 de l'Inventaire des archives allemandes, à Bruxelles, dressé par le docteur Coremans.

[5] Le duc César de Vendôme, gouverneur de Bretagne, avait été arrêté le 12 juin 1626, et enfermé au château d'Amboise, comme soupçonné d'être l'un des principaux instigateurs de la conspiration ourdie contre le cardinal, et révélée par Chalais. Richelieu ne consentit pas à lui rendre sa liberté.

[6] Que vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer. (*Note marg. de Rub.*).

[7] Chalais avait été condamné à mort par la chambre criminelle de Nantes, et exécuté le 18 août 1626. Richelieu oubliant qu'il lui devait la révélation du complot tramé contre lui, ne songea qu'à le punir de ce qu'il ne l'avait pas secondé dans ses projets touchant le mariage de Gaston, le frère du roi. Chalais avait été entraîné à ce parti par madame de Chevreuse sa maîtresse, ennemie mortelle du cardinal. Voy. *Histoire du ministère de M. le cardinal de Richelieu*, p. 168 et suiv., in-fol. 1649.

XXXIII.

Di Bruxelles, il 22 di gennaio 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Questa servirà solamente per aviso del mio felice arrivo a Brusselles, non senza molestia però per l' asprezza de' camini y tardità del carro, che finalmente in otto giorni e mezzo ha terminato il nostro viaggio. L' accidente del piede m' accompagnò sino a Peronna, et di poi s' è diminuito a poco a poco et al mio arrivo a Bruxelles è svanito totalmente y per la gracia divina me ne trovo adesso libero affatto. Piaccia al sig. Idio di guardarmi per l' avenire della famigliarità et insidie di questo nemico domestico e confinarlo per conto mio nel limite gallicano. De nove non tratterò adesso, perchè non ho tempo ancora d' informarmene, sendo stato impedito a dissipar una calumnia radicata di tal sorte, per diversi avisi ch' io fossi passato in Inghilterra, nella mente della Serenissima Infante y del sig. marchese, che a gran pena posso confutarla colla mia presenza. E ben vero che il crime non è di lesa maestà, ma si trovò male che a tempo di guerra io fossi andato in un regno nemico senza licenza della padrona [1]. Del resto io ritrovo questa corte tanto quieta e senza garbuglio, come se vivesse in una securissima pace. Del canale si spera bene, ma saprò dire a V. S. qualche particolarità al arrivo di Don Giovanni de Medicis, capo di quella impresa, che s' aspetta d' hora in hora alla corte et è mio amicissimo. Ne havendo altro finirò con baciar a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani, et raccomandarmi nella lor buona gracia di verissimo cuore.

[1] Pur si dispone a risolversi questa nebbia, cominciando a chiarirsi la luce della verità.

Traduction.

Bruxelles, 22 janvier 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Cette lettre n'a d'autre but que de vous faire part de mon heureuse arrivée à Bruxelles, non sans peine toutefois, à cause du mauvais état des chemins et de la lenteur de notre voiture, qui a mis huit jours et demi pour achever ce voyage. Le mal qui m'était survenu au pied m'a accompagné jusqu'à Péronne. Depuis il s'est affaibli peu à peu, et en arrivant à Bruxelles il avait disparu tout à fait. Je m'en trouve aujourd'hui entièrement délivré, grâce à Dieu. Puissé-je à l'avenir être à l'abri des familiarités et des embûches de cet ennemi domestique et l'avoir laissé pour mon compte à la frontière de France [1] !

Je ne vous apprendrai d'ici aucune nouvelle, n'ayant pas eu encore le loisir de m'en informer. Je suis occupé à détruire une calomnie qu'on a pris soin de répandre contre moi. Si l'on en croit mes ennemis, j'aurais fait un voyage en Angleterre. Et ils ont enraciné si bien cette idée dans l'esprit de la Sérénissime Infante et de M. le marquis, que ce n'est pas trop de ma présence pour les confondre [2]. Ce n'est point là, il est vrai, un crime de lèse-majesté, mais on a trouvé peu convenable que je me fusse rendu dans un royaume avec lequelle nous sommes en guerre, et que je l'eusse fait sans la permission de notre souveraine maîtresse.

J'ai retrouvé du reste cette cour dans un état d'ordre et de quiétude toujours aussi grand que si nous vivions au milieu des sécurités de la paix. On espère toujours merveille du canal,

mais pour vous en dire quelques particularités, j'attendrai l'arrivée de don Juan de Médicis, conducteur de l'entreprise. On l'attend d'un moment à l'autre à la cour, et c'est un de mes grands amis. N'ayant rien d'autre, etc.

[1] Cet ennemi était la goutte, dont Rubens était souvent incommodé, et qui fut même la cause de sa mort.

[2] Pourtant le nuage commence à se dissiper, et la lumière de la vérité brille de nouveau. (*Note marg. de Rub.*).

XXXIV.

D' Anversa, il 28 di gennaio 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Diedi a V. S. parte col ordinario passato del mio felice arrivo a Brusselles, et adesso per la gracia divina mi ritrovo in Anversa a ristorarmi colla quiete degli disaggi patiti. Di novo habbiamo poco o niente; mi sono però informato del canale, che cessa alquanto per adesso per la crudel staggione di verno, sendo il gelo eccessivo, che rende il terreno impenetrabile al ferro. Del resto l' opera è molto avanzata e se ne spera, secondo che posso intendere, ogni buon successo. Ne si para quì il dissegno della Serenissima Infante y del sig. marchese, ma vogliono condurre un' altro canale dalla Mosa verso Herentals e derivarlo in un fiumicello, che si viene rendere nella città d' Anversa. Questo concetto è nobile e di gran conseguenza, et al mio giudizio, come ho scritto a V. S. altre volte, questo canale sarà il suggetto e palestra per molti anni della guerra di Fiandra. E perchè bisogna farlo a mano armata servirà per impiego et essercitio dell' essercito reggio, e la quantità di

trincere, ridutti e fortezze che bisogneranno per munirlo contro nimici, sarà propria per alloggiar e distribuir la soldatesca, con minor molestia delle città e villaggi [2]. Questo è un temperamento fra l' ocio y la guerra offensiva, la qual è di grandissima spesa y fatua et di poco frutto contro populi tanto potenti e ben muniti per arte e natura. Questo è quanto io ho da dire per adesso, e per fine bacio a V. S. e al sig. suo fratello con tutto il cuore le mani et di vero affetto mi raccomando nella lor buona gracia.

P. S. Non mancherò di mandar a V. S. colla prima commodità quel libro della casa de Linden et la servirò molto voluntieri in ogni altra occorrenza del suo servicio.

[1] Nel proprio sito dove questo canale sbocca nella Mosa, y sarà come una continuatione d'un istesso canale. (*Nota marg. di Rub.*).

[2] *Erunt tanquam castra æstiva et hiberna.* (*Idem*).

Traduction.

Anvers, 28 janvier 1627.

Rubens au même.

Monsieur,

Je vous ai annoncé par l'ordinaire passé mon heureuse arrivée à Bruxelles, me voici maintenant, grâce à Dieu, à Anvers, où je me remets de toutes mes fatigues au moyen d'un peu de repos. Jusqu'ici peu ou point de nouvelles. Je me suis pourtant informé des travaux du canal. Les rigueurs de l'hiver les ont fait cesser pour le moment. Il a gelé si fort que la terre est devenue impénétrable au fer. L'ouvrage est néanmoins fort avancé, et selon ce que je puis comprendre, on compte beaucoup sur le succès. Mais le projet de la Sérénissime Infante et de M. le marquis, ne s'arrête pas là, ils veulent creuser un

autre canal [1], depuis la Meuse jusqu'à Herenthals et le faire dériver dans une petite rivière qui se rend à Anvers. C'est là un projet noble et dont les conséquences sont incalculables. Je suis persuadé, comme je vous l'ai écrit maintefois, que ce canal sera bien des années encore le sujet et le théâtre de la guerre de Flandre. Et comme il faut le faire à main armée, on trouvera ainsi l'occasion d'employer et d'exercer les soldats du roi. Les retranchements, les redoutes et les forteresses indispensables pour la défense viendront fort à propos servir de logement et de garnison aux troupes, au grand soulagement des villes et des campagnes [2]. C'est un terme moyen entre l'inaction et la guerre offensive qui coûte beaucoup trop cher, outre qu'elle serait extravagante et peu profitable contre un ennemi si puissant et si bien défendu par l'art et par la nature. Voilà tout ce que j'ai à vous apprendre pour le moment.

P. S. Je ne manquerai pas de vous faire tenir à la première occasion ce livre de la maison Linden [3], et je me ferai un plaisir d'être à votre service en toute autre circonstance.

[1] A l'endroit même où ce canal débouche dans la Meuse, et ce sera en quelque sorte la continuation d'un même canal. Voy. la note I, p. 59. (*Note marg. de Rub.*)

[2] Ils pourront, l'été comme l'hiver, servir au campement des troupes.

[3] Ouvrage de Butkens cité plus bas.

XXXV.

Di Bruxelles, il 18 di febraio 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Non potetti scrivere a V. S. la settimana passata per esser in viaggio, e trovandomi poi a Brusselles non potetti ottenere le lettere de Pariggi, si non di ritorno d' Anversa, troppo tardi per rispondere. Ringracio V. S. per le nove ch' ella mi dà colla sua gratissima del quattro di questo, benchè le sono

cattive per noi. E ben vero che già si ebbe questo aviso con molta velocità, e si stima il danno[1] grandissimo, tanto del re di Spagna quanto de' particolari, che però non si pò saper di certo, poichè le lettere sono perite insieme colla robba. E cosa notabile che sendo state quelle caracche due mesi in salvamento, si sono buttate a perdere di questa staggione tempestosa, e al mio giudicio è più insoffribile l' ignominia di un consiglio così fatuo che la perdita istessa. La risolutione degli signori Notabili di tener si grossa armata sempre in pronto mi par fondata nella sicurtà e dignità del regno de' Francesi; ma noi troviamo per esperienza quanto sia difficile di rimettere la militia marinesca, potendo appena a Duynkerque con tutta la diligenza del marchese armare e mantenere una picciol flotta di poche navi, che pur fa grandissimi effetti. Pare che l' accomodato tra Francia e Inghilterra non sia tanto *in proclivi,* quanto si pensava alla mia partenza de Pariggi. Pur io non posso credere che si venirà a rottura, perchè sarià troppo per l' Inghilterra d' haver la guerra colla Spagna e Francia in un medesimo tempo. Io mi sono informato particolarmente del sig. Don Giovanni de Medicis istesso, ch' è soprastante general del opera del nostro canale, il cui sucesso lui tiene per infallibile, e io penso potersi credere sicuramente a lui, il qual è cavagliero giudiciosissimo e di grandissima esperienza in simil cose. Egli mi ha mostrato il dissegno accuratissimo y tutta la pianta dell' opera. Questo non è un taglio del Rheno o della Mosa ne derivatione d' un fiume nel altro, come si credeva, ma una fossa nova serrata de chiuse alle sue estremità, da Rynbercq per Gueldres sino a Venloo, che sarà navigabile y receverà la sua adacquatione al mezzo d' un fiumicello chiamato il Neers vicino a Gueldres. L' ingegno è mirabile, perchè la fossa si va alzando in mezzo e rilevata sopra il livello del Rheno da 25 piedi, et essendo il Rheno più alto della Mosa de 32 piedi in circa, il detto canale si alza sopra la Mosa da 60 piedi in circa, di maniera che resta per le sue chiuse quasi

sospeso in aria, y viene cibato nella sua maggior altezza del detto fiumicello, de maniera che le barche monteranno e scenderanno per le chiuse dalle due estremità e passaranno andando et venendo dal Rheno alla Mosa. Questa opera è molto avanzata, e in un medesmo tempo si va fortificando a furia de mani militari de forti e ridutti, et è da Rhinbercq a Gueldres ridotta a buon termine, y dell' altra banda molto avanzata. Tutto il spacio si stende ad otto leghe, facendo una linea augulare et incurva per evitare alcuni monti che impediscono la linea retta che sarebbe fra gli suoi termini assai più brevi. Si sono nominati alcuni commissari e ingegneri per ricognoscere il sito [2], da continuar questo canale da Venloo sino ad Herenthals, onde poi per beneficio naturale scorre un fiumicello navigabile, ma stretto, y solo capace de barchette piccole sino ad Anversa. Vogliono veder se si potrebbe ajutar coll'arte la natura e levar gli ostacoli, che presuppongono alcuni siano tra Venloo et Herenthals, de che si saprà la certezza al ritorno de' detti commissari. Ne havendo altro per adesso, mi raccomando col solito affetto nella buona gracia di V. S. et del sig. suo fratello, augurando ad ambedue del cielo ogni felicità e contentezza.

P. S. Ringracio V. S. per il libro che V. S. mi dice aver consignato a M. de la Mothe per mio conto, ne mancarò al primo mio arrivo in Anversa mandar a V. S. quello della casa Van den Linden.

La calumnia del viaggio mio in Inghilterra si dissipò finalmente come la nebbia al sole, et mi trovo colla gracia divina e la mia innocenza nella solita buona gracia de' padroni, che si sono scusati meco di questo suspetto, fundato in diversi avisi da tutte le parti.

Supplico V. S. sia servita di dar buon e sicuro ricapito alla inclusa per il sig. consigliero de Peiresc.

[1] Si stima però all' ingrosso in quattro millioni.

[2] Hieri l' altro partì il S. don Giovanni di Medicis istesso a questo effetto.

Traduction.

Bruxelles, 18 février 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Je n'ai pu vous écrire la semaine dernière, à cause d'un voyage que j'ai fait, et depuis m'étant rendu à Bruxelles, il ne m'a été possible d'avoir les lettres de Paris qu'à mon retour à Anvers. Il était trop tard pour vous répondre. Je vous remercie des nouvelles que votre agréable lettre du 4 de ce mois m'a apportées, malgré ce qu'elles ont de mauvais pour nous. Il est bien vrai qu'on en a eu avis avec une promptitude extrême, et l'on porte à une somme considérable la perte [1] essuyée tant par le roi d'Espagne que par les particuliers. Pourtant on n'a pu savoir rien de positif, puisque les lettres ont péri avec tout le reste. Chose remarquable! Ces caraques ont été pendant deux mois à l'abri de tout danger, et dans cette saison de tempêtes elles sont allées courir à leur perte; aussi je trouve la honte d'une action si extravagante, bien plus insupportable que la perte elle-même.

La résolution prise par messieurs les Notables d'entretenir une armée si nombreuse toujours prête, me semble tout à fait d'accord avec la sécurité et la dignité de la France [1]. L'expérience nous a appris combien il est difficile de rétablir nos forces navales. A peine toute la diligence du marquis a-t-elle pu parvenir à armer et à maintenir à Dunkerque une petite flotte de quelques vaisseaux, qui produit pourtant les meilleurs effets.

L'accommodement entre la France et l'Angleterre ne sem-

ble pas encore aussi prochain, qu'on le pensait à mon départ de Paris. Je ne puis croire cependant qu'on en vienne à une rupture, car ce serait trop pour l'Angleterre d'avoir sur les bras l'Espagne et la France en même temps.

J'ai pris des informations particulières auprès de don Juan de Medicis lui-même, qui est surintendant général pour les travaux de notre canal. Il regarde le succès comme infaillible, et je crois pouvoir me fier à lui, car c'est un homme d'un jugement solide et d'une grande expérience dans ces matières. Il m'a fait voir le dessin très-soigné et le projet de toute l'entreprise. Ce n'est pas une coupure du Rhin ou de la Meuse ni la dérivation d'une rivière dans l'autre, ainsi qu'on le croyait, mais bien un nouveau canal fermé par des écluses à ses extrémités, depuis Rynbergh par Gueldres jusqu'à Venloo, lequel sera navigable et sera alimenté au moyen d'une petite rivière qu'on appelle le Neers auprès de Gueldres. C'est un admirable projet que ce canal, qui va en s'élevant vers le milieu et qui dépasse de 25 pieds le niveau du Rhin. Or, le Rhin étant plus élevé que la Meuse d'environ 32 pieds, notre canal est donc plus élevé que ce dernier fleuve d'environ 60 pieds, et au moyen de ses écluses il reste pour ainsi dire suspendu en l'air, et se trouve alimenté par la rivière de Neers à son point le plus élevé; de manière que les bateaux pourront monter et descendre des deux extrémités par les écluses, et qu'ils pourront passer du Rhin à la Meuse et réciproquement. Le travail est fort avancé et on le fortifie en même temps de retranchements et de redoutes, auxquels les soldats travaillent avec opiniâtreté. Depuis Rynberg jusqu'à Gueldres l'ouvrage est en bon point; de l'autre côté, il est aussi fort avancé. Tout l'espace comprend environ huit lieues, et forme une ligne angulaire, ou plusieurs courbes, à cause des montagnes qui ont empêché qu'on ne suivît la ligne droite, laquelle eût été bien plus courte cependant. Des commissaires et des ingénieurs ont été nommés pour lever le plan[3] du pays, à l'effet de continuer le

canal depuis Venloo jusqu'à Herenthals, car en cet endroit on trouve la source naturelle d'une petite rivière, navigable quoique assez étroite, et qui n'est capable de porter que de petits bateaux jusqu'à Anvers. On veut voir si l'art ne pourra point aider la nature et s'il sera impossible de lever les obstacles qu'on suppose exister entre Venloo et Herenthals, toutes choses qu'on saura positivement au retour des commissaires. N'ayant rien d'autre pour le moment, etc.

P. S. Je vous remercie du livre que vous m'annoncez avoir remis pour moi à M. de la Mothe. Je ne manquerai point à mon arrivée à Anvers de vous envoyer celui de la Maison Linden [4].

Enfin la calomnie de mon voyage en Angleterre s'est dissipée comme les nuages devant le soleil. Et je me retrouve, grâce à Dieu et grâce à mon innocence, encore favorisé de la bienveillance des maîtres qui se sont excusés envers moi d'un soupçon auquel des avis arrivés de tous les côtés donnaient un certain fondement.

Je vous prie de donner vos bons soins à l'envoi de la lettre ci-incluse pour M. le conseiller de Peiresc.

[1] On l'estime pourtant en gros à la somme de quatre millions.
(*Note marg. de Rub.*).

[2] Voir à ce sujet l'énergique tableau de ce qu'était la France et de ce qu'elle pouvait devenir, présenté par Richelieu à l'assemblée des Notables, réunie aux Tuileries le 2 décembre 1626. Il y eut unanimité pour lui accorder toutes ses demandes. Dans son *Testament politique,* le grand ministre a reproduit avec des développements dignes de son génie, les moyens qu'il voulait mettre en usage pour consolider la force et la grandeur de la France. Le soin des affaires extérieures l'empêcha d'accomplir tous ses projets, mais par bonheur pour le royaume, il y eut plus tard un Colbert pour les comprendre et les exécuter. Voy. *Hist. du ministère du cardinal De Richelieu,* p. 182, et *Mém. pour l'hist. du card. De Richelieu,* par Aubery, t. I, p. 288.

[3] Le seigneur don Juan de Médicis lui-même est parti avant hier pour cet objet. (*Note marg. de Rub.*).

[4] *Annales genealogici familiæ de Lynden.* Antver. 1626, in-f°. Voy. Foppens, t. I, p. 175.

XXXVI.

D' Anversa, il 9 d' aprile 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Due corrieri hanno mancato a portarmi delle sue nove, che spero non sia per altra causa che di sua commodità. È la stagione poco opportuna alla nostra corrispondenza, avocando l' animo a cose più necessarie et de maggior concetto. Quì nulla habbiamo di novo, anzi stiamo in una tranquillità straordinaria, benchè si crede che s' andarà in campagna a suo tempo, ma non pensiamo sin adesso de che banda si potrà attaccar gli nemici, per averne buon mercato. Il straordinario di Spagna, arrivato avanti hieri, ha portato la verificatione della suppressione del decreto, et insieme le polici[1] di paga a Genovesi e Portoghesi, et ancora gli fucilieri. Questa provisione era necessaria, senza la quale eravamo ridotti a tal estremità, che s' andavan tassando gli ministeri et officieri reggii, ciascuno secondo le sue facultà, a far un imprestito al re di certa summa di contanti, per pagar la soldatesca, per evitar ogni disordine che poteva nascere d' una tal penuria. Tutti gli negocianti di questa piazza si sono rallegrati in estremo colla annulatione del decreto, onde dependeva la lor ruina. Ne avendo altro bacio a V. S. e al sig. suo fratello con tutto il cuore le mani.

[1] *Polici* pour *polizze*.

Traduction.

Anvers, 9 avril 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Voilà deux ordinaires passés sans que je reçoive de vos nouvelles. Je me plais à croire que ce silence n'a pas d'autre cause que la commodité de vos affaires. La saison est peu favorable à notre correspondance et force l'esprit à se tourner vers des objets plus utiles et d'une plus grande importance. Nous n'avons rien de nouveau ici, nous vivons même dans une tranquillité inconcevable, bien que l'on pense que nous commencerons la guerre au premier moment favorable. Mais on ignore jusqu'ici de quel côté on pourra attaquer l'ennemi pour en avoir bon marché. Le courrier extraordinaire d'Espagne arrivé avant-hier a apporté la vérification de la suppression du décret [1], ainsi que les ordonnances de payement pour les Gênois et les Portugais, et aussi les fusiliers. Cette provision était nécessaire, et nous étions sans elle réduits à une telle extrémité, que les ministres et officiers du roi avaient commencé à se taxer eux-mêmes, selon leurs moyens, afin d'avancer à Sa Majesté le prêt d'une certaine somme destinée à payer les troupes. On n'avait pas trouvé d'autre mesure pour éviter les désordres que pouvait faire naître un si grand besoin. Tous les négociants de notre ville ont été transportés de joie en apprenant la suppression du décret, qui pouvait causer leur ruine. N'ayant plus rien d'autre, etc.

[1] Malgré toutes les recherches, nous n'avons rien trouvé qui eût rapport à ce décret. A la manière dont Rubens en parle, on dirait qu'il était question d'un emprunt forcé.

XXXVII.

D' Anversa, il 19 d' aprile 1627.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

Veramente mi manca soggetto questa volta per scrivere a V. S. qualche cosa che possa dargli gusto, sendo le cose quietissime per tutto, eccetto che si dice che gli Stati habbino avuto qualche impresa sopra Breda, con qualche invigillanza per di dentro; ma non sono sin adesso scoperti alcuni indici apparenti, se non che si sono rinforzati gli presidii et radoppiate le guardie; a me pare difficile di sorprendere una città guardata da cinque milla soldati. Ho inteso da un' amico, che venne l' altrhieri da Ollanda, che sono ivi gli ambasciatori di Polonia e Svetia, come V. S. mi scrisse, per aggiustar le loro differenze toccante il commercio, colla interventione di questi Stati, et che similmente il sig. Aertsens andava in Francia, per intromettersi al accomodamento tra Francia e Inghilterra, per rinovar la loro confederazione con quella corona, con intentione però di scanzellare un' articolo solo, che gli parea pregiudicioso alla lor libertà. Tutto questo V. S. saprà meglio di me. Spero che V. S. havrà a quest' hora ricevuto il libro della Famiglia Lindense; se fosse altrimenti, io crederei che fosse perso per il carrettiero, e sarebbe obligato a rifar il danno. Mi dispiacce non poter mandar questi fagotti [1] per via del nostro sig. ambasciatore, perchè io sto in Anversa, ne posso sapere quando la sua suocera o cogniato hanno commodità d' inviar qualche cosa a S. Sig, et il corriero non portarià pachetti di si gran volume gratis, ancorchè fossero soprascritti

al sig. ambasciatore. Ne havendo altro per questa volta, per fine mi raccomando nella buona gracia delle signorie vostre, e di vero cuore le bacio le mani.

[1] *Paquets.* (*Nota marg. di Rubens*).

Traduction.

Anvers, 19 avril 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Je n'ai en vérité pour cette fois rien de bien intéressant à vous écrire. La tranquillité règne partout. On dit bien que les États ont essayé un coup de main sur Breda, au moyen des intelligences qu'ils avaient dans la place, mais il n'y en a eu jusqu'ici aucun indice apparent, sinon que les garnisons ont été renforcées et les sentinelles doublées. Il me semble bien difficile de surprendre une ville défendue par cinq mille soldats. Un de mes amis, arrivé de Hollande avant-hier, m'a rapporté que les ambassadeurs de Pologne et de Suède y sont maintenant, ainsi que vous me le dites, pour terminer leurs différends commerciaux avec l'intervention des États. Il m'a dit aussi que M. Aertsens [1] se rendait à Paris, pour s'entremettre dans les accommodements entre la France et l'Angleterre, et renouveler l'alliance des États avec cette puissance; mais qu'il avait toutefois l'intention d'en modifier un seul article, qui paraissait préjudiciable à la liberté de la Hollande. Mais vous saurez tout cela mieux que moi.

J'espère que vous avez reçu maintenant le livre de la Maison Linden, sinon je le croirais perdu par le messager, qui serait donc obligé de vous indemniser de votre perte. Je regrette de ne pouvoir point me servir pour tous ces paquets du couvert de

notre ambassadeur. A Anvers où j'habite, il m'est impossible d'être informé des occasions que son beau-frère ou sa belle-sœur peuvent avoir, pour vous envoyer quelque chose; et d'ailleurs le courrier ne prendrait pas gratis des paquets de cette dimension, même à l'adresse de l'ambassadeur. N'ayant rien d'autre, etc.

[1] Ame damnée de la maison d'Orange, habile diplomate et profond politique, Aertsens naquit à Bruxelles en 1572. La Belgique, dit M. Goethals, eut à déplorer l'alliance formidable qui se fit entre le génie de Maurice et de Frédéric-Henri, et le talent de François Aertsens. Voy. le tom. IV des *Lectures*.

XXXVIII.

D' Anversa, il 22 d' aprile 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Io sono debitore di risposta a due lettere di V. S. degli 2 et 16 di questo mese, perchè la settimana passata havendo per certi negozi differito di scrivere sino verso la sera, mi sopragiunsero inevitabili impedimenti che per forza mi fecero manchar al debito mio. Mi trovo con obligo grande verso V. S., per tanti regali de libri esquisiti ch' ella mi manda di continuo. Ho ricevuto la Bibliotheca degli autori Tipografi di Francia, che non ho potuto leggere ancora per certi divertimenti, y la Declaratione del re...[1] et ricevo all' instante. Per l' uno e l' altro bacio a V. S con tutto il cuore le mani. Il pacquetto del sig. de Peyresc ho ricevuto nel piego del sig. ambasciatore, che mi è stato gratissimo per veder resuscitato quel amico, e la sua curiosità rediviva nelle antichità, particolarmente de' camei et medaglie, poichè mi scrive una lettera copiosissima, ripiena di bellissime osservationi nove in quella materia, che mi ha ricreato grandissimamente; ne mancarò di risponder-

gli colla prima opportunità, non potendolo far così de repente per servirlo come conviene, y pagarlo della medesima moneta. Le lettere ivi incluse ho ricapitato in mano propria, dove appartenevano. Io spero che V. S. haverà ricevuto adesso il libro della Famiglia Lindense, poichè io l' ho consignato a Anthoine Souris[2] in mano propria, et hoggi ancora saprò di lui, donde manca che non sia ricapitato sin adesso. La via del sig. ambasciatore per assicurar et facilitar la nostra corrispondenza è ottima, mentre che il gentilissimo M. della Mothe si voglia pigliar l' assonto di gerulo[3] delle nostre permutationi, che del resto mi fiderò poco nella stracurataggine de' servitori in case grandi. — Hora veniamo al soggietto delle lettere di V. S. Primo il discorso di V. S., sopra la necessità[4] et inopia generale de' principi, non solo d' Europa, ma quasi di tutto il mondo, è di gran consideratione, et mi è passata infinite volte per il pensiero, perchè par incredibile che tutti gli re christiani siano in un medesmo tempo ridotti a tal estremità, d' esser non solo indebitati et impegnate le lor intrate, ma in termino di poter trovar a pena novi espedienti, per mantenersi alquanto in alena et per prolongar il credito tanto attenuato che pare possa durar poco. Con tutto ciò supplico V. S. sia servita di credere che non gli scrivo temerariamente, et che gli artifici di questa corte non sono per noi, ma per il volgo. Et che il partito[5] novo contratto con Genovesi e Luchesi è certo e securo, del quale potrò scrivere a V. S. le particolarità delle assegnationi, e che dobbiamo pagarle in questa città, se fossimo del mestiero, ma non dubito punto che V. S. se ne sarà chiarita *post data* della sua del 16, poichè non si pò fingere ne occultar un negocio che deve passar per tante mani. Con questo partito è annullato il decreto o forse per qualche anno differito. Certo se io fossi uno di cotesti negociatori io mi contenterei d' esser minacciato, senza aspettar il colpo. Si ha preso in Spagna un modo stravagante per evitar la totale ruina di que' regni impendente, per *los quartos de billion,* che

si sono abbassati de tre quarti della lor valuta, con promessa che fra quattro anni gli possessori saranno rimborsati della entiera valuta, che posso credere difficile [6], e a dir vero io non ho visto ancora la publicatione. Ma per tornar alla penuria de' principi io non posso immaginarmi altro, se non che le ricchezze del mondo devono esser ripartite nelle mani de' particolari, et che la povertà publica è causata di questo, siccome un fiume benchè grandissimo, diviso e ridotto in più rivoli, resta a secco. Oltra che l'economia di quasi tutti gli principi è tanto mala, e si inveterato è il disordine che difficilmente si pò rimettere in buon stato, come un mercante o qual si voglia padre di famiglia, *cuivis rationes semel sunt perturbatæ, raro emergit, sed æris alieni ponderi succumbens pessumdatur,* crescendo a proportione della imminutione del credito parimente la grandezza dell' usura. Certo è che gli decreti passati fatti dal re di Spagna, *moderando fœnori,* hanno mantenuto alquanto in vita questa monarchia, perchè si computava l' usura [7] a ragione di 30 et 40 per cento, e davantaggio in tempo di necessità. Toccante quello che V. S. mi scrive che l' opera del canale sia totalmente disperata et abbandonata, la supplico volermi credere che tal nova non habbiamo per di quà. È ben vero che è stato sospeso il lavoro di qualche tempo per gli freddi et giacci, che sono stati terribili questo inverno, et ancora per mancamento di danari. Sono però qualche tre settimane, che un commissario delle finanze levò di questa città buona somma de contanti a quella volta, ne credo che quegli di Lieggi faceranno adesso alcuna minima oppositione a questa impresa [8]. Io ci trovo una difficultà che gli cussi o chiuse inferiori, che a tempo delle inundationi del Reno staranno sott'acqua, saranno difficile a mantenersi contro l' impeto de' fiumi et a purgar delle immunditie subsidenti; ma il sig. don Giovanni di Medicis mi disse d' haver già premeditato il rimedio a questo inconveniente. Non so però se alcuna nuova difficultà s' offrirà, et perciò bisogna ri-

mettersi al successo : solo posso dire a V. S. con verità, che l' opera si va continuando con molto fervore sin adesso. Del matrimonio del sig. marchese Spinola colla ducquessa d'Aerschot non si è mai parlato, ma penso che voglia dire la ducquessa di Croy[9] della quale fecero mentione gli vostri libelli[10]. Veramente questa è molto amata e rispettata da S. E., e al mio parere, se gli grandi di Spagna si potessero maritare a lor gusto y senza licenza del re, io crederei che già havrebbe seguito l' effetto, ma sino adesso non c' è certezza alcuna, et *ægre capitur annosa vulpes*[11]. Questa voce però si è sparsa per l' equivoco della giovane ducquessa de Croy, herede del stato e figliuola del primo matrimonio del duca de Croy, che fu ammazzato, la quale si è maritata gli giorni passati col marchese de Renthi. Le carezze che monsieur de Thou ha ricevuto a Roma, erano convenienti al merito suo proprio, a la gloria ereditaria di suo padre, et ancora all' urbanità di S. S. Certo mi rallegrerò d' intendere il suo felice ritorno, et se V. S. mi farà l' honore frattanto di mantenermi nella sua memoria e buona gracia colle sue raccomandationi, m' obligherà molto. Che gli Stati d' Ollanda s' intromettono per accommodar le rotture fra Svetia et Danemarcka, lo crediamo tanto più facilmente, che si tiene per certo che faranno il medesimo fra Francia et Ingliterra. Io per me vorrei che tutto il mondo stesse in pace, et potessimo vivere un secolo d' oro in vece di ferro. Non havendo altro finirò con questo voto, baciando a V. S. con tutto il cuore le mani.

P. S. Il nuncio apostolico Mons. Bagni è uno degli miei maggior padroni et amici ch' io ho in questo mondo, che veramente io giudico, e per la phisionomia et modi di fare tanto obliganti, oltra l' altre sue virtù solide, esser un soggetto papabile e degno e capace d' ogni gran fortuna. Le passioni del P. Petau non sono nove in quel ordine, *quæ plerumque spirant merum, pus atque venenum, in omnes quorum virtutibus aut invident aut æmulantur*. Mandarò a V. S. molto volentieri

le stampe degli camei, benchè indegne di luce, come un parto abortivo, insieme colla stampa del canale.

[1] Il y a ici deux mots qu'on ne peut pas lire. On peut cependant remplir cette lacune en mettant : *che ricevo all' instante.*

[2] Anthoine Souris dice che non può esser perso, e che tra pochi giorni aspetta di ritorno il carrettone che lo ha portato.

[3] Nous doutons que ce mot ait été lu bien exactement.

[4] Particolarmente il Turco non ha un quattrino di riserva, et ancora il re Sinese non è in avanza.

[5] Con tutto ciò la provisione di questo partito di duoi millioni e mezzo, è poco per il nostro bisogno.

[6] Pur si tiene per certo.

[7] Questa usura ridotta a 5 per cento monta ad una somma incredibile.

[8] La stampa buona del canale non è comparsa ancora in publico, ne mancherò di scriverne a V. S., conforme alla mia promessa.

[9] Questa donna è dotata di gran bellezza d' animo et di corpore, *et omnibus una omnes surripuit veneres.*

[10] *De bono viduitatis, etc.* Cet opuscule n'est indiqué nulle part au nombre des ouvrages de Dupuy. Mais c'est peut-être d'un libelle envoyé précédemment, que Rubens veut parler.

[11] Il marchese Spinola ha adesso cinquanta sette anni, come lui stesso mi ha detto.

Traduction.

Anvers, 22 avril 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Je vous dois une réponse pour les deux lettres que vous m'avez écrites le 2 et le 16 de ce mois. La semaine passée, quelques affaires m'ayant fait différer ma lettre jusque vers le soir, il me survint alors des empêchements inévitables qui me forcèrent de manquer à ma dette.

Je vous suis extrêmement obligé de l'envoi de tant de livres précieux dont vous voulez bien me gratifier. J'ai reçu la *Bibliothèque des auteurs typographes de France* [1], mais je n'ai pas

encore eu le loisir d'en faire la lecture; et je reçois à l'instant la *Déclaration du roi* [2]. Je vous rends grâce de tout mon cœur pour l'une et pour l'autre. J'ai vu avec le plus grand plaisir par le paquet de M. Peiresc, qui m'est arrivé sous le pli de M. l'ambassadeur, que notre ami est entièrement rétabli et que sa passion pour l'antiquité, et surtout pour les camées et les médailles, semble renaître de plus belle; car il m'écrit une lettre fort longue toute pleine de nouvelles et intéressantes observations sur cette matière, lettre qui m'a causé le plus grand plaisir. Je ne manquerai pas de lui répondre à la première occasion. Je ne puis le faire à la hâte d'une manière convenable. Je veux le payer de la même monnaie.

Les lettres qui étaient incluses ont toutes été remises à leurs adresses. J'espère que vous aurez enfin reçu le livre de la Maison Linden. Je l'ai remis à Anthoine Souris[3] en main propre, et je saurai de lui aujourd'hui même, pourquoi il n'est pas encore parvenu à sa destination.

La voie de M. l'ambassadeur est excellente pour la sécurité et la facilité de notre correspondance, tandis que de son côté l'excellent M. de la Mothe veut bien prendre la charge de commissionnaire[4] pour nos échanges. Pourtant je me défie un peu de l'exactitude des serviteurs de grande maison.

Venons maintenant aux différents points de vos lettres. En premier lieu, votre opinion sur les embarras financiers, qu'éprouvent généralement les souverains, non-seulement en Europe, mais pour ainsi dire dans le monde entier [5], m'a semblé d'une haute importance. C'est une idée que j'ai eue bien souvent. Comment croire en effet que tous les princes chrétiens se trouvent dans le même temps réduits à une telle extrémité? Ils ont des dettes, tous leurs revenus sont engagés, et c'est à peine s'ils peuvent trouver quelques nouveaux expédients pour se tenir un peu en haleine et prolonger leur crédit qui se meurt. Je ne vous écris point tout cela sans réflexion, soyez-en bien convaincu. Les artifices de cette cour ne sont

pas faits pour nous, mais pour le vulgaire. Il est sûr et certain maintenant qu'un nouvel emprunt [6] a été contracté avec les Génois et les Lucquois. Si j'y étais pour quelque chose, je pourrais vous en écrire les conditions particulières et ce que l'on doit payer dans notre ville, mais il n'est pas douteux que vous n'ayez eu des éclaircissements à ce sujet, depuis votre lettre du 16, car une affaire qui doit passer par tant de mains ne peut guère demeurer secrète. Cet emprunt annulle le décret, ou du moins il le diffère peut-être de quelques années. Ah! comme je me contenterais de la menace, sans attendre qu'on me portât le coup, si j'étais un de ces négociateurs! Pour éviter la ruine totale qui menace les royaumes, ils ont pris en Espagne une mesure bien extravagante : les quarts de billion ont été abaissés des trois quarts de leur valeur, et l'on a promis aux détenteurs le remboursement de la totalité dans quatre ans. J'ai bien de la peine à croire que cette nouvelle soit vraie [7], et je dois dire que je n'en ai pas encore vu la publication.

Mais, pour en revenir à la pénurie des souverains, je ne puis me l'expliquer autrement que par la division de la richesse entre les mains des particuliers. De là vient la pauvreté publique. Si vous divisez et si vous réduisez en petits ruisseaux le fleuve même le plus grand, il sera bien vite à sec [8]. Outre cela, presque tous les princes ont un système d'économie si mal organisé, le désordre est si enraciné dans leurs affaires qu'il sera difficile de les remettre en bon état. Un marchand, ou si vous voulez un père de famille, dont les affaires sont une fois dérangées, se relève rarement, mais succombant sous le poids de ses dettes il finit par se ruiner, car le taux énorme de l'usure augmente à mesure que son crédit baisse. Il est vrai que les décrets du roi d'Espagne pour arrêter les progrès de l'usure ont un peu maintenu la monarchie, puisque l'intérêt [9] s'élevait naguère à 30 et 40 pour cent, et même davantage dans les moments de nécessité.

Touchant ce que vous m'écrivez sur l'abandon des travaux

du canal, dont on désespère entièrement, je vous supplie de croire que nous n'avons appris rien de semblable jusqu'ici. Il est bien vrai que pendant quelque temps les travaux ont été suspendus à cause des glaces et de la rigueur du froid, qui a été terrible cet hiver, et aussi à cause du manque d'argent. Un commissaire des finances a pourtant, il y a environ trois semaines, levé une bonne somme de deniers comptants à cet effet dans notre ville, et je ne puis croire que les Liégeois fassent maintenant la moindre opposition à cette entreprise[10].

J'y trouve une difficulté, c'est que les écluses inférieures qui seront sous les eaux dans les inondations du Rhin pourront difficilement se maintenir contre l'impétuosité du courant, et se débarrasser des ordures qui viendront s'y amasser. Mais Don Giovanni Medicis m'a dit qu'il avait imaginé un moyen pour remédier à cet inconvénient. J'ignore s'il se présentera quelque nouvel obstacle, c'est pourquoi il faut attendre la fin. Je puis toujours vous assurer que jusqu'aujourd'hui on continue les travaux avec ardeur.

Du mariage du marquis Spinola avec la duchesse D'Arschot il n'a jamais été question, mais je pense qu'on a voulu dire la duchesse De Croy[11], dont on parle dans vos opuscules[12]. Il est bien vrai que M. le marquis aime et respecte beaucoup cette dame et je crois que si les grands d'Espagne pouvaient se marier à leur goût et sans en demander la permission au roi, il aurait déjà accompli son désir; mais jusqu'ici rien n'est positif, et le vieux renard se voit pris avec peine[13]. La cause de ce bruit, c'est que la jeune duchesse De Croy, héritière de cette maison et fille d'un premier mariage du duc De Croy qui a été tué, vient d'épouser le marquis de Renthi.

L'accueil que M. de Thou a reçu à Rome était dû à son mérite particulier et à la gloire héréditaire de son nom, ainsi qu'à l'urbanité du Saint-Père. J'apprendrai avec plaisir qu'il est heureusement arrivé, et vous m'obligerez beaucoup de me rappeler à son souvenir.

Je crois d'autant plus facilement à l'intervention des États de Hollande entre la Suède et le Danemarck, que l'on donne comme certain qu'ils agiront de même entre la France et l'Angleterre. Je voudrais, quant à moi, que le monde entier fût en paix et que nous pussions vivre au siècle d'or, au lieu du siècle de fer. N'ayant rien d'autre, etc.

P. S. M. Bagni, le nonce apostolique, est l'un de mes plus grands amis et maîtres. C'est un sujet digne de la tiare. Son aspect, ses manières obligeantes et ses vertus solides me font augurer qu'il mérite une haute fortune et qu'il est capable de la porter.

Les passions du père Petau, qui exhalent si souvent leur ivrognerie, leurs injures et leur venin contre tous ceux dont le mérite leur cause de l'envie ou de l'émulation, ne sont pas nouvelles dans cet ordre [14].

Je vous enverrai bien volontiers les gravures des camées, tout indignes qu'elles sont de voir le jour, n'étant qu'une production avortée. Je les joindrai à celle du canal.

[1] Il y a ici une erreur dans le titre, qu'il faut rétablir ainsi : *Bibliothèque des autheurs qui ont escrit l'histoire et topographie de France*, in-8°. Paris, 1627. C'est la seconde édition de l'ouvrage d'André Duchesne, publié la première fois, en 1618, à Paris, chez Cramoisy.

[2] *Déclaration du roi contre le sieur de Soubise et autres adhérans au parti des Anglois.* Paris, 1627, in-8°.

[3] Anthoine Souris dit qu'il ne peut pas être perdu, et qu'il attend sous peu de jours le retour de la voiture qui en était chargée. (*Note marg. de Rub.*)

[4] Le mot *gerulo* nous a semblé pouvoir trouver un équivalent dans *commissionnaire* ou *gérant*. C'est au moins un sens raisonnable.

[5] Le Turc particulièrement n'a pas un denier en réserve, et le souverain de la Chine n'est pas non plus en avance. (*Note marg. de Rub.*)

[6] Mais cet emprunt, qui monte à deux millions et demi, ne suffira pas à nos besoins. (*Idem.*)

[7] On la donne pourtant comme positive. (*Idem.*)

[8] L'économie politique de Rubens n'était pas fort avancée, on le voit, et sa comparaison n'est rien moins que juste. On entend aujourd'hui autrement la division de la richesse.

[9] Quoique réduit à 5 pour cent, cet intérêt monte à une somme incroyable. (*Note marg. de Rub.*)

[10] La bonne estampe du canal n'a point encore paru. Je ne manquerai pas de vous en écrire selon ma promesse. (*Note marg. de Rub.*)

[11] C'est une femme qui joint la beauté du corps à toutes les qualités de l'esprit,

. . . . et omnibus una
Omnes surripuit veneres.

(*Idem.*)

[12] *De Bono viduitatis*, etc. Voy. les notes du texte italien. (*Idem.*)

[13] Ce marquis a maintenant 57 ans, à ce qu'il m'a dit lui-même. (*Idem.*)

[14] Il s'agira sans doute ici d'une critique violente que le père Petau aura faite, suivant sa coutume, de l'ouvrage d'un des amis de Rubens. L'artiste prend chaudement le parti de son ami, et traite le savant jésuite avec aussi peu de ménagement que celui-ci traitait ses adversaires. Polémique pleine de goût, dont heureusement le secret semble perdu depuis le XVII[e] siècle. Il est cependant remarquable que Rubens s'attaque ici à l'ordre des jésuites tout entier, qu'il accuse d'une basse jalousie contre les hommes de mérite en général.

XXXIX.

D' Anversa, il 6 di maggio 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL SIG.

Mi dispiacce in estremo che quel furfante del carrettiero non complisca al obligo che tiene di consignar a V. S. il pacquetto col libro della Casa di Linden, ma la robba non è di tal prezzo, che non si possa risarcire il suo difetto con un altro volume simile al perduto, che certamente deve proceder di qualche disgracia più tosto che di malitia, si come sappiamo per esperienza, perchè nelli carri si perdono più facilmente fagotti picciolli che colli grandi. Io parlarò ancor hoggi a Antoine Souris, per saper se il suo servitor è tornato *par deçà*. Io sono più felice nel ricevere tutti gli regali di V. S. che a renderli, come ultimamente il trattato *de Pictura* che non ho potuto leggere ancora, per haverlo ritenuto due giorni solamente, per non esser ligato [1]. Mandarò a V. S. un libretto astronomico

intitulato: *Loxias seu de obliquitate solis, diatriba, authore Godifredo Wendelino*. Viene lodato in quel genere, e se io sapessi qualche cosa altra che fosse grata a V. S., manderei il tutto insieme per minor spesa e maggior sicurtà. Delle cose publiche non sappiamo altro che un torpore e stanchezza da tutte le bande, e secondo che posso comprendere da certi indici, se il fasto spagnuolo si potesse accomodar alla raggione, ben si trovarebbono espedienti per ridurre l' Europa, che pare tutta concatenata insieme in miglior temperamento. Quì si mantengono ancora vive alcune prattiche secrette con Ollandesi; ma sappia V. S. e creda di certo, che non c' è ordine alcuno da Spagna da trattar con essi in alcuna forma, non ostante che la nostra principessa et il sig. marchese Spinola siano inclinatissimi al bene publico, che depende dalla pace, et al reposo proprio. Già si trovano stracchi, non tanto per gli travagli della guerra, quanto delle perpetue difficultà a cavar le provisioni necessarie da Spagna, et le necessità estreme nelle quali quasi di continuo si ritrovano, et per le indignità che soffriscono ben spesso per la malignità o ignoranza di quei ministri o della impossibilità di far altrimenti. Il negocio de *los quartos* è tanto essentiale per la Spagna, che, come V. S. dice, non ricevendo rimedio idoneo potrebbe causar qualche gran ruina. Quì non habbiamo la certezza del modo altre volte mentionato, però si tiene per certo l' effetto d' una maniera o l' altra, non soffrendo il male più longa dilacione. Mi dispiacce non haver maggior soggietto di scrivere a V. S., che si deve attribuire alla sterilità del tempo et non alla mia negligenza. Però farò fine con baciar a V. S. et al suo sig. fratello di vero cuore la mano.

P. S. Supplico V. S. sia servita di ricapitar sicuramente l' inclusa al sig. de Peiresc.

[1] Ne rendo a V. S. debite grazie. (*Nota marg. di Rubens.*)

Traduction.

Anvers, 6 mai 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Je suis bien contrarié que ce maraud de voiturier ne vous ait pas remis, comme il s'y était engagé, le paquet et le livre de la Maison Linden. L'affaire n'est pourtant pas de si grand prix qu'on ne puisse facilement avec un autre exemplaire réparer cette perte. Il n'y a point de doute que cela ne provienne d'un malheur plutôt que d'une friponnerie. Car nous savons par expérience qu'il est plus facile de perdre en voyage les petits paquets que les gros. Je verrai encore aujourd'hui Anthoine Souris pour m'informer si son domestique est revenu *par deçà*. Je suis plus heureux pour recevoir que pour vous rendre. Dernièrement aussi m'est arrivé le traité *De Pictura*[1], que je n'ai pas encore pu lire; je n'ai pu le garder que deux jours, parce qu'il n'était pas relié[2]. Je vous enverrai un opuscule astronomique intitulé: *Loxias seu de obliquitate solis, diatriba, authore Godifredro Wendelino*[3]. On en fait beaucoup d'éloge dans son genre. Si je savais quelque autre chose qui pût vous être agréable, je vous enverrais le tout ensemble, avec un nouvel exemplaire de la Maison Linden, pour diminuer les frais et augmenter la sûreté de l'envoi.

Quant aux affaires publiques nous ne savons rien, sinon que la torpeur et la lassitude se montrent de toutes parts, et autant que je puis le comprendre par des indices certains, si l'orgueil castillan pouvait entendre la raison, il y aurait plus d'un moyen de réduire l'Europe, qui est pour ainsi dire tout

enchaînée pour plus de facilité. On entretient toujours ici des rapports secrets avec les Hollandais ; mais soyez sûr, monsieur, que l'Espagne n'a donné aucune autorisation pour traiter avec eux sous quelque forme que ce soit, malgré les dispositions que notre princesse et le marquis Spinola font voir pour le bien public, lequel dépend de la paix, et pour leur repos particulier. On est las non pas des travaux de la guerre, mais des difficultés continuelles que l'on éprouve à tirer d'Espagne des provisions nécessaires, mais de la gêne dans laquelle on retombe presque sans cesse, mais des outrages enfin qu'il faut endurer bien souvent de la méchanceté ou de l'ignorance de ces ministres ou bien encore de l'impossibilité de faire autrement [4].

L'affaire des *los quartos* est si importante pour l'Espagne, qu'elle pourrait bien causer quelque grande ruine, ainsi que vous le dites, si l'on n'y porte remède. Nous n'avons rien de positif à l'égard du moyen dont je vous ai parlé il y a quelque temps, mais d'une façon ou d'une autre l'effet est certain, le mal ne saurait supporter un plus long retard. Je regrette de n'avoir pas un plus ample sujet pour vous écrire. C'est à la stérilité du temps et non à ma négligence qu'il faut vous en prendre. Et ainsi, etc.

P. S. Veuillez faire remettre en toute sécurité la lettre ci-incluse à M. De Peiresc.

[1] On réimprima effectivement en 1627 un opuscule de Jul. Cæs. Bulenger : *De Pictura, plastice et statuaria veterum,* in-8°. Quoique édité à Leyde, il a fort bien pu être envoyé à Rubens par ses amis de Paris.

[2] Je vous en remercie autant que je le dois. (*Note marg. de Rub.*)

[3] Cet ouvrage rare et intéressant fut réimprimé à Anvers en 1626, il est intitulé : *Loxia seu de obliquitate solis*, etc.

[4] Il est facile de voir par ce passage que Rubens était, sinon du parti de l'indépendance nationale, au moins de celui qui aspirait à voir abandonner les projets ruineux et opiniâtres du ministère espagnol. Nous le verrons ailleurs s'en expliquer plus ouvertement encore.

XL.

D' Anversa, il 20 di maggio 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Fra gli avisi che V. S. mi dà per sua solita cortesia e puntualità, mi par notabile quel duello de' sei campioni nella piazza Reale, senza portar rispetto alla maestà di quel nome; ansi pare appunto ch' abbino elletto quel luoco tanto celebre, per maggior aggravio et dispregio dell' editto reggio. Quì si credeva che il Bouteville si fosse ritirato verso il paese di Lieggi, senza che s' avesse alcun sospetto de lui. Il sig. marchese Spinola mi ha detto più volte che non si ricordava d' haver riscontrato giamai un gentilhuomo, il cui procedere fosse più a suo gusto per la modestia e gentilezza de' costumi, oltre che lo trovava intelligente, giudicioso e ben informato delle cose del mondo [1]; e io dissi a sua Ex., che sotto la pelle di quello si cacciava un ferocissimo lupo, che così lo trovarebbe alla giornata, come sarebbe seguito senza dubbio, se faceva più longa dimora in questa corte. Par strano ch' abbino potuto salvarsi così di repente, che nessuno sia restato nelle mani, a quel hora del giorno y tanta frequenza di popolo. Quì non habbiamo spettacoli così fatti, ne si fa conto di questo genere di braveria. Chi ha pretensione d' esser valoroso, bisogna che si faccia valere alla guerra e al servicio del re. Si comincia a dar ordine a carri e a monitioni, che suole esser il preambolo d' andar in campagna. Pur io persevero nella mia opinione, che non faremo altra impresa che degli canali, vedendo che si fanno delle preparationi in questa città, per

cominciar un' altra fossa da Herentals fino in Anversa. Pare che voglia con tante fosse rinserrar il nemico negli steccati, non potendo vincere ne soggiogarlo con l' armi. L'ambasciator di Savoja si trattenne ancora a Bruxelles, et si dice sia fra pochi giorni per venire in questa città, et ha mandato il salvocondotto a passar in Ollanda. Senza penetrar il soggietto di questo viaggio, è ben vero che ha detto alla Serenissima Infante, che le differenze del Sig. ducca suo padrone col re di Spagna erano in procinto d' esser accomodate, e pregava sua Altezza di volervi tenere la buona mano; ma ciò non pare soggietto sufficiente, ne si confronta colla sua andata in Ollanda, oltra che gli avisi d' Italia portano che quel ducca sia in compagna con dodici milla huomini contro Genovesi. Il papa fa bene d' andar in persona a dar l' ultima beneditione al duca d' Urbino, che a quel modo a poco a poco S. Pietro si renderà principe d' Italia tutta, secondo il concetto del Borgia, se non fosse il regno di Napoli e lo stato di Milano in una mano troppo potente. Mi meraviglio della impudenza del cardinal Spada, sendo figlio d' un medico, se ben mi ricordo, assai presuntuoso, ma senza alcun splendore di nobiltà. Mi dispiacce non haver altro per trattener V. S., y perciò farò fine con baciar a lei et al sig. suo fratello humilmente le mani.

P. S. Subito ch' haverò risposta d' Anthoine Souris, che ha scritto al fattore di Pariggi, mandarò a V. S. tutte le cose promesse insieme.

[1] Et molto eloquente. (*Nota marg. di Rub.*).

Traduction.

Anvers, 20 mai 1627.

Rubens au même.

Monsieur,

Parmi les différentes nouvelles dont je suis redevable à votre courtoisie ordinaire et à votre ponctualité, un fait m'a semblé surtout digne d'attention, c'est le duel de ces six champions sur la place Royale, sans le moindre respect pour la majesté de ce nom. On dirait plutôt qu'ils ont choisi de préférence ce lieu célèbre, pour afficher plus hautement encore le mépris qu'ils font de l'édit du roi. On pensait ici que Bouteville s'était retiré dans le pays de Liége, sans qu'on eût le moindre soupçon de sa fuite. M. le marquis Spinola m'a dit plusieurs fois qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu un gentilhomme dont la retenue, les manières nobles et les procédés fussent plus de son goût, outre qu'il l'avait trouvé intelligent, judicieux et fort au fait des affaires du monde [1]. J'ai répondu à son Excellence que sous cette enveloppe se cachait un loup cruel, et qu'il s'en serait aperçu bien certainement, s'il avait fait un plus long séjour dans cette cour. Il est fort étrange qu'ils aient pu se sauver si vite et qu'on n'ait mis la main sur aucun d'entre eux, à une pareille heure et au milieu de tant de monde rassemblé. Nous n'avons point ici de ces spectacles-là. On n'y estime guère ce genre de bravoure, et si quelqu'un a la prétention d'être courageux, c'est à la guerre et au service du roi qu'il va le prouver.

On commence à donner les ordres pour les chariots et les munitions. C'est là le préambule ordinaire d'une entrée en

campagne. Mais je persiste dans mon opinion : on s'en tiendra à l'exécution des canaux, car je vois que l'on fait dans cette ville les préparatifs nécessaires pour commencer un autre canal depuis Herenthals jusqu'à Anvers. Ne pouvant vaincre ni subjuguer l'ennemi par les armes, on semble vouloir le resserrer dans ses retranchements au moyen de ces grands ouvrages.

L'ambassadeur de Savoie est encore à Bruxelles[2]. On dit qu'il doit venir ici dans quelques jours et qu'il a demandé un sauf-conduit pour se rendre en Hollande. Sans vouloir pénétrer le motif de son voyage, il est bien vrai qu'il a dit à la Sérénissime Infante que les différends entre le duc son maître et le roi d'Espagne étaient sur le point d'être apaisés, et qu'il priait son Altesse de vouloir bien lui être favorable, mais ce n'est point là un motif suffisant, et cela cadre mal avec son voyage en Hollande. D'ailleurs les nouvelles d'Italie portent que le duc de Savoie marche contre les Gênois à la tête de douze mille hommes.

Le pape fait bien d'aller lui-même donner la dernière bénédiction au duc d'Urbin. Ce serait le moyen de rendre peu à peu St-Pierre souverain de toute l'Italie, suivant le projet de Borgia, si le royaume de Naples et l'état de Milan n'étaient tenus par une main trop puissante. Quelle impudence que celle de ce cardinal Spada, qui, si je m'en souviens, est tout bonnement le fils d'un médecin assez orgueilleux, mais sans aucune noblesse! Je regrette de ne pas avoir autre chose, etc.

P.S. Aussitôt que j'aurai la réponse d'Anthoine Souris, qui a écrit au facteur de Paris, je vous enverrai tout ce que je vous ai promis, en un seul paquet.

[1] Et fort éloquent. (*Note marg. de Rub.*).

[2] Cet ambassadeur, dont il est souvent question dans toutes les affaires diplomatiques de cette époque, s'appelait l'abbé Scaglia. Voy. à son sujet différents passages de l'Introduction.

LXI.

D' Anversa, il 25 di giugno 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Ho ricevuto due lettere di V. S. de' 10 et 12 di questo mese, con diversi libretti stampati, come la relatione delle vere cause della morte di Madame, defendendosi assai bene l' ostetrice contro la calomnia de medici; ma queste cavillationi de l' altrui pelle sono supervacanee, poichè l' errore (di chi si sia) è incorriggibile. È però di qualche consuolo per gli amici di veder che tal morte era naturale et inevitabile e non fortuita o causata dalla strascuraggine degli assistenti. Questa figliuolina sarà una gran principessa, se il sig. Idio gli darà vita, et potrà col suo patrimonio dotale legare qualche gran principe di quel regno. Non sarià strano che Monsieur si rivolgesse al affetto antico verso *Madamoiselle de Condé,* che secondo la precocità del suo sesso *suis velocius annis crescet in tantam spem,* onde la regina madre et il sig. cardinale forse si troveranno in pena. La defension del sig. de Bouteville et La Chapelle ha qualche raggioni più tosto patetiche che peremptorie, come in una causa disperata et che non cade in controversia, dependendo la salute de' rei dalla pura misericordia del re, che forse si moverà da qualche raggion di stato, che precede alla civile, per non alterar di novo tanti humori già commossi per gli imbrogli passati, ansi per obligarsi in un punto il fratello e tanti principi, con tutta quasi la nobiltà del suo regno. Non ho letto ancora il libretto toccante la Valtolina, et io pensava che quel negocio si fosse assopito, e forse dopo il ferro si continuarà quella guerra colla penna. Io non posso credere

che il duca di Bouckingam si sia imbarcato in persona in questa occorrenza, et al parer mio, sarebbe mal consigliato, a qualche impresa che sia, d' impegnarsi tanto avanti, che non gli resti alcun mezzo di potersi scargar sopra gli altri falli, quando il successo non corrispondesse al concetto. Quì non habbiamo ancora nova certa, che l' armata d' Ingliterra sia uscita; ne sono comparse alcune lettere, tra molte di Calais, ch' affermono tal cosa. De Duynckerque non c' è alcuna apprensione, et si tiene la costa di Fiandra, per il periculoso abbordo, per essitiale all' armate forestiere, et il nostro marchese provede per tutto *in omnem eventum.* Molto tempo fa che s' aspetta questo Revisidor, che penso venga più tosto a requisitione della Serenissima Infante et del sig. marchese, ch' altrimenti, perchè il re conosca et tocchi colla mano, che bisogna ingrossar le provisioni, volendo mantener la guerra come si deve, poichè le cose non ponno durar in modo alcuno nella scarsezza e penuria presente. E credami V. S., se non fosse che questo male è universale e regna da tutte le bande, causarebbe qualche gran disordine. Ho visto lettere della Haya assai fresche, che dicono che in quest'anno non uscirà in campagna per evitar le spese, ne penso che dal canto nostro si farà gran cosa. La Serenissima Infante col sig. marchese sarà, come dicono, da Mastrecht di ritorno a Brusselles il 27 di questo mese, havendo visto d' una estremità all' altra il canal novo, ma sin adesso non sappiamo come resterà sodisfatta del opera. Io non posso congetturar da questa andata di sua altezza ch' ogni bene del successo del opra. Quì si crede esser vero l' ultimo aviso di Spagna che sia intrato soccorso in Mantoua, e che le genti de Tilly se siano ritirate. Mi vergogno della mia sterilità d' ingegno di non poter trovar soggietti più proprii sopra gli argumenti delle pitture da V. S. accusata, perchè sin adesso io non trovo cosa più propria che di Cassiodoro, ma tocca a V. S. di accusarmi più particolarmente se questo gli pare a proposito, che poi di quella storia si potranno eleg-

gere i punti più rimarchevoli, e ne farà il ripartimento in dissegno, secondo la capacità de' vani, il pittor che farà l' opera, et al parer mio, un Cassiadoro solo sarebbe bastante per dar soggetto a tre quadri et davantaggio. Del amor conjugale sin adesso fra gran quantità d' esempi *conjugum commorientium* per amore, trovo pochi, *quæ faciant ad rem nostram,* et se V. S. lo considera bene, trovarà appresso Valerio, Plinio e Fulgosio ed altri autori più assai essempi d' estrema carità delle mogli verso gli lor mariti, che non al contrario, e se pur si trovano alcuni, tutti sono tragedi et secondo la violenza di quelli tempi. *Sed aut qui super ipsum uxoris cadaver ferro incubat aut rogo insilit aut in serpente se ipsum jugulat,* un T. Graccus non hanno alcuna similitudine col caso da V. S. proposto, il quale è freddissimo da se, y senza alcuna apparenza esteriore deve rappresentar un viduo dolente et laudabile *in conjugii memoria,* ch' apena pò apparer in pittura. Come farebbe qualche attione di maggior rilievo, qual fu de Rahum Benxamut moro, che con molta bravura recuperò la moglie rapita de Portughesi, o di quel Napoletano che essendosi buttato in mare non abbandonò la fusta piratica ch' emportava la sua moglie sin che vi fosse menato dentro, per servir una miserabil servitù con essa, piuttosto che viver libero a parte. Ma tutto questo non quadra al soggietto da V. S. proposto, et perciò bisogna pensarci più maturamente. Al retorno di S. A. s' haverà la imagine del canal Mariano, et allora farò tutto un fascio delle cose promesse. E poich' ella mi vuole favorire del ultimo *Mercurio,* lo potrà consignar al sig. ambasciatore nostro, per mandamento colla commodità di qualche passaggiero. Ne havendo altro, farò fine con baciar a V. S. et al S. suo fratello humilmente la mano.

V. S. mi favorisca di dar buon ricapito alla inclusa per il sig. de Peiresc. Mi perdoni del silentio col courrier passato, causato dalla scarsezza de soggietto di scrivere et di qualche occupatione.

Traduction.

Anvers, 25 juin 1627.

Rubens au même.

Monsieur,

J'ai reçu vos deux lettres du 10 et du 12 de ce mois, ainsi que différents opuscules et la relation des véritables causes de la mort de Madame [1]. La garde se défend fort bien contre la calomnie des médecins, mais toutes ces discussions étrangères sont au moins inutiles, puisque l'erreur, n'importe qui l'a commise, est irréparable. Pourtant c'est une consolation pour les amis de cette princesse de voir que sa mort a été naturelle, qu'elle était même inévitable et qu'elle n'est point le résultat d'un accident ou de la négligence des assistants. Voilà une petite fille [2], qui sera une grande princesse, si Dieu lui prête vie, et dont le riche patrimoine pourra tenter quelque puissant prince de ce royaume. Il ne serait pas surprenant que *Monsieur* eût un retour à son ancienne passion pour Melle De Condé, qui suivant la précocité de son sexe *suis velocius annis crescet in tantam spem*. La reine mère et M. le cardinal n'y trouveraient peut-être pas leur compte.

La défense de MM. De Bouteville et La Chapelle offre plutôt du pathétique que des raisons péremptoires, comme il est d'usage dans une cause désespérée, où la discussion n'est plus possible. Le salut des coupables dépend uniquement de la compassion du roi, qui peut-être se laissera toucher par certaines raisons d'état supérieures au droit civil, pour ne pas irriter de nouveau les esprits déjà si fort émus par les intrigues passées, et même pour s'attacher en un point son frère et tant d'autres princes, et presque toute la noblesse du royaume.

Je n'ai point encore lu l'opuscule sur la Valtetine. Je croyais toute cette affaire assoupie, mais peut-être cette guerre commencée avec l'épée se continuera-t-elle avec la plume. Je ne puis croire que le duc de Buckingham se soit embarqué en personne dans cette affaire, et à mon avis, il serait bien mal conseillé, quelle que soit d'ailleurs l'entreprise, d'aller s'engager si fort avant, qu'il ne lui restera plus moyen de se tirer des autres mauvais pas, dans le cas où le succès ne couronnerait pas ses projets.

Nous ne savons pas encore d'une manière certaine si la flotte anglaise a quitté ses ports; aucune des lettres reçues de Calais n'est venue confirmer ce fait. Il n'y a point de crainte pour Dunkerque, on considère toute la côte de Flandre comme dangereuse pour les armées étrangères, à cause de ses abords difficiles, et d'ailleurs notre marquis a pourvu partout *in omnem eventum*.

Il y a bien longtemps que nous attendons ce *Revisidor* [3], qui me paraît plutôt venir à la demande de la Sérénissime Infante et du marquis qu'autrement, pour que le roi connaisse et touche du doigt la nécessité où nous sommes d'avoir de plus amples provisions, si l'on veut maintenir la guerre comme on le doit. Les choses ne sauraient durer plus longtemps dans un pareil état de misère et de besoin. Et soyez-en convaincu Monsieur, si ce mal n'était pas universel et ne régnait pas de tous les côtés, nous verrions ici quelque grand désordre. Des lettres fort récentes de La Haye qui m'ont été montrées, disent que pour éviter les dépenses cette année, on n'entrera pas en campagne, et je pense fort que nous, de notre côté, nous ne ferons pas grand'chose. On assure que la Sérénissime Infante et M. le marquis seront de retour de Maestricht à Bruxelles le 27 de ce mois, après avoir parcouru le canal d'une extrémité à l'autre. On ne dit pas jusqu'ici si l'Infante a sujet de se montrer satisfaite des travaux. Le voyage de son Altesse ne peut que me faire présager le succès de cette entreprise. On regarde

ici comme positive la dernière nouvelle reçue d'Espagne sur l'entrée d'un secours dans Mantoue et sur la retraite des troupes de Tilly.

J'ai honte de la stérilité de mon génie qui ne peut trouver d'inventions mieux appropriées aux sujets de peinture que vous m'indiquez. Je ne vois jusqu'ici rien de plus convenable que Cassiodore. Mais c'est à vous de me désigner plus particulièrement si cette proposition vous agrée. On pourrait ensuite choisir dans cette histoire les endroits les plus remarquables, et le peintre qui sera chargé de l'ouvrage, fera la distribution de ses dessins, suivant l'espace qu'il devra remplir. Le seul Cassiodore me semble suffisant pour donner le sujet de trois tableaux et même d'un plus grand nombre.

Parmi les traits nombreux d'amour conjugal et les exemples d'époux expirant ensemble, que j'ai rencontrés jusqu'ici, il y en a peu qui aillent à notre sujet. Si vous voulez en faire la remarque, vous trouverez dans Valère, Pline, Fulgose et autres auteurs, bien plus d'exemples d'amour extrême de la part des épouses, que de la part des maris. Et si vous en trouvez même de ces derniers, ce seront des tragédiens qui laisseront éclater toute la violence de ces temps-là. *Sed aut qui super ipsum uxoris cadaver ferro incubat aut rogo insilit, aut in serpente seipsum jugulat,* un T. Gracchus, n'ont pas la moindre ressemblance avec notre sujet, qui est exempt de toute cette exaltation, et où il faut représenter, sans aucune apparence extérieure, le deuil d'un époux *in conjugii memoria,* ainsi que l'éloge de ce sentiment, toutes choses fort difficiles à rendre au moyen de la peinture. Ce serait bien différent, s'il s'agissait d'une action qui fût un peu plus en relief, comme celle du more Rahum Benxamut [4] par exemple, qui parvint à force de courage à arracher son épouse des mains des Portugais, ou bien de ce Napolitain qu'on avait jeté à la mer et qui ne lâcha point le navire du pirate qui emportait sa femme, tant qu'il eût obtenu d'être réuni à elle, aimant mieux partager sa misérable

servitude que de vivre tout seul en liberté. Mais rien de tout cela ne se rapporte d'une manière exacte à notre sujet, et il sera bon d'y réfléchir encore plus mûrement.

Aussitôt que S. A. sera de retour, on aura le dessin du canal *Mariano*, et alors je ferai un seul paquet de tout ce que je vous ai promis. Puisque vous voulez bien me faire passer le dernier *Mercure*[5], vous pouvez le remettre à M. notre ambassadeur, il aura l'occasion de me l'envoyer par quelque voyageur. N'ayant rien d'autre, etc.

P. S. Faites-moi le plaisir de transmettre à M. De Peiresc la lettre ci-incluse. Pardonnez-moi le silence que j'ai gardé lors du courrier passé. Je n'avais rien d'important à vous écrire, et quelques occupations me pressaient.

[1] Mademoiselle de Montpensier qui avait épousé Monsieur, frère du roi, l'année précédente, venait de mourir.

[2] Plus tard elle fut célèbre sous le nom de la *Grande Mademoiselle*.

[3] Ce *Revisidor* était don Diego Messia, marquis de Leganès, qui épousa la fille du général Spinola. Voy. les lettres suivantes, pour plus de détails sur sa mission.

[4] Apud Lipsium, in *Exemplis politicis*, p. 199 (chap. XVII, § 20). (*Note marg. de Rub.*)

[5] Le *Mercure François* avait été commencé en 1605 par Jean Richer; en 1627 il y en avait quatorze volumes de parus. On prétend que Richelieu, qui avait vu le parti qu'on pouvait tirer de la presse, la fit servir dès l'origine à défendre sa politique, et que Renaudot, le continuateur de Richer, ne travailla que d'après les inspirations du cardinal. Cela n'est pourtant point prouvé.

XLII.

D' Anversa, il primo di luglio 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Certo che il re ha mostrato d' esser justiciero con questa essecutione del povero Bouteville et La Chapelle, et ha serrato la porta per l' avenire ad ogni speranza d' ottener perdono in

simil delitto. Mi dubito però che il sig. cardinale s' haverà accresciuta l' invidia et tirato l' odio adosso (oltra degli parenti) quasi di tutta la nobiltà del regno. Io desidero bene intendere le particolarità et circostanze di questa essecutione, et però supplico V. S., se uscirà (come s' usa) qualche relatione in stampa, la sia servita di farmene parte, come la fa di continuo, obligandomi in estremo colla sua diligenza. Ebbi finalmente la stampa della fossa Mariana fatta accuratissimamente, come V. S. vedrà, della quale mando a V. S. duoi essemplari, per farne parte al sig. de Peiresc, s' ella giudicherà gli sarebbe grato. Il primo carro (che partirà, se non m' inganno, il sabbato prossimo) porterà a V. S. un' altro essemplare *de Familia Lindensi* et le stampe degli camei et il libretto del Vendelino, dispaccendomi non haver altro che sia al proposito per il suo gusto. Il straordinario di Spagna ha portato novità grandi, a sapere che il principe cardinale fratello del re venirebbe in questi paesi per la sopravivanza della Serenissima Infante a questo governo, a fine che questo giovanotto, col appoggio della zia, s' instruisca poco a poco et si renda idoneo al governo, e per evitar il disordine d' un interregno. S. A. tornò l'altrhieri a Brusselles, havendo visto et considerato d' un capo all' altro il canale; ma fin adesso non ho havuto lettere degli amici dopo il lor ritorno in corte, ne posso dire a V. S. alcuna particolarità. Io non havrei creduto che gli disgusti tra Francia et Inghilterra passassero tanto avanti. Pare che gli Inglesi, secondo le loro attioni, con raggione potrebbero rinovar quella impresa vecchia nel suo stendardo di S.-Giorgio : *Amys de Dieu et ennemys de tout le monde.* Se per quella armata la Francia sta con apprehensione, io assicuro V. S. che la Spagna non è senza sospetto. Il governator di Calais ha preso et aperto tutte le lettere, che andavano da quelle parti verso Inghilterra. Et non havendo altro per adesso, bacio a V. S. et al sig. suo fratello con ogni affetto le mani et mi raccomando humilmente nella lor buona gracia.

P. S. L' inclusa al sig. de Peiresc viene di Colonia; ne mancherò di rispondere alla sua gratissima del 7 di giugno, mandatami di V. S. ultimamente, ma bisogna haver del tempo per farlo competentemente.

Traduction.

Anvers, 1er juillet 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Certainement le roi s'est montré rigoureux exécuteur de la justice, en faisant tomber la tête de ce pauvre Bouteville et celle de La Chapelle[1]. Il a désormais fermé la porte à l'espérance du pardon pour tous ceux qui commettront le même crime. Je crains bien cependant que M. le cardinal n'ait ainsi augmenté contre lui-même la jalousie et la haine, non-seulement des parents, mais encore de presque toute la noblesse du royaume. Je suis bien désireux de connaître les détails et les circonstances de cette exécution, aussi je vous prierai de m'envoyer la relation qu'on en imprimera sans doute, suivant l'usage, je vous aurai une obligation infinie de votre diligence.

Je tiens enfin le plan de la *fossa Mariana*, il est exécuté avec le plus grand soin, comme vous en jugerez vous-même, et je vous en envoie deux exemplaires, pour que vous en remettiez un à M. De Peiresc, si vous trouvez qu'il puisse lui être agréable. Le premier coche (qui partira samedi prochain, si je ne me trompe) vous portera un autre exemplaire de la Maison Linden, les gravures des camées et l'ouvrage de Vendelin; je regrette de ne rien avoir de plus agréable à vous envoyer.

Le courrier extraordinaire d'Espagne nous a apporté de grandes nouvelles. Le prince cardinal, frère du roi, viendrait

dans notre pays et aurait la survivance de la Sérénissime Infante pour ce gouvernement [2]. Ce jeune prince se préparerait ainsi avec les lumières et l'appui de sa tante, et se rendrait propre au maniement des affaires. En outre, on éviterait le désordre inséparable d'un interrègne. S. A. est revenue avant-hier à Bruxelles, après avoir vu et considéré d'un bout à l'autre le canal. Mais nous n'avons point encore reçu de lettres de nos amis, depuis qu'il sont revenus à la cour, et je ne saurais vous donner aucun détail. Je n'aurais pas cru que les dégoûts entre la France et l'Angleterre pussent aller si avant. On dirait que les Anglais, d'après leur manière d'agir, peuvent avec raison replacer l'ancienne devise sur leur étendard de S[t]-Georges : *Amys de Dieu et ennemys de tout le monde.* Si la France voit leurs armements avec inquiétude, je puis vous assurer que l'Espagne n'en a pas moins. Le gouverneur de Calais a saisi et ouvert toutes les lettres de notre pays adressées en Angleterre. N'ayant rien d'autre, etc.

P. S. La lettre ci-incluse pour M. de Peiresc m'arrive de Cologne. Je ne manquerai pas de répondre à son aimable missive du 7 de juin, que vous m'avez dernièrement transmise, mais il faut un peu de temps pour le faire convenablement.

[1] Ils furent décapités sur la place de Grève le 21 juin 1627, malgré les prières du duc d'Orléans, du prince et de la princesse de Condé, du duc de Montmorency et de toute la puissante parenté de Bouteville, qui appartenait à la maison de Montmorency. L'intention du gouvernement qui voulait réprimer le duel était sans doute louable, mais il eût pu y parvenir avec moins de cruauté. Bouteville laissait une veuve, enceinte d'un fils qui fut le célèbre maréchal de Luxembourg.

[2] Le cardinal Ferdinand avait été déclaré successeur de l'Infante, par ordonnance royale en date du 7 septembre 1623. Mais cette décision fut probablement tenue secrète. Voy. la *Correspondance des archiducs,* citée plus haut. Le cardinal-infant ne vint en Belgique qu'après la mort d'Isabelle, en l'année 1634.

XLIII.

D' Anversa, il 12 d' agosto 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Sendo tornato da fuori, ho visto che l'ordine ch' io lasciai d' inviar a V. S. quel pacchetto de' libri non era esseguito, non già per negligenza de' miei servitori, ma perchè non si trova in tutta questa città un sol essemplare di resto della Casa van den Linden, ancor si volesse pagar venti scudi, sendosi fatte per il mio sig. suocero tutte le diligenze possibili, per averlo a qual si voglia prezzo; di maniera che la disgracia di quella perdita è incorrigibile, onde maggiormente mi picca contra il carrettiero per questo incidente. La causa è che gli sig. di questa casa hanno fatto ritener per suo conto, non si sa per qual raggione, tutti gli essemplari sparsi per le botteghe di tutti questi librari. V. S. riceverà con quest' ordinario le stampe del canale et camei con alcuni libretti, che non so se V. S. abbia veduti [1]. Gli mando però più tosto per non mandar niente, che per stimarli cosa degna della curiosità di V. S. Il pacquetto inscritto *à M. l'abbé de S.-Ambroise*, la prego volerlilo far consegnar per qualche suo servitore, che non contiene altro che le stampe degli camei. Ho ricevuto il *Mercurio*, per il quale le bacio le mani, insieme col pacquetto del sig. Peiresio, al quale risponderò con più commodità. Quì stiamo sospesi tra la speranza et il timore per l'assedio di Groì, il quale è di gran consideratione, per esser luoco forte, et per dir così la chiave del passo verso l' Alemagna. Il sig. principe d'Oranges si è trincerato in tre quartieri, con dissegno di far batteria in tre luochi et emportarlo per assalto generale, giudicando gli

difensori, (che sono da mille cinque cento e ripartiti da perdite) saranno pochi e deboli per la difesa di ciascuna parte. Una difficoltà resta al principe, che ci è da sei leghe di cammino de Zutphen al suo campo, il quale è il luoco più vicino per fornirlo di viveri[2]; ha però la commodità di condurli per un fiumicello occorrente sopra barche, che pescano poco fondo, fino a una legua vicino de Grol, ma questà potrià mancarli sopravenendo il soccorso. Un gentilhuomo, che venne l' altrhieri d' Ollanda, mi disse che il principe haveva assicurato gli Stati, che in meno di 15 giorni se ne renderebbe padrone, essendo già spianato il fosso e lui in procinto per dar l' assalto. Del altra parte è certo, che il conte Henrico di Berghes sta a vista del principe con forze competenti, havendogli mandato il sig. marchese il fiore dell' essercito regio, oltre i soccorsi d' Anhals et Cratz, capitani veterani mandigli dal Tigli con risolutione et ordine espresso de venir alla battaglia, se possibile sarà. Ma se il sig. principe è bene trincerato et ha provisto, che non se gli possa tagliar i viveri, sarà difficile di farlo combattere contro sua voglia. Si sentirà presto qualche nova, non potendo fermar molto il negocio nel stato presente. Ne manca alla Francia frattanto il suo trattenimento coll' armata inglese. Io confesso di non haver giamai creduto, che gli Inglesi haverebbono l' ardire d' attaccar la guerra colla Spagna et Francia nel medesimo tempo; questo è un indicio di grandissima temerità o di una straordinaria confidenza nelle sue forze maritime. Quì si crede che non habbino ancora sforzato alcuna fortezza dell' isola di Retz, ma che si siano sbarcati con gran fracasso d' ambe le parti. Ma sopra tutto mi meraviglio, che il duca di Bucquingam abbia piuttosto abbandonato la persona del suo re, che commettere un' impresa tanto odiosa e pericolosa a qualche altro condottiero di maggior esperienza. Deve esser importuna al re la sua malatia in questa occorrenza, pur si dice che S. M. sia quasi guarita affatto, siccome ancora il sig. don Diego Messia, che aspettiamo

fra pochi giorni in questa corte. Potrià esser che l' insolenza degli Inglesi et l' offesa commune stringesse le corone di Spagna e di Francia a miglior corrispondenza insieme. E non havendo altro, bacio a V. S. con tutto il cuore la mano, e mi raccomando nella sua buona gracia.

[1] L' operetta di Ludovico Nunnio si trova buona in quella materia, secondo il giudicio de' nostri fisici. (*Nota marg. di Rub.*)

[2] Sendo gli camini di terra guasti per le pioggie. (*Idem.*)

Traduction.

Anvers, 12 août 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

J'ai vu en rentrant chez moi [1], qu'on n'avait point exécuté l'ordre que j'avais laissé de vous envoyer le paquet de livres, non qu'il y ait eu de la négligence de la part de mes domestiques, mais parce qu'il a été impossible de trouver dans toute la ville un seul exemplaire de la Maison Vanden Linden, quand on l'aurait voulu payer vingt écus. Mon beau-frère a fait toutes les perquisitions imaginables pour s'en procurer un, n'importe à quel prix; de sorte que le désagrément de cette perte est irréparable, ce qui me fache plus encore contre le voiturier qui en est cause. On donne pour motif de la rareté du livre que les membres de cette famille ont fait retenir pour leur compte, on ne dit pas dans quel but, tous les exemplaires mis en vente chez les libraires [2].

Vous recevrez avec cet ordinaire, les gravures du canal et des camées, ainsi que plusieurs ouvrages, que je ne suis pas sûr que vous connaissiez [3]. Je vous les envoie, plutôt pour vous envoyer quelque chose, que parce que je les trouve dignes de votre curiosité. Veuillez faire tenir à M. De St-Ambroise par un de vos domestiques le paquet qui est à son adresse, il

ne contient rien d'autre que les gravures des camées. J'ai reçu le *Mercure* dont je vous remercie, et le paquet de M. Peiresc, auquel je répondrai à loisir.

Nous sommes ici suspendus entre l'espérance et la crainte, à cause du siége de Groll, qui est d'une grande importance, vu que c'est une place forte et en quelque sorte la clef du passage vers l'Allemagne. Le prince d'Orange s'est retranché dans trois quartiers; il a l'intention d'établir des batteries sur trois points, et d'emporter la place par un assaut général. Il a jugé que les défenseurs (qui sont au nombre de quinze cents hommes et qu'il a fallu répartir à cause des pertes), seront trop affaiblis pour défendre chaque partie. Une difficulté reste pourtant au prince, c'est qu'il y a six lieues de marche de Zutphen jusqu'à son camp, et que c'est l'endroit le plus voisin d'où il puisse tirer ses vivres[4]. Il est vrai qu'il a la facilité de les faire transporter jusqu'à une lieue de Groll, sur une rivière voisine, au moyen de bateaux qui ne peuvent tirer que fort peu d'eau; mais survienne un secours, et ce moyen pourra lui manquer. Un gentilhomme arrivé de Hollande avant-hier, m'a dit que le prince avait donné l'assurance aux États qu'il serait maître de la place en moins de quinze jours, le fossé étant déjà aplani et toutes les dispositions prises pour l'assaut. D'un autre côté, il est certain que le comte Henri de Berghes est en vue du prince avec des forces considérables, et qu'il a reçu du marquis l'élite de l'armée royale, sans compter les secours d'Anhalt et de Crats, capitaines vétérans, que lui a envoyés Tilly, avec résolution et ordre exprès d'en venir aux mains, s'il est possible. Mais si le prince est bien retranché et qu'il ait pourvu à ce qu'on ne puisse lui couper les vivres, on ne pourra guère le faire combattre malgré lui. Nous ne tarderons pas à apprendre du nouveau, c'est une affaire qui ne peut longtemps rester dans l'état présent.

Et pendant ce temps la France a aussi de l'occupation avec l'armée anglaise [5]. Je n'ai jamais cru, je l'avoue, que

les Anglais oseraient déclarer la guerre à l'Espagne et à la France en même temps. C'est là une preuve de témérité extrême ou une confiance extraordinaire dans leur marine. On croit ici qu'ils n'ont encore pris aucune des forteresses de l'île de Ré, mais qu'ils ont effectué leur débarquement des deux côtés avec grand fracas. Ce qui me surprend, c'est que le duc de Buckingham ait préféré abandonner la personne du roi, que de confier à quelque autre chef plus expérimenté que lui, cette entreprise si odieuse et si difficile. Le roi [6] doit être bien contrarié d'être malade dans un pareil moment. On dit pourtant que S. M. est presque entièrement guérie, de même aussi que don Diego Messia, que nous attendons dans peu de jours à cette cour. Il pourrait bien se faire que l'insolence des Anglais et l'offense commune ne servissent qu'à rapprocher d'une façon plus étroite les couronnes d'Espagne et de France [7]. Et n'ayant rien d'autre, etc.

[1] Ceci se rapporte sans doute au voyage que Rubens fit en Hollande, dans le courant de juillet, et dont il est parlé dans une lettre de Gerbier à millord Holland, en date du 6 août 1627. Voy. l'Introduction.

[2] Le motif pour lequel cela se fit, vient sans doute des accusations dirigées contre Butkens qui en était l'auteur, et qui avait basé ses généalogies sur plusieurs documents évidemment faux. Voy. son article dans Foppens. Ce livre qui est devenu fort rare, se vend aujourd'hui jusqu'à cinquante et soixante francs, quand il se rencontre.

[3] Le petit ouvrage de Louis Nonnius, est considéré comme un bon livre dans cette partie par nos physiciens. (*Note marg. de Rub.*)

[4] Les chemins de terre étant mis par les pluies dans un état détestable. (*Idem.*)

[5] Buckingham ayant fait déclarer la guerre à la France, était parti de Portsmouth au commencement de juillet, avec une flotte de plus de cent voiles, portant environ dix mille hommes de débarquement. Il mouilla le 21 en rade de l'île de Ré. Le manifeste du roi d'Angleterre que Buckingham publia de cette rade, déclarait que le roi Charles I venait défendre ses coréligionnaires de France, et sauver les Rochelois d'une ruine assurée. Il alléguait comme principal grief la conservation du fort Louis, au mépris des promesses verbales faites aux ambassadeurs anglais, négociateurs du dernier traité entre la cour de France et les Huguenots.

[6] Louis XIII.

[7] Rubens, en diplomate rusé, se garde bien de dire tout ce qu'il sait au sujet de l'Angleterre et de l'Espagne. Voy. l'Introduction.

LXIV.

D' Anversa, il 19 d' agosto 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Duo ordinari doppo il mio ritorno sono venuti senza lettere di V. S., pur spero ch' ella si ritrovi insieme col sig. suo fratello et M. di Thou con buona salute. Delle cose di Francia non occorre entrar in discorsi, poichè non sappiamo quì alcuna cosa di certo : chi dice che gli Inglesi sono battuti e cacciati fuori del isola de Ré, et altri affermano il contrario, et si meravigliamo di tanta diversità nelle lettere di Francia. De la malatia del re tutti sono d' accordo, che sia gravissima et con eminente pericolo di vita. Il nostro sig. don Diego è ricaduto similmente nella sua terziana, come si dice, almeno non comparisse in queste bande per adesso. Quì non si parla d' altro che dell' assedio di Grol, et si spargono ogni giorno assai de rumor falsi. Si perde, si prende et si soccorre, et di novo si torna a perdere giornalmente, si fanno delle scaramuccie et bataille, et l' ingegnosa bugia *quemlibet occidit populariter,* secondo la passione di ciascheduno. Si teneva per certo che il principe de Chimay, il giovane Grobendoncq et parecj altri fossero morti in un fatto d' armi, ma sono comparse lettere, che dicono tutti questi esser sani et salvi [1]. Certo è che fino adesso (che si sappia) non è fatto assalto, perchè avendo fatto il principe le sue galerie per passar il fosso, furono fracassate dalla artiglieria degli difensori, che sta sotto il *rempart* di fuori, a livello dell' acqua, in una nova fortificatione per il passato giamai posta in opera, che chiamano in espagnol

bragas falsas, e il conte Henrico si andava trincerando vicino al campo del principe, di maniera che poichè il conte si va impegnando et il principe non move, bisogna credere che questi duoi esserciti di forze et animo eguali non si departiranno, senza far ogni sforzo estremo per conseguir la lor intentione. Questo è quanto che posso dire a V. S. per questa volta, et per fine bacio di verissimo cuore a V. S. et al sig. suo fratello le mani, pregandole dal cielo ogni felicità e contentezza.

P. S. Non occorre raccomandar a V. S. l' inclusa al sig. de Peirese.

[1] Senza che siano stati alle mani sin adesso. Questo si ha con lettere della Haya.

Traduction.

Anvers, 19 août 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Voilà deux ordinaires qui se passent depuis mon retour, sans que je reçoive de vos nouvelles. J'espère cependant que vous, M. votre frère, ainsi que M. de Thou, vous êtes tous en bonne santé. Il ne convient pas de vous entretenir des affaires de France, puisque nous n'en savons rien de bien positif. Les uns soutiennent que les Anglais ont été battus et chassés de l'île de Ré, les autres affirment le contraire, et nous nous étonnons de toutes ces différences dans les nouvelles de France [1]. Quant à la maladie du roi, tout le monde s'accorde à dire qu'elle est extrêmement grave et qu'il est même en danger de mort. Notre don Diego est également retombé dans

sa fièvre tierce, à ce que l'on dit, au moins n'a-t-il pas encore paru de nos côtés.

On ne parle ici pour le moment que du siége de Groll [2], et chaque jour se répandent bon nombre de fausses rumeurs. On perd, on prend, on secourt la ville, et puis on la reperd encore, le tout une fois par jour avec accompagnement d'escarmouches et de combats, et l'ingénieux mensonge *quemlibet occidit populariter,* suivant les affections de chacun. C'est ainsi qu'on était certain de la mort du prince de Chimay, du jeune Grobendoncq et de plusieurs autres, dans un combat, lorsque des lettres sont venues nous apprendre qu'ils étaient tous sains et saufs [3]. Jusqu'à cette heure il n'y a certainement pas eu d'assaut (que l'on sache), car le prince, après avoir fait ses galeries pour franchir le fossé, les a vu fracasser par l'artillerie de la place, établie sous le rempart extérieur au niveau de l'eau, dans une fortification nouvelle employée pour la première fois, et qu'on appelle en espagnol *bragas falsas* (fausses braies), et le comte Henri s'était retranché fort près du camp du prince. Ainsi puisque le comte s'engage si avant, et que le prince ne fait aucun mouvement, il faut croire que ces deux armées égales en forces et en courage, ne s'éloigneront pas sans faire un dernier effort pour en finir. Voilà tout ce que je puis vous dire pour cette fois, etc.

P. S. Je n'ai pas besoin de vous recommander la lettre ci-incluse pour M. De Peiresc.

[1] Ce ne fut qu'au mois de novembre, que Buckingham dut honteusement quitter l'île de Ré avec les restes de ses soldats affaiblis et décimés, abandonnant ainsi à la vengeance du vainqueur, la malheureuse ville de la Rochelle qu'il avait en quelque sorte excitée à la révolte.

[2] Sur le siége de Groll, voy. *Hist. des Provinces-Unies,* par Jean Leclerc, tom. II, p. 111, et les *Mémoires de Frédéric Henri.* Cette ville, qui est arrosée par le Slinc, est située aux environs de Zutphen, au milieu de grandes bruyères.

[3] Sans qu'il y ait eu d'engagement jusqu'aujourd'hui. On a eu cette nouvelle-là par des lettres de La Haye. (*Note marg. de Rub.*).

XLV.

D' Anversa, il 2 di settembre 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Groll si è reso il 20 del passato, agli medesimi patti che si rese Breda, per mancamento di palle d' artiglieria, onde furono costretti a servirsi di tutti gli utensili di ferro, piombo e stagno che si trovarono nella città. Fu pietà grande che l' ultimo o penultimo tiro ammazzò con un pezzo di un cucciaro di stagno il figliuol naturale del principe Mauritio, chiamato Guilhelmo de Nassau, cavaglier di gran speranza, et già provisto del carico d' amirante d' Ollanda, e maritato da tre mesi in çà nella figliuola del sig. Vander Noot; e insieme con lui fu colto del istesso colpo ancora un capitano inglese. Il sig. principe si tiene sin adesso quieto nel suo posto, e si dice che il conte Henrico si sia retirato verso la Vestphalia [1]. Un capitano de cavagliaria, chiamato Roberto Van Eyckeren [2], che haveva levato la sua compagnia di fresco in questa città, se n' è andato per qualche disgusto, come si dice, rendere al servicio insieme colle sue genti del principe d' Oranges. Cosa inaudita sin adesso in queste guerre di Fiandra! Vicino a questa città si è tentato ancora un' impresa sopra il paese Van den Goes, con poco successo, della quale si parla diversamente, dicendo alcuni che gli nostri trovorono la frontiera ben presidiata da soldatesca, et che passando avanti, tutti s' andavano a perdere senza rimedio; et altri vogliono mantenere che sendosi sbarcati gli nostri, intopporono in un fosso, havendo gia passato a guazzo gran spacio di paese, e che non scoprendo alcun

incontro, si dubitorono di qualche imboscata, et perciò si fermorono; et alzandosi poi all' improviso buon numero di archibugieri et altri colle insegne spiegate, si ritirorono al gran passo, e al beneficio della fossa si tornorono ad imbarcar senza colpo ferire, et de camino furono salutati a cannonate dalle navi di guerra del nemico, che non potettero avvicinarsi per mancamento di vento e marea, con più terrore che danno, sendone morto un solo e duoi feriti. Si tiene per certo che gli difensori fossero pochi et vilani solamente in forma di soldati, e si rigetta la colpa adosso agli capitani, li quali si portorono male, et invece d'animar gli soldati gli augmentorono il spavento, et si crede certamente saranno (al manco) riformati. Queste sono tutte le nove che abbiamo per adesso. Ho caro che V. S. habbia ricevuto gli duoi pacquetti ben conditionati, ne mancarò di mandar a V. S. colla prima occasione una imagine del conte de Bucquoy et un libro delle medaglie del duca d'Aerschot. Ne havendo altro per adesso, farò fine con baciar a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani.

P. S. Ho ben depinto il ritratto del marchese Spinola dal naturale, ma sin adesso non è tagliato in rame per altre occupationi che l' hanno divertito. Quì si crede per certo che il duca di Boucquingam sia tornato in Ingliterra havendo lasciato le fortezze dell' isola de Ré strettamente presidiate et assediate.

[1] Per mancamento di viveri. (*Nota marg. di Rubens.*)

[2] Sotto il nome del colonello Cracy. (*Idem.*)

Traduction.

Anvers, 2 septembre 1627.

Rubens au même.

Monsieur,

Groll s'est rendu le 20 du mois dernier aux mêmes conditions que Breda [1]. Les provisions d'artillerie y ont manqué. Les assiégés se sont vus réduits à employer comme projectiles tous les objets de fer, de plomb et d'étain qu'ils ont trouvés dans la ville. Par l'effet du plus grand malheur, le dernier ou l'avant-dernier coup que l'on tira, tua d'un morceau de cuiller d'étain le fils naturel du prince Maurice, appelé Guillaume de Nassau, cavalier de grande espérance, déjà pourvu de la charge d'amiral de Hollande, et marié depuis trois mois seulement à la fille de M. Vander Noot. Un capitaine anglais fut atteint du même coup. Le prince demeure tranquille à son poste et le comte Henri s'est retiré, dit-on, vers la Westphalie [2]. Un capitaine de cavalerie, nommé Robert Van Eyckeren [3], qui avait depuis peu levé sa compagnie dans cette ville, est allé, par dégoût, à ce que l'on dit, offrir ses services et ceux de ses gens au prince d'Orange. Chose encore inouïe dans ces guerres de Flandre [4] !

On a encore tenté non loin de cette ville une entreprise sur le pays Vander Goes [5], mais avec fort peu de succès. On en parle de différentes manières. Les uns disent que nos gens ont trouvé la frontière bien gardée, et qu'en allant plus avant ils marchaient à une perte certaine. D'autres veulent soutenir que nos soldats, après être débarqués, rencontrèrent un fossé, et qu'après avoir passé à gué une grande étendue de pays, ne découvrant personne, ils soupçonnèrent une embuscade et s'arrêtèrent; puis que tout à coup un grand nombre d'arque-

busiers s'étaient levés, mais que les autres s'étaient retirés enseignes déployées à grand pas, et qu'à la faveur du fossé ils avaient regagné leurs embarcations sans coup férir. Seulement en chemin ils furent salués par la canonnade des vaisseaux de guerre ennemis, qui leur fit plus de peur que de mal, le vent et la marée ne leur permettant pas d'approcher. Un homme fut tué et deux furent blessés. On assure que les défenseurs étaient en petit nombre, et que ce n'étaient que des paysans sous forme de soldats. On rejette la faute sur les capitaines qui se sont mal comportés, et qui au lieu d'animer leurs soldats ont augmenté la frayeur; il est fort probable qu'ils seront au moins réformés. Voilà toutes les nouvelles que nous avons pour le moment.

Je compte que vous aurez reçu les deux paquets en bon état, et je ne manquerai pas de vous envoyer à la première occasion le portrait du comte de Buquoy, et un livre des médailles du duc d'Aerschot [5]. N'ayant rien d'autre, etc.

P. S. J'ai fait effectivement le portrait du marquis De Spinola d'après nature, mais il n'a point encore été gravé sur cuivre, à cause de mes autres occupations. On croit ici que le duc de Bucquingham est retourné en Angleterre et qu'il a laissé les forteresses de l'île de Ré étroitement assiégées et entourées.

[1] Après six semaines de siége.

[2] Par manque de vivres. (*Note marg. de Rub.*). Peut-être aussi par trahison. Voy. l'Introduction.

[3] Sous le nom du colonel Cracy. (*Idem.*)

[4] C'étaient les préludes de la trahison qui fut organisée contre l'Espagne, et à la tête de laquelle se mirent les seigneurs eux-mêmes.

[5] Le pays de *Ter Goes,* aux environs de Flessingue.

[6] Il existe plusieurs commentaires sur les médailles des empereurs romains du cabinet du duc de Croy-Arschot, et ils sont tous publiés avec des gravures de Jacq. De Bye. Le premier fut donné, croyons-nous, par Erycius Puteanus en 1615, c'est un in-4°. En 1654, il en parut un autre en un vol. in-f°, qui fut longtemps attribué à Gevaerts et que l'on a restitué enfin à Albert Rubens dans la réimpression faite en 1700. L'envoi fait par Rubens se rapporte sans doute à l'ouvrage d'Erycius Puteanus.

XLVI.

D' Anversa, il 9 di settembre 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Quando io scrissi a V. S. la mia penultima, non si sapeva ancora di certo la presa di Grol, ma il giorno seguente soppraggiunse la nova colle lettere di Colonia et Wessel.

Penso d' haver sodisfatto a V. S. di tutto quello che passa in queste guerre colla mia ultima, di poi non ci è novità alcuna. Si tiene per certa la rotta delle genti di Danimarcha, non troppo discosto d' Hambourck [1], che quel re haveva amassati di novo. Il Tilli, oltra il suo valore, è venturoso, *nam ille incidit in feminas, nos in viros*. Quì si dice che gli Inglesi habbino perso alcune navi d' Ollanda che, non mi par verisimile, se non è che vogliono rinovar l' antico lor stendardo col motto : *Amys de Dieu et ennemys de tout le monde* [2]. Il vostro forte di S. Martin si mantiene meglio di Grol, che pur si è difeso valorosamente; ma la necessità, mancando le munitioni, non ha legge. Io vorrei che il re di Spagna si portasse bene, come quello di Francia, stando sua Maestà male delle verrolle [3] et petecche; ma non sopragiungendo in tanti giorni alcun straordinario, si deve sperar bene della sua salute, come ancora nel primo aviso appareva qualche sollevamento del male. Ho ricevuto con gusto il dissegno (benchè mal fatto) del cameo di Mantoua, il quale ho visto più volte e maneggiato colle proprie mani, stando al serviccio del ducca Vicenzo, padre di questo. Io credo che per le due teste la sia il più bel pezzo d' Europa. Se V. S. potesse ottener dal sig. Guiscardo un impronto di solfo, gesso [4] o cera, mi sarebbe sommamente grato. Ringracio V. S. per il

libretto *de Tempore humani partus*, il quale ricompenserò con quello del Juliano Cossi. Ne havendo altro per questa volta, bacio a V. S. et al sig. suo fratello umilmente le mani.

P. S. Io ho due essemplari di Giuliano Cossi, ma sono troppo grandi per mandarli sotto la coperta del sig. ambasciatore, di maniera che bisognerà consegnarli a parte al corriero.

[1] Questa rotta non viene confirmata colle lettere de Hambourke del primo di questo, arrivate questa sera, ma ben che il Tilli era molto forte a vista della città. (*Nota marg. di Rub.*)

[2] Come scrive Jean Froissart. (*Idem.*)

[3] Variole. (*Idem.*)

[4] Io l' ho veduto formato di gesso altre volte in Mantoua. (*Idem.*)

Traduction.

Anvers, 9 septembre 1627.

Rubens au même.

Monsieur,

Lorsque je vous écrivis mon avant-dernière lettre, on ne savait encore rien de positif touchant la prise de Groll. Les nouvelles ne sont arrivées que le jour suivant avec les lettres de Cologne et de Wesel. Je pense vous avoir mis assez au courant de toute cette guerre dans ma dernière lettre. Il n'y a rien eu de nouveau depuis.

On donne comme certaine la défaite des troupes que le roi de Danemarck avait de nouveau rassemblées non loin de Hambourg [1]. Tilly n'est pas seulement un capitaine plein de bravoure, il est aussi plein de bonheur, *nam ille incidit in feminas, nos in viros.*

On dit ici que les Anglais ont fait couler quelques navires hollandais, ce qui ne me semble pas vraisemblable à moins

qu'ils n'aient résolu de reprendre leur vieil étendard avec la devise : *Amys de Dieu, ennemys de tout le monde*[2]. Votre fort de St-Martin se maintient mieux que Groll, qui pourtant s'est défendu avec courage. Mais la nécessité, en l'absence des munitions, n'a point de loi. Je voudrais que le roi d'Espagne fût aussi bien portant que celui de France. S. M. est assez gravement atteinte de la petite vérole [3] et de la rougeole. Il est vrai que depuis tant de jours, aucun extraordinaire n'étant survenu, on doit bien augurer de sa santé, puisqu'il y avait même dans le premier avis une légère apparence de mieux.

J'ai reçu avec plaisir le dessin, quelque mauvais qu'il soit, du camée de Mantoue. J'ai eu occasion de voir l'original et je l'ai même eu bien souvent dans les mains, lorsque j'étais au service du duc Vincent, père du duc actuel. Je crois que pour les deux têtes, c'est le plus beau morceau qu'il y ait en Europe. Si vous pouviez obtenir de M. Guiscard un moule de soufre, de plâtre [4] ou de cire, je vous en aurais une reconnaissance toute particulière.

Je vous rends grâce de l'envoi de l'opuscule *de Tempore humani partus*[5]. Je me réserve de vous envoyer pour remercîment celui de Juliano Cossi. N'ayant rien d'autre pour cette fois, je vous baise humblement les mains, ainsi qu'à M. votre frère.

P. S. J'ai deux exemplaires de Juliano Cossi, mais ils sont trop grands pour être envoyés sous le couvert de l'ambassadeur. Il faudra donc les consigner à part au courrier.

[1] Les lettres de Hambourg du premier de ce mois, qui nous sont arrivées ce soir, ne confirment pas cette nouvelle, mais bien que Tilly avait rassemblé des forces considérables en vue de la ville. (*Note marg. de Rub.*)

[2] Comme l'écrit Jean Froissart. (*Idem.*)

[3] Variole. (*Idem.*)

[4] J'en ai vu autrefois des moules en plâtre à Mantou. (*Idem.*)

[5] Nous ne trouvons qu'un livre auquel ce titre convienne, c'est celui de Rodolphus, intitulé : *Limites humani partus*. Paris, in-12, 1613. Voy. *Bibl. realis medica*, p. 332. Francfort, in-f°, 1679.

XLVII.

D' Anversa, il 23 di settembre 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Non potetti scrivere a V. S. par causa delle mia absenza col ordinario passato. Frattanto habbiamo havuto il sig. don Diego Messia, che porta la ligua stretta tra Spagna et Francia contro il nemico commune, che ha fatto meravigliare alcuni, considerando le cose de' tempi passati; pur si deve attribuire a qualche eccesso di buon zelo verso la fede cattolica et d' odio della parte contraria. Io credo ch' ella servirà grandemente per accommodar le differenze tra Francia et Inghilterra. Ma per conquistar quel regno o soggiogar gli Ollandesi, la sarà di poco effetto, per esser gli più forti in mare; ne penso che l' intention di Francia si stenda a quel segno, ma ch' ella si accomoda per adesso a l' altrui humore, et si serve delle passioni del compagno per fare il fatto suo. E frattanto il re di Spagna si sarà mostrato un vero amico nel bisogno et zelante cattolico, senza alcuna altra considerazione di stato, ansi alle sue spese proprie. Certo io non credo che gli Inglesi si aspettassero aquesto colpo, ma se lo meritano per la lor temerità d' attaccar la guerra in un tempo con duoi re gli più potenti d'Europa. La vostra fortezza di S. Martino si mantiene bravamente, che serve per remoral il nemico et dà tempo al re per provedere da per tutto. Se gli Inglesi non fanno il lor progresso a maggior passo, devono promettersi da questo principio un debolissimo fine. Quì facciamo poco per adesso, et par strano, che provedendo la Spagna così scarsamente agli bisogni di questi paesi, che appena si ponno mantenere in dif-

fesa, soprabbondi di forze per far là guerra offensiva altrove. Ma di questo ci rimetteremo all' evento delle cose, e frattanto sarà bene di mettersi l' animo in pace. Quì vicino da tre in quattro leghe solamente discosto della città, si fa una fortezza, ansi si riduce in fortezza tutto un villaggio, con grandissimo incommodo della soldatesca, la quale mutando di guardia marcia a traverso del acqua quasi sino alla cintura, e le sentinelle stanno nel medesimo modo, onde molti ogni giorno s' ammalano ed altri fuggono. Ne havendo altro per adesso, bacio a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani, et lor prego dal cielo ogni felicità e contentezza.

P. S. Ho ricevuto il libretto *des Troubles du royaume de Naples*, etc., il quale m' è stato gratissimo. Io mi ricordo d' havèrlo letto in lingua Italiana, vent' anni sono, in Roma con singular gusto, et havendolo di poi fatto cercar per tutto, non ho giamai potuto ritrovarlo. Il titolo fu *la Congiura degli baroni di Napoli contra il re Ferdinando I*, se non m' inganno. S' assicuri V. S. che non poteva mandarmi un maggior regalo di questo et le ne rendo le debite gratie.

V. S. riceverà con questo ordinario gli duoi essemplari di Juliano Cossi *degli Archibuggi*.

P. S. Ho ricevuto la sua gratissima del 17, insieme colla relatione del soccorso di S. Martin, et le lettere del ducca de Boucquingam et Thoiras, di Rees [1], etc., restando infinitamente obligato a V. S. per la sua puntualità et liberalità che usa meco. Io sono del parer di V. S., che di questa speditione depende la summa del Bucquingam, *qui non erit par invidia præsertim absens,* et a dir il vero, io non veggo come si possa scusar la temerità del governo di quel regno. Con che di novo le bacio le mani.

Supplico V. S. mi faccia gracia di far capitar l' inclusa al sig. abbate di S.-Ambrosio subito, se non è partito ancora, et se egli è partito forse, si troverà mezzo di fargliela tener in viaggio.

[1] Sous-ent. *Governatore*.

Traduction.

Anvers, 23 septembre 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Une absence m'a empêché de vous écrire par le dernier ordinaire. Nous avons eu ici le sieur don Diego Messia, porteur de la ligue étroite entre l'Espagne et la France contre l'ennemi commun, ce qui a jeté dans l'étonnement plusieurs personnes, eu égard aux événements des temps passés [1]. Il ne faut attribuer tout cela qu'à un excès de zèle pour la foi catholique, et de haine pour le parti contraire. Cette ligue me semble devoir être fort utile pour terminer les différends entre la France et l'Angleterre, mais pour conquérir ces contrées ou subjuguer les Hollandais, elle sera de peu d'effet, ces derniers étant les plus forts sur mer; et je ne puis croire d'ailleurs que l'intention de la France s'étende jusque-là. Elle s'accommode pour le moment à tous les désirs de son alliée et met à profit ses inimitiés pour arriver à son but, tandis que le roi d'Espagne se sera montré un véritable ami dans le besoin et un catholique zélé, sans aucune autre considération d'état, et même à ses propres dépens. Certes voilà un coup auquel les Anglais étaient loin de s'attendre, et ils le méritent bien par leur témérité à déclarer la guerre en même temps aux deux rois les plus puissants de l'Europe.

Votre forteresse de St-Martin se maintient bravement, ce qui est fort utile pour tenir l'ennemi en échec et pour donner au roi le temps de pourvoir en d'autres lieux. Si les Anglais n'avancent point à plus grands pas, ils doivent dès aujourd'hui se promettre bien peu de succès.

On fait ici peu de chose pour le moment, et il nous paraît

bien extraordinaire que l'Espagne, si pauvre quand il s'agit de fournir aux besoins de la défense de notre pays, trouve des forces si considérables pour prendre ailleurs l'offensive; mais pour tout cela nous nous en remettrons à l'avenir, et il sera bien en attendant d'avoir l'esprit en repos.

A trois ou quatre lieues seulement de notre ville, on construit maintenant une forteresse, ou plutôt, de tout un village[2] on fait une forteresse, au grand désagrément des soldats qui, pour changer de garde, sont obligés de se mettre dans l'eau presque jusqu'à la ceinture. Les sentinelles sont dans le même cas. Il en résulte que chaque jour un grand nombre d'entre eux tombent malades et que d'autres désertent. N'ayant rien d'autre pour le moment, je vous baise humblement les mains, ainsi qu'à M. votre frère, et je vous souhaite toute sorte de félicités et de contentements.

P. S. J'ai reçu le petit livre *des Troubles du royaume de Naples*, lequel m'a été fort agréable. Je me souviens de l'avoir lu à Rome en Italien, avec beaucoup de plaisir, il y a vingt ans. Depuis je l'ai fait chercher partout, sans pouvoir jamais le trouver. Son titre est, si je ne me trompe : *la Congiura degli baroni di Napoli contra il re Ferdinando I*[3]. Soyez sûr que vous ne pouviez m'envoyer rien qui me fût plus agréable que ce petit livre, et je vous en adresse mille remercîments.

Vous recevrez avec cet ordinaire les deux exemplaires de Juliano Cossi *degli Archibuggi*.

J'ai entre les mains votre lettre bien agréable du 17, ainsi que la relation du secours de St-Martin et les lettres du duc de Buckingham et de Thoiras, gouverneur de Ré[4], etc. Je vous suis infiniment obligé de votre ponctualité et de votre libéralité envers moi. Comme vous, je pense que de cette expédition dépend la fortune de Buckingham, qui excitera contre lui une jalousie sans égale, surtout pendant son absence, et à dire vrai, je ne vois pas le moyen d'excuser la témérité des ministres de ce royaume. Je vous baise de nouveau les mains.

Faites-moi la grâce de faire tenir aussitôt la lettre ci-incluse à M. l'abbé de St-Ambroise, à moins qu'il ne soit déjà parti, auquel cas il sera peut-être possible de la lui faire parvenir en voyage.

[1] Cette paix ou plutôt cette alliance qui étonnait si fort, avait été conclue pourtant dans une forme plus explicite que Richelieu ne l'eût souhaité, par l'influence de la reine Marie de Médicis, qui était toujours espagnole de cœur. Mais en même temps qu'il laissait faire cette négociation, Richelieu traitait secrètement aussi avec les Provinces-Unies qui, moyennant un subside d'un million par an, promettaient à la France assistance contre tous, excepté contre l'Angleterre. (Traité du 28 août 1627, conclu à Paris. Voy. Dumont, tom. V, 2e part., p. 522.) Rubens avait deviné juste, mais il est à remarquer que la cour d'Espagne commençait dès lors ses négociations avec l'Angleterre, pour déjouer les projets du cardinal. Voy. l'Introduction.

[2] Le village de Santvliet. Voy. les lettres suivantes.

[3] Ce livre italien qui est rare, est de Camillo Persio. Il fut imprimé à Rome chez Paolo Manutio, en 1565, in-4°.

[4] Buckingham avait écrit à Thoiras, gouverneur de l'île de Ré, pour l'engager à rendre le fort de St-Martin qu'il défendait. Celui-ci répondit le 1er septembre 1627 par une lettre pleine d'honneur et d'énergie à cette proposition étonnante du général anglais.

XLVIII.

D' Anversa, il 30 di settembre 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Non posso manchar a baciar a V. S. le mani con questa, benchè non mi trovo alcun soggietto degno della sua notitia, sendo le cose al medesimo segno che furono gli giorni passati; solo il sig. don Diego Messia ha fatto la propositione [1] della unione di tutti gli regni e stati del re di Spagna, per assistere a tempo di guerra l' un' altro reciprocamente, con certo numero di genti pagate a spese proprie, sotto conditioni molto

raggionevoli, come si vede in stampa, ne mancherò di mandar a V. S. il primo essemplare, che mi capitarà in mano, ma sin adesso non si trova in Anversa. Questa è una inventione per mantener la guerra perpetua in questi paesi a spese d' altri, et si maraviglia ognuno che gli Spagnuoli consentano che ciascuna natione possa far gli officiali da se, e commandar le sue truppe e pagarle senza interventione d' alcun ministro reggio, havendo sempre ricusato di farlo, quando se gli è offerto voluntariamente in sollevamento. Sentiremo noi, che, in ricompensa che serviremo per theatro e piazza d' armi della tragedia, saremo frattanto essemti di formar la nostra parte; ma solamente, a tempo di pace, daremo il contracambio agli compagni. Certo io vorrei che fossimo a quel punto, ma se questa proposta viene ad effetto, io sono di parere, che non occorre giamai più sperar alcun riposo, che poteva esser causato della stracchezza del re, il quale respirerà per questo mezzo e mantenerà facilmente in questo paese una guerra defensiva senza il suo incommodo. Ne penso che per l'avenire siamo per assalire gli adversari da questa banda, ma rimbarcargli con canali, fortezze et trincere nelli lor confini, et assicurar queste provincie degli lor insulti, al meglio che si potrà. Ma frattanto, secondo intendo, si scargarà la borasca sopra l' Allemagna e Danemarcka, parendo l' offesa più facile da quella parte, insegnando la fortuna la strada, *ac si nos manu ducat et ultro trahat.* Questo è quanto posso dire a V. S. per questa volta, et per fine bacio a V, S. et al sig. suo fratello humilmente le mani, e mi raccomando nella lor buona gracia.

P. S. Fin adesso non ho ricevute lettere da V. S. con questo ordinario, che non è arrivato hier sera come soleva, et io mi parto questa mattina per Brussells.

[1] Già molti stati del re hanno consentito a questa dimanda, e in prima Arragona, Valencia, Majorca, etc. (*Nota marg. di Rub.*)

Traduction.

Anvers, 30 septembre 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Je ne puis manquer de vous baiser les mains aujourd'hui, malgré la disette où je suis de nouvelles intéressantes à vous annoncer. Les choses sont toujours dans le même état que ces jours passés. Seulement le sieur Don Diego Messia a fait la proposition [1] de l'alliance de tous les royaumes et états du roi d'Espagne pour leur assistance réciproque, au moyen d'un certain contingent de soldats, fournis aux dépens de chacun, et à des conditions très-raisonnables, comme on peut le voir dans la proposition imprimée. Je ne manquerai pas de vous en envoyer le premier exemplaire qui me tombera sous la main, mais jusqu'ici on n'en a pu trouver à Anvers. Cette proposition est un nouveau moyen de maintenir la guerre perpétuelle dans ce pays aux dépens des autres, et tout le monde s'étonne que les Espagnols permettent que chaque nation puisse choisir chez elle ses officiers, ainsi que commander ses troupes et les payer, sans l'intervention d'aucun des ministres du roi. Car c'est un point qu'ils ont toujours refusé, quand l'offre volontaire leur en a été faite par mesure d'allégement. Ainsi, tandis que notre pays servira de théâtre et de place d'armes au drame, nous serons par compensation exemptés de fournir notre part de soldats; mais par contre au retour de la paix, ce sera à nous de changer de rôle avec nos alliés. Certes, je voudrais bien que nous en fussions là. Mais tout me fait croire que si la proposition est acceptée, nous

ne devons plus espérer le moindre repos, causé par les dégoûts du monarque. Car ce sera pour lui un moyen de respirer et de maintenir facilement et sans beaucoup de gêne une guerre défensive dans notre pays. Je ne crois pas qu'à l'avenir nous prenions désormais l'offensive, nous nous contenterons de rembarquer nos ennemis avec les canaux, les forteresses et les retranchements jusque par delà leurs frontières; et nous mettrons nos provinces à l'abri de leurs insultes, aussi bien que nous le pourrons; tandis que, si je ne me trompe, la bourrasque se déchargera sur l'Allemagne et le Danemarck, où l'offensive est plus facile à prendre, la fortune nous montrant elle-même le chemin, *ac si nos manu ducat et ultro trahat*. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour cette fois, et ainsi je vous baise humblement les mains, ainsi qu'à M. votre frère et je me recommande à vos bonnes grâces.

P. S. Je n'ai jusqu'à présent reçu aucune lettre de vous par cet ordinaire. Il n'est pas arrivé hier soir, selon sa coutume, et je pars ce matin pour Bruxelles.

[1] Plusieurs états du roi ont déjà consenti à cette demande. Les premiers sont Aragon, Valence, Majorque, etc. (*Note marg. de Rub.*).

Voici le détail des demandes faites aux différents royaumes :

La Castille et les Indes	44,000 hommes.	140,000 hommes.
Les provinces de par deça	12,000 »	
L'Aragon	10,000 »	
Valence	6,000 »	
Catalogne	16,000 »	
Portugal	16,000 »	
Naples	16,000 »	
Sicile	6,000 »	
Milan	8,000 »	
Les îles de la Méditerranée et de l'Océan .	6,000 »	

Le 23 septembre 1627, Don Diego de Messia, marquis de Leganès, gentilhomme de la chambre du roi d'Espagne, conseiller d'état et capitaine général de la cavalerie des Pays-Bas et de l'artillerie d'Espagne, fit sa proposition aux États de Brabant. Les jours suivants il alla dans les autres provinces. En Belgique l'*Union des États* ne fut pas généralement acceptée. Voy. à ce sujet l'Introd.

XLIX.

D' Anversa, il 14 d' ottobre 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Sono duoi ordinari ch' io non ho avuto nove di V. S., ne il sig. ambasciatore fa mentione d' alcun suo incommodo, che mi dispiaccerebbe che la causa del suo silencio fosse altra che salva la sua salute. Io non scrissi coll' ordinario passato, perchè stava in campagna, et a dir il vero la staggione è tanto scarsa di nove, che non merita che si metta mano alla penna. La nostra gente sta continuamente a Santvliet, fortificando quel posto con gran diligenza, con apparenza di ridurlo in forma d' una città, la quale non intendiamo a che dissegno possa servire, *nisi ad proferendos fines,* disperando di conquistar giamai Berghes-op-Zoon, et per haver un posto all' acqua; benchè il posto non sia capace che di fregate e bragantini (come quello di Duynckerque), e forse quel presidio potrà vessar le isole circonvicine, et ridurne col tempo alcuna a pagar contributione *ad redimendam vexam.* A Duynckerque si dice esser in prompto vinti navi di guerra per congiungersi colla armata Spagnuola, che va alla volta di Francia contro Inglesi. Potrebbe seguire tra queste nationi qualche fattion nobile, se il ducca di Bucquingam non si scusarà col proverbio commune: *Ne Hercules contra duos.* Egli mi pare ridotto per la sua temerità a termine di vincere o di morire gloriosamente, ma di sopravivere a qualche mal successo, non sarebbe altro che servir di ludibrio alla fortuna, et irrisione agli suoi nemici. Il sig. don Diego Messia va facendo le sue propositioni per le provincie, ne si sa certezza del successo,

ma si spera bene, delle quali io mando a V. S. un' essemplare, come haveva promesso colla mia antecedente. Ne havendo altro, bacio a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani, et mi raccomando nella lor buona gracia.

Traduction.

Anvers, 14 octobre 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Voilà deux ordinaires passés sans que je reçoive de vos nouvelles, et M. l'ambassadeur ne me parle d'aucune indisposition qui vous serait survenue. Ce qui me déplairait, c'est que votre silence fût causé par votre mauvaise santé. Je ne vous ai pas écrit par le dernier courrier, parce que j'étais en campagne, et à dire vrai, la saison est si pauvre de nouvelles qu'elles ne méritent pas qu'on prenne la plume. Nos troupes sont toujours à Santvliet, occupées à fortifier ce poste avec la plus grande activité. Il semble qu'on veuille en faire une petite ville; nous ne savons à quoi elle pourra jamais servir, sinon *ad proferendos fines,* dans le cas où l'on aurait perdu l'espérance de prendre Berg-op-Zoom, et pour avoir un poste maritime, bien que ce poste ne puisse recevoir que des frégates et des brigantins (comme celui de Dunkerque). Peut-être aussi cette garnison pourra-t-elle inquiéter les îles circonvoisines et en réduire quelques-unes avec le temps à payer tribut, *ad redimendam vexam.* On dit que vingt vaisseaux de guerre sont appareillés à Dunkerque, pour se joindre à l'armée navale d'Espagne qui va mettre à la voile de France contre les Anglais [1]. Il pourrait en résulter entre ces trois nations quelque glorieux fait d'armes, si le duc de Buckingham ne s'excuse pas avec le proverbe : *Ne Hercules contra*

duos. Il me paraît s'être mis par sa propre témérité dans la nécessité de vaincre ou de mourir glorieusement. S'il survivait à sa défaite, il ne pourrait plus que servir de jouet à la fortune et de dérision à ses ennemis.

Don Diego Messia est occupé à faire ses propositions dans nos provinces. On n'a point la certitude du succès, mais on a bonne espérance. Ainsi que je vous l'avais promis dans mon avant-dernière lettre, je vous envoie un exemplaire de cette même proposition. N'ayant rien de plus à vous dire, etc.

[1] Conformément à l'alliance conclue entre la France et l'Espagne.

L.

D' Anversa, il 11 di novembre 1627.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Sarò breve per esser l' hora molto tarda, et ancora non occorendo cosa di momento. Solo dirò che la notte tra il settimo et ottavo di questo mese, le nostre navi, essendo al numero di 17 de S.M., et altreto o 12 de' particolari, uscirono de Mardyck, sendosi ritirati gli Ollandesi in alto mare, antivedendo come prattichi la fortuna imminente, la quale poco di poi colse così bene la nostra flotta, che l' ammirante[1], o per furia di vento o voluntariamente per salvar la gente e artigliaria, fu buttato sopra la spiaggia, con perdita della nave, insieme con un' altra poco menore, che ha corso la medesima disgracia. Il resto non è più comparso, et si crede abbia seguitato il suo viaggio, di maniera che devono hormai esser arrivate negli vostri quartieri, come si crede senza alcuna certezza; però molti pensano che vadano a levar la flotta spagnuola in Biscaya [2]. A Santvliet le cose passano male per gli soldati con questa

pioggia, marciando per il fango sino agli ginocchi. Ne havendo altro, bacio a V. S. et al sig. suo fratello di verissimo cuore le mani, e mi raccomando nella lor buona gracia.

[1] Questa nave haveva 40 pezzi d' artiglieria. (*Nota marg. di Rub.*)
[2] Per venir di compagnia di soccorso contro gli Inglesi. (*Idem.*)

Traduction.

Anvers, 11 novembre 1627.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Je serai bref à cause du temps qui me presse, et aussi pour le peu d'importance de ce que j'ai à vous dire. Dans la nuit du sept au huit de ce mois, nos vaisseaux au nombre de dix-sept appartenant à S. M. et dix ou douze autres à des particuliers, sortirent de Mardyck; les Hollandais, en gens expérimentés, avaient pris la haute mer, dans la prévision de l'orage qui menaçait. En effet, peu de temps après, notre flotte fut assaillie avec tant de violence que le vaisseau amiral [1], battu par les vents en fureur, ou peut-être volontairement pour sauver son monde et son artillerie, vint échouer sur la plage. Le navire est perdu, ainsi qu'un autre un peu plus petit qui a éprouvé le même sort. Le reste n'a plus reparu, et l'on pense qu'ils auront continué leur voyage, de sorte qu'ils doivent être arrivés maintenant dans vos parages, du moins à ce que l'on croit ici, sans en avoir aucune certitude. Quelques-uns pensent toutefois qu'ils sont allés grossir la flotte espagnole en Biscaye [2].

A Santvliet les soldats sont toujours aussi mal à cause des pluies : ils ont de la boue jusqu'aux genoux. N'ayant rien d'autre à vous apprendre, etc.

[1] Ce vaisseau portait quarante pièces de canon. (*Note marg. de Rub.*)
[2] Pour venir de compagnie porter secours contre les Anglais. (*Idem.*)

LI.

D' Anversa, il 13 di gennaio 1628.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

V. S. si pò imaginar che quì si fa d' inverno poco o niente, et maggiormente in absenza del sig. marchese. S' aspetta quì don Carlos Coloma, di passaggio verso Santvliet, della cui fortificazione sin adesso non si cava altro, che spese e travaglio senza alcun emolumento. Questi temporali hanno fatto grandissimo danno da per tutto. Mi disse un nipote di un consigliere di Stato ch' arrivò hieri d' Ollanda, ch' erano, tra sommerse e buttate nella spiaggia, perite più di cento e cinquanta navi, tutte d' Ollandesi, con incredibile perdita de' particolari. A Plenuyen (?) ancora si sono naufrate nel porto quattro navi reggie et una infinità d' altre navi per tutta la costa di quel regno. Certo che Æolo deve esser concitato da qualche maligna Junone, o ch' egli ha rilasciato la briglia agli venti e postogli intieramente in libertà. Non stanno gli Ollandesi senza gran gelosia e sospetto degli alloggiamenti tanto vicini alla Frisa delle truppe Cesaree, che stanno sotto Emden, cioè in quel territorio. Con tuttociò gli sig. Stati hano risolto di trattargli amichevolmente, senza ricusar loro viveri o altre cose necessarie, sino che l' imperatore non lor usi alcuna hostilità publica, che non si possa imputar a l' insolenza de la soldatesca in particolare y senza formalità di guerra. Credo che il sig. marchese Spinola sarà il benvenuto nel campo del re cristianissimo, per esser gran prattico nel mestiere che S. M. ha per le mani. Considerando la volubilità delle cose humane, mi

passa per il pensiero, che stando il marchese all' assedio di Breda, il re di Francia et Inghilterra fecero ogni sforzo per batterlo, et che adesso il marchese vada a visitar il re di Francia occupato in simil impresa (nel suo campo amorevolmente), contro gli suoi ribelli, et il re d' Ingliterra sia adesso suo nemico, et che il ducca di Guisa et don Fadrico di Tolledo habbino congiunte le lor flotte contro gli Inglesi nemici communi degli lor re. Non posso però credere che il re di Francia sia giamai per abbandonar gli Ollandesi, ma per assisterli continuamente, in dispetto de' Spagnuoli, et se non m' inganno, subito che la Rochella sarà presa, si vederà che Francia ed Ingliterra si accommoderanno tra di loro facilmente, et saranno complici et amici, come furono per il passato e forse più. Il ducca di Mantoua doveva morire qualche mese prima di vendere il suo cabinetto agli Inglesi, il quale Mons. de Nevers dovrebbe arrestare in tutti i modi, non essendo ancora trasportato fuori d' Italia. E non havendo altro per questa volta, mi raccomando di vero cuore nella sua buona gracia, e con ogni affetto bacio a V. S. et al sig. suo fratello le mani. Mi meraviglio che in si lungo tempo non habbiamo nove del sig. Peiresio. Mi dispiacerebbe infinitamente, che questo silencio fosse causato di qualche suo incommodo. Io mi retrovo una scattola ripiena d' impronti e d' intagli, la quale penso di consegnar fra pochi giorni ad un mercante fiammingo [1] suo cognoscente, che habita a Marsiglia, et si partirà ben presto a quella volta. Se V. S. intenderà qualche nova, la prego me ne faccia parte.

P. S. Non mancherò di procurare d' haver alcun essemplare di quella operetta del sig. Grotio, colla prima commodità di qualche amico che vada in Ollanda.

[1] Che si trova in questa città.

Traduction.

Anvers, 13 janvier 1628.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Vous pouvez être assuré que pendant l'hiver on fait ici peu ou point de choses, surtout en l'absence du marquis [1]. On attend dans ce moment don Carlos Coloma, qui vient de passer à Santvliet; les fortifications de cette dernière n'ont rapporté jusqu'ici que peines et dépenses, sans le moindre profit. Partout la mauvaise saison a causé les plus grands dommages. Le neveu d'un conseiller d'État, qui est arrivé hier de Hollande, m'a assuré que les Hollandais ont perdu plus de cent cinquante navires, tant de ceux qui ont péri corps et biens, que de ceux qui ont échoué sur la plage. Les pertes des particuliers sont immenses. A Plenuyen (?) quatre bâtiments royaux ont fait naufrage dans le port, et une infinité d'autres ont été jetés le long des côtes de ce royaume. Il faut qu'Éole soit encore excité par quelque maligne Junon, ou qu'il ait lâché la bride aux vents, en leur donnant liberté entière.

Ce n'est pas sans ombrage et sans inquiétude que les Hollandais voient camper si près de la Frise les troupes de S. M. impériale, qui sont aux environs de Emden; toutefois Messeigneurs les États ont résolu de les traiter en amis et de ne leur refuser ni les vivres ni les autres provisions nécessaires, jusqu'à ce que l'empereur lui-même ait commencé contre eux quelques hostilités ouvertes, qu'il soit impossible de mettre sur le compte particulier de la soldatesque, et qui n'aient point reçu les formalités de guerre accoutumées.

Je ne doute pas que le marquis Spinola ne soit le bienvenu dans le camp du roi très-chrétien, car c'est l'homme le plus consommé dans le métier que S. M. exerce maintenant. Je ne puis trop admirer l'inconstance des choses humaines, quand je me rappelle qu'au siége de Breda, les rois de France et d'Angleterre firent tous leurs efforts pour battre ce même Spinola, qui aujourd'hui vient visiter en ami le roi de France dans son camp, au moment où ce dernier exécute un siége semblable contre ses sujets révoltés, et qu'il compte le roi d'Angleterre parmi ses ennemis; quand je vois surtout les flottes combinées de France et d'Espagne, conduites par le duc de Guise et par don Frédéric de Tolède [2], marcher contre les Anglais, ennemis communs de leurs rois. Et cependant je ne puis croire que la volonté du roi de France soit jamais d'abandonner les Hollandais [3]; en dépit des Espagnols, il ne refusera pas de leur prêter secours. Aussitôt que la Rochelle sera prise, on verra, si je ne me trompe, la France et l'Angleterre entrer facilement en arrangement, et leur amitié ou leur complicité deviendra aussi étroite, peut-être même plus étroite qu'auparavant.

Le duc de Mantoue aurait dû mourir avant de vendre son cabinet aux Anglais, et M. de Nevers [4] devrait bien l'arrêter au passage par tous les moyens possibles, car il n'a pas encore entièrement quitté l'Italie.

N'ayant rien de plus à vous apprendre pour cette fois, je me recommande à vos bonnes grâces et vous baise affectueusement les mains, ainsi qu'à M. votre frère. Je suis étonné que depuis si longtemps nous restions sans nouvelles de M. De Peiresc. Je serais bien fâché qu'une indisposition en fût la cause. Je viens de retrouver une boîte remplie d'empreintes et de gravures, que je compte remettre d'ici à peu de jours à un marchand flamand de votre connaissance [5], qui habite Marseille et qui doit y retourner sous peu. Si vous apprenez quelque nouvelle, je vous prie de m'en faire part.

P. S. Je ne manquerai pas de me procurer un exemplaire du petit ouvrage de M. Grotius [6], à la première occasion que me fournira le voyage d'un ami en Hollande.

[1] Spinola, rappelé à Madrid, avait quitté Bruxelles avec Don Diego Messia, le 3 janvier 1628. Il se rendit d'abord à la cour de France, puis au siége de La Rochelle, où Richelieu lui ayant demandé son avis, il répondit qu'il fallait fermer le port et ouvrir la main. Il entendait par ces derniers mots bien payer les troupes. On suivit son conseil et l'on s'en trouva bien.

[2] Le duc de Guise avait sous ses ordres quarante navires, et Frédéric de Tolède trente-sept. Mais ce dernier, après quelques jours de station, demanda son congé sous de frivoles prétextes, et remit à la voile, en annonçant son prochain retour avec de plus grandes forces. Il ne revint pas.

[3] Il avait conclu, en effet, un traité d'alliance avec eux.

[4] Le duc de Nevers, chef d'une branche de la maison de Gonzague depuis longtemps établie en France, venait de succéder à Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, mort sans postérité, au mois de décembre 1627.

[5] Qui se trouve en cette ville. (*Note marg. de Rub.*).

[6] Sans doute *de Veritate religionis christianæ,* dont Dupuy parle à Gevaerts, le 21 janvier 1628.

LII.

D' Anversa, il 20 di gennaio 1628.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Considerando la malignità della staggione, non mi meraviglio, che gli sig. marchesi siano stati sette giorni per strada, perchè la prima giornata del 3 di questo mese non si deve mettere in conto, perchè si partirono verso sera. Scrivono d' haver patito gran disagi per le male strade, et si sono rovesciati alcuni carri di bagaggio. Io credo che il sig. marchese Spinola, per la sua fama haverà causato qualche concorso di popolo, se ben cognosco la novità de' Pariggini. Ho caro che

V. S., havendo visto adesso il naturale, potrà giudicar meglio della somiglianza del ritratto, il quale si va facendo et è hormai avanzato [1]. Ho ricevuto gli duoi tomi delle lettere de Mons. Balzac, le quali prima di ligare, fogliettando un poco, scopersi subito, quasi nella prima pagina, la sua *philautia*, onde meritamente è stato batezzato Narcisso. Eluce però nel stilo qualche gentilezza et acume d'un ingegno nobile, se non fosse imbriaco [2] di vana ambitione. Io ne rendo a V. S. mille gracie, con desiderio di servirla in simili et maggior cose. Il Byæo non ho mandato sin adesso, perchè era *sub prælo et jam prodit auctior et ab eodem autore recognitus* [3], ma V. S. l' haverà colla prima opportunità. Il sig. Morisot mi renderebbe colle sue lodi un' altro Narcisso, se non fosse ch' io attribuisco tutto quello che dice di grande e di buono, alla sua cortesia et industria, che ha voluto essercitar la sua magniloquenza in un debol soggetto. Veramente gli suoi versi sono admirabili et spirano una generosità maggiore che del secol nostro, ne fu giamai il pensier mio di lamentarmi d' altro che della mia disgracia, che facendomi l' honor un si gran poeta di celebrar le mie opere, egli non fosse ben instrutto di tutte le proprietà de' sogietti, che difficilmente si ponno accertar tutte per congiettura, senza qualche instrutione dell' autor medesimo. Io non posso risponder adesso alla sua lettera, ma lo farò molto voluntieri colla prima commodità, et appuntarò quelli ch' egli ha tralasciato o cangiato o detorto *in alium sensum*, che sono pochi, ansi mi meraviglio ch' egli abbia penetrato tanto avanti di vista solamente. È ben vero ch' io non mi trovo gli argumenti di quelle pitture in iscritto, et forse la memoria non mi servirà così accuratamente come vorrei, pur farò quanto potrò per sodisfargli. Il sig. ambasciator nostro se ne viene allegramente, havendo desiderato di longa mano questa licenza, ma credo che si tratterà poco, et che non averà così presto un successore come vorrebbe, se non è che di presenza espugni la facilità donnesca della Serenissima Infante.

Quì nulla habbiamo di novo, e perciò facendo fine, bacio a V.S. et al sig. suo fratello humilmente le mani.

[1] Le pitture vanno in longo d' inverno, perchè i colori si seccano difficilmente.
[2] Inest illi contemptor animus et commune nobilitatis malum, superbia.
[3] Joanne Hemelario.

Traduction.

Anvers, 20 janvier 1628.

Rubens au même,

Monsieur,

La saison est si mauvaise que je ne m'étonne point du tout que messeigneurs les marquis soient restés sept jours en route. D'abord, il ne faut pas compter le premier jour, qui était le 3 de ce mois, puisqu'ils sont partis vers le soir. Ils écrivent qu'ils ont eu à souffrir les plus grands désagréments, à cause des mauvais chemins, et que plusieurs voitures de bagages ont versé. Je ne doute pas que la renommée du marquis Spinola n'ait attiré sur son passage un immense concours de peuple, car je connais la curiosité des Parisiens. Maintenant que vous aurez vu le personnage, vous pourrez bien mieux juger de la ressemblance du portrait; je le continue et il est déjà fort avancé [1].

J'ai reçu les deux volumes des lettres de M. Balzac, et avant de les relier, en feuilletant un peu, j'ai découvert tout à coup, presque à la première page sa *philautia*. C'est avec raison qu'elle lui a fait donner le nom de Narcisse. Il y a bien dans le style une certaine grâce, ainsi que la subtilité d'un esprit distingué, mais on y trouve aussi l'enivrement d'une vaine ambition [2]. Je vous dois pour cela mille remercîments, et vous prie de disposer de moi pour toute chose semblable ou de plus d'importance.

Je ne vous ai point encore envoyé le De Bye, parce qu'il était sous presse et qu'il paraîtra bientôt revu et augmenté par le même auteur [3], mais vous l'aurez à la première occasion favorable. Avec toutes ses louanges M. Morisot ferait de moi un autre Narcisse, mais j'attribue tout ce qu'il dit de grand et de bon sur mon compte à sa courtoisie et à son art, il aura voulu faire l'essai de son style pompeux sur un sujet de peu d'importance. En vérité ses vers sont dignes d'admiration, ils respirent une générosité bien rare dans notre siècle. Ma pensée en me plaignant n'a pas eu d'autre objet que mon désagrément particulier. En voyant qu'un si grand poète me faisait l'honneur de célébrer mes ouvrages, j'ai regretté qu'il ne fût pas complétement instruit de tous les détails des sujets, détails que l'on ne peut saisir que difficilement à l'aide des conjectures, et pour lesquels il faut les explications de l'auteur lui-même. Je ne puis répondre en ce moment à sa lettre, mais je le ferai avec le plus grand plaisir à la première occasion, en lui indiquant les points qu'il a omis et ceux qu'il a changés, ou dont il a tronqué le sens. Ils ne sont pas en grand nombre, et je ne puis même assez m'étonner qu'il ait pénétré aussi avant à une simple vue. Il est bien vrai que je n'ai point ici les sujets de tous ces tableaux par écrit, et peut-être ma mémoire ne me servira-t-elle pas aussi bien que je le voudrais, je ne laisserai pas de faire tout ce que je pourrai pour lui être agréable.

Notre ambassadeur revient avec plaisir; il y a longtemps qu'il désirait ce congé. Je crois pourtant qu'il négociera peu, et qu'il n'aura pas un successeur aussi vite qu'il le voudrait, à moins que, par sa présence, il ne triomphe de la résistance de la Sérénissime Infante, facile comme sont les femmes. Nous n'avons ici rien de nouveau, c'est pourquoi je finis en vous baisant humblement les mains, ainsi qu'à M. votre frère.

[1] Les peintres vont lentement en hiver, parce que les couleurs sèchent difficilement. (*Note marg. de Rub.*). Un portrait de Spinola se retrouva plus tard dans la maison de Rubens. Il porte le n° 98 sur le catalogue de sa mortuaire.

[2] Il a l'esprit dédaigneux et le défaut ordinaire à la noblesse, l'orgueil. (Voy. lettre LIX, note 2.) (*Note marg. de Rub.*)

[3] Jean Hemelar. (*Idem.*)

[4] Le titre de cet ouvrage est : *Expositio numismatum imperatorum Roman. a Julio Cæsare ad Heraclium*, etc. Il fut imprimé trois fois, en 1614, en 1627 et en 1654.

LIII.

Paris, 21 janvier 1628.

J. Dupuy à Gevaerts.

MONSIEUR,

M. Rigault a maintenant soubs la presse quelques observations sur Tertullien, avec le texte de quelques traités corrompus qu'il a restituez sur les manuscripts. Quand l'ouvrage sera achevé, nous vous l'envoierons. M. Grotius n'a rien maintenant soubs la presse. Je ne sçai si vous aurez veu son livret dernier, *De Veritate religionis christianæ*, in-16°, imprimé à Leyden. Nous avons veu ici M. le marquis De Spinola, qui est parti grandement satisfait de l'accueil qu'il a receu ici des roines et de Monsieur, frère du roy.

LIV.

D' Anversa, il 17 di febraio 1628.

Rubens al sig. P. Dupuy.

MOLTO ILL. SIG.

Io non mi ricordo d' haver mancato di scrivere a V. S. Pur se così fu, deve esser accaduto per il mio viaggietto di Brus-

selles. Quest' ultima sua del 10 di questo ho ricevuto per la via ordinaria, senza coperta di Mons. Le Clerk, che per me nulla importa, essendo ben sicuro che col soprascritto semplice a me saranno benissimo ricapitate. In somma gli nostri marchesi sono passati oltra, et si come V. S. mi scrive, sono stati molto honorati et accarezzati del re. Ma non havendo più gli avisi del sig. ambasciatore che mi dava relation assai minuta e particolare di simil cose, supplico V. S. sia servita di dirmene qualche circostanze. Quì teniamo che il re abbia licenziato don Fadrique de Tolledo, o perchè non teme più di qualche soccorso degli Inglesi, sendo il canale della Rochella hormai serrato, o che gli pare d' esser forte assai per resistergli colla armata propria et che non voglia aver obligo alcuno agli Spagnuoli, ne che essi partecipino della sua gloria, o che la dimora di tante navi non gli fosse onerosa per viveri et altre spese, e forse ancora sospetta, come l' amicitie de' principi *sunt meri ignes suppositi cineri doloso*. Sia quel che si voglia, noi teniamo per sicuro che S. M. Cristianissima habbia licenziato don Fadrique, con qualche apparente raggione, et che sia stato compiacciuto volentieri, non potendo le coste di Spagna restar molto tempo sproviste delle lor forze maritime. E forse tornarà il tempo del bisogno con maggior puntualità, che non ha fatto per il passato; di che, considerando l' humor Spagnuolo et la varietà degli incidenti, in breve tempo mi dubito grandemente. Certo è che l' Ingliterra arma e minaccia gran cose, ma per gli Rochellesi sarà *post bellum auxilium*. Quì non si fa niente, se non che s' aspetta fra pochi giorni nella campagna di questa città gran parte della cavalleria reggia, col sig. don Carlos Coloma in persona, ne sino adesso si penetra la causa, la quale senza dubbio deve esser annessa a Santvliet. Il partito di tre millioni ha dato qualche refrigerio alla nostra soldatesca, che æstuava di mezzo inverno, et covava qualche disordine. Ma con questa provisione restiamo in fiato per tutta l' estate prossima, non computandovi però qualche

impresa o campagna, ma solo la paga ordinaria. Ho parlato col sig. conte Sforza Visconti, venuto di fresco da Praga e passato verso la Spagna, che mi disse meraviglie delle forze Cesaree et particolarmente del essercito potente del ducca di Freslandt, che va crescendo in infinito. Questo sig. conte ha negociato col imperatore et il Frillandt, l' allogiamento delle lor truppe nella Frisia, et il resto che si pò augurar da questa vicinanza. Questo è quanto habbiamo quì, che non merita gran carta, ma serve almanco per mantenere la nostra corrispondenza, et baciando a V. S. et al sig. suo fratello le mani, resto ad ambedue, etc.

Traduction.

Anvers, 17 février 1628.

Rubens à P. Dupuy.

MONSIEUR,

Je ne me souviens pas d'avoir manqué de vous écrire. Si pourtant cela est arrivé, ce doit être pendant mon petit voyage à Bruxelles. Votre dernière lettre du 10 de ce mois m'a été remise par la voie ordinaire, sans le couvert de M. Le Clerk, ce qui est pour moi de peu d'importance, étant bien sûr qu'avec la simple suscription elles me seront également bien remises.

Ainsi donc nos marquis se sont remis en route, et comme vous me le dites, ils ont été comblés de grâces et de caresses par le roi. Maintenant que je suis privé des lettres de l'ambassadeur, qui me donnait une relation assez minutieuse et particulière des événements de cette nature, oserais-je vous prier de vouloir bien m'en donner vous-même quelques détails. Nous pensons ici que le roi a congédié don Frédéric de Tolède [1], ou bien parce qu'il ne craint plus les secours des Anglais, maintenant qu'il a fermé le canal de la Rochelle, ou

bien parce qu'il se croit assez fort pour leur résister avec ses propres armes et qu'il ne veut pas avoir la moindre obligation aux Espagnols, ni leur donner une part de sa gloire, ou bien encore parce que la présence de tant de navires lui est à charge, à cause des vivres et des autres provisions qu'il faut leur livrer, et aussi peut-être parce qu'elle lui est suspecte, car les amitiés des princes sont des charbons ardents recouverts d'une cendre trompeuse. Quoi qu'il en soit, nous tenons pour certain que S. M. très-Chrétienne a congédié don Frédéric avec quelque raison apparente, et qu'on a volontiers satisfait à sa demande, les côtes d'Espagne ne pouvant pas rester si longtemps dépourvues de leurs forces maritimes. Le moment du besoin reviendra peut-être plus ponctuellement que par le passé; si j'en juge même par l'humeur espagnole et par la diversité des incidents, je crains fort que ce ne soit bientôt. Il est certain que l'Angleterre fait des armements considérables et menaçants, mais pour les Rochellois ce sera le secours après la guerre. Ici l'on ne fait rien, seulement on attend sous peu de jours aux environs de notre ville une grande partie de la cavalerie royale avec don Carlos Coloma en personne. On ne pénètre pas jusqu'à présent le motif de leur arrivée. Il est probable qu'ils iront renforcer la garnison de Santvliet. L'annonce des trois millions a un peu apaisé notre soldatesque, qui s'échauffait déjà malgré l'hiver et qui fomentait quelque désordre. Au moyen de cette provision, nous pourrons respirer pendant tout l'été prochain, bien entendu qu'il ne s'agit que de la paye ordinaire, et que je ne compte pas dans cette somme les dépenses éventuelles d'une campagne ou d'une entreprise.

J'ai parlé au comte Sforza Visconti, qui est arrivé de Prague depuis peu et qui se rend en Espagne. Il m'a dit merveille des troupes de l'empereur et surtout de l'armée formidable du duc de Friedlandt qui s'augmente à l'infini. Ce seigneur est entré en négociation avec l'empereur et Fried-

landt, au sujet du campement de leurs troupes dans la Frise et pour tout ce que l'on peut prévoir d'un semblable voisinage. Voilà toutes les choses peu importantes que j'ai à vous apprendre, elles ne valent guère le papier, mais elles servent au moins à entretenir notre correspondance. Et ainsi, etc.

[1] Voy. lettre LI, note 2, et lettre LV, note 1.

LV.

D' Anversa, il 2 di marzo 1628.

Rubens al sig. J. Dupuy.

MOLTO ILL. SIG.

Io confesso d' haver gran obligo al sig. suo fratello per l' accuratezza della sua corrispondenza, ma con V. S. io non perdo niente al cambio. Solo mi rincresce di non poter dal canto mio andar al pari delle lor cortesie, *sed ne Hercules contra duos.* Per conto di nove, ci troviamo quì in un deserto, non havendo altro soggietto che Santvliet, che non merita di farne mentione, poichè dopo la visita del sig. principe d'Oranges osserva silencio. Il quale ha proibito il tirar di artiglieria in vano alla volta delle nostre barche, che portano munitione et viveri al campo, perchè si spendeva troppo di polvere et balle, rispetto il poco danno che si faceva, non accertando di trenta colpi per un solo, et quando pur toccava per disgracia, era con poco effetto. La fortezza dissignata da S. Ex. sopra le fundamenta del vecchio Lillo, non è messa in opra ancora come si credeva. Un inglese mio amico arrivò il terzo giorno di poi da quelle parti, e mi disse per certo (et si conferma d' altri), che uscendo il sig. principe d'Oranges della sua barchetta, una balla di canone leccò la gamba al ministro di caccia di S. Ex., nel

proprio sito dove egli si era trovato poco avanti. Se il canoniero avesse tocca la persona del principe, non doveva sperar recompensa alcuna della Serenissima Infante, la quale salva la causa commune, stima et honora S. Ex., passando fra di loro la meglior corrispondenza, che soffre l' iniquità del tempo. Habbiamo aviso per riscontro del corriero di Spagna, che alli 13 o 14 di febraio gli sig. marchesi Spinola et di Leganès siano arrivati alla Vittoria, cinque giornate per di çà di Madrid. Mi maraviglio che il sig. don Fadrique di Tolledo, non s' aquietasse sopra la parola di quei signori. Potrià essere ch' egli avesse qualche ordine secreto di ritirarsi quanto prima. Io confesso che questo nostro soccorso è stato poco staggionato. Il medesimo Inglese sopradetto, partito da Londra dodici giorni sono, disse che al suo partire erano in procinto quaranta navi ben proviste delle cose più necessarie per il soccorso della Rochella, et per la lor uscita si serravano tutti gli posti di quel regno. Pur essendo venuto il re per il suo diporto a veder le regine, si deve presupporre che il canal sia hormai serrato, de maniera che non potranno penetrar alla città. Desidero ben di sapere se gli prigionieri Francesi rilasciati dalla reyna d' Inghilterra, et mandati alla volta di Calais sono arrivati sani et salvi, perchè mi scrivono di Londra, che per la gran borasca, che gli sopragiunse, siano periti come si credeva o buttati alle coste di Fiandra, ma sin adesso non s' intende certezza che siano ivi comparsi. La vicinanza della soldatesca del Tilly dà gran sospetto et gelosia agli Ollandesi, benchè non sia rottura fra di loro sin adesso; pur mi dubito che ben poco durerà questa simulatione. Non havendo altro, bacio a V. S. et al sig. suo fratello le mani, et di verissimo cuore mi raccomando nella lor buona gracia.

P. S. Ringracio V. S. per gli duoi arresti contra il ducca di Rohan et il corner (?), che sono terribili in ogni estremità. L' inclusa al sig. Morisot piaccia a V.S. di ricapitar, perch' io non saprei farlo per altro mezzo che il suo.

Traduction.

Anvers, 2 mars 1628.

Rubens à J. Dupuy.

MONSIEUR,

J'avoue que j'ai de grandes obligations à M. votre frère, pour le soin qu'il met à correspondre avec moi, mais je ne perds nullement au change avec vous. Seulement j'ai honte de ne pouvoir de mon côté répondre dignement à votre courtoisie, *sed ne Hercules contra duos*. Nous sommes ici pour les nouvelles à peu près comme dans un désert, n'ayant d'autre sujet que Santvliet, qui ne vaut pas la peine qu'on en parle, puisque depuis la visite du prince d'Orange, ce fort garde un profond silence. Le prince a défendu de tirer inutilement sur nos bateaux à leur passage, lorsqu'ils vont porter au camp des vivres et des munitions. On usait trop de poudre et de balles, eu égard au peu de dommage qu'on causait aux nôtres. Sur trente coups, il y en avait à peine un de juste, et quand par malheur il touchait, c'était presque sans résultat. La forteresse projetée par Son Ex. sur les fondements du vieux Lillo n'a point encore été commencée, ainsi qu'on le croyait. Un anglais de mes amis est arrivé il y a trois jours de ces côtés-là, et il m'a certifié (le bruit en a été confirmé d'ailleurs par d'autres personnes) qu'au moment où le prince d'Orange sortait de sa barque, un boulet effleura la jambe du veneur, à l'endroit même où Son Ex. se trouvait peu d'instants auparavant. Si le canonnier avait touché le prince, il ne devait pas espérer la moindre récompense de la Sérénissime Infante, car à part la cause commune, elle estime et honore Son Ex., et ils entretiennent même la meilleure correspondance que puissent permettre les malheurs de notre temps. Nous

avons appris d'un courrier venant d'Espagne, qui a rencontré les marquis Spinola et de Leganès, qu'ils sont arrivés le 13 ou le 14 février à Vittoria, à cinq journées de Madrid. Je m'étonne que don Frédéric de Tolède ne se soit point tranquillisé sur la parole de ces seigneurs. Peut-être avait-il un ordre secret pour se retirer à l'instant même [1]. J'avoue que notre secours a été de peu de saison. Le même anglais, dont je vous parlais tout à l'heure et qui a quitté Londres il y a douze jours, assure qu'à son départ quarante vaisseaux bien pourvus des choses les plus nécessaires étaient sur le point de mettre à la voile pour le ravitaillement de La Rochelle, et que l'on fermait tous les ports de ce royaume à cause de leur sortie. Cependant la nouvelle du départ du roi, qui est allé prendre quelque délassement auprès des deux reines, ferait supposer que le canal est maintenant fermé de manière à empêcher toute communication avec la ville [2].

Je désire bien savoir si les prisonniers français relâchés par la reine d'Angleterre et qu'on avait embarqués pour Calais, y sont arrivés sains et saufs, car on m'apprend de Londres qu'on croit le bâtiment perdu dans la tempête qui a eu lieu, ou tout au moins jeté sur les côtes de Flandre; mais je n'ai jusqu'à présent aucune certitude que cela soit.

Le voisinage des troupes de Tilly donne bien de l'inquiétude et des soupçons aux Hollandais. Quoiqu'il n'y ait encore eu aucune rupture, je doute que cette comédie se prolonge longtemps. N'ayant rien d'autre à vous apprendre, etc.

P. S. Je vous remercie de l'envoi des deux arrêts [3] rendus contre le duc de Rohan et le..... Ils sont bien terribles. Remettez, je vous prie, la lettre ci-jointe à M. Morisot. Je ne connais que votre entremise pour moyen de la lui faire tenir.

[1] C'est ce que Dupleix dit positivement, en assurant que la cour d'Espagne avait mis en délibération si l'on n'irait pas plutôt porter secours aux Rochelois. Il ajoute que Don Laurent Ramirès de Prado le lui avait donné pour certain, lors de son passage à Paris. Voy. *Hist. de Louis-le-Juste*, p. 326.

[1] Louis XIII qui se fatiguait et s'ennuyait aux travaux du siége, était reparti pour Paris le 10 février, abandonnant les opérations à Richelieu. Il ne rejoignit l'armée que le 17 avril.

[2] *Arrêt de la cour de parlement de Tholose contre le duc de Rohan, etc.*, 1628, in-8°. Par cet arrêt rendu le 29 janvier 1628, ce chef des protestants était condamné à être écartelé, on le déclarait dégradé de noblesse, on mettait sa tête à prix pour 50,000 écus, et l'on faisait nobles ceux qui l'assassineraient. Ce prince fit plus tard sa paix avec le roi. Voy. *Mém. du duc de Rohan, liv. IV.*

LVI.

D' Anversa, il 6 di marzo 1628.

Rubens al sig. P. Dupuy.

MOLTO ILL. SIG.

Ho ricevuto il secondo tomo di Philarchio, insieme colla sua accuratissima lettera, restando infinitamente obligato per l'uno et l' altra. Mi dispiacce non poter rispondere a V.S. nel modo che vorrei, per essermi cavato sangue del braccio destro, che m' impedisse di maneggiar la penna, con qualche risentimento più del solito. L'indispositione però per la gratia divina è poca, che spero passarà leggiermente, et mi metterà in istato di poter sodisfare alla nostra corrispondenza, non havendo alcun fratello per supplir al mio difetto. V. S. riceverà duoi essemplari del libretto del sig. Grotio, *De vera Religione,* et uno del Cardano, *De Prudentia civili.* La guerra d' Italia si tiene già per incaminata di consenso del governator di Milano e Genovesi, ma l' essecutore è il ducca de Savoya. *Dic aliquem, sodes, dic, Quintiliane, colorem.* Io confesso d' esser cavo in questo negocio, ne veggo altro se non un puro interesse di stato, senza alcun probabile pretesto. Io non posso più, et perciò bacio a V. S. et al sig. suo fratello di verissimo cuore le mani et mi raccomando nella lor buona gracia.

Traduction.

Anvers, 6 mars 1628.

Rubens à P. Dupuy.

MONSIEUR,

J'ai reçu le second volume du *Phyllarque*[1], ainsi que votre lettre toujours si exacte. Je vous suis infiniment obligé pour l'une et pour l'autre. Je regrette de ne pouvoir vous répondre comme je le voudrais, m'étant fait saigner au bras droit, ce qui m'a empêché de me servir de la plume, à mon plus grand désagrément. Mon indisposition, grâce à Dieu, n'est pas bien grave. J'espère qu'elle sera vite passée et qu'il me sera enfin possible de remplir notre correspondance; car je n'ai point de frère, moi, qui puisse suppléer à mon défaut. Vous recevrez deux exemplaires de l'opuscule de M. Grotius, *De vera Religione*, et un de Cardan *De Prudentia civili*.

La guerre d'Italie est, dit-on, déjà entamée, du consentement du gouverneur de Milan [2] et des Gênois, mais l'exécuteur est le duc de Savoie[3]: *Dic aliquem, sodes, dic Quintiliane, colorem.* J'avoue toute mon ignorance en cette affaire, et je n'y vois qu'un intérêt d'état, sans le moindre prétexte plausible[4]. Je n'ai pas la force d'en écrire davantage, et ainsi, etc.

[1] *Douze livres de lettres de Phyllarque à Ariste*, critique des lettres de Balzac, par le père Goulu. Le premier volume parut en 1627, et le second en 1628.

[2] Gonzalez de Cordoue.

[3] Charles Emmanuel.

[4] La possession du Mantouan et du Montferrat, dont le duc de Nevers venait d'hériter, était trop à la convenance de l'Espagne et de la Savoie, pour qu'il n'y eût pas en effet une raison d'état à les disputer. Quant à des prétextes plausibles, il n'y en avait point.

LVII.

D' Anversa, il 9 di marzo 1628.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

Il secretario di M. Le Clercq mi scrive che V. S. gli ha consegnato un libro per mandarmi, che deve esser il secondo volume di Philarcho, col quale V. S. m' obliga in estremo, perchè quel autor mi diletta grandissimamente. Mi sono capitati tre essemplari di quel libretto del sig. Grotio, *De veritate Religionis*, et de' quali manderò gli duoi a V. S., si come ancora di quella operetta del Cardano *De Prudentia civili*, ma non so per qual mezzo fargli ricapitare, perchè un libretto solo per volta sarebbe troppo grande per mandarlo col corriero sotto coperta del sig. ambasciatore. Perciò, supplico V. S. sia servita d' avisarmi, se gli parerà bene di metterli tutti quattro insieme in un pachetto, o solamente di ciascuna sorte uno, overo quello del sig. Grotio solo, et accordar col corriero al minor prezzo che possibile sarà; o se par meglio di far un fascio di questi quattro insieme col Mireo [1], et aspettar la commodità di qualche amico, che vada o mandi qualche robba a Parigi. Di novo non habbiamo cosa di momento. Quel amico che mi portò questi libretti mi disse che in Ollanda si stava di mala voglia [2] per l' audacia degli di Dunkercque, ch' erano venuti sino a Scheveninghen, vicino a La Haya, a corseggiare, et avevano colta una nave in quelle spiaggie et condotta seco, et ancora una delle migliori et più riche che fossero a Amsterdam. È da stupire che un manipulo di gente con pochissime navi faccia tanto rumore. Gli Stati hanno licenziato il conte

Ernesto di Nassau con tutti gli presidi delle città imperiali, supponendo il titolo del principe Palatino. Ma non so se questo strattagema sarà accettato et ben inteso del imperatore, che secondo il giudicio d' alcuno potrià facilitar la rottura, temendo Sua Maestà d' irritar sino adesso gli Ollandesi, non si stringano maggiormente con Danemarcka. Certo è che si tratta una lega più stretta tra l' imperator et il re di Spagna, a sapere che debbano haver tutti gli lor amici et inimici communi, con reciproca assistenza, et in tal caso l' imperatore dichiarerà gli stati delle Provincie-Unite ribelli dell' impero, et il re di Spagna farà l' istesso colli nemici di Cesare. Ma sin adesso io non posso persuadermi tal caso, perchè causerià troppo di gelosia di tutti gli altri principi contro la casa d' Austria, se non fosse che il ducca di Baviera col fratello elettore et altri principi d' Allemagna, fossero risoluti a mettere in atto la lor di longa mano premeditata lega, contro la casa d' Austria, et che questo fosse un espediente necessario contro la lor congiura. Certo che si cova qualche gran cosa in Allemagna, come si pò congetturare per il straordinario apparato di guerra da per tutto, di maniera che bisogna credere, che casa d' Austria vuole prevenire a qualche gran borasca, che teme gli debba venire adosso, o che voglia far l' ultimo sforzo per stabilire et estendere maggiormente la sua potenza. Di Roma abbiamo le medesime nove che V. S., de la creatione di due cardinali, et il matrimonio del sig. Taddeo Barberino con donna Anna Colonna[3]. Communicarò al sig. Gervasio, l'epitalamio del Hostelvio, sicome ancora ho visto gli versi del sig. Gaumino, che gli piacquero in estremo. V. S. non si metta in pena per il sig. di Thou, non essendo quel viaggio di tanto incommodo, come si pensa, secondo mi ha riferito un amico mio, tornato di fresco da Levante, il quale se ne andò a Jerusalemme valetudinario et di fiacchissima complessione, et adesso si porta meglio, e pare esser divenuto assai gagliardo et robusto, in comparatione del suo stato precedente. Forse la diversità

d' aria *et mutandum toties mare*, col essercitio perpetuo, oltra la pietà et devotione, fanno di questi miracoli. Spero che a Mons. de Thou riuscirà similmente, per li beni dell' anima et del corpo, felicissima la sua peregrinatione. Che prego il sig. Idio volergli concedere et a V. S. col sig. suo fratello ogni contentezza. Con che finisco et ad ambedue bacio le mani.

[1] Stemmata principum Belgii. (*Nota marg. di Rub.*).
[2] Et che s' aveva grandissima apprensione ancora della vicinanza delle genti Cesaree. (*Idem.*)
[3] Il gran ducca doveva partir da Firenze verso Roma il 21 di febraio. (*Idem.*)

Traduction.

Anvers, 9 mars 1628.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Le secrétaire de M. Leclercq m'informe que vous lui avez remis un livre pour moi. C'est probablement le second volume de Phyllarque, et je vous en suis bien reconnaissant, car cet auteur me plaît beaucoup. J'ai reçu trois exemplaires de l'opuscule de M. Grotius *De Veritate religionis;* je vous en ferai passer deux, ainsi que le petit ouvrage de Cardan *De Prudentia civili,* mais j'ignore par quel moyen, car un seul de ces petits volumes serait encore trop gros pour être confié au courrier sous le couvert de l'ambassadeur. Veuillez donc me faire savoir si vous trouvez bon que je fasse un seul paquet des quatre volumes, ou seulement un paquet de chaque ouvrage, ou bien encore si vous ne voulez que l'opuscule de M. Grotius: il faudra s'arranger avec le courrier au plus bas prix qu'il sera possible. A moins cependant que vous ne préfériez que je fasse un paquet du tout avec le *Mireus*[1], et que j'attende qu'un ami parte pour Paris ou y envoie quelque chose. Les

nouvelles importantes nous manquent de nouveau. L'ami qui m'a apporté les opuscules en question m'a assuré qu'on s'irritait en Hollande [2] de l'audace de ceux de Dunkerque, qui étaient venus en corsaires jusqu'à Scheveninghen, près de La Haye, où ils avaient capturé un vaisseau sur les côtes, et qui plus est, un des meilleurs et des plus riches qu'il y eût à Amsterdam. Il y a de quoi s'étonner en voyant cette poignée d'hommes faire tant de bruit avec un si petit nombre de vaisseaux. Les États ont licencié le comte Ernest de Nassau, ainsi que toutes les garnisons des villes, impériales, en lui supposant le titre de prince palatin. Mais l'empereur acceptera-t-il ce stratagème et le comprendra-t-il bien (car quelques-uns pensent qu'il pourrait faciliter une rupture), et l'on sait que Sa Majesté a eu peur jusqu'à présent d'irriter les Hollandais, qui ne manqueraient pas de se lier encore plus étroitement avec le Danemarck. Il est certain qu'on travaille à une alliance plus étroite entre l'empereur et le roi d'Espagne. Chacun d'eux prendrait sa part des haines ou des amitiés de l'autre, et s'obligerait à une assistance réciproque. Ainsi l'empereur déclarerait les Provinces-Unies en état de rébellion, et le roi d'Espagne agirait de même à l'égard des ennemis de l'empereur. Je ne puis cependant me persuader encore un pareil projet, car il soulèverait trop de jalousies contre la maison d'Autriche de la part de tous les autres princes ; à moins que le duc de Bavière, son frère l'électeur et les autres princes d'Allemagne ne soient décidés à exécuter de leur côté l'alliance qu'ils méditent depuis si longtemps contre la maison d'Autriche, et que l'empereur n'ait pas trouvé d'autre expédient qu'un traité avec l'Espagne pour s'opposer à leur projet. Certes il se trame en Allemagne quelque grande entreprise, ainsi qu'on peut le voir à cet appareil extraordinaire de guerre qui se montre partout, de sorte que l'on est forcé de conclure, ou bien que la maison d'Autriche veut prévenir la tempête qu'elle redoute, ou bien qu'elle va tenter un dernier effort pour affermir et pour accroître sa puissance.

Nous avons reçu de Rome les mêmes nouvelles que vous touchant la création de deux cardinaux, et le mariage du sig. Thaddeo Barberino avec dona Anna Colonna [3]. Je communiquerai à M. Gervasio [4] l'épithalame de Hostelvio. J'ai vu aussi les vers du sig. Gaumino qui lui ont fait beaucoup de plaisir.

Ne vous mettez donc point si fort en peine de M. de Thou; son voyage n'est point aussi désagréable qu'on le pense. Un de mes amis récemment arrivé du Levant, et qui était parti pour Jérusalem avec une santé faible et languissante, se porte aujourd'hui beaucoup mieux, et semble maintenant très-fort et très-robuste, quand on le compare à ce qu'il était. Peut-être le changement de climat et les voyages si fréquents sur mer, joints à un exercice continuel, peuvent-ils opérer de tels miracles, sans compter la piété et la dévotion. J'espère qu'il en sera de même pour M. de Thou, son pèlerinage aura été aussi utile à son corps qu'à son âme. Ce que je prie le Seigneur de lui accorder, vous souhaitant, à vous ainsi qu'à M. votre frère, toute sorte de satisfactions. Je finis en vous baisant les mains à tous deux.

[1] *Stemmata principum Belgii.* (*Note marg. de Rub.*) Bruxelles, 1626, typis Meerbecii.

[2] Et qu'on y éprouvait aussi une grande appréhension du voisinage des troupes impériales. (*Note marg. de Rub.*)

[3] Le grand-duc devait partir de Florence pour Rome, le 21 février. (*Idem.*)

[4] Rubens a italianisé sans doute ici le nom de Gevaerts.

LVIII.

D' Anvers, il 16 di marzo 1628.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Habbiamo nova che agli 26 di febraio gli nostri S. marchesi fecero la loro entrata in Madrid; che il giorno seguente eb-

bero udienza da S. M., et l' ottavo del istesso mese si consumò il matrimonio del sig. marchese de Leganès con donna Polizzena Spinola. Il nono, morse il marchese di San Germano, nemico del marchese Spinola, il cui carico di presidente del consiglio dell' Indie fu subito conferito al marchese di Leganès, che a dir il vero corre la posta verso il colmo d' ogni grandezza che può cader in un par suo. Quì non habbiamo cosa di momento, se non che, spirando una tramontana gagliarda, si è attaccato fuoco fortuito a Santvliet, con tanto impeto che consumò in poco tempo tutto il quartiero della cavalleria, con tutte le baracche de' soldati et la maggior parte del villaggio, colle botteghe de' mercanti, ch' hanno perso le lor merci non solo per l' incendia, ma ancora per la rapina degli soldati, sotto pretesto d' assistenza et di salvarle. Ma poichè questo incendio è dannoso a particolari, così causarà gran abbelimento alla piazza, che si potrà repartire adesso, havendo l' aria vacua, in istrade et insule di buona proportione. Le fortezze, dissegnate dal sig. principe d' Oranges nella ripa opposta, non si mettono ancora in opera, senza saper la causa. Gli Stati armano gagliardamente, facendo non solo le reclute, ma delle levate di molte compagnie nove a piedi et a cavallo, per l' apprensione ch' hanno della vicinanza delle truppe Cesaree. Pur secondo il giudicio mio, l' imperatore non romperà facilmente con Ollandesi, ne gli conviene in modo alcuno farlo per adesso, poichè essi gli portano nella guerra di Danimarcha il rispetto di non usargli alcuna hostilità, ne per mare ne per terra, che si deve stimar molto, perchè questi soli colla loro potenza maritima potrebbono guastarli tutta quella impresa [1].

Si tiene quel re essersi unito con lega offensiva et difensiva con quello di Svetia, et che metterranno una buona flotta insieme. La Rochella teniamo per spedita, et che il vostro re vada piuttosto al trionfo che alla guerra. La sua venuta a Parigi è stata molto opportuna per gli nostri mercanti della fiera

di San-Germano, che senza questo stavano freschi. Non havendo altro, bacio a V. S. et al sig. suo frattello le mani, et mi raccomando di vero cuore nella lor buona gracia.

P. S. Ho letto l' epistole di Narcisso con molto gusto, non dispiacendomi il suo stilo, che mi pare assai galante et dilettevole, et ha bellissime antithesi, ma la sua albagia et vanità è insoffribile, sicome ancora fa delli eccessi nelle hyperboli sopra modo.

[1] Io credo esser sola la sua intentione di dargli qualche terrore, a requisitione nostra.

Traduction.

Anvers, 16 mars 1628.

Rubens au même.

Monsieur,

Nous apprenons que le 26 de février dernier messeigneurs les marquis ont fait leur entrée à Madrid, et que le jour suivant ils ont eu audience de Sa Majesté. Le 8 du même mois, a été consommé le mariage de monseigneur le marquis de Leganès avec Dona Polizzena Spinola. Le 9, est mort le marquis de San Germano, l'ennemi du marquis Spinola, et la charge de président du conseil des Indes, dont il était revêtu, a été immédiatement conférée au marquis de Leganès. C'est ce qui s'appelle aller en poste au comble de tous les honneurs auxquels puisse atteindre un homme de sa qualité.

Rien d'important ici, excepté cependant un incendie à Santvliet, qui est devenu si violent par les bourrasques d'un vent furieux, que tout le quartier de la cavalerie, les baraques des soldats et la plus grande partie du village ont été en peu d'instants la proie des flammes; les pertes des marchands n'ont pas été uniquement causées par l'incendie, les soldats

y ont contribué beaucoup par leur rapacité, sous prétexte de porter secours et de sauver les marchandises. Mais quelque funeste que soit ce sinistre pour les particuliers, il va devenir la cause d'un grand embellissement pour l'endroit, et l'on pourra maintenant, grâce à cet espace vide, distribuer les rues et les maisons dans des proportions convenables.

Les forteresses projetées par le prince d'Orange sur la rive opposée ne s'exécutent pas encore, on ne sait pour quelle cause. Les États arment de plus belle. Ils ne font pas seulement des recrues, mais ils lèvent même un grand nombre de compagnies nouvelles à pied et à cheval, dans l'inquiétude où les met le voisinage des troupes impériales. Et pourtant à mon avis, l'empereur ne rompra point si aisément avec les Hollandais, et il ne lui convient nullement de le faire dans les circonstances actuelles, puisque dans la guerre de Danemarck, ils ont eu soin de garder la plus stricte neutralité sur mer comme sur terre; ce qui mérite bien quelque considération, car ils auraient pu à eux seuls, au moyen de leurs forces maritimes, déranger tous les projets de l'empereur[1]. On croit que le roi de Danemarck s'est uni avec celui de Suède par une ligue offensive et défensive, et qu'ils vont armer de concert une flotte considérable.

Nous considérons la Rochelle comme prise, et nous croyons que votre roi va plutôt à un triomphe qu'à une guerre. Son arrivée à Paris a été fort heureuse pour nos marchands de la foire St-Germain, qui sans cela étaient bien malades. N'ayant rien d'autre à vous apprendre, etc.

P. S. J'ai lu les lettres de Narcisse (Balzac) avec beaucoup de plaisir. Son style me revient assez, je le trouve agréable et fort galant et il a de très-belles antithèses, mais sa vanité et son ambition sont insupportables, et il se permet aussi des hyperboles qui passent la mesure.

[1] Je pense que son intention est, à notre demande, de leur inspirer uniquement une certaine terreur. (*Note marg. de Rub.*).

LIX.

D' Anversa, il 13 d' aprile 1628.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Spero che V. S. averà ricevuto col ordinario passato duoi essemplari del sig. Grotio et uno del Cardano. Restano ancora gli *Stemmati de' principi del Belgio*, che difficilmente potranno serrarsi in un pacchetto, pur vederemo di farlo tenere a V. S. per qualche mezzo. Ho letto Philarco che mi riesce bellissimo, et si pò dire al giudicio mio uno de' pochi megliori autori, che siano al mondo. Contuttociò non mi persuade che il Balzac valga niente e sia tanto inetto (non ostante gli gran eccessi meritamente tassati), come lui dice; perchè mi pare ch' egli abbia delle volte del sale assai nelle sue facezie et amarulenza nelle invettive, acume nelle sentenze et ancora della gravità negli suoi discorsi morali; ma tutto questo è condito e guasto colla mala salsa della sua *philautia*. Ho letto con gusto la relation particolare et veridica della impresa della cittadella di Montpellieri, che fu un gran fallimento per il ducca di Rohan, *qui videtur mihi supremum furorem furere, et sibi ipsi et partibus suis quodammodo superstes, inferias ducere potius quam exercitum*. Certo è che in Ingliterra si prepara una armata per il soccorso della Rochella, *sed veniet post bellum auxilium*. Quì siamo ociosi, pur a Santvliet si travaglia agli ripartimenti delle vie e piazze d' una città nova, per il beneficio del incendio sendo rimasta l' aria vacante. Gli Ollandesi vanno fortificando il vecchio Lillo, et gli nostri havendo scoperto che il nemico havesse qualche dissegno d' oc-

cupar e fortificar Stabroucq, gli hanno prevenuti e tolto il posto col reggimento del conte di Salazar e molta cavaglieria. Questo è un villaggio bello e grande, et giace più vicino a noi che Santvliet, et se fosse munito dagli Ollandesi, renderebbe vana, ansi dannosa, l'impresa di Santvliet, et restarebbe separato e tagliato come un membro perduto del suo corpo. Il sig. [1] marchese negocia favorevolmente in Ispagna, et s' acquista una grande autorità appresso il re et gli suoi ministri, la cui gracia, per la prattica ch' io ho del genio di quella corte, io temo che durerà quanto la sua presenza, ma subito ch' egli haverà voltate le spalle, si tornarà a cangiar in altrettanto d' invidia et gelosia [2]. Il conte Sforza arrivò tre giorni sono di Spagna, et riferisce che il sig. marchese spera di ritornar presto; pur io so che aspetta ancora qualche dispaccio da questa banda. Habbiamo aviso che il conte Carlil arriverà ben presto quì, per andar in Lorrena e Savoya, havendo ottenuto passaporto già tre mesi sono a questo effetto, ma non credo che vederà la Serenissima Infante. Ne manco toccarà Brusselles, almeno sotto questa conditione se gli concesse il passaporto, se però le cose frattanto non hanno mutato di faccia, quel ch' io non penso. E non avendo altro, bacio a V. S. et al sig. suo fratello con ogni affetto le mani.

P. S. Mando a V. S. quì inclusa la stampa di quel albero prodigioso trovato a Haerlem. Se pare a V. S. degna della curiosità del sig. de Peiresc, potrà mandarlila, ma al giudicio mio non è cosa da par suo.

V. S. riceverà ancora quì giunta la pianta del sito et fortificationi di Santvliet, dalla quale V. S. potrà appresso considerar l' inventione dell' una et l' altra parte a munirsi l' un contro l' altro, et di novo bacio a V. S. le mani.

[1] Dono. (*Nota marg. di Rub.*)

[2] È stato male delle gotte con impedimento degli suoi negoci. (*Idem.*)

Traduction.

Anvers, 15 avril 1628.

Rubens au même.

Monsieur,

Je compte que vous aurez reçu par le dernier courrier deux exemplaires de M. Grotius et un de Cardan. Il me reste encore les *Généalogies des princes de Belgique* [1], qu'il sera difficile de mettre dans un paquet; nous verrons à vous les faire tenir par un autre moyen. J'ai lu *Phyllarque,* où je trouve de très-grandes beautés, et qui est à mon avis du petit nombre des meilleurs auteurs qui soient au monde. Il ne m'a point convaincu pourtant, que Balzac ne vaille rien et soit aussi absurde qu'il le dit (malgré les défauts qu'on lui reproche avec juste raison); car il me semble qu'il y a quelquefois assez d'esprit dans ses plaisanteries, et d'ironie dans ses invectives. Ses pensées ont une tournure piquante, et il y a dans ses discours moraux la gravité nécessaire, mais tout cela est gâté par le mauvais assaisonnement de sa *philautia* [2].

J'ai lu avec plaisir la relation particulière et véridique de l'entreprise faite contre la citadelle de Montpellier. Le duc de Rohan a commis là une grande faute. On dirait le dernier accès de fureur d'un homme qui se survit pour ainsi dire à lui-même ainsi qu'à son parti, et qui conduit un enfer plutôt que des soldats.

Il est certain qu'on prépare une armée en Angleterre pour secourir La Rochelle, mais le secours viendra après la guerre.

Nous sommes ici dans l'inaction. A Santvliet cependant on travaille à la distribution des rues et des places d'une ville neuve, l'espace étant devenu vacant grâce à l'incendie. Les

Hollandais continuent à fortifier le vieux Lillo, et les nôtres ayant découvert qu'ils se proposaient aussi d'occuper et de fortifier Stabroucq, ils les ont prévenus et ont enlevé la position avec le régiment du comte Salazar et une cavalerie nombreuse. Stabroucq est un grand et beau village, plus près de nous que Santvliet, et si les Hollandais l'avaient fortifié, ils auraient rendu inutile et même dangereuse l'entreprise de Santvliet, qui serait demeuré comme un membre perdu et séparé du corps.

M. le marquis négocie assez heureusement en Espagne, et il acquiert une grande faveur auprès du roi et de ses ministres. Je crains bien que tout cela ne dure pas plus longtemps que sa présence à la cour, si je m'en rapporte à mon expérience particulière, et que la faveur ne se change en autant de haine et de jalousie, aussitôt qu'il aura tourné le dos[3].

Le comte Sforza est arrivé d'Espagne il y a trois jours, et il rapporte que le marquis espère être bientôt de retour ici. Je sais pourtant qu'il attend encore de ce côté quelques dépêches. On nous informe que le comte Carlil[4] arrivera ici bientôt, pour se rendre en Lorraine et en Savoie, son passeport lui ayant été remis à cet effet, il y a déjà trois mois, mais je ne crois pas qu'il voie la Sérénissime Infante. Il viendra néanmoins à Bruxelles, si son passeport le lui permet toutefois, et si les affaires n'ont pas changé de face, ce que je ne crois pas.

P. S. Ci-inclus la gravure représentant l'arbre miraculeux trouvé à Harlem [5]. Si vous la jugez digne de la curiosité de M. Peiresc, envoyez-la lui, mais à mon avis elle n'en vaut pas la peine.

De plus vous trouverez le plan de la situation et des fortifications de Santvliet, et vous pourrez mieux vous faire une idée des moyens mis en usage par les deux partis pour se fortifier l'un contre l'autre.

[1] *Stemmata principum Belgii* d'Aubert le Mire.

[2] Par ce mot *Philautia,* qui veut dire amour de soi-même, Rubens critique la

manie qu'avait Balzac de faire son propre éloge. On peut voir dans la lettre VIII de l'édition de 1625, in-8°, lettre adressée au cardinal de Richelieu, quelle dose de présomption ce prélat lui avait inspirée et de quelle manière il justifie le surnom de Narcisse que lui avaient donné ses critiques. La lettre XLV, à Philandre, où il exprime les idées les plus étranges sur le mariage, sur la famille et sur le célibat, le fera voir bien mieux encore. Mais tous ces défauts n'empêchent pas que cet écrivain n'ait été le restaurateur de la langue française, et les attaques de *Phyllarque* n'ont pas plus fait oublier Balzac, qu'elles n'ont fait la gloire du père Goulu, son critique.

[3] La goutte dont il a souffert lui a fait négliger ses affaires.

(*Note marg. de Rub.*).

[4] Le comte Carlil était un ambassadeur d'Angleterre que les résidents français disaient être venu aux Pays-Pas, à la demande de Rubens. Voy. l'Introduction.

[5] Les nouvellistes du temps donnent avec détail l'histoire de ce bois miraculeux. C'était un arbre fruitier trouvé dans les environs de Harlem, près des ruines d'une chapelle de Ste-Pétronille, où l'on guérissait jadis de la fièvre, et que les hérétiques avaient renversée. Un tourneur en fit l'emplette; mais, lorsque voulant le travailler, il l'eût scié en plusieurs endroits, il vit avec étonnement des figures symboliques dessinées dans la contexture du bois. Le peuple ignorant cria miracle, se répandit en foule chez le tourneur, et il fallut enfin que le magistrat de Harlem prît des mesures pour faire cesser la jonglerie.

LX.

D' Anversa, il 20 d' aprile 1628.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Ho ricevuto il pacchetto del sig. de Peiresc, al quale non si pò rispondere così de repente por sodisfare al obligo mio et alla sua curiosità et altre richieste. Certo le sue lettere meritano d' esser ridotte in centurie et communicate al publico, sendo ripiene di bellissime questioni et osservationi. Spero che col ordinario prossimo potrò supplire al mancamento d' adesso. Ringracio V. S. per l' aviso curioso ch' ella mi dà delle cose d' Italia, nelle quali ho maggior passione per haver

servito la casa Gonzaga qualche sei anni et ricevuto ogni buon trattamento de quei serenissimi principi. Dirò però il parer mio del successo di quella guerra, ch' io nol posso sperar buono per il ducca di Mantova, sendo il soccorso difficile per il sito in mezzo degli invasori. La cittadella nova di Casale che ho veduto molte volte, è separata dalla città o almeno mal attaccata, et è tanto vasta, ch' eccede almeno d' un terzo la nostra d' Anversa, di maniera che per diffendersi d' un assedio reale ha bisogno per il manco di sei mille huomini per la sua difesa, et secondo ch' io ho visto la mala economia di quei signori, io non credo ch' ella sia, fra tante mutationi e novità, provista de viveri et munitioni per molto tempo. La città di Casale è ben fortificata al uso ordinario, ma non bastantemente per durar contro l' arti poliorcetiche, che hoggidì s'usano in queste parti. Ma il Castel vecchio è buono, ma picciolissimo, et presa la cittadella grande, si deve stimar perduto tutto il stato. Et se non fosse che l' odio degli Italiani contro il dominio Spagnuolo superasse ogni altra consideratione, io mi dubiterei grandemente della fede de' Montfissini verso la casa Gonzaga, contro la quale conspirarono al tempo del ducca Guilhelmo, risoluti d' ammazzar[1] il padre et il figlio don Vincenzo nel tempo istesso, al punto della elevatione. Et essendo scoperta la congiura, furono per il sig. don Vespasiano Gonzaga di Sabbioneta, al quale fu commessa la cura *ne quid respublica detrimenti caperet*, trattati duramente, secondo un giusto rigore più tosto che gracia, passando per mano del boya molte teste principali. Et di poi il ducca Vincenzo et gli suoi figliuoli, gran spenditori e liberali, ansi prodighi della robba de' lor sudditi, hanno vessato sempre quel stato con essationi et imposte gravissime. Pur, come io dico, gli stimo poco ben affetti verso la Spagna, ma sempre s' hanno conservato la benevolenza verso Savoya, se però nell' ultime guerre et per esser collegato adesso quel ducca con Spagnuoli, non si è raffredata quella inclinatione. Credami V. S. che Casal in

fuori, tutto quel stato è aperto, non essendo le città munite al uso moderno. Grandissima mutatione sarà questa, che sendo collegati la Spagna et Francia contro gli Englesi e Rochellesi habbiano occasione di combattere fra di se altrove, et quello che mi pare pur strano, e ch' io son ben certo, è che gli Inglesi consentano, ansi concorrano in questa lega con Savoya. Ma io non trovo quì alcuno, che mi sappia dire alcuna raggion apparente, ne in che fonda l' imperatore almeno il pretesto della sua pretensione. Supplico V. S. sia servita di farmi sapere quello, che de ciò è pervenuto alla sua notitia, ch' habbia del verisimile et probabile, con che m' obligarà molto. E non avendo altro, bacio a V. S. di vero cuore le mani, e prego dal sig. Idio a lei et al sig. suo fratello una felicissima Pasqua.

[1] Col appoggio del duca di Savoya.

Traduction.

Anvers, 20 avril 1628.

Rubens au même.

MONSIEUR,

J'ai reçu le paquet de M. Peiresc, auquel je ne puis répondre aussi promptement que l'exigeraient d'abord mon devoir, puis sa curiosité et plusieurs autres demandes. Ses lettres mériteraient bien d'être rassemblées en centuries et communiquées au public, tant elles sont remplies de questions et d'observations importantes[1]. J'espère pouvoir réparer ma faute actuelle par le courrier prochain.

Je vous remercie de l'avis curieux que vous m'avez transmis touchant les affaires d'Italie. Il est d'autant plus intéressant pour moi que j'ai été au service de la maison de Gonzague

pendant six ans environ et que je n'ai reçu des princes de cette famille que de bons traitements. Quant au succès de cette guerre, je ne saurais avoir grande espérance pour le duc de Mantoue. Sa position au centre de l'invasion rend les secours très-difficiles. La nouvelle citadelle de Casale que j'ai vue bien des fois, est séparée de la ville, ou du moins elle y est mal rattachée. Elle est si vaste qu'elle a au moins un tiers de plus que la nôtre à Anvers, de sorte que pour s'y défendre contre une armée royale, il faut pour le moins six mille hommes, et autant que je puis en juger par ce que j'ai vu de la mauvaise administration de ces seigneurs, je doute fort qu'au milieu de tant de changements et de nouveautés, ils aient songé à pourvoir la forteresse de vivres et de munitions pour longtemps. La ville de Casale est bien fortifiée pour un usage ordinaire, mais pas assez pour résister à tous les moyens de tactique militaire qu'on emploie aujourd'hui dans les siéges. Quant au vieux château, il est bon, mais très-petit, et la grande citadelle une fois prise, il faut estimer tout l'État comme perdu. Si ce n'était que la haine des Italiens contre la domination espagnole, l'emporte sur toute autre considération, je soupçonnerais fort la fidélité des Montissini [2] envers la maison de Gonzague. Du temps du duc Guillaume, ils avaient tramé une conspiration contre elle; leur but était de tuer [3] en même temps le père et le fils, don Vincent, au moment de l'élévation. Ils furent découverts, et don Vespasien Gonzague de Sabbioneta, à qui fut confié le soin de veiller au salut de l'État, usa envers eux d'une rigueur juste mais terrible, plutôt que d'indulgence. Un grand nombre des principales têtes passèrent par les mains du bourreau. Depuis lors le duc Vincent et ses fils, grands dépensiers et magnifiques, se sont mis à prodiguer la fortune même de leurs sujets, en les écrasant d'exactions et d'impôts onéreux. Au demeurant, je crois les Italiens peu affectionnés à l'Espagne, ainsi que je vous l'ai dit; ils gardent toujours de la sympathie pour

la Savoie, à moins cependant que dans les dernières guerres et à cause de l'alliance du duc avec les Espagnols, cette sympathie ne soit maintenant diminuée. Vous pouvez me croire, à l'exception de Casale, tout cet état est ouvert, les villes n'y étant pas du tout fortifiées à la moderne.

Il va y avoir de bien grands changements dans l'alliance de l'Espagne et de la France contre les Anglais et les Rochellois, puisque ces puissances ont occasion de se battre elles-mêmes sur un autre champ de bataille. Pourtant ce qui me semble étrange, et sur quoi je n'ai pas le moindre doute, c'est que les Anglais consentiront et concourront même à la ligue avec la Savoie. Mais je ne puis trouver personne qui sache me dire une raison tant soit peu apparente des prétextes sur lesquels l'empereur fonde ses prétentions[4]. Je vous prie de me faire savoir ce que vous avez appris de tout cela, si vous en savez quelque chose de vraisemblable et de probable, vous m'obligerez infiniment; etc.

[1] Les lettres de Peiresc sont éparses dans une foule de recueils. Voy. son article dans la *Biog. univ.*, où ces ouvrages sont indiqués.

[2] Les habitants du Montferrat.

[3] Avec l'appui du duc de Savoie. (*Note marg. de Rub.*).

[4] L'empereur Ferdinand regardait la prise de possession du duc de Nevers, comme attentatoire à ses droits de suzeraineté sur le Montouan et le Montferrat. Il prétendait avoir à décider entre Nevers et ses concurrents, et il ordonna le séquestre des fiefs contestés. Ce fut là son prétexte pour favoriser les desseins secrets de l'Espagne et de la Savoie.

LXI.

D' Anversa, il 27 d' aprile 1628.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL SIG.

V. S. mi favorisce sempre con avisi e regali come adesso col poema degli Dioscuri, che il S. de Peiresc mi haveva

mandato prima. L'avertimento di Philarco è acuto e picquante, col aceto proprio di quel autore, che veramente è un terribile adversario per il povero di Balzac, che per la sua vanità et albagia non merita compassione, ansi oscura tutte le sue buone parti colla sua jattanza. Io mando a V. S. con questa il residuo del libretto di Cardano, che per stracurataggine del servitor che fece il pachetto fu omesso, che fu la maggior parte del libro, di maniera che penso di mandarlo sotto la coperta di Mons. le Clercq in duoi volte, perchè non eccede la proportione di un gran pacchetto di lettere. Il Montagu è pur libero, al quale questa priggionia avrà servito di qualche mortificatione, sendo di genio assai mercuriale, come mi parve nel poco tempo che l' ho pratticato. Che la Chevreuse torni in corte mi par strano, et se non m' inganno, lei potrà servir di mezzana per la pacificatione tra Francia et Inghilterra, che al giudicio mio riuscirà più facilmente per gli motivi d' Italia, nelle quali però mi dubito, da certi indici, che gli Inglesi habbino qualche intelligenza, almeno con Savoya. Già si è sparsa quì la nova che V. S. mi dà del sig. marchese, ch' egli non sia per ritornar facilmente in Fiandra. Io sono certo che questo sarià ben contro la sua aspettatione, perchè S. Ex. se n' andava con speranza indubitabile di tornar quanto prima in queste parti, et ancora la Serenissima Infante era di questo parere, che ne sentiva un estremo disgusto. In quanto a me, io credo bene che la sua dimora sarà più longa che non si pensava, perchè lui non potrà mutar la tardità e stilo naturale di quella natione, che con arte augmenta ancora questo suo vicio originale. Ma in fine, come ho detto, io spero che tornarà alla assistenza solita della Serenissima Infante, perchè in Italia non si serviranno giammai della sua persona, per esser Italiano. In somma il tempo chiarirà questo dubbio. Questo sig. don Lorenzo Ramyres da Prado è cognosciuto quì secondo il suo grado, ma non in concetto d' uomo illustre nelle buone lettere, ne da competere col minimo de' vostri lumi di Fran-

cia, che veramente ha, per dir così, rinchiuso in se il fior del mondo. Supplico V. S. sia servita di dar ricapito con ogni sicurezza è prestezza possibile alla inclusa per il sig. de Peiresc. Et non havendo altro, bacio a V. S. et al sig. suo fratello di vero cuore le mani.

[1] Come nella prefatione di quest' ultima sua editione, che par insoffribile la sua vantaria, al dispregio di tutti gli autori antichi. (*Nota marg. di Rub.*)

Traduction.

Anvers, 27 avril 1628.

Rubens à P. Dupuy.

MONSIEUR,

Vous ne cessez de me favoriser de vos avis et de vos présents. Voici que je reçois aujourd'hui le poème des *Dioscures*, que M. Peiresc m'avait déjà envoyé. L'avertissement du Phyllarque est spirituel et mordant; il a bien le sel particulier à cet auteur, que je considère comme un adversaire vraiment terrible pour ce pauvre Balzac, dont la suffisance et la vanité ne méritent pas de compassion, et qui obscurcit même par sa jactance tout ce qu'il a de bonnes qualités [1].

Je vous envoie avec la présente le reste de l'opuscule de Cardan. Il avait été oublié par la négligence du domestique qui a fait le paquet, et il forme la plus grande partie de l'ouvrage. J'ai l'intention de vous l'envoyer en deux fois, sous le couvert de M. Le Clerq, la proportion n'excédant pas celle d'un grand paquet de lettres.

Montaigu est donc libre : son emprisonnement aura dû lui causer quelque mortification, vu son caractère un peu remuant, à ce que j'ai pu voir pendant le peu de temps que je l'ai

connu [2]. Ce qui me semble étrange, c'est le retour de Mad. de Chevreuse à la cour, et si je ne me trompe, elle pourra servir d'intermédiaire pour la pacification de la France et de l'Angleterre. Le succès m'en semble même plus facile, à cause des affaires de l'Italie, où les Anglais doivent avoir des intelligences, au moins avec la Savoie, si j'en crois certains indices.

Déjà s'est répandue ici la nouvelle que vous me donnez, que le marquis ne retournera point facilement en Flandre. J'ai la certitude que ce sera bien contre son attente. Il était parti avec la ferme espérance de revenir dans ce pays le plus tôt possible, et c'était bien aussi l'intention de la Sérénissime Infante, à qui son départ causait un déplaisir extrême. Je crois bien, quant à moi, que son absence sera plus longue qu'on ne pensait, car il ne réussira point à changer le caractère paresseux et indolent de cette nation, qui a même l'art d'augmenter encore ce défaut déjà naturel. Mais il faut espérer qu'il reviendra enfin continuer son assistance à la Sérénissime Infante, sa qualité d'italien ne fesant pas supposer qu'on l'emploie jamais au gouvernement de l'Italie : le temps éclaircira nos doutes à cet égard.

Le sig. don Lorenzo Ramyrès de Prado est connu ici par son rang, mais non par son instruction ou ses connaissances. Il ne serait pas l'égal du moindre de vos savants de France [3]. Mais en vérité, la France a pour ainsi dire renfermé la fleur du monde dans son sein.

Veuillez transmettre avec toute la sûreté et la promptitude possible, la lettre ci-incluse adressée à M. de Peiresc.

[1] Comme il fait dans la préface de la dernière édition, où sa vanterie paraît insupportable, au mépris de tous les auteurs anciens. (*Note marg. de Rub.*).

[2] Montaigu, agent secret de l'Angleterre, avait été arrêté sur les terres du duc de Lorraine, et on l'avait mis à la Bastille. Lorsque Richelieu eut en son pouvoir les papiers dont il était porteur, et qu'il se fut ainsi emparé du secret des ennemis de la France, il ne vit plus d'inconvénient à relâcher un prisonnier dont il avait tiré tout ce qu'il voulait.

[3] Ce personnage, qui était membre du conseil suprême du roi d'Espagne, et

que Rubens juge ici un peu légèrement, vint quelque temps après aux Pays-Bas, où il donna à notre peintre une plus juste idée de son talent. La meilleure édition qui existe de Luitprand, fut publiée par Don Lorenzo Ramyrès en 1640, et imprimée à Anvers chez Balth. Moretus. On trouve en tête de cet in-fol. deux planches gravées et dessinées par des élèves de Rubens, d'après les peintures ou sous la direction du maître. L'une d'elles représente le comte-duc d'Olivarès, dans un médaillon entouré d'objets allégoriques. C'est la reproduction d'un tableau que Rubens avait fait pendant son séjour à Madrid. Dans le catalogue de la Bibl. d'Adrien Pauw, La Haye 1654, in-4°, on trouve encore l'indication d'un autre ouvrage de Lorenzo Ramyrès, intiulé : *Quinquaginta militum ductor.*, Anvers, in-4°, 1612. Plus jeune, il avait publié à Paris une édition de *Martial*, Paris, in-4°, 1607.

LXII.

D' Anversa, il 19 di maggio 1628.

Rubens al sig. De Peiresc.

MOLTO ILL. SIG.

Io pensai ancora, doppo haver scritto a V. S., sopra il soggetto della pittura antica *in hortis Vitellianis*, se me la revocai in memoria il meglio che mi fu possibile, e credo d' haver scritto male a V. S.; perchè la sposa è vestita di un flamineo bianco alquanto gialdesso grandissimo, ben accolta e coperta dal capo agli piedi, in atto pentoso e malenconico, et la donna mezza ignuda è vestita il resto di una palla pavonassa, et il letto geniale coperto d' alcuni cangranei. Se ben mi ricordo, sta ivi vicina in qualche parte ancora una vecchia, che pare una serva, tenendo il scaphio con un panissuolo, forze per servizio della sposa, et pensando meglio mi ricordo che la maggior parte degli antiquarii in Roma teneva quel giovane mezzo ignudo et coronato di fiori per il sposo, *qui impatiens moræ tanquam ex insidiis sponsam respicit, et quid colloquantur mulieres auscultat.* Delle tre femine sacrificanti, delle

quali le due hanno delle corone radiate in testa, si ben mi ricordo, e l' altra è mitrata, non mi souviene cosa del tutto verisimile, si non che devono essere le presidi al conjugio e la generatione; et forze l' una è Giunone regina, che però non ho mai veduto con tale corona, et l' altra Lucina. *Nam radii procul dubio lucem significant, et ipsa Luna etiam suum lumen a radiis solaribus mutuatur.* Del altra banda del letto opposta al sacrificio, del quale trattesi nella mia precedente. Questo è quanto posso dire, confusamente, *memoriter et ex tempore;* che si V. S. mi favorisce del disegno, che, per giudicarne bene, bisognarà che fosse colorito et fatto di buona mano, potrò servirla un poco più distintamente et con più fondamenti. Et per fine con bacciar a V. S. di tutto cuore le mani, mi ricomando nella sua buona gratia.

Traduction.

Anvers, 19 mai 1628.

Rubens à Peiresc.

MONSIEUR,

Après vous avoir écrit au sujet de la peinture ancienne des jardins de Vitellius [1], je me suis mis à les rappeler à mon souvenir du mieux que j'ai pu, et il me semble que je me suis trompé dans ma description, car l'épouse est revêtue d'une très-large palla blanche quelque peu jaune, qui la recouvre de la tête aux pieds; elle est d'un bel ensemble, dans une attitude pensive et mélancolique. La dame est demi-nue et recouverte pour le reste d'une palla violette, le lit nuptial offre quelques ornements. Tout auprès, si je ne me trompe, se tient un peu à l'écart une vieille qui paraît être une servante, elle

a dans la main le *scaphio* avec une petite corbeille, peut-être à l'usage de l'épouse. Et en y pensant davantage, je me rappelle que la plupart des antiquaires de Rome prenaient le jeune homme demi-nu et couronné de fleurs, pour l'époux qui, plein d'impatience, jette sur l'épouse des regards de désir et prête l'oreille aux propos des matrones. Quant aux trois femmes qui offrent un sacrifice, et dont, si je m'en souviens bien, deux ont sur la tête une couronne à rayons, et la troisième une mitre, je n'en sais plus rien de bien positif, sinon qu'elles doivent présider au mariage et à la génération. Il se pourrait que l'une fût la reine Junon, que je n'ai pourtant jamais vue couronnée de la sorte, et l'autre Lucine, car les rayons indiquent évidemment la lumière, et la lune elle-même emprunte aussi son éclat aux rayons solaires. Je vous ai entretenu dans ma dernière lettre de l'autre groupe du lit opposé au sacrifice. Voilà tout ce que je puis vous dire confusément, de mémoire et après tant d'années [2]; mais si vous me faisiez la faveur de m'en envoyer un dessin, qui, pour bien en juger, devrait être colorié et fait avec soin, je pourrais vous répondre d'une manière plus certaine et plus fondée. Pour finir je vous baise les mains de tout mon cœur et je me recommande à votre bonne grâce.

[1] Cette peinture porte aujourd'hui le nom des *Noces Aldobrandines*, elle fut trouvée à Rome en 1606, sur le mont Esquilin, dans les ruines d'un jardin qu'on croit avoir appartenu à Mécènes. Elle reçut son nom du Card. Cinthio Aldobrandini, qui en fut le premier possesseur. Après avoir passé en différentes mains, elle fut définitivement achetée en 1818, par ordre du pape Pie VII, qui la fit placer dans une des galeries qu'il avait formées au Vatican. Nous en trouvons la description dans une notice accompagnée de deux planches gravées avec soin, à Rome en 1818, par Luigi Del Medico.

[2] Il y avait plus de vingt ans que Rubens n'avait vu cette peinture.

LXIII.

D' Anversa, il primo di giugno 1628.

Rubens al sig. P. Dupuy.

MOLTO ILL. SIG.

Il successo del soccorso degli Inglesi non ha ingannato nessuno, perchè si è tenuto impossibile, doppo la nova che *il* canale era ben serrato, et che le diche si sono mantenute contro l' impeto de' temporali passati, oltre che la lor tardanza ha dato tempo al re et al cardinal di Richelieu di proveder a bel agio a tutti gli inconvenienti, che potevano nascere in ogni occasione [1]. Certo che Sua Maestà si trova in gran obligo verso gli Inglesi, per averli dato, colla loro importuna invasion dell' isola de Ré, giustissima causa d' attaccar la Rochella et a lor dispetto di pigliarla; che sarà una bellissima gioia nella corona triomphale di S. M., che potrà, sendosi disimpegnata della guerra intestina, applicar le sue forse altrove, et al mio parer darà il momento al fato d' Italia. Onde s' intende che l' assedio di Casal s' andava fiaccamente avanzando con pochissima gente, per il cui difetto la piazza non era serrata più della metà. A noi pare, che il clima d' Italia non sia felice per don Gonzalo, et che potrià perdere ivi la gloria acquistata in Allemagna in compagnia del Tilly, che non è di poca consideratione. È vero che scrivono, che il sig. ducca di Savoya, havendo presso Trino, se ne va congiungere col don Gonzalo, ma potrià esser, che il ducca di Mantova assalendo Cremona gli tirasse al soccorso di quella piazza importante, che però al mio parer *non è gatto da pigliar senza guanto*. È strana la capitulatione di Trino, havendo il ducca lasciato uscir il presidio senza insegne d' artiglierie colle spade sole, e

posto gli cittadini a taglia di sette milla doppie, et gli Hebrei dati a sacco agli suoi soldati, che sarà stato maggior perdita de' Cristiani che di essi Hebrei, sendo le lor case sempre ripiene di molte robbe et pegni [2] de' Cristiani. Habbiamo qui di passaggio il S. conte Carlil, che se ne va in Lorrena e Savoya et forse più oltra, senza alcuna commissione particulare alla Serenissima Infante, *per transitum ;* di che io sono benissimo informato. Pur se non m' inganno, passando per Brusselles, farà qualche complimento con S. A. Noi crediamo fermamente che il sig. marchese Spinola sia partito della corte di Spagna a quest' hora, benchè non habbiamo aviso ancora ch' egli sia partito. Ma S. Ex. scrisse il 7 di maggio, che non occorreva più scriverli, almeno che non s' indriççassero le lettere a Madrid. Pare che gli Ollandesi faccino qualche apparato, per tentar un' impresa non penetrata da noi sin adesso; ma secondo diversi avisi, si crede che faccino la lor piazza d' armi vicino al forte di S.-Andrea, poco discosto della città di Bolducq. Quei Stati fanno la guerra più nociva al re di Spagna, a spese de' particolari e particolarmente per la compagnia occidentale, che ha mandato fuor una flotta gagliardissima, si non m' inganno, verso la baya de *todos les Santos,* per impadronirsi di novo della città di S.-Salvador, persa da loro contro il suo costume assai vilmente. E non avendo altro, farò fine con baciar a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani.

P. S. Non ho scritto a V. S. la settimana passata, perchè mi trovai in un viaggietto fuori della strada, per poter complire colla nostra corrispondenza.

[1] Noi crediamo che questo soccorso sia stato solamente *ducis causa* e l' epilogo della tragedia, et che levato quel ostacolo, si potranno facilmente accomodar le differenze tra le corone di Francia et Ingliterra, che del resto non sono di gran sostanza.

[2] Gli pegni per gli danari, che danno ad usura agli poveri Cristiani, essendo lecito a loro di farlo.

Traduction.

Anvers, 1[er] juin 1628.

Rubens au même.

Monsieur,

Le succès du secours venu d'Angleterre n'a trompé personne; on l'a regardé comme impossible, depuis la nouvelle que la fermeture du canal était complète, et que les digues avaient résisté aux mauvais temps qu'il a fait. Outre cela la lenteur qu'il a mise à venir, a laissé au roi et au cardinal de Richelieu le temps de pourvoir à leur aise à tous les inconvénients qui pouvaient survenir[1]. S. M. doit en vérité remercier beaucoup les Anglais de ce qu'ils lui ont donné par leur invasion inopportune dans l'île de Ré, une raison bien juste d'attaquer La Rochelle et de la prendre en dépit d'eux. Car ce sera un magnifique joyau de plus à la couronne triomphale de S. M., qui pourra désormais, libre de la guerre civile, porter ailleurs toutes ses forces et s'occuper, à ce que je pense, des destinées de l'Italie.

Les nouvelles de ce dernier pays nous apprennent que le siége de Casale se poursuit péniblement avec un très-petit nombre de soldats, ce qui fait que la place n'est pas cernée plus d'à moitié. Il nous semble que le ciel de l'Italie n'est pas favorable à don Gonzalez, et qu'il pourrait bien y perdre la gloire qu'il s'est acquise en Allemagne, dans la compagnie de Tilly, ce qui n'est pas de peu d'importance. Il est vrai qu'on écrit que le duc de Savoie ayant pris Trino, va faire sa jonction avec don Gonzalez, mais il pourrait arriver que le duc de

Mantoue en attaquant Crémone, l'attirât au secours de cette place importante, qui pourtant

Non è gatto
Da pigliar senza guanto,

n'est pas un chat que l'on puisse prendre sans gant. La capitulation de Trino est fort singulière; le duc a laissé sortir la garnison sans aucune arme à feu, les soldats n'ont emporté que leurs épées. Puis il a mis sur les bourgeois une taille de sept mille pistoles, abandonnant les juifs au pillage de ses soldats, ce qui causera bien plus de préjudice aux chrétiens qu'aux juifs, vu que ceux-ci ont toujours leurs maisons remplies d'une foule d'objets qu'ils reçoivent en gage [2] des chrétiens.

Nous avons ici en passage le comte Carlil, qui va en Lorraine et en Savoie, et peut-être plus loin, sans aucune commission particulière pour la Sérénissime Infante, *per transitum;* ce dont je suis très-bien informé. Pourtant, si je ne me trompe, en passant par Bruxelles, il fera quelque compliment à S. A.

Nous tenons pour certain que le marquis Spinola est maintenant parti de la cour d'Espagne, quoiqu'il ne nous soit pas encore venu d'avis de son départ. Mais Son Ex. a écrit le 7 mai qu'il ne fallait plus lui adresser de lettres, au moins à Madrid.

Il semble que les Hollandais fassent quelques préparatifs pour tenter une entreprise. Nous n'avons pu pénétrer encore ce que c'est, mais selon différents avis, on croit qu'ils veulent faire leur place d'armes près du fort de S.-André, non loin de Bois-le-Duc. Ces États font la guerre la plus funeste au roi d'Espagne, aux dépens des particuliers et principalement de la compagnie occidentale, qui vient d'envoyer une flotte très-considérable, si je ne me trompe, vers la baie de *todos les Santos*, pour s'emparer de nouveau de la ville de San Salva-

dor, qu'ils ont perdue contre leur habitude d'une façon bien honteuse.

P. S. Je ne vous ai point écrit la semaine passée, à cause d'une petite absence [3] que j'ai faite, trop écartée pour pouvoir remplir notre correspondance.

[1] Nous croyons que ce secours n'a eu lieu qu'à cause du chef, et que c'est l'épilogue de la tragédie. Cet obstacle une fois levé, on pourra facilement terminer les différends peu importants toutefois, qui divisent encore la France et l'Angleterre. (*Note marg. de Rub.*).

[2] Les gages sont pour l'argent qu'ils prêtent à usure aux chrétiens pauvres, ce trafic leur est permis. (*Idem.*)

[3] Suivant le sieur de Baugy, résident de France à La Haye, cette petite absence serait un voyage en Hollande pour négocier la trêve. *Bull. de la Commiss. d'histoire,* t. III, p. 38.

LXIV.

D' Anversa, il 15 di giugno 1628.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

La medesima causa, che l' altra volta mi fece parer negligente appresso V. S., mi ha similmente interrotto questo ultimo ordinario, trovandomi a Wavre nel confin di Namur, per accompagnar il conte Carlil, d' ordine di Sua Altezza. La sua venuta era solamente di passaggio verso Lorrena et Savoya, et anchorch' egli sia stato molto accarrezzato et honorato in questa corte, et ch' egli fosse due volte al udienza della sig. Infante, niente di meno (credami V. S.) non portò lettere del suo re, ne commission alcuna particolare a S. A. È ben vero, che l' acerbità tra Spagna et Ingliterra si è grandemente raddolcita, et si è dato libero il commercio da messaggieri, che stava serrato come tra nemici. Io stimo questo personag-

gio poco ben affetto verso a noi, et a dir il vero, quasi capo della fattione contraria, ma similmente l' ho trovato disgustatissimo del sig. cardinale di Richelieu, et potrià quadrar in lui, *falsum in amore, odia non fingere.* Egli pensa di tornar per la medesima strada fra sei mesi in circa. Il suo negocio con quei principi non si penetra, et potrià essere che la sua absenza, *specie honoris*, fosse il principal soggietto. Certo è che porta un diamante di gran valore, per presentar a nome del re suo padre[1] al principe di Piemonte, con un complimento assai gracioso, che con questo annello, oltra la parentela, sposa l' eterna sua amicitia. In Ingliterra le cose passano bene, con buona intelligenza tra il re et il parlamento. Havendo ottenuta S. Maestà il desiderato sussidio, al milord d' Embry si è spedito ordine per Montagu di tornar a vincere o morire sotto La Rochella, sendosi malissime preso di tutto quel consiglio ch' egli sia tornato senza colpo ferirvi. Io credo niente di manco che non farà alcun effetto. *Durum est contendere cum victore.* In Italia il ducca di Savoya solo fa gli fatti suoi, et si è hormai posto in possesso di tutte le sue pretensioni, cioè del paese di Montferrato, separato dal Po verso il suo confine. Don Gonzalo non ha forze bastanti, et si crede quì ch' egli sia stato ben battuto dal presidio di Casale, che agli 10 di maggio fece una buona sortita [2]. Bisogna credere che il clima d' Italia non gli sia propizio, o che gli prosperi suoi successi in Fiandra fossero fortuiti, et effetti piuttosto della fortuna che del suo valore. È arrivato quì il gentilhuomo Inglese, che porta il cabinetto di Mantova in Ingliterra, et mi dice esser il tutto hormai ben incaminato, et s' aspetta giornalmente la maggior parte per condotta in questa città. Questa vendita mi dispiacque tanto, che mi venne capriccio d'esclamar in persona del genio di quel Stato: *Migremus hinc!* Ringracio V. S. del presente di quel libretto di expeditione anglicana, che farò legar coll' altro del istesso argomento, per poterli confrontar insieme. Io vorrei pur servire V. S. di cosa simile, ma non trovo

soggietto, rimettendomi all' occasione, che s' offrirà da se o che V. S. mi darà, di poterla servir in qualche cosa di suo gusto, poichè non mi trovo ne forze ne qualità per cose di maggior sostanza. S' assicuri però V. S., che non mancarò giammai della buona volontà, et per fine bacio a V. S. et al sig. suo fratello di vero cuore le mani.

P. S. Era in compagnia del conte Carlil un secretario del re chiamato Bossuet, che mi parve un huomo molto ben versato in humanitate, et universale negli suoi discorsi, et dotato d' una gran modestia et ingenuità, che forse V. S. cognoscerà per fama.

Supplico V. S. sia servita di dar buon ricapito alla inclusa per il sig. Vosberghen, sendomi raccomandata con ogni istanza da un suo et mio parente.

[1] *Padre,* lisez *padrone.*

[2] Che, siano rimasti uccisi qualche 18 capitani et buona quantità d' altri officiali, oltra un migliaro di soldati.

Traduction.

Anvers, 15 juin 1628.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Un motif semblable à celui de l'autre fois m'a fait encore paraître négligent envers vous. J'ai dû passer le dernier ordinaire, me trouvant à Wavre, sur les confins du pays de Namur, pour accompagner le comte Carlil, par ordre de S. A. Il ne fait que traverser notre pays pour se rendre en Lorraine et en Savoie, et quoiqu'il ait été fort bien accueilli et honoré dans cette cour, que même il ait été deux fois reçu par la Sérénissime Infante, néanmoins il n'avait, soyez-en sûr, aucune lettre de son souverain ni aucune commission particulière

pour S. A. Il est bien vrai qu'entre l'Espagne et l'Angleterre les humeurs sont fort radoucies, et que les relations restées interrompues comme pendant la guerre, sont redevenues libres. Ce personnage m'a semblé peu disposé en notre faveur, et à vrai dire, il est presque le chef du parti contraire, mais je l'ai trouvé semblablement très-dégoûté du cardinal de Richelieu, et l'on pourrait dire de lui, que faux dans ses affections il ne dissimule point ses haines. Il se propose de revenir par le même chemin dans six mois environ. On ne pénètre point le genre de ses relations avec les princes qu'il va visiter, il pourrait bien se faire que son absence en fût le principal motif, sous quelque prétexte honorable. Ce qui est sûr, c'est qu'il porte un diamant de très-grand prix au prince de Piémont, de la part du roi son maître, ainsi qu'un compliment fort gracieux, qui avec cet anneau-là va cimenter entre eux une éternelle amitié, outre les liens du sang[1]. En Angleterre les choses se passent en assez bonne intelligence entre le roi et le parlement. S. M. ayant obtenu le subside désiré, Montaigu a été chargé de porter à milord D'Embig[2] l'ordre de vaincre ou de mourir sous La Rochelle; tout le conseil avait trouvé fort mauvais qu'il se fût retiré sans coup férir. Je crois malgré cela qu'il ne produira pas grand effet. Il est dur de devoir attaquer un vainqueur.

En Italie le duc de Savoie fait ses affaires tout seul, et il est maintenant en possession de tout ce qu'il prétendait avoir, c'est-à-dire du Montferrat dont il est séparé par le Pô, vers sa frontière. Don Gonzalez n'a point de forces suffisantes, et l'on croit qu'il a essuyé un échec assez important, dans la sortie que la garnison de Casale a faite le 10 du mois de mai[3]. Il faut croire que le climat d'Italie ne lui est pas favorable, ou qu'il n'a dû qu'au hasard ses avantages en Flandre et qu'il faut les attribuer à la fortune bien plus qu'à sa valeur.

Le gentilhomme anglais qui transporte dans son pays le cabinet de Mantoue est arrivé ici. Il m'a assuré que tout est

maintenant en bon chemin, et il en attend chaque jour la plus grande partie dans cette ville. Cette vente me cause tant de déplaisir que j'ai eu l'envie de m'écrier à la place du génie de cet État : Éloignons-nous d'ici[4]!

Je vous remercie du présent que vous me faites de ce petit ouvrage sur l'expédition d'Angleterre. Je le ferai relier avec l'autre qui traite du même sujet, afin de pouvoir mieux les comparer. Je voudrais pouvoir vous envoyer à mon tour quelque chose de semblable, mais je ne trouve absolument rien. J'attendrai qu'une occasion se présente, ou que vous me fassiez connaître ce qui pourrait vous être agréable, puisque je ne me sens ni les forces ni les qualités nécessaires pour des objets d'une nature plus importante. Soyez sûr que ma bonne volonté ne vous fera point défaut.

P. S. Le comte Carlil avait avec lui un secrétaire du roi nommé Bossuet [5], qui m'a paru être un homme fort instruit et d'une conversation très-étendue. Je lui ai trouvé beaucoup de candeur et de modestie. Vous le connaissez peut-être de réputation.

Veuillez faire tenir la lettre ci-incluse à M. Vosberghen, elle m'est recommandée avec instance par un de ses parents qui est aussi le mien.

[1] Charles I avait épousé, comme Victor Amédée, une sœur du roi Louis XIII, ils étaient donc beaux-frères.

[2] Lord Denbigh, beau-frère de Buckingham, commandant de la flotte anglaise devant La Rochelle. Cette flotte était composée de vingt gros vaisseaux de guerre, et de 68 autres bâtiments, sans les brûlots et les barques chargées de vivres.

[3] Au moins dix-huit capitaines et un grand nombre d'autres officiers, sont restés sur le champ de bataille, avec un millier de soldats. (*Note marg. de Rub.*).

[4] La vente de ce cabinet fut le commencement de la décadence artistique de Mantoue. Néanmoins elle renfermait encore en 1629 un grand nombre de pierres précieuses, de vases d'or et d'argent, etc., si l'on en croit Francesco Bertelli, dans son *Theatro delle città d' Italia,* p. 122. L'armée de Colalto, qui pilla Mantoue, le 18 juillet 1630, fit disparaître les derniers restes de tous ces trésors.

[5] Peut-être *Boswell.*

LXV.

D' Anversa, il 22 di giugno 1628.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

Quì non habbiamo cosa degna della notitia di V. S. Il sig. marchese nostro tarda molto a venire, sendo hormai trapassato il termino ch' egli s' era prefisso, oltra che ultimamente si lasciò intendere con lettere del 8 di maggio, che si metterebbe quanto prima in viaggio. Pur crediamo che questa sua tardanza non deriva d' altro che della sua prudenza et cautela, non volendo Sua Ex. fidarsi di promesse ne credere al futuro, *sed habet oculatas manus,* sapendo che lasciando gli suoi negozi imperfetti in Spagna, non si finirebbero giamai, subito ch' egli avesse voltate le spalle. Si dice che habbiamo avuto una impresa di soprasalto a Berghes op Zoom, con intelligenza d' alcuni del presidio, che si erano offersi a tradire la fortezza, che si chiama il capo di Berghes, et di mettere il fuoco nelle munitioni; ma uno de' complici ha scoperto il negocio et gli suoi compagni sono condotti alla Haya, ove riceveranno apparentemente la mercede conforme al merito. Pur queste nove habbiamo d' Ollanda, ove si dice ancora che le nostre genti di Santvliet et Staebroeck, furono in buon numero sotto gli rampari esteriori di Berghes il 15 di questo; ma per dire il vero, del canto nostro non ho potuto scoprire certezza alcuna, toccante questo negocio, pur ho sospetto che quei soldati non siano carcerati senza causa o indicio sufficiente per convincerli. Mi trovo con lettere copiosissime del sig. de Peiresc per la via di Marsiglia, il quale fra tanti negoci (di che mi mera-

viglio) persevera nella sua curiosità antiquaria. Certo che questo personaggio possede in tutte le professioni quanto ciascuno nella sua propria, ne posso imaginarmi come un' unima sola *tot functionibus diversis possit sufficere.* Ho visto quì un libretto che mi piace assai, intitulato: ***Imperatoris Justiniani*** *defensio adversus Alemannum, autore* ***Thoma Rivio,*** il quale è bono, et al parer mio, mero Ciceroniano, senza affettatione alcuna, e l'argumento è pio, benchè in materia di principi si può credere qual si voglia cosa, eccettuato che si vede nel Procopio, una effrenata passione et κακοήθης, ***potius quam*** *veritatis assertio.* Mi dispiacce non haver altro soggietto da trattenerla, et facendo fine bacio a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani, et mi raccomando nella lor buona gracia.

Traduction.

Anvers, 22 juin 1628.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Nous n'avons rien ici de bien digne de votre curiosité à vous apprendre. Notre marquis tarde fort à revenir. Il a maintenant passé le terme qu'il avait fixé, et dernièrement encore il laissait entendre dans ses lettres du 8 mai, qu'il était sur le point de se mettre en route. Nous sommes portés à croire que sa prudence et ses précautions sont seules cause de ce retard. Il ne veut pas sans doute se fier à des promesses, ni croire à l'avenir, *sed habet oculatas manus,* sachant bien que s'il n'achève pas lui-même ses affaires en Espagne, elles ne se termineront jamais dès qu'il aura tourné le dos.

On dit que nous avons eu le projet d'une attaque contre

Berg-op-Zoom, où nous avions des intelligences avec quelques-uns de la garnison qui avaient offert de livrer la forteresse, appelée la tête de Berg, et de mettre le feu aux munitions. Mais un des complices a tout découvert et ses compagnons ont été conduits à La Haye. Il est probable qu'ils recevront la récompense due à leur mérite. Toutes ces nouvelles nous viennent au reste de la Hollande, où l'on dit que nos gens étaient venus de Santvliet et de Stabroeck en assez bon nombre, sous les remparts de Berg-op-Zoom, le 13 de ce mois. Mais de notre côté, il m'a été impossible d'avoir aucune certitude à ce sujet. Je soupçonne pourtant qu'on n'a pas emprisonné ces soldats, sans qu'il y ait eu des motifs et des indices suffisants pour les convaincre.

J'ai reçu beaucoup de lettres de M. Peiresc par la voie de Marseille. Ce qui m'étonne, c'est que tant d'autres affaires ne l'empêchent point de persévérer dans ses recherches sur l'antiquité. Il faut que cet homme ait pour toutes les professions autant d'aptitude que chacun en a pour celle qui lui est propre, et je ne puis m'imaginer comment une seule tête suffise à tant de fonctions différentes.

J'ai vu ici un petit livre qui me plaît assez, il a pour titre : *Imperatoris Justiniani defensio adversus Alemannum* [1]. L'auteur s'appelle Thomas Rivius, et il me paraît être un bon et vrai disciple de Cicéron, n'étant aucunement prétentieux. Son but est louable, quoique dans une matière qui a trait aux princes, on puisse croire tout ce que l'on veut, excepté pourtant ce que l'on voit dans Procope, une passion effrénée et immorale, plutôt que l'expression de la vérité. Je regrette de n'avoir plus rien à vous communiquer, etc.

[1] Francfort, in-8°, 1628. Cet opuscule était une réfutation du *Neuvième livre des histoires de Procope,* publié par Niccolo Alemanni, en 1623, à Lyon, in-f°, et dans lequel la mémoire de Justinien et de Théodora est chargée de crimes atroces. L'authenticité de ce livre de Procope a été défendue et contestée tour à tour par les savants. L'opinion commune aujourd'hui, celle qui a été professée

par Montesquieu, Gibbon et Harlès, c'est que le livre est bien évidemment de Procope et qu'il lui fait peu d'honneur, surtout après les éloges magnifiques que cet historien avait donnés précédemment à l'empereur Justinien.

LXVI.

D' Anversa, il 14 di luglio 1628.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Veramente il negocio dalla Rochella va in longo, più che non si stendeva la nostra speranza, che però non mi par strano, ricordandomi quante volte il nostro marchese s' ingannò negli suoi conti di pigliar Breda, che pur finalmente gli cadette in manco si pensava in mano. È ben vero che la tanta dilacione accrebbe le spese di condur gli *convoy* de' viveri, di tal maniera che ancor se ne risentiamo; ma il vostro re non ha queste incommodità, sendo alloggiato nel proprio regno a bel agio, con abbondanza di viveri, havendo solo di serrató un passo maritimo [1] al soccorso degli Inglesi, ove al contrario il marchese Spinola haveva una campagna nemica di cinque o sei leghe, tutta aperta attorno, et poteva lui stesso esser assalito da tutte le bande. Non dico questo per sminuire di niente la gloria dell' impresa della Rochella, ma solo per confirmar quello che ho detto sempre, che infallibilmente, havendo il re fortificato con opere tanto stupende la dicha, et serrato con tante moli il canale, et stando ivi con tutte o le maggiori forze del suo regno S. M. in persona, pochi mesi più o meno, gli Inglesi, ogni forzo maggiore che possino, al mio parer s' affaticheranno in vano, con accrescimento del danno proprio e della gloria del vincitore. Questo è il mio pronostico che tengo per evangelio. Fra tanto il povero ducca di Mantova potrià

ben correr gran rischio, havendo come V. S. dice tre nemici troppo potenti adosso, et mi dubito che il soccorso de' particolari, restando il re impedito sotto La Rochella, non sarà sufficiente per salvarli il Stato già mezzo perduto. E fra pochi mesi passarà la staggione di poter far una strada longa con esserciti molto numerosi, guastandosi le strade, e l' herba si guasta colle pioggie autunnali, et è ben verisimile che quando pur Sua Maestà pigliasse per tempo La Rochella, ch' il suo essercito haverià bisogno di qualche riposo a rifarsi delle fatiche et incommodità sofferte in quel assedio. E verisimilmente l' erario sarà esausto in una si longa et costosa impresa. Et toccante Casale, io credo che sendosi impadroniti del restante del Monferrato, secondo l' uso di questi tempi, sarà subloccato a bel agio, senza tentar di pigliarlo per forza. La maggior difficultà pare ad alcuni che consista nel serrargli il fiume, che a me pare facilissimo, non havendo il ducca di Nevers una sola nave o galera armata per diffenderlo, o per mandarli a tempo di bisogno soccorso per acqua [2], et perciò mettendo Don Gonzalo poche fregatte o barche armate sopra il fiume, se ne renderà padrone assoluto. E per terra io non veggo, che il presidio di Casale possa essere sollaggiato di viveri, sendo il nemico padrone della campagna. Di maniera che quando egli sarà (come dicono che sia) più numeroso, tanto più gli mancaranno le cose necessarie. Quì nulla habbiamo di novo, si non che per esser a Berghes qualche raccolta di soldatescha più del solito, marciano ancora gli nostri verso Stabroeck, et luochi circonvicini, essendo comparsi hormai sino a nove milla fanti, et buon numero di cavalleria non troppo discosto d' Anversa. La tardanza del marchese mi è sospetta, ne sappiamo che pensare, poichè non viene ne scrive tan poco, ne anco alla Serenissima Infante, come S. A. istessa mi ha fatto saperlo, pochi giorni sono. Questo canale vicino a questa città non si comincia ancora, et poichè differiscono tanto, io non credo che si cominciarà di quest' anno. Ma per conto di quel

altro, io non so che sia così mal riuscito, come V. S. scrive, rimanendo imperfetto solo per mancamento de' dinari, che sono divertiti altrove, di sorte che per causa delle guerre d' Italia et Allemagna, noi restiamo quì a secco. Il libro di Monsieur de Brèves mi sarià gratissimo, se sapessi con che ricompensar la liberalità di V. S., che mi va obligando di continuo maggiormente. E non avendo altro, bacio a V. S. et al sig. suo fratello humilmente le mani, restando, etc.

P. S. Mi meraviglio di quello che V. S. mi scrive, ch' il mio pachetto gli sia stato reso aperto, e che non c' era il mio sigillo di cera Spagna. È stato fatto per inadvertenza mia, e forse per la fretta ch' io hebbi quel giorno, havendo qualche amici a cena meco, ma per l' avenire anderò con maggior cautela. La ringracio dell' aviso.

[1] Il quale è pur un' opera di molto travaglio, spesa et industria. (*Nota marg. di Rub.*)

[2] Che bisognerià passarsi in faccia de' presidi spagnioli di Valentia et altri luochi che possedono sopra il Po. (*Idem.*)

Traduction.

Anvers, 14 juillet 1628.

Rubens au même.

MONSIEUR,

En vérité le siége de La Rochelle traîne bien plus que nous ne l'espérions, et je n'en suis pas émerveillé cependant, quand je me rappelle combien de fois notre marquis s'est trompé dans ses comptes sur la prise de Breda, qui finalement lui échappait, lorsqu'il pensait la saisir [1]. Il est bien vrai que ces longs délais avaient augmenté les dépenses pour les convois de vivres, au point que nous nous en ressentons encore. Mais votre roi n'a pas tous ces inconvénients à craindre, il est

campé sur son propre terrain, fort à son aise, au sein de l'abondance, et n'a qu'un passage maritime à garder contre les secours des Anglais; au lieu que le marquis Spinola, campé au milieu d'une plaine, ouverte de tous les côtés à l'ennemi, dans une étendue de cinq à six lieues, pouvait lui-même être assailli de toutes parts. Ce n'est pas que je veuille diminuer en rien la gloire de l'entreprise contre La Rochelle, je veux seulement confirmer ce que j'ai toujours dit, qu'infailliblement, après avoir fortifié les digues par de si étonnants ouvrages, fermé le canal au moyen de semblables masses [2], et réuni autour de la ville toutes les forces de son royaume, ou peu s'en faut, le roi doit voir tomber La Rochelle entre ses mains au bout de fort peu de mois, malgré tous les efforts de l'Angleterre, qui se fatiguera inutilement dans cette lutte, à son plus grand dommage et à la plus grande gloire du vainqueur. Voilà ma prédiction et je la tiens pour évangile [3].

Au milieu de tout cela, le pauvre duc de Mantoue pourrait bien courir de grands risques, ayant comme vous le dites trois ennemis trop puissants à combattre, et je crains bien que les secours des particuliers ne puissent sauver son État déjà perdu à moitié, tandis que le roi sera retenu au siége de La Rochelle. Encore quelques mois, et la saison des longues marches pour les armées nombreuses sera passée. Les campagnes et les chemins deviennent trop mauvais par les pluies d'automne. Et de plus il est fort vraisemblable que le roi, quand bien même il s'emparerait de La Rochelle assez tôt, laisserait à son armée le temps de prendre le repos, dont elle a besoin, après les fatigues et les incommodités que le siége lui a fait souffrir. Et puis aussi le trésor sera probablement épuisé par des dépenses si énormes et si prolongées [4].

Pour ce qui est de Casale, je pense qu'après s'être emparés du reste du Montferrat, ils iront camper à leur aise sous cette ville, suivant l'usage de ces temps, et ils n'essaieront pas de la prendre par force. Quelques-uns pensent que la plus grande

difficulté sera de fermer le fleuve; je ne suis pas de leur avis, puisque le duc de Nevers n'a pas un seul vaisseau ni une seule galère, pour le défendre ou pour envoyer assez vite le secours nécessaire par eau [5]; et par conséquent Don Gonzalez, en mettant quelques felouques ou quelques barques armées sur le fleuve, s'en rendra le maître absolu. Par terre, l'ennemi étant maître de toute la campagne, je ne vois pas moyen de faire passer des vivres à la garnison de Casale; de sorte que plus elle sera nombreuse, comme on dit qu'elle l'est en effet, plus vite elle manquera du nécessaire.

Nous n'avons rien de nouveau ici, sinon que les troupes rassemblées à Berg-op-Zoom, devenant plus nombreuses qu'à l'ordinaire, les nôtres se concentrent encore vers Stabroeck et les lieux voisins. L'effectif des troupes qui sont aux environs d'Anvers, paraît être maintenant d'au moins neuf mille hommes d'infanterie, avec une cavalerie nombreuse.

Le retard du marquis m'inquiète, nous ne savons que penser, puisqu'il ne vient pas et qu'il n'écrit pas non plus, pas même à la Sérénissime Infante, ainsi que S. A. elle-même a daigné me le faire savoir, il y a peu de jours. On ne commence pas encore le canal près de cette ville, et puisqu'on tarde si fort, je crois que l'on ne commencera pas cette année. Quant à l'autre, je n'ai pas connaissance qu'il ait si mal réussi que vous me le dites. Il reste inachevé, l'argent qu'on y destinait ayant été employé ailleurs; de sorte que les guerres d'Italie et d'Allemagne sont cause que nous sommes ici à sec. Le livre de M. de Brèves me serait très-agréable, si je savais comment reconnaître toutes vos libéralités envers moi [6].

P. S. Ce que vous me dites de mon paquet qui est arrivé tout ouvert, et auquel il n'y avait point de cachet, m'étonne singulièrement. C'est une distraction de ma part, et la précipitation avec laquelle je l'ai fait ce jour-là, où j'avais quelques amis à souper, en sera la cause. A l'avenir j'aurai plus de soin. Je vous remercie de votre avis.

[1] Ceci rappelle que Spinola écrivait souvent au roi d'Espagne pendant le siége de Breda, pour lui faire connaître les difficultés de tous genres qu'il avait à surmonter, et que Philippe se contentait de lui répondre : *Marquis, prenez Breda. Moi le Roi.*

[2] Ouvrage de génie qui a pourtant coûté bien des peines et bien de l'argent. (*Note marg. de Rub.*)

[3] La flotte de Denbigh avait dû remettre à la voile le 19 mai, mais Charles I et surtout Buckingham, jurèrent de laver cette honte. Buckingham annonçait même qu'il prendrait le commandement de l'expédition, lorsqu'il fut assassiné par un officier anglais, nommé Felton, le 23 août 1628. La flotte conduite par lord Lindsay, ne put mettre à la voile que le 17 septembre, et ne fut pas plus utile que celle de Denbigh, aux malheureux Rochelois, qui capitulèrent enfin le 29 octobre.

[4] Richelieu ne fut arrêté par aucun de tous ces obstacles énumérés par Rubens, et sa prodigieuse activité les surmonta.

[5] Il faudrait encore qu'il passât devant les garnisons espagnoles de Valentia, et d'autres lieux occupés par eux sur le Pô. (*Note marg. de Rub.*)

[6] Ce livre de M. de Brèves est sans doute la *Relation de ses voyages,* publiée à Paris en 1628, in-4°. L'un de ses secrétaires, nommé Du Castel, l'écrivit d'après ses mémoires.

LXVII.

D' Anversa, il 10 d' Agosto 1628.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

Io non ho potuto complire col debito mio verso V. S., la settimana passata, perchè mi trovai in campagna alquanto fuori di camino, e al mio ritorno ho trovato due gratissime di V. S. in casa, colle quali mi rende un compytissimo ragguaglio delle cose occorrenti in questo regno. Si maravigliano tutti che La Rochella si mantiene tanto, che verisimilmente non si sostiene d' altro che di disperatione, a una debolissima speranza del soccorso Inglese, che al mio giudicio sarà di nessun effetto, appresso una si longa dilacione. Quì stiamo in ocio e in un stato mezzano tra pace e guerra [1]. Questa città si perde a poco a poco *et suo jam succo venit,* non avendo al-

cun resto di traffico per sostentarsi. Gli Spagnoli pensano, col serrar le licenze, indebbolire il nemico, e s' ingannano, redondando tutto il danno sopra gli vassalli del re. *Nec enim pereunt inimici, sed amici tantum intercidunt.* Il cardinal della Coeva solo sta duro, e mantiene questa sua erronea opinione, *ne videatur errasse.* Ho havuto lettere del sig. marchese del 9 di julio, dalle quali intendo che non venirà ancora tan presto come si pensava, restandoli ancora ad aggiustare alcuni negoci d' importanza, che non vuole lasciar imperfetti come gli altri, che si sono lasciati pascere di promesse vane senza effetto, come io ho scritto a V. S. per il passato. D'Italia non habbiamo altro che quello che V. S. scrive, e peggio ancora; che Don Gonzalo stacca sotto Casale, con poca gente et senza dinari, di maniera che gli presidiari erano usciti a far la racolta de' grani et condotta dentro alla città alla sua barba, senza che potesse dargli una minima molestia, oltra che le acque essondanti per le continue pioggie havevano levato una buona parte delle sue fortificazioni. L' altri hieri si sparse nova che la pace era fatta tra l' Imperatore et il ducca di Mantova. Se questo è vero, potremo dire: *Sic nos servavit Apollo*[2]. Si scrive di Spagna che si era trovato rimedio alla moneta del billion, che il re perdeva un quarto agli possessori, e il possessore un quarto, e che le provincie e città contribuiscono per supplire alla perdita delli duoi quarti restanti, de maniera che il commune per diversi mezzi paga gli tre quarti. È ben vero che al giudicio mio non si poteva guarir questo gran male, se non con qualche rimedio estremo. Sentirà grandemente quel regno un tal danno questa staggione, che quei populi stanno all' estremità d' ogni povertà et miseria. Quì si era intesa la conversione del sig. ducca de la Tremouille, con molta edificatione della chiesa cattolica e confusione d' Hugonotti, per esser questo principe stato sempre quasi capo di quella parte. Se la duchessa farà il medesimo, sarà un gran essempio per la moglie di Don Emanuel di Portogallo, la quale si è ritirata

vicino a Geneva, sendo fra tanto il figlio suo primogenito entrato nell' austera relligione de' carmeliti discalzi, quindici giorni sono, a Brusselles. Mi rallegro che M. De Thou si porti bene, che spero darà un giorno in luce il suo itinerario. Piaccia al sig. Iddio di concederli un felice ritorno. Mi dubito che la nostra corrispondenza restarà sospesa per qualche mesi, perchè mi sopragiunge occasione di fare un gran viaggio, del quale però, non essendo alcuna cosa certa in questo mondo, si non al hora ch' ella si mette in essecutione, avisarò V. S. innanzi la mia partenza; ansi perchè V. S. non scriva invano, io advertirò V. S. se accadrà qualche dilacione o impedimento. E fra tanto mi raccommando di verissimo cuore nella buona gracia di V. S. et del sig. suo fratello, pregando ad ambedue del cielo ogni felicità e contentezza.

[1] Sentendo però tutte le incommodità di violenza in fuori della guerra, senza alcun beneficio della pace. (*Nota marg. di Rub.*)

[2] Hoggi ho inteso che il ducca di Savoya si fa forte al passo per impedir il soccorso francese, risoluto di battersi da dovero con esso, piuttosto che di lasciarlo passare. (*Idem.*)

Traduction.

Anvers, 10 août 1628.

Rubens au même.

MONSIEUR,

Je n'ai pu remplir mes engagements envers vous la semaine dernière, m'étant trouvé en campagne, un peu hors du chemin, et à mon retour j'ai vu chez moi vos deux aimables lettres, qui m'ont donné les renseignements les plus complets sur toutes les affaires de votre pays. Tout le monde s'étonne que La Rochelle tienne si longtemps, c'est vraisemblablement le courage du désespoir, joint à une bien faible espérance du secours attendu d'Angleterre, lequel à mon avis ne produira pas le moindre effet, après un si long retard.

Nous sommes ici dans l'inaction et dans un état qui tient le milieu entre la paix et la guerre [1]. Notre ville se ruine peu à peu et en est à ses dernières ressources; il ne lui reste plus le moindre commerce pour la soutenir. Les Espagnols s'imaginent affaiblir l'ennemi, en restreignant les licences, et ils se trompent, car tout le dommage retombe sur les sujets du roi, ce ne sont pas les ennemis qui périssent, ce sont les amis seuls qui succombent. Le cardinal Della Coeva est seul inflexible et maintient son opinion erronée, pour ne pas laisser voir qu'il a eu tort.

J'ai vu des lettres du marquis en date du 9 juillet, qui me font présumer qu'il ne viendra pas encore aussi vite qu'on le pensait. Il reste là-bas pour achever plusieurs négociations importantes, qu'il ne veut pas laisser imparfaites, comme avaient fait les autres, en se laissant repaître de vaines promesses sans effet, ainsi que je vous l'ai déjà dit dans ma dernière lettre.

De l'Italie nous ne savons rien d'autre que ce que vous m'écrivez, et pis encore. Don Gonzalez était campé sous les murs de Casale avec peu de monde et point d'argent, de sorte que la garnison est sortie pour faire la récolte des grains et les a conduits à sa barbe dans la ville, sans qu'il ait pu faire le moindre mal à ses ennemis. Outre cela, les pluies continuelles ont fait si fort déborder les eaux, qu'elles ont enlevé une bonne partie de ses retranchements. Avant-hier se répandit la nouvelle que l'empereur et le duc de Mantoue avaient fait la paix. Si cela est vrai, nous pourrons dire : *Sic nos servavit Apollo* [2].

On écrit d'Espagne que l'on a enfin trouvé un remède à la monnaie de billon. Le roi rendait un quart aux possesseurs, le possesseur perdait un quart, et les provinces et les villes suppléaient à la perte des deux autres quarts, de sorte que le vulgaire paye les trois quarts par ces différents moyens. Il est bien vrai que je n'ai jamais cru qu'il fût possible de guérir ce mal sans un remède énergique, mais c'est à la saison pro-

chaine que le royaume va sentir cette énorme perte, maintenant que les populations sont au bout de toute misère et de toute pauvreté [3].

On parlait ici de la conversion du duc de la Trémouille, à la plus grande édification de l'église catholique et à la confusion des Huguenots, puisque ce prince a toujours été pour ainsi dire le chef de ce parti [4]. Si la duchesse faisait la même chose, ce serait un grand exemple pour l'épouse de Don Emmanuel de Portugal, qui vient de se retirer aux environs de Genève, tandis que son fils aîné est entré, il y a quinze jours, dans l'ordre plein d'austérité des carmes déchaussés à Bruxelles.

Je me réjouis d'apprendre que M. de Thou se porte bien, il publiera, j'espère, un jour son itinéraire. Dieu veuille lui accorder un heureux voyage au retour!

Je crains que notre correspondance ne reste suspendue pendant plusieurs mois, à cause d'un grand voyage que je vais devoir faire [5]. Cependant rien n'étant certain dans ce monde, si ce n'est au moment qu'on l'exécute, je vous en donnerai avis avant mon départ, et même pour que vous ne m'écriviez pas inutilement, je vous préviendrai de tout retard ou empêchement qui pourrait survenir. Et ainsi je me recommande à vos bonnes grâces, etc.

[1] Ressentant toutefois les incommodités et les violences qui résultent de la guerre, sans éprouver aucun des bienfaits de la paix. (*Note marg. de Rub.*).

[2] On m'a appris aujourd'hui que le duc de Savoie rassemble des forces au passage, pour mettre obstacle aux secours des Français, et qu'il est décidé à se battre contre eux par devoir, plutôt que de les laisser passer. (*Idem.*)

[3] Nous trouvons une ordonnance rendue à cet effet, le 7 août 1628, mais dont Rubens ne pouvait encore avoir connaissance, elle est intitulé : *Prematica en que Su Magestad reduze toda la moneda de vellon que en estos reynos huviere a la mitad de los precios que aora corre que es el estado antiquo que tenia antes que se doblasse. En Madrid, por Juan Gonçalez, impressor. Anno* 1628, 6 feuillets in-f°.

[4] Ce duc voyant que le protestantisme ne pouvait plus donner de position politique à ses champions, vint abjurer entre les mains de Richelieu, dont les arguments théologiques l'avaient, disait-il, convaincu de son erreur.

[5] Rubens allait partir pour la cour d'Espagne, où il était appelé.

LXVIII.

Romæ, die XXIII septembris 1628.

Hieronymus Aleander Gevartio.

De Rubenii ad nos adventu quod scribere voluisti valde te amo. Sed quo magis id cupio, eo vereor magis ne quid emergat impedimenti, quod moram profectioni creet, quemadmodum et alias accidit.

Traduction.

Rome, 23 septembre 1628.

Jérôme Aléandre à Gevaerts.

Je vous suis bien reconnaissant d'avoir pensé à nous écrire touchant l'arrivée de Rubens auprès de nous. Mais plus je le désire, et plus je crains qu'il ne survienne des obstacles qui retardent encore son départ comme les autres fois.

LXIX.

Madrid, 2 décembre 1628.

Rubens à Peiresc, en Provence.

Rubens fait des excuses à Peiresc de ce qu'il n'a point passé par chez lui, en allant en Espagne. Il dit qu'il avait ordre de faire toute la diligence possible, et qu'il n'a même pas eu le temps de s'arrêter à Paris pour visiter ses amis. Il lui apprend qu'il avait déjà commencé le portrait du roi à cheval, en quoi S. M. prenait un si singulier plaisir, qu'elle venait

tous les jours le voir travailler; qu'il avait déjà fait tous les portraits de la famille royale par ordre de l'Infante Isabelle, et cela avec grande facilité en leur présence. Il termine en disant que l'Infante lui avait permis de passer par l'Italie à son retour, si les affaires le permettaient.

LXX.

Wt Madrit, de 29 december 1628.

Rubens aen Gevaerts.

MYN HEERE,

Myn antwoorde in duytsche taele zal ghenoech doen blycken dat ick niet en meritere de eere die UE. my aen doet met syne latynsche brieven. Myn exercitien ende *studia bonarum artium* syn soo verre verloopen, dat ick soude moeten *veniam præfari solœcismum liceat fecisse. Noli igitur, noli me id ætatis virum iterum cum pueris antiquo includere ludo.* Ick hebbe, mynheere, eenighe diligentien ghedaen om te vernemen oft in eenighe particulier bibliotheken iet meer te vinden waere van uwen Marcus, als 'tghene tot noch toe bekendt is; maer en hebbe tot noch toe niet becomen. *Non desunt tamen qui affirment se vidisse in inclita illa divi Laurentii penu codices manuscriptos duos, D. Marci titulum præferentes, sed ex circumstantiis, pondere et facie codicum (erat enim mihi cum homine minime græco negotium), nihil magni aut novi auguror, sed vulgaria reor et quæ jam dudum exstant Marci opera esse. Si qua lux aut sordium eluvies ex illorum collatione erui possit, non est meum perscrutari, quem tempus et vitæ ratio et institutum alio avocant et præ cæteris idiotismus ab intimis istis musarum penetralibus procul arcet.* Ick meyne dat UE. sal hebben kennisse ghemaeckt met sig. Don Francesco Bravo, neve van onsen castillano, die over sommighe maenden van hier vertrocken

is naer ons landt, den welcken maeckt groote professie *de letrado, et, nisi fallor, dictaturam in criticis animo concipit aut jam præoccupavit.* Ick hebbe hem eens ghegeven de memorie die UE. my mede gaf, meynende dat hy soude iet ghevonden ende ghedaen hebben van 'tghene UE. desireerde, maer ick en hebbe hem noch UE. memorie noot meer ghesien. Ick bidde UE. believe my die selvighe te vernieuwen ende over te senden. Het is waer dat desen cavaillero groote diligentie ghedaen heeft, ende niet sonder oncost, in de *Bibliotheca manuscripta D. Laurentii.* Hy seyt ghevonden te hebben wonderdinghen, *præsertim in scriptis antiquorum Patrum*[1]*, et quæ multam lucem afferant Tertulliano, in quem multa et mira minatur. In Papinium tuum et tua in illum commenta, nescio quæ cavillari videbatur, sed more potius suo, ni fallor, et efferendi gratia, quam certa ratione aut giudicio. Sed inspice præsens et utere hominis ingenio, proderit enim aut delectabit, et forsitan (quod erit tuæ prudentiæ) præstabit utrumque.* Ick hebbe oock kennisse ghemaeckt *cum D. Luca Torrio,* welck een seer beleeft ende modest persoon is, ende heeft my belooft alle diligentie te doen. *Sed ego vellem istud volumen inscriptionum Africæ coram inspicere, non tantum D. Marci gratia et tibi operam navandi desiderio, quod per alios licet et quidem exactius, sed ut meo præ cæteris genio indulgeam. Cum urgerem per amicos internuntios (nam scribo de lectulo inter dolores podagricos) D. Torrium, respondit ille breviter sua manu quod vides.* Ick ben dese voorleden daeghen seer sieck gheweest van flessyn en cortsen, *et ut vere fatear quod erat, ægre spiritum duxi inter gemitus et suspiria, sed jam Deo volente respiravi.* Van de publicque saecken en can ick niet sekers oft goets affirmeren, ick en sien er noch gheen gat duer. Den marquis is immobil, noch laet blycken eenige inclinacie om de voyagie aen te nemen op Neerlandt, niet tegenstaende de groote instance die de Infante doet aen den coninck, seggende dat al verloren gaet in zyn absentie. *Sed ille, sua conscientia fisus, nescio*

quid monstri tacite alens (quod in bonam partem accipias precor), obdurat et animo obfirmato jam quartum iterata regis imperia excipit, et nescio quibus artibus rejicit aut eludit. Quid sit futurum nescio, sed plane perspicio quo animo hæc fiant et in quem finem; cætera in Deorum genibus posita sunt. Plura non licet nec expedit. Het verlies van de vlote heeft hier groot rumoer ghemaeckt, maer soo langhe gheen advies en compt van onse syde, en willen het niet vast ghelooven. Toch het is naer de ghemeyne opinie met dan veel te waer, *damnum ingens et quod suæ potius stultitiæ et negligentiæ imputent quam fortunæ, cum toties et in tempore moniti a verroncando malo curam non adhibuerint aut de tutela prospexerint. Videas hic, quod mirari licet, non plerosque sed omnes fere effuse lætantes, quod calamitatem publicam in contumeliam et invidiam dominantium merito rejici posse opinentur. Tanta est odii vis, ut propria incommoda præ vindictæ dulcedine negligat et ne sentiat quidem. Unius sane regis me miseret, qui, a natura omnibus corporis et animi dotibus instructus, nam intus et in cute quotidiano usu inspexi, nisi sibi diffideret et aliis nimium deferret, esset me Hercle qualiscumque fortunæ et imperii capax; sed suæ nunc credulitatis et alienæ stultitiæ dat pœnas, et odio flagrat non suo, etc. Sic visum superis. Cum vobis, sed abrumpo, et finem epistolæ et lassitudini meæ, non affectui impono. Vale, vir eximie et incomparabilis, et pro Rubenio tuo, quem serio et merito ut tuum amas, fortunæ reduci votis quotidie sacrifica. Iterum vale.*

P.S. Desen brief is seer gheclat ende *negligentius quam ad te* gheschreven; maer UE. moet my excuseren met myn sieckte. *Albertulum meum, ut imaginem meam non in sacrario vel larario sed musæo tuo habeas rogo. Amo puerum, et serio tibi, amicorum principi et musarum antistiti, commendo, ut curam ejus, vivo me vel mortuo, juxta cum socero et fratre Brantiis suscipias. De rebus anglicis nihil certi, postquam fatali illo ictu semel dissiliere. Sed iterum videntur coïre partes abruptæ, et*

omnia magis in bonam spem propensa quam metum. Sed pendent adhuc, ut futura, omnia; nec, ut res mundi se habent, ausim nisi de prœteritis certi aliquid decernere. Vale, vale.

Ick wensche UE. in goet duyts een goet salich nieuwe jaer, 'tsaemen met myn jouffrouw, UE. huysvrouwe ende familie.

[1] *Hœc epistola una litura corrigi deberet, sed ignosce amico laboranti et cum œgritudine sua luctanti.*

Traduction.

Madrid, 29 décembre 1628.

Rubens à G. Gevaerts, à Anvers *.

MONSIEUR,

Ma réponse en flamand fera voir suffisamment que je ne mérite pas l'honneur que vous me faites avec vos lettres latines. Mes exercices et mes études d'humanités sont déjà si loin de moi, que je devrais vous demander d'abord la permission de pouvoir faire des solécismes. Veuillez donc, je vous en prie, ne pas renvoyer sur les bancs de l'école un homme de mon âge. J'ai fait quelque diligence pour savoir s'il serait possible de trouver dans les bibliothèques particulières quelque chose de plus que ce qui est connu jusqu'ici de votre Marcus, mais je n'ai encore rien obtenu. Il ne manque cependant pas de gens qui affirment avoir vu dans le célèbre trésor de St-Laurent, deux manuscrits portant le titre du divin Marcus [1]. Mais d'après les circonstances, d'après le volume et l'apparence des manuscrits, car j'avais affaire à un homme qui ne savait pas un mot de grec, je n'en augure rien de nouveau ni d'important; je pense même que le tout est connu et ne compose que les œuvres de Marcus depuis longtemps

* La traduction de toutes les lettres flamandes a été revue par M. Goethals, qui a bien voulu nous rendre ce service.

publiées. Il ne m'appartient pas de rechercher si l'on peut, en collationnant les textes, en tirer quelque lumière ou un déluge de gloses (*aut sordium eluvies*), le temps, mon genre de vie, mes études m'entraînent d'un autre côté, et de plus mon génie particulier m'éloigne de ce profond sanctuaire des muses.

Je pense que vous aurez fait la connaissance du sig. Don Fracisco Bravo, neveu de notre châtelain, qui est parti d'ici il y a plusieurs mois pour notre pays. Il fait grand étalage d'homme de lettres, et si je ne me trompe, il aspire à la dictature entre les critiques ou même il l'exerce déjà. Je lui avais remis le mémoire que vous m'aviez donné à mon départ, présumant qu'il aurait pu trouver et faire quelque chose de ce que vous désirez; mais je ne l'ai plus vu, ni lui ni votre mémoire. Je vous prie de vouloir bien le renouveler et m'en envoyer un autre. Il est vrai que ce cavalier a fait beaucoup de recherches, et non pas sans frais, dans la bibliothèque manuscrite de St-Laurent. Il disait avoir trouvé des choses merveilleuses, surtout parmi les ouvrages des anciens Pères [2], et qui jetaient le plus grand jour sur le Tertullien, qu'il menace d'une foule de choses neuves et étonnantes. Quant au Papinien [3] que vous avez commenté, il avait l'air d'en faire je ne sais quelles plaisanteries, mais par habitude, si je ne me trompe, et pour se vanter, plutôt qu'avec raison et discernement. Mais voyez-le lui-même et jugez du caractère de l'homme, cela pourra peut-être vous être utile et vous récréer tout à la fois, ce qui dépendra de votre prudence.

J'ai fait aussi la connaissance de don Lucas Torrio, qui est un homme très-honnête et très-modeste, et qui m'a promis de faire toute diligence. Mais je voudrais voir ce volume des inscriptions d'Afrique, non-seulement pour votre Marcus et dans le désir de vous rendre service (ce que d'autres peuvent faire et même avec plus d'exactitude), mais pour satisfaire à mes goûts particuliers. La goutte me retenant avec douleur sur mon lit d'où je vous écris, j'avais par l'entremise de mes

amis fait quelques instances auprès de don Torrio, qui m'a répondu en peu de mots de sa main ce que vous voyez.

J'ai été ces jours derniers malade de la goutte et de la fièvre, et pour dire vraiment ce qui en était, je respirais péniblement dans les gémissements et les soupirs, mais grâce à Dieu, je respire mieux maintenant.

Des affaires publiques, je ne puis rien en dire de certain ni de bon. Je n'y vois pas encore bien clair. Le marquis est immobile et ne laisse paraître aucun désir de retourner aux Pays-Bas, malgré toutes les instances que l'Infante fasse auprès du roi, en disant que son absence perd tout. Mais lui, fort de sa conscience, et nourrissant en secret je ne sais quel projet (ce que je vous prie de prendre en bonne part), il tient ferme, et il a déjà reçu les ordres du roi à quatre reprises, avec la même opiniâtreté, les éludant ou les rejetant par je ne sais quels moyens. J'ignore ce qui en adviendra, mais je vois clairement dans quel esprit tout cela se fait et dans quelle intention. Le reste est à la volonté des dieux. Il ne m'est pas possible et il ne convient pas de vous en dire davantage. La perte de la flotte a fait ici grand bruit [1]; mais aussi longtemps qu'on n'en a pas reçu avis de notre côté, on ne peut pas y croire. Il n'est cependant que trop vrai, selon l'opinion du peuple, que la perte est immense, et il l'impute à la folie et à la négligence plutôt qu'à la fortune, puisque après tant d'avertissements, donnés en temps opportun pour prévenir ces malheurs, on n'en a eu aucun souci et l'on n'a pris aucune mesure. Vous seriez étonné de voir ici presque tout le monde au comble de la joie, en pensant qu'ils peuvent à bon droit accuser de cette calamité publique les honteuses jalousies qui animent leurs gouvernants. Tant est grande la violence de cette haine, qui va jusqu'à négliger et même oublier ses propres maux, pour le plaisir de se venger.

Pour moi, je n'ai pitié que du roi. Doué par la nature de toutes les qualités de l'esprit et du corps (ce dont j'ai pu me

convaincre dans les rapports journaliers que j'ai eus avec lui), ce prince serait assurément capable de gouverner dans toute espèce de fortune, s'il ne se défiait pas de lui-même et s'il n'avait pas trop de déférence pour ses ministres. Tandis que maintenant il porte la peine de la crédulité et de la folie des autres, et il est victime d'une haine qui ne s'adresse pas à lui, etc. Ainsi l'ont voulu les dieux.

Mais je vous quitte; je mets fin à cette lettre et à la fatigue qu'elle me cause, et non pas à mon affection pour vous. Adieu, homme excellent et incomparable, adressez chaque jour des vœux à la fortune pour le retour de votre Rubens, que vous avez raison d'affectionner comme votre véritable ami.

P. S. Cette lettre est couverte de ratures et écrite avec plus de négligence qu'il ne convient. Mais vous devez m'excuser à cause de ma maladie. Je vous supplie de prendre mon petit Albert, cet autre moi-même, non pas dans votre sanctuaire, mais dans votre musée. J'aime cet enfant, et c'est à vous le meilleur de mes amis, à vous le pontife des muses, que je le recommande vraiment, pour que vous en preniez soin, de concert avec mon beau-père et mon frère Brandt, soit pendant ma vie, soit après ma mort.

Rien de certain au sujet des affaires d'Angleterre, depuis le coup fatal qui a tout rompu. Pourtant les deux parties semblent de nouveau chercher à se réunir, et tout fait concevoir plus d'espérance que de crainte; mais ces affaires-là sont encore incertaines, comme ce qui dépend de l'avenir, et d'après le train des choses de ce monde, je n'ose vous parler avec certitude que de ce qui est passé.

Je vous souhaite, en bon flamand, une bonne et heureuse année, ainsi qu'à ma demoiselle, à votre femme et à votre famille.

[1] Gevaerts travaillait à un commentaire sur les douze livres de Marcus Aurelius Antoninus, τῶν εἰς ἑαυτόν. Cet ouvrage n'a pas été publié.

[2] Je devrais ne corriger cette lettre que d'un seul trait de plume, mais vous pardonnerez à un ami qui souffre et qui lutte contre son mal. (*Note marg. de Rub.*)

[3] *Lect. Papin. lib. V, in Statii Papinii silvas.* Lugd. Bat., 1616, in-8°.

[4] Le 28 septembre 1628, une flotte espagnole, portant la valeur énorme de 168 tonnes d'or, avait été prise par les Hollandais aux environs de Cuba.

LXXI.

De Paris, ce 12 may 1629.

J. Dupuis à Gevaerts.

MONSIEUR,

Je ne doute point que n'aiez veu les traittez de Tertullian, publiez avec les notes et la correction de M. Rigault. Je vous envoie une préface qui a esté faitte après coup, que je m'asseure lirez avec plaisir pour l'élégance du stile.

Nous avons veu de deçà un livre intitulé *Marmora Arundeliana*, imprimé à Londre, *cum notis Seldeni,* qui contient plusieurs anciennes inscriptions grecques, entre autres, un *fœdus antiquum inter Smyrnæos et Magnesios,* fait peu de temps après Alexandre-le-Grand. M. Rubens qui s'est voulu charger de cette lettre nous a grandement surpris, le croiant bien avant dans l'Espagne. Je croi que ne le serez pas moins, car il n'estoit pas encore attendu.

LXXII.

Di Londra, il 8 d' agosto 1629.

Rubens al sig. P. Dupuy.

MOLTO ILL. SIG.

Il veder tante varietà di paesi e corti in si poco tempo mi sarebbe stato più proprio e utile nella mia gioventù, che nell'

età presente, perchè il corpo sarebbe più robusto per tolerar gli disaggi della posta, et l' animo, colla esperienza et uso di diversissime nationi, si poteva rendere idoneo per l' avenire a cose maggiori ; ma adesso io consumo le forze corporali, che da se vanno declinando, ne mi resta tempo da cavar il frutto di tante fatiche, *nisi ut, cum hoc resciero, doctior moriar.* Fra tanto mi vado consolando, et compensando col solo diletto de' bei spettacoli, che mi rappresenta la mia peregrinacione, tra quali quest' isola mi pare un theatro degno della curiosità d' ogni galant' huomo, non solo per l' amenità del paese e bellezza della nacione e splendore e nitore del culto esteriore, che mi pare estremo, come di un populo ricco et lussuriante in alta pace, ma ancora per la quantità incredibile di pitture eccellenti, statue et inscrittioni antiche, che si ritrovano in questa corte. Non farò mentione de *marmoribus Arundelianis*, de' quali V. S. mi diede la prima noticia, et confesso che non ho visto cosa al mondo più rara, per conto d' antiquità, *quam fœdus ictum inter Smyrnenses et Magnesios, cum duobus earumdem civitatum decretis, et victoriis Publii Citharœdi.* Mi dispiacce ch' el Seldino, al quale habbiamo l' obbligo della publicatione e del commentario, s' aparte della contemplatione *et immiscet se turbis politicis,* che mi pare professione tanto aliena del nobilissimo suo genio et essattissima dottrina, che manco deve accusar la fortuna, se per contumacia populare, *regis indignitatis iram provocando ,* l' ha gettato in una carcere con altri parlamentari. Io penso di trattenermi quì un poco, con desiderio di respirar qualche tempo in casa mia, che veramente ha di bisogno della mia presenza , perchè al mio ritorno di Spagna mi fermai soli tre o quattro giorni in Anversa. Ho ricevuto quì una lettera del sig. Peyresio del 2 di junio, colla quale si lamenta molto di questa mia diversione dal dissegno che mi haveva proposto di riveder, al mio ritorno di Spagna, l' Italia et de camino la sua Provenza, che desidero di poter fare, ancorchè fosse solo per goder per qualche giorni

della beatissima sua conversatione. Supplico V. S., sia servita di fargli capitar questa inclusa, la quale è la prima dopo un silencio quasi d' un anno intero. Con che facendo fine, bacio a V. S. et al sig. suo fratello con ogni affetto le mani, et di verissimo cuore mi raccomando nella lor buona gracia.

Traduction.

Londres, 8 août 1629.

Rubens à P. Dupuy.

Monsieur,

Si j'avais dans ma jeunesse visité en aussi peu de temps des contrées et des cours si différentes, cela m'aurait été alors bien plus utile qu'à l'âge où je suis. Mon corps serait un peu plus robuste pour endurer les incommodités de la poste, et mon esprit, par l'expérience et la connaissance des peuples les plus divers, aurait pu se rendre capable de plus grandes choses dans l'avenir. Au lieu que mon corps consume aujourd'hui ce qui lui reste de forces, et que je n'aurai plus le temps de jouir du fruit de tant de fatigues. Je n'y aurai gagné que de pouvoir mourir plus savant.

Pourtant je me console en songeant avec délices à toutes les belles choses que j'ai rencontrées sur ma route. Cette île, par exemple, me semble un théâtre tout à fait digne de la curiosité d'un homme de goût, non-seulement à cause de l'agrément du pays et de la beauté de la nation, non-seulement à cause de l'apparence extérieure qui m'a paru d'une recherche extrême, et qui annonce un peuple riche et heureux au sein de la paix, mais encore par la quantité incroyable d'excellents tableaux, de statues et d'inscriptions antiques, qui se trouvent dans cette

cour. Je ne vous parlerai pas des marbres d'Arundel dont vous m'avez donné connaissance le premier. Je n'ai rien vu au monde, je le confesse, de plus rare, pour ce qui concerne l'antiquité, *quam fœdus ictum inter Smyrnenses et Magnesios, cum duobus earumdem civitatum decretis et victoriis Publii Citharœdi.* Je regrette beaucoup que Selden, à qui nous devons cette publication ainsi que le commentaire, ait abandonné l'étude pour se mêler aux dissensions politiques. C'est là une détermination qui s'accorde si peu avec la noblesse de son génie et avec ses connaissances profondes, qu'il ne doit pas en vouloir à la fortune, si dans les troubles populaires qui provoquent la colère d'un monarque indigné, elle l'a précipité dans un cachot avec les autres membres du parlement[1].

Je compte séjourner ici quelque temps, malgré le désir que j'ai de pouvoir enfin respirer dans ma maison, qui a bien besoin de ma présence, car je ne me suis arrêté à Anvers que trois ou quatre jours en revenant d'Espagne[2]. J'ai reçu de M. Peiresc, en date du 2 juin, une lettre dans laquelle il se plaint bien fort de ce que j'ai changé le dessein qu'il m'avait proposé de revoir l'Italie à mon retour et de revenir par sa Provence. Je le désire bien vivement aussi, ne fût-ce que pour jouir pendant quelques jours du charme de sa société. Veuillez avoir l'obligeance de lui transmettre la lettre ci-incluse ; c'est la première que je lui écrive, après un silence de presque une année entière, etc.

[1] *Marmora Arundeliana* publicavit J. Seldenus, Londini, J. Billius, 1629, in-4°. Selden est appelé par Grotius la *gloire de l'Angleterre*. Après avoir lutté de toutes ses forces contre les prétentions du clergé anglican, il s'était attaqué au pouvoir lui-même. Comme membre du parlement, il avait déjà, en 1626, fait partie du comité chargé de rédiger l'acte d'accusation contre Buckingham. En 1629, son opposition ne fut pas moins vive, et la chambre ayant été dissoute par le roi, il fut au nombre des membres arrêtés et jetés dans les prisons.

[2] Dans une lettre adressée au roi d'Espagne le 17 mai 1629, l'infante lui annonçait qu'elle avait reçu les dépêches par l'entremise de Rubens et qu'il devait partir sur-le-champ pour l'Angleterre, afin d'y traiter de la suspension d'armes.

LXXIII.

Di Londra, il 9 d' agosto 1629.

Rubens al sig. Di Peiresc.

Molto ill. sig.

Se mi fosse lecito di disporre delle cose mie a mio modo, *et sponte mea componere curas*, io già mi sarei trovato, o mi troverei adesso con V. S., ma non so qual genio buono o malo mi tira a traverso, contro il filo degli miei dissegni, in parti molto diverse. È ben vero ch' io ricevo qualche gusto in queste mie peregrinationi di veder tante varietà de paesi *et multorum hominum mores et urbes*. Certo in quest' isola io non trovo la barbarie, che si presuponerebbe dal suo clima tanto remoto dalle eleganze italiche, anzi confesso che per conto di pitture excellenti delle mani de' maestri della prima classe, non ho giamai veduto una si gran massa insieme, come nella real et del già ducca di Buckingam, et appresso il conte d' Arundel una infinità di statue antiche et greche et latine, le quali V. S. haverà vedute, essendo publicate per *Joannem Seldenum* et commentate per *eumdem* assai dottamente, secondo il valore di quel virtuoso et politissimo ingegno, il cui trattato *de Diis Syris*, V. S. averà veduto stampato di nuovo, *recensitum iterum et auctius*. Ma io vorrei che si limitasse negli termini della vita contemplativa, senza intricarsi nelli rumori politichi, per li quali sta preso con alcuni altri accusati di contumacia contro il re nell' ultimo parlamento. È quì ancora il cavaglier Cottone, gran antiquario et insigne in varie scienze et dottrine, et il secretario Bozuel, de' quali V. S. deve haver esatta noticia, ansi correspondenza con essi, come l' ha con tutti gli galant'

huomini del mondo. Quest' ultimo mi disse gli giorni passati d'haver, et mi promise di communicar il supplemento d'alcune lacune nella editione della storia anecdota del Procopio, toccante le libidini di Theodora, tralasciate forse per modestia e pudore del Allemanno, e ritrovate poi e cavate del MS. nel Vaticano. Di Spagna non posso dire a V. S. gran cose, benchè non vi mancano huomini dotti, *sed plerumque severioris Minervæ, et more theologorum admodum superciliosi.* Ho visto la bibliotheca di San Lorenzo, ma visto solamente. È però venuto in Fiandra un certo cavagliero, chiamato Don Francisco Bravo, il quale ha fatto cavar copia di una infinità di manuscritti, et mi ha detto a Madrid, di haver trovato più di sessanta libri de' Padri antichi, non veduti ne cognosciuti per il passato. Penso che habbia qualche cosa *sub prælo in officina Plantiniana.* Il famosissimo filosofo Drebbel non ho visto, si non d' incontro, parlandosi tre o quattro parole di camino, ancora per star lui fuori in campagna alquanto discosto di Londra. Costui è tra quelle cose, come dice il Macchiavello, che di lontano nella opinione degli uomini pajono maggiori che d' appresso, poichè mi dicono quì non essersi veduto da lui in tanti anni altro effetto che di quel canon optico, che stando a perpendiculo aggrandisce fuori di modo gli oggietti che se gli pongono sotto, e quel moto perpetuo nel anello di vetro, che veramente è una bagatella. Fece ancora per il soccorso della Rochella alcune machine et ingegni, che non fecero effetto alcuno. Pur io non voglio credere alla fama publica, a pregiudicio d' un uomo tanto illustre, ma vederlo in casa sua y pratticarlo, se sarà possibile, familiarmente. Io non mi ricordo d' haver visto una physionomia più stravagante della sua, *et nescio quod admirandum in homine pannoso elucet, neque enim crassa lacerna, ut solet in re tenui, deridiculum facit.* Io spero di poter ben presto, colla buona gracia de' superiori, ritirarmi a casa mia, nella quale al mio ritorno di Madrid mi fermai quattro giorni non interi, che ricercha grandemente dopo una si longa absenza

la mia prezenza. Non sono però fuor di speranza di compir il mio voto del viaggio Italico, ansi mi cresce la voglia d' hora in hora, e protesto che se la fortuna non me lo permette, non di vero morirò giamai contento. E s' assicuri V. S., che nel andar et nel tornar, ma più tosto nel andar, venerò a far riverenza a V. S., nella sua benedetta Provenza, che sarà la maggior felicità che mi possa accadere in questo mondo. Se io sapessi che il mio ritratto fosse ancora in Anversa, io lo farei ritenere per aprir la cassa, e vedere se sendo stato rinchiuso tanto tempo in una cassa senza veder l' aria, non sia guasto e, sicome suole accadere agli colori freschi, ingialdito, di maniera che non parirà più quello che fu. Il remedio però, se arrivarà così mal trattato, sarà di metterlo più volte al sole, che sa macerare questa ridundanza del oglio che causa questa mutanza; e si per intervalli torna ad imbrunirsi, bisogna di novo esporlo ai raggi solari, che sono l' unico antidoto contro questo morbo cardiaco. E non avendo altro per adesso, bacio le mani a V. S. con ogni affetto, et di verissimo cuore mi racommando nella sua buona gracia et in quella del gentilissimo sig. di Valavès, offerendo ad ambidui l' humilissimo mio servicio, gli resto in eterno, etc.

P. S. Non posso lasciar di raccomandar, ogni volta ch' io scrivo, *in clientelam* il mio amicissimo M. de Pichery[1], che si loda in estremo della gentilezza di V. S. — La sua gentilissima de 2 di giunio mi ha dato la vita.

[1] Nicolas Picqueri, qui était parent de Rubens, figure en qualité de marguillier de St-Jacques, dans un acte de 1642, rapporté par Mols.

Traduction.

Londres, 9 août 1629.

Rubens à Peiresc.

Monsieur,

S'il m'était permis de disposer mes affaires selon mon goût, *et sponte mea componere curas,* il y a longtemps que je serais allé auprès de vous, ou bien j'y serais à l'heure qu'il est. Mais je ne sais quel génie bon ou mauvais, dérangeant toujours le fil de mes projets, me pousse vers des parties toutes contraires. Il est bien vrai que je goûte quelque plaisir à voir dans mon pèlerinage, tant de pays variés, tant de villes et tant de peuples de mœurs différentes. On est loin de rencontrer dans cette île la barbarie que le climat pourrait y faire supposer, éloignée qu'elle est de la délicieuse Italie; et il faut même l'avouer, sous le rapport de la peinture, je n'ai jamais vu nulle part une aussi grande quantité de tableaux de maîtres, que dans le palais du roi d'Angleterre et dans la galerie du feu duc de Buckingham. Le duc d'Arundel possède une infinité de statues antiques, grecques et romaines, que vous aurez vues, puisqu'elles se trouvent publiées par Jean Seldenus et fort savamment commentées par le même auteur, ainsi qu'on avait le droit de l'attendre de son grand talent. Vous aurez sans doute vu son traité *de Diis Syris*[1], qu'on vient de réimprimer, *recensitum iterum et auctius.* Mais je voudrais bien qu'il se renfermât dans les bornes de la science, sans aller se mêler à tous ces désordres politiques qui l'ont privé de sa liberté, ainsi que plusieurs autres membres du parlement, accusés d'avoir agi contre le roi dans la dernière session.

Il y a encore ici le cavalier Cotton, qui est un grand an-

tiquaire, fort remarquable par la variété de ses connaissances, et puis le secrétaire Bozuel, tous personnages que vous devez parfaitement connaître et avec lesquels vous êtes même probablement en correspondance, ainsi que vous prenez soin de le faire avec tous les hommes distingués du monde. Ce dernier m'a fait part ces jours passés, qu'il avait à sa disposition et qu'il me communiquerait même le supplément de plusieurs lacunes de l'histoire anecdotique de Procope, touchant les débauches de Theodora, lacunes omises dans l'édition d'Allemanni[2], par modestie et par pudeur sans doute, et que l'on a retrouvées depuis et extraites d'un manuscrit du Vatican.

Je ne saurais vous dire beaucoup de choses de l'Espagne, quoique les savants n'y manquent certainement point, *sed plerumque severioris Minervæ et more theologorum admodum superciliosi*. J'ai vu la bibliothèque de San Lorenzo, mais je n'ai fait que la voir. Il est bien vrai qu'un chevalier, nommé Don Francisco Bravo, est venu naguères en Flandre, et qu'il a fait prendre copie d'un grand nombre de manuscrits. A Madrid, où je l'ai vu, il m'a assuré qu'il avait trouvé plus de soixante livres des anciens Pères, jusqu'ici restés inconnus. Je crois qu'il a quelque chose sous presse chez les Plantins.

Je n'ai vu le très-fameux philosophe Drebbel[3] que dans la rue, et je n'ai échangé avec lui que trois ou quatre paroles en chemin. Il est encore à la campagne dans un endroit assez éloigné de Londres. C'est une de ces choses dont parle Machiavel, et qui dans l'opinion vulgaire paraissent beaucoup plus grandes de loin que de près. On m'assure en effet que depuis tant d'années il n'a produit rien d'autre que cet instrument d'optique, dont le canon est perpendiculaire, et qui agrandit démesurément les objets qu'on place au-dessous, et puis le mouvement perpétuel de l'anneau de verre, qui n'est en vérité qu'une bagatelle. Il a construit aussi pour secourir La Rochelle plusieurs machines et engins qui sont demeurés sans effet. Je ne veux pourtant point me fier à la renommée,

au préjudice d'un homme aussi célèbre, mais je le verrai dans son intérieur, et je causerai familièrement avec lui, si c'est possible. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu de physionomieplus extravagante que la sienne, il y a dans cet homme mal vêtu et dans ses vêtements grossiers, je ne sais quoi qui vous étonne, et qui rendrait ridicule un autre que lui. Je compte, avec la permission de mes supérieurs, pouvoir bientôt me retirer au logis, où je ne me suis arrêté que quatre jours à peine, en revenant de Madrid. Après une si longue absence, il doit désirer ma présence bien ardemment. Je n'ai point perdu l'espoir d'accomplir mon pèlerinage en Italie, mon désir ne fait même que s'accroître d'heure en heure, et je vous assure que si la fortune ne me le permet pas, je ne saurai mourir content. Vous pouvez être sûr qu'en allant et en revenant, mais plutôt en allant, je viendrai vous présenter mes civilités dans votre fortunée Provence, et ce sera le plus grand bonheur qui puisse m'arriver en ce monde.

Si je savais que mon portrait fût encore à Anvers, je le ferais retenir, pour qu'on ouvre la caisse, afin de voir s'il n'a point été gâté, après un aussi long espace de temps passé dans une caisse sans être exposé à l'air, et si, comme cela arrive souvent aux couleurs fraîches, il n'a point pris un ton jaune qui lui aurait fait perdre tout son premier effet. Le remède pourtant, si cela est arrivé, ce sera de l'exposer à plusieurs reprises au soleil, dont les rayons savent réprimer cette superfluité de l'huile qui cause ce changement, et si par moment il tourne encore au brun, il faudra de nouveau l'exposer au soleil. La chaleur, voilà le remède unique à cette grave maladie. Et n'ayant rien d'autre pour aujourd'hui, etc.

P. S. Je ne puis m'empêcher toutes les fois que je vous écris, de vous recommander *in clientelam,* mon excellent ami M. de Pichery, qui se loue si fort de vos procédés à son égard. —Votre aimable lettre du 2 juin dernier m'a donné la vie.

[1] *De Diis Syris syntagmata duo,* réimprimé en Hollande en 1627.

[2] Conradus Orellius a donné toutes les lacunes de Procope dans son *Procopii Cæsariensis anecdota sive hist. arcana*. Leips., 1828, in-8°. Elles avaient été publiées précédemment, d'après les Mss. du Vatican, dans le *Procope* de la collection Bizantine. Paris, in-fol., 1662. L'éditeur les devait à Holstenius.

[3] La recherche du mouvement perpétuel fut l'une des manies de cette époque. Rubens lui-même s'y laissa prendre, si l'on en juge par ses lettres à Peiresc en 1624. Le Hollandais Drebbel ayant publié, à son tour, qu'il avait trouvé le secret, le roi Jacques I le fit venir près de lui, ce qui donna grand crédit à ce charlatan. On cite de Drebbel différentes inventions; mais ses titres les plus vrais à l'estime des savants, sont la découverte du microscope, celle de la teinture en écarlate, dont il se servit longtemps avant qu'on en ait fait usage aux Gobelins, et celle du thermomètre, la plus utile de ses inventions, sans contredit, quoique ce fût celle qu'il estimât le moins. Drebbel mourut à Londres en 1634.

LXXIV.

Wt Londen, den 15 september 1629.

Rubens aen Gevaerts.

Myn Heere,

UE. maeckt professie van my altyt te prevenieren ende te overwinnen met courtoysie, sonder te willen acht nemen op myne fauten ende cortheyt, in UE. te eeren ende dienen naer myne obligatie. Toch Godt is bekendt dat ick alleenlyck manquere in wtterlyke demonstratien, maer niet aen de estime ende innerlycke devotie, die ick UE. toedraeghe, ghelyck ick met der daet sal bewysen als UE. my sal eenighe occasie tot synen dienste voorwenden daer ick seer naer ben verlangende. Ick hope dat mynen sone te mynsten in dese myne obligatie tot UE. waerts sal mynen erfghenaem wesen, ghelyck hy oock een groote part deelachtich is in UE. faveur ende sculdich is aen UE. goede instructie het beste deel van hem selven. Ick sal hem te meer achten om dat UE. hem estimeert, wyens jugement ghewichtigher is als het myne; toch ick hebbe altyts in hem ghemerckt seer goede wille. My is seer lief dat hy nu beter is, Godt lof, ende ick bedancke UE. grootelycx voor de goede

tydinghe ende voor de eere ende consolacie, die UE. hem ghegeven heeft met syne visites, gheduerende syn sieckte. Hy is jonck (*si natura ordinem servet*) om voor ons te gaen, Godt gheve hem leven om wel te leven, *neque enim quamdiu, sed quam bene agatur fabula refert.* Ick vreese te vermaenen van het verlies van UE. lieve huyswrouwe, welck myn devoir was terstont te doene, ende nu sal wesen niet anders, *quam extortum et intempestivum officium et importuna doloris tui refricatio; cum juvanda sit potius oblivio præteritorum quam interpellanda. Nam si qua solatia a philosophia speranda sunt, abunde domi tibi superest unde petas. Ad Antoninum tuum te ablego, cujus e divite penu, tanquam promuscondus, amicis etiam quod distribuas habes. Unum hoc miserandum solatii genus addam, quod in ea tempora incedimus, quibus ut expeditior quisque sine sarcinulis ad natandum ita et ad vivendum est.* Ick en wete niet wat segghen van onze publique saecken, als *fatis imputare* (*ne Deos et homines incusem*) het verlies van Wesel ende al wat daer wt sal volgen. De Hollanders die hebben nu ghelyck haer te laeten duncken te wesen *populus electus,* ende aen Godt te seggen : *Nos autem populus tuus et oves pascuæ tuæ,* want het schynt te syn eenen slach van de goddelycke providencie, *quæ certe laborat apud imperitos quoties bonæ causæ secus quid accidit.* Ick vreese dat het den Bosch oock niet langhe meer sal connen wthouden, hoewel nog sommighe hope hebben in de waeteren die beghinnen van boven te vallen, maer ick meyne dat dit water-volck daer ook al in versien heeft. Ik verlanghe seer naer myn wedercomste, toch met eenen schroom van te comen in sulcken quaeden congiunture, maer en sal daerom niet eenen dach dilayeren, soo haest als Don Carlos Coloma al hier sal ghearriveert wesen, welck haest wesen sal, mits den ambassadeur die van hier moet gaen naer Spagnien op syn vertreck staet, ende meynt binnen 14 daeghen, ten lanchsten, de reyse aen te nemen, ende den selfden dach moet ik eenen expressen expedieren aen Don

Carlos, die stracx sal vertrecken herwarts. Ick wete wel dat UE. grootelyck gheincommodeert is door de langhe absentie van myn swaeger Brandt, te meer dat mynheer de Pape oock, soo ick hoore, van cant is, waer door allen den last op UE. hals meest aencompt. Ick schaeme my te seggen ***non putavi***, toch het is waer naer alle apparentie die moghelyck was te imagineren en behoorde dese saecke niet meer als twee maenden aen te loopen, ende ick soude hem niet gheyrne om soo luttel tyts dat resteert voor 't huys senden, welck nochtans soude gheschieden om UE. te soulageren (hoewel syn gheselschap my aenghenaem is ende syne assistencie nootsaeckelyck), ten waere dat hy soude peryckel loopen om in de Hollanders handen te vallen, die heel starck syn in het Canal, waer in versien wordt door de conduicte van een desen coninckx orlooghschyp, welck om synen persoon alleen niet en soude ghesonden worden. Daerom bidde ick UE. believe een weynich te pacienteren, en mits UE. het meeste ghedaen heeft om mynent willen, noch dit weynich wthouden waer voor ick my verobligere voor my selven, als ook voor mon frère Brandt, danckbaere te wesen, ende UE. wederom te dienen in alle andere als ook dierghelycke occasien, blyvende voor altyts, enz.

P. S. Mon frère Brandt ghebeedt hem seer in UE. goede gratie wt ganscher harten.

Traduction.

Londres, 15 septembre 1629.

Rubens à Gevaerts.

MONSIEUR,

Vous avez l'habitude de me prévenir toujours, et de me surpasser en courtoisie sans vouloir faire attention à mes

fautes ni au peu d'empressement que je mets à vous honorer et à vous servir comme je le devrais. Dieu sait pourtant que je manque seulement à votre égard dans les démonstrations extérieures, et que j'ai toujours pour vous la même estime et la même affection cordiale, ainsi que je vous le prouverai par des faits, dès que vous me procurerez pour vous servir, une occasion que j'attends avec impatience. J'espère au moins que mon fils, qui a eu aussi une grande part à vos faveurs, et qui doit à la bonne instruction que vous lui avez donnée, la meilleure partie de lui-même, sera mon héritier et s'acquittera de toutes mes obligations envers vous. J'aurai pour lui d'autant plus d'estime que vous lui en montrerez davantage, car votre jugement a plus de poids en cela que le mien. Pourtant j'ai toujours trouvé en lui de la bonne volonté. Il m'est très-agréable d'apprendre que, grâce à Dieu, il est maintenant rétabli, et je vous remercie infiniment de cette bonne nouvelle, ainsi que de l'honneur et de la consolation que vous lui avez apportée, en le visitant pendant sa maladie. Il est jeune, et si la nature suit son cours, il ne mourra pas avant nous. Dieu veuille lui accorder de vivre honorablement! Car, comme dit la fable, il n'importe pas de vivre longtemps, mais de bien vivre.

Je crains de vous rappeler la perte de votre chère compagne; j'aurais dû le faire immédiatement, et maintenant ce ne sera plus autre chose qu'un devoir d'obligation très-intempestif et un renouvellement importun de votre douleur, puisqu'il vaut mieux engager à oublier qu'à rappeler sans cesse le passé. Si l'on doit espérer de la philosophie quelque consolation, il vous en reste une source abondante dans votre intérieur. Je vous renvoie au riche trésor de votre Antoninus[1], où vous avez, en conservateur libéral, de quoi distribuer même à vos amis. Je n'ajouterai plus que ce pauvre genre de consolation, c'est que nous sommes à une époque, où la vie n'est possible qu'en se débarrassant de tout ce qui accable, ainsi que fait le marin, lorsqu'il navigue au milieu des tempêtes.

Je ne sais que dire à propos des affaires publiques, sinon d'imputer au destin (pour ne pas en accuser les Dieux et les hommes) la perte de Wesel et tout ce qui s'en suivra [2]. Les Hollandais ont maintenant raison de se laisser considérer comme le peuple choisi, et de dire à Dieu : *Nos autem populus tuus et oves pascuæ tuæ*. Car il semble que ce soit un coup de la providence divine, qui en vérité vient en aide à l'inexpérience, toutes les fois qu'il arrive malheur à une bonne cause.

Je crains que Bois-le-Duc ne puisse pas non plus tenir longtemps, bien que plusieurs aient encore espoir dans les pluies qui commencent à tomber. Je pense, quant à moi, que ce peuple aquatique aura pris ses précautions à cet égard. J'aspire beaucoup après mon retour, et je crains cependant de venir dans d'aussi mauvaises conjonctures. Néanmoins je ne resterai pas un jour de plus, aussitôt que Don Carlos Coloma sera venu, et ce sera bientôt, puisque l'ambassadeur qui doit partir d'ici pour l'Espagne, est sur son départ; il compte se mettre en route dans quatorze jours au plus tard, et je dois expédier ce jour-là même un exprès à Don Carlos, qui partira immédiatement de là-bas. Je sais bien que vous êtes fortement gêné par la longue absence de mon beau-frère Brandt, d'autant plus que M. De Pape, s'est aussi mis de côté, à ce que j'apprends, ce qui fait retomber sur vous tout le poids des affaires [3]. J'ai honte de devoir avouer que je n'y avais pas pensé, cependant à vrai dire rien ne faisait présumer, d'après toutes les apparences, que ces affaires se prolongeraient au delà de deux mois; et pour le peu de temps qui restait, je n'aurais pas aimé de renvoyer mon frère à la maison. Je l'aurais fait pourtant afin de vous soulager (quoique sa compagnie me soit agréable et son assistance nécessaire), s'il n'avait eu à craindre de tomber entre les mains des Hollandais, dont les vaisseaux croisent sur le canal [4]; car le vaisseau du roi, qui est destiné à nous faire passer au milieu d'eux, ne mettrait pas à la voile

pour lui seul. C'est pourquoi je vous prie de patienter un peu, et puisque vous avez déjà tant fait par amitié pour moi, de vouloir bien encore supporter ceci.

Je m'oblige, tant en mon nom qu'en celui de mon frère Brandt, à vous en témoigner ma reconnaissance, et je vous promets de vous servir encore dans toute autre ou dans semblable occasion, restant pour toujours, etc.

P. S. Mon frère Brandt se recommande de tout son cœur à vos bonnes grâces.

[1] Allusion au commentaire cité dans la lettre LXX.

[2] Les Hollandais prirent Wesel le 19 août 1629 et Bois-le-Duc, le 14 octobre.

[3] Gevaerts était greffier de la ville d'Anvers, et Henri Brandt était probablement sous ses ordres.

[4] Le canal d'Angleterre, autrement dit le détroit.

LXXV.

Wt Londen, desen 23 november 1629.

Rubens aen Gevaerts.

MYN HEERE,

Desen dient alleenlyck om UE. te laeten weten, hoe dat ick op heden hebbe aen myn heer Montfort gerecommandeert, achtervolgende UE. begheerte, de pretensie van Monsieur Louys de Romere met alle instancie. Het waer my leet dat mynen compere van iemant anders ghepreoccupeert waere, ghelyck lichtelyck soude gheschieden, want apparentelyck dese officie sal van diversche ghepretendeert worden, ghelyck my indachtich is veel daer naer solliciteerden in 't leven van sig. Robbiano, te weten om syn survivancie te hebben. In dese saecken

ben ick wel gheverseert door experiencie, ende en sal niet laeten myn wterste devoir te doen om UE. te dienen. Wy verwachten nu van daeghe tot daeghe don Carlos Coloma, die syn bagagie al voorghesonden heeft op Duynkercque, ende wachten alleenlyck advis van het vertreck van den ambassadeur van Enghelant naer Spagnien, welck hy nu al ontfanghen heeft, soo dat ick hope dat wy UE. ende andere vrienden haest sullen comen dienen presentelyck. Myn swaegher verliest syn patientie, dat hy mynheeren syne confraters soo langhe in den druck moet laeten, als ook de conversatie van de jouffrouwen van Antwerpen quelt hem zeer soo langhen tyt te derven. Sy souden hem daerentusschen wel altemael ontsnapt worden. Van den treves spreeckt men hier zeer, ende de avisen van Hollandt gheven al meest hope, dat hy sal tot effect comen. Ick bekenne, al ist dat ick my seer verblyde met de gheboorte van onsen prince van Spagnien, dat ik met meerder vreucht soude vieren over onsen pays oft treves, als over eenighe andere saecke in dese weyrelt. Ick soude te liever t' huys comen ende blyven voor alle myn leven. Het is seer spaede, daerom bidde UE. believe my te vergheven de cortheyt ende negligentie in 't schryven. My is boven maeten lief de meglioratie van Haere Hoocheyt, want haer leven is ons seer nootsaeckelyck voor de ghemeyne welvaert. Ick beclaeghe het verlies van Don Francisco Bravo, die beter hadde syn studien ghecontinueert, als de ongheluckighe waepenen van dit jaer aenveert. *Hoc habet et merito (cum indignatione loquor), qui a musis ad ferrea ista rudimenta transfugit.* Godt gheve dat wy alle de vrienden moghen met ghesontheyt vinden. Waer mede ick my ghebiede, als oock myn swaeger, wt ganscher harten in UE. goede gratie, en blyven voor altyts, enz.

P. S. Ick bidde, Myn Heere, believe te doen myn ootmoedighe ghebeedenisse aen mynheere Roukox wt ganscher harten, als oock aen mynheeren Halmaele ende Clarisse, met alle affectie.

Traduction.

Londres, 23 novembre 1629.

Rubens à Gevaerts.

MONSIEUR,

La présente n'a pas d'autre but que de vous faire savoir comment j'ai recommandé aujourd'hui à M. Montfort, avec toutes sortes d'instances, selon vos désirs, la demande de M. Louys De Romere. Il me serait désagréable que mon compère eût songé à quelque autre, comme il pourrait facilement arriver, puisque, selon toute apparence, cet office ne manquera pas de solliciteurs : je me rappelle qu'il y en eut beaucoup, pendant la vie du sieur Robiano, qui demandèrent sa survivance. J'ai une grande expérience de ces sortes d'affaires et je ferai tous mes efforts pour vous être utile.

Nous aspirons maintenant après l'arrivée de Don Carlos Coloma, qui s'est fait précéder de ses bagages à Dunkerque, et nous n'attendons que l'avis du départ de l'ambassadeur d'Angleterre pour l'Espagne; il a maintenant reçu l'ordre de se mettre en route. J'espère donc que nous pourrons bientôt venir en personne vous servir, vous et nos autres amis. Mon beau-frère perd patience de devoir laisser encore Messieurs ses confrères dans la peine, et il se désole aussi beaucoup d'être privé depuis si longtemps de la société des demoiselles d'Anvers. Elles pourraient bien entre temps lui être toutes enlevées.

On parle beaucoup ici de la trêve, et les avis de Hollande donnent presque tous l'espoir du succès. Malgré le plaisir que me fait éprouver la naissance de notre prince d'Espagne, je dois avouer que la nouvelle de notre paix ou trêve m'en ferait

éprouver beaucoup plus que toutes les autres affaires du monde. Mon retour ne m'en serait que plus agréable, et je resterais désormais dans ma maison.

Il est très-tard, c'est pourquoi je vous prie de vouloir bien me pardonner la brièveté et la négligence de cette lettre.

Je me félicite beaucoup du rétablissement de S. A., car sa présence nous est très-nécessaire pour le bien public. Je déplore la perte de Don Francisco Bravo, qui aurait mieux fait de continuer ses études, que de prendre part cette année à nos armes malheureuses. Mais cet homme, qui a déserté les muses pour ces exercices meurtriers, n'a que ce qu'il mérite (je parle avec indignation).

Dieu veuille que nous puissions trouver tous nos amis en bonne santé. Et ainsi je me recommande à vos bonnes grâces, moi et mon beau-frère, et je demeure pour toujours, etc.

P. S. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien faire mes humbles et sincères salutations à M. Roukox, ainsi qu'à MM. Halmaele[1] et Clarisse, en leur témoignant toute mon affection.

[1] Henderick Van Halmale était un échevin d'Anvers.

LXXVI.

Londen, 28 december 1629.

Henri Brandt aen Gevaerts.

MYN HEERE,

Wel wetende dat men syn vrienden wel can soo veel moeyelyck vallen dat men die importuneert, hebbe geresolveert geweest dese daeghen te quiteren de compagnie van mon frère, ende alleen over te comen, om UE. te comen subleveren van de groote ende excessive moeyte, die myn absentie UE. is causerende, te meer overmits ick niet en ignorere dat UE. mits

het sterfhuys van jouff. UE. huysvrouwe saeligher geen andere importante affairen en mancqueren, ende sonder twyfel soude ick het selve hebben gedaen, ten waere dat mon frère over eenighe daeghen eenen expressen heeft gecreghen, met brieven van Haere Hoocheyt, onderteeckent met haer handt, by de welcke sy mon frère ordonneerde aen desen coninck van haeren weghe te asseureren, dat Don Carlos de Coloma dit jaer soude vertrecken van Brussel, om rechts herwaerts te comen in qualiteyt van ambassadeur, sulcx dat hy hier binnen corte daeghen wordt verwacht, het conincx schip om hem tot Duynckerken te gaen haelen vertrocken synde, ende alles in order om hem hier te ontfanghen; naer wiens compste wy geen acht daeghen hier vernachten en sullen; maer dencken te vertrecken met het selfste schip, daer mede Don Carlos hier comen sal, sulcx dat my niet en dochte de pyne weerdich voor soo luttel daeghen als hem hier resteert hem te abandonneren. Te meer, overmits hy my heeft geasseureert dat hy hem soo veel betrouwt op UE. goede gratie ende courtoisie, dat UE. niet quaelyck afnemen en sal die moeyte die ick UE. gheve om synen wille; nemende d'obligatie tot synen last van hem daer van te acquiteren in alle 't ghene UE. hem sal believen te commanderen. Waer op ik my betrouwende, hebbe noch hier durven blyven voor luttele daeghen, niettegenstaende dat myn rollen syn ingaende, vreesende dat ick op den precisen dach van het uytgaen van de vacantien daer niet en sal connen wesen, maer luttele daegen daer naer. Hebbe oversulx geschreven aen myn heere De Pape, dat hem soude believen myn rollen te beghinnen, ende continueren tot dat ick daer sal wesen, waer inne, oft hy groote swaericheyt maeckte, soo bidde ick UE. de selve moeyte te aenveerden, denckende dat ick de selve niet en begheere geschoncken, maer alleenlyck geleent, met obligatie van de selve moeyte vier dobbel te restitueren. Luttel importeren oft UE. de rolle in januario doet, oft in september oft in october, wanneer UE. van de selve daer mede sal

wesen ontlastprincipalyck, als het is om iemant daermede soo grootelyck te obligeren als UE. sal doen aen my ende aen mon frère t' saemen. Doch sal UE. believen te dencken dat diergelycke occasien van absentie UE. souden connen overcomen oft van sieckten oft anderssints (daer Godt UE. af wil bewaeren), in welcke gevallen niemant in de weirelt vlitiger en soude wesen om UE. diergelycken ende anderen dienst te doen als ick. Doch om onder ons familierlyck te spreken, ick meyne dat aen dese myn absentie dependeert een groot deel van myn welvaeren ende avancement, d' welck, soo ick my vastelyck laet voorstaen, UE. om soo luttele saeke niet en soude willen beletten.

Mon frère heeft ontfanghen UE. leste schryven van den 13 deser, waer op hy UE. soude geantwoort hebben, dan heeft het geremitteert tot betere occasie, overmits hy nu belet is ten huyse van den grooten tresorier in saecken van importantie. Heeft my gecommandeert UE. grootelycx te bedanken van de goede tydinghen daer UE. hem mede is participerende, ende UE. te laeten weten dat hy brieven heeft gecregen van myn heere Montfort, die hem schryft den brief van mon frère daer by hy hem recommandeerde de saecke van Monsieur de Roomere gethoont te hebben aen Haer Hoocheyt, haer grootelycx recommanderende de selve saecke, die daer toe seer geinclineert is, ende soo hy meyndt het selve sal effectueren. Hier mede my recommanderende in UE. goede gracie, UE. wenschende een gelucksaelich nieuwe jaere, soo ook doet mon frère Rubens, sal blyven, enz.

Traduction.

Londres, 28 décembre 1629.

Henri Brandt à Gevaerts.

Monsieur,

Sachant bien qu'on finit par importuner ses amis à force de leur être à charge, j'avais résolu de quitter la compagnie de mon frère et de retourner seul, pour venir alléger le poids excessif des affaires, que vous portez depuis mon absence, d'autant plus que je n'ignore pas que, par suite de la succession de feu votre épouse, il ne vous manque point d'autres importantes affaires. Sans aucun doute, j'aurais pris ce parti de moi-même, si mon frère n'avait reçu il y a quelques jours un exprès, apportant des lettres signées de la main de S. A., par lesquelles elle lui ordonne d'assurer de sa part au roi d'Angleterre, que l'année ne s'écoulera point sans que Don Carlos Coloma parte de Bruxelles, pour se rendre directement à sa cour en qualité d'ambassadeur. A tel point qu'il est attendu ici dans peu de jours, le vaisseau royal qui doit aller le prendre à Dunkerque étant déjà parti, et tout se trouvant disposé pour le recevoir. Une semaine ne se passera pas sans qu'il arrive. Nous comptons partir avec le même vaisseau qui portera Don Carlos, de manière que je n'ai pas pensé pouvoir faire à mon frère la peine de l'abandonner, pour le peu de temps qui restait, et il m'a assuré qu'il comptait assez sur votre complaisance et votre amabilité, pour que vous ne preniez pas en mauvaise part l'embarras que je vous donne à cause de lui. Je prends en mon nom l'obligation de l'acquitter envers vous de tout ce qu'il vous plaira de lui commander.

Comptant là-dessus, je n'ai pas craint de rester encore quelques jours, bien que mon tour de rôle approche. Je ne pense pas pouvoir être sur les lieux au jour précis de la fin des vacances, mais un peu après. J'ai écrit en conséquence à M. De Pape pour le prier de me remplacer et de continuer jusqu'à mon retour. Dans le cas où il ferait trop de difficultés, je vous prie de prendre vous même cette peine; je ne prétends pas que ce soit un don de sa part, mais seulement un prêt, que je m'oblige à lui restituer au quadruple. Il importe fort peu que vous le fassiez en janvier, en septembre ou en octobre, dès que vous en serez déchargé. Veuillez croire qu'après avoir rendu à mon frère et à moi un aussi grand service, si vous vous trouviez dans la nécessité de vous absenter, soit par maladie (ce dont Dieu vous préserve), soit pour tout autre motif, personne au monde dans ce cas ne se ferait plus de plaisir que moi de vous être utile pareillement. Mais pour vous parler en confidence, je pense que de mon absence actuelle dépend en grande partie mon bien-être et mon avancement, et j'ai la ferme confiance que vous ne voudrez pas, pour si peu, y mettre obstacle.

Mon frère a reçu votre lettre du 13 de ce mois, et il attend pour vous répondre une meilleure occasion, car il est retenu chez le grand trésorier pour des affaires d'importance[1]. Il m'a recommandé de vous remercier beaucoup des bonnes nouvelles dont vous lui avez fait part, et de vous faire savoir qu'il a reçu une missive de M. Montfort, qui lui apprend qu'il a remis à S. A. la lettre par laquelle mon frère lui recommandait l'affaire de M. De Roomere, que S. A. y a paru favorable, et qu'ainsi on a lieu de croire à la réussite. Partant je me recommande à votre bonne grâce, vous souhaitant conjointement avec mon frère Rubens, une bonne et heureuse année.

[1] Le grand trésorier d'Angleterre s'appelait alors Ricard Weston.

LXXVII.

Anvers, août 1630.

Rubens à Peiresc[1].

Monsieur,

J'ai reçu finalement votre paquet bien désiré avec les dessins très-exacts de votre trépied et plusieurs autres curiosités, dont je fais le payement ordinaire par mille actions de grâce. J'ai donné à M. Gevartius le dessin du Jupiter Pluvius, et je lui ai communiqué également tout le reste, ainsi qu'au très-savant M. Wendelin, qui se trouve par hasard à Anvers, et qui vint hier me rendre visite avec M. Gevartius. Je n'ai pas eu cependant, dans les deux jours d'hier et d'aujourd'hui, le temps de lire votre discours sur le trépied [2], lequel, je n'en doute pas, doit toucher sur cette matière tout ce qui peut se présenter à l'intelligence humaine. Mais je ne veux pas cependant manquer de dire avec ma témérité ordinaire, mon opinion à ce sujet, étant certain qu'avec votre habituelle candeur, vous le prendrez en bonne part.

D'abord, tous les ustensiles qui étaient portés sur trois pieds, s'appelaient anciennement trépieds, quoiqu'ils servissent à plusieurs usages, comme tables, siéges, candelabres, marmites; et entre autres, les anciens avaient des instruments à mettre sur le feu, les *lebeti* (en français chaudrons), pour cuire les viandes, dont on fait encore usage aujourd'hui dans divers pays de l'Europe. Ensuite, on fit un assemblage du *lebeto* et du trépied, ainsi que nous avons fabriqué nos marmites de fer ou de bronze avec trois pieds. Mais les anciens ont donné

à cette composition de très-belles proportions, et à mon avis, c'est là l'ustensile qu'il faut regarder comme le trépied, dont parlent Homère et d'autres poètes et historiens grecs, et qu'ils employèrent *in re culinaria*, pour cuire les viandes; et à cause de l'usage que l'on faisait des entrailles dans les sacrifices, on commença de les avoir *inter sacram supellectilem, ad eumdem usum*. Mais je ne crois pas que le trépied de Delphes fût de ce genre. Je crois plutôt que c'était une espèce de chaise, placée sur trois pieds, comme celles dont on se sert encore vulgairement dans toute l'Europe. Cette chaise n'avait pas le bassin concave, ou s'il était concave pour y conserver intérieurement la dépouille du Python, on le recouvrait pardessus, et la Pythonisse s'asseyait sur cette couverture, qui pouvait avoir quelque petit trou. En effet il me paraît impossible qu'on pût s'y asseoir jusqu'au fond, à cause de l'incommodité de la profondeur et du tranchant des bords du bassin.

Il pouvait se faire encore que sur ce cratère on étendît, comme sur un tambour, la peau du serpent Python, qu'on appelait à cause de cela *cortina*, et qu'elle fût percée, ainsi que le *lebeto*. Il est certain qu'on trouve à Rome plusieurs trépieds de marbre qui n'ont aucune concavité, et l'on était aussi dans l'usage, comme vous le verrez par quelques citations, de placer quelquefois sur ces mêmes trépieds des statues dédiées à diverses divinités, ce qui ne pouvait avoir lieu que sur un fond plein et solide. On peut croire qu'à l'exemple du trépied de Delphes, on en fit usage pour les autres divinités, et que le mot trépied signifiait toute espèce d'oracles et de mystères sacrés, comme on le voit encore chez les auteurs comiques.

Ce qui a plus de rapport à notre affaire et ce qui demande plus d'attention, c'est que les anciens faisaient usage d'une espèce de *riscaldatio* de bronze (ou réchaud en français), pour résister au feu, fait en forme de trépied, dont ils se servaient dans leurs sacrifices, et peut-être aussi dans leurs festins. Il n'y a pas de doute que ce ne soit le trépied, qui est tant de

fois cité dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et dans d'autres auteurs, et qui servait aux fumigations pour les idoles, comme vous le verrez dans les citations ci-après; et si je ne me trompe encore, après avoir bien examiné la matière de votre trépied, la petitesse et la simplicité du travail, ce doit être un de ceux qui servaient à brûler l'encens dans les sacrifices. Le trou qui est au milieu, servait de soupirail pour mieux allumer les charbons, tous les réchauds, ou du moins le plus grand nombre, ayant quelque petit trou pour cet effet; et autant qu'on peut en juger par le dessin, il paraît que le fond du bassin ou cratère est rompu et consumé par le feu.

Voilà tout ce que je puis sur-le-champ vous dire à ce sujet, vous laissant votre pleine et libre autorité de le censurer. MM. Wendelin et Gevartius ne m'opposent rien de satisfaisant contre mon opinion. Je crois même que peu à peu ils l'adopteront tout à fait. Elle est la moins lourde et la plus remarquable qu'on puisse proposer *saturnalibus optimo dierum*.

Je trouve bizarre le fragment avec les dieux des Égyptiens et avec le vent; à mon avis, ce doit avoir été quelque calendrier rustique, pour connaître les fêtes principales et autres mystères des saisons de l'année. Les cercles qui sont autour des têtes des dieux noirs égyptiens, tels qu'on en voit dans la table Isiaque, sont dignes de remarque. Mais je trouve surtout infiniment gentilles ces bagues nuptiales, si agréablement entrelacées que Vénus elle-même avec toutes ses grâces, ne pourrait rien faire de mieux. Je les regarde comme un trésor impayable.

Tout le monde est surpris, qu'au milieu d'une calamité publique, vous ayez l'esprit si tranquille, que vous puissiez comme de coutume continuer de donner cours à votre noble curiosité dans l'observation *rerum antiquarum; specimen animi bene compositi et vera philosophia imbuti*. J'espère néanmoins, qu'à l'arrivée de la présente, le mal aura passé et que vous serez enfin de retour dans votre sacré musée. Puisse Dieu,

comme je l'espère, permettre que ce soit pour bien longtemps, avec toute sorte de félicités et de contentements, comme votre serviteur le souhaite de tout son cœur, et vous baisant les mains, etc.

P.S. Nous avons reçu ici une très-mauvaise nouvelle d'Italie, c'est que le 22 juillet, la ville de Mantoue a été prise d'assaut par les impériaux, et qu'on a mis à mort la plus grande partie des habitants, ce qui m'afflige infiniment, ayant servi bien des années la maison de Gonzague, et joui dans ma jeunesse du séjour délicieux de ce pays. *Sic erat in fatis.*

Les dessins sont faits d'une manière très-exquise, et je crois que dans ce genre, on ne saurait mieux faire, vous ferez bien de garder ce jeune homme (Melan) auprès de vous, pour être l'exécuteur de vos très-belles conceptions.

Votre portrait m'a fait le plus grand plaisir, ainsi qu'à tous ces messieurs qui l'ont vu et qui sont très-contents de la ressemblance. Quant à moi, je confesse qu'il ne me semble pas voir briller sur cette figure, je ne sais quoi de spirituel et une certaine emphase dans la physionomie, qui me paraît propre à votre génie, et qu'il n'est pas facile à chacun de pouvoir rendre en peinture.

Je vous remercie de nouveau pour tant de présents que vous me faites. Je vous prie de vouloir bien de ma part baiser les mains de tout votre cœur, au très-gentil M. de Valavès, votre frère, qui m'a écrit de Lyon le 4 juillet, en me donnant la nouvelle de l'arrivée de mon portrait, que la longueur du voyage aura peut-être gâté, et qui, de toute manière est indigne de votre musée, mais digne seulement de la qualité de votre serviteur.

Hos locos, pro sententia mea firmanda, subministravit mihi filius Albertus, qui rei antiquariæ graviter operam dat, et in literis græcis mediocriter profecit, et in primis nomen di V. S. veneratur, et nobilem genium devotus adorat, in qua humanitate et in clientelam accipe et fave.

Suit une page de citations d'Isidore, d'Athénée, de Servius, de Pausanias et de Surius, données par Albert Rubens sur les trépieds, et qu'il a paru inutile à M. Rouard de transcrire.

[1] La traduction de cette lettre, dont le texte nous manque, a été faite par M. Thomassin de Mazaugues, qui préparait au siècle dernier un recueil des lettres de Peiresc. Elle fait partie des lettres que M. Rouard a eu l'obligeance de copier pour nous, à Aix.

[2] Il est encore question de ce trépied dans la lettre suivante, où Rubens l'appelle un *tripos de bronse trouvé en un temple ruineus de Neptune.*

[3] Le sac de Mantoue dura trois jours, les impériaux avaient pris cette ville le 18 juillet.

LXXV.

Anvers, 1630 *.

Rubens à P. Dupuy [1].

MONSIEUR,

J'ay esté très-ayse d'avoir de vos nouvelles, et je vous supplie de croire que le seul respect de ne vous importuner m'a retenu de ne vous prévenir par mes lettres, pour renouveller nostre anciene correspondence, laquelle j'ay regretté plusieurs fois d'avoir perdu (à mon opinion) par mes voyages d'Espagne et Angleterre, car elle ne m'estoit seulement agréable pour vos bons advis, mais, par vostre qualité et réputation, me donnoit des atacques d'ambicion, oultre que ce bonheur me venoit de part de M. De Peiresc, que j'onore aultant que personnage du monde. J'ay quelquefois de ses nouvelles, par le moyen d'un marchant, naguerres venu de Marseille à demeurer en ceste ville. Il n'a jamays perdu son bon goust en ma-

* Cette lettre sans date précise doit avoir été écrite au mois d'octobre ou de novembre, puisqu'il y est parlé de la mort de Spinola, arrivée le 25 septembre.

tière d'antiquité, par les calamitez publicqs de sa patrie[2], ains a tousjours continué à m'envoyer de ses gentilesses accoustumées, me donnant part de ses observacions et desseyns tirez de quelques pièces antiques, et particulièrement d'un tripos de bronse, trouvé en un temple ruineus de Neptune, et plusieurs aultres galanteries. Je suis bien ayse qu'il est de retour chez soy, après une si longue et ennuyeuse absence. Mons. De Valavez, son vray frère de nature et courtoysie, m'at honnoré aussi quelquefois de ses lettres. Il me semble que la peste faict sa gyravolte par toute l'Italie; on escrit de Venise qu'elle y faict des grans progrès. Quant à la mort de M. le marquis Spinola, je ne puis dire aultre particularité, sinon qu'elle at esté causée par des travaulx et ennuys, *vires ultra sortemque senectæ*. Il semble qu'il estoit las de vivre : on a veu une siene lettre, escritte se portant ancor bien, qui disoit : *Espero que N. S*r *me hara la merced da cavar mi vida con este mes de settiembre, o antes*[3]. Il estoit fort dégousté, pour les mauvays offices qu'on lui rendoit en Espaigne, et particulièrement Mons. l'abbé Scaglia s'en estoit déclaré partie, et tout exprès allé en Espaigne pour luy faire la guerre, et digià auparavant, il n'estoit pas bien avecq Mons. le conte d'Olivarès. Ce néantmoins, il n'est pas vray qu'on l'at déspouglé de ses charges contre son gré avant sa mort, mais bien, supposant sa mort, et ayant digià S. Ex. mesme prévenu, se sentant à l'extrémité, à transférer le govrernement en la personne du marquis de Santa-Cruz. Son mal estoit un léthargue, duquel ayant esté criu mort le 12 de settembre, il revint; et, quant on pensoit estre asseurée son escapade, une récidive l'emporta le 25 du mesme moys. Il at, selon qu'on escrit de tous cotez, parachevé ceste guerre avecq sa vie; c'est une marque de la grandeur de son destin et de la puyssance de son génie. J'ay perdu en sa personne un des plus grans amys et patrons que j'avoys au monde, comme je puis tesmoingner par une centurie de ses lettres[4]. Quant à Mons. de Sainct-Ambroyse, je vous asseure que je suis son

humble serviteur, et que j'estime aultant[5] son amitié et faveur que, me manquant ses bonnes grâces, je feroys mon comte d'avoir perdu ma fortune en France, sans plus penser à l'ouvrage de la royne, mère du roy, ou chose quelquonque de ce costé-là; aussy je confesse luy estre débiteur de tous les bons succès passez, etc. Et pour le présent, je ne sçay pas qu'il y at aulcun différent entre nous, sinon quelque malentendu touchant les mesures et symmétries de ceste galerie de Henry le Grand. Je vous supplie d'entendre s'il y a quelque rayson en mon endroict, me remettant entièrement à vostre jugement. On m'at envoyé les mesures de tous les tableaux dès le commencement, les accompagnant monsieur l'abbé de ses lettres fort exactement, selon sa coustume; et, m'ayant gouverné selon ses ordres, et fort avansé quelques pièces des plus grandes et importantes, comme le Triumphe du roy au fond de la galerie; depuis, le mesme Mons. l'abbé de St-Ambroyse me retranche deux pieds de la haulteur des tableaux, et aussi il hausse tant les frontispices sur les huys et portes, qui percent en quelques endroicts les tableaux, que sans remède je suis contrainct d'estropier, gaster et changer quasi tout ce que j'ay faict. Je confesse que je l'ay senti fort, et plaint à Mons. l'abbé mesme (nul autre), *le priant, pour ne couper la teste au roy assis sur son chariot triumphal, me faire grâce d'un demy-pied,* et aussi luy remonstrant l'incommodité de l'accroyssement des portes susdittes. J'ai dict à la ronde que tant de traverses, au commencement de cest ouvrage, me sembloyent des mauvais augures pour espérer un bon succès, me trouvant abattu de courage, et, à dire la vérité, aulcunement dégousté par ces nouveautez et changemens, à mon très-grand préjudice et de l'ouvrage mesme, lequel diminuera grandement de splendeur et lustre par ces retranchemens : toutefois, si on les eult ordonnez de la sorte du commencement, on pouvoit faire de la nécessité vertu. Ce non obstant, je suis tout prest pour faire tout ce que me sera possible pour complaire et servir Mons.

l'abbé, et je vous prye me favoriser de vostre moyen. *Quid enim mali feci?* Je vous en seray redevable de mon très-humble service, tout le durant de ma vie, outre l'obligation précédente qui m'a mis au rang de ceulx qui font profession d'estre ce que je suis, etc.

P. S. Je vous prie m'excuser d'avoir pris la hardiesse d'escrire ceste en la langue françoyse, sans en avoir aucune cognoissance, ce que j'ay faict seulement pour ceste foix, en cas qu'il fust besoing de la communiquer à mons^r de St-Ambroyse.

Monsieur, je vous prie de bayser bien humblement de ma part les mains à mons^r vostre frère.

On m'escrit de Brusselles que le ducq d'Alve, présentement vice-roy de Naples, est déclaré gouverneur de Milan.

[1] Cette lettre a été insérée par M. Gachard, dans le *Bulletin de la commission royale d'histoire,* tom. II, p. 191.

[2] La peste et la guerre avaient désolé la Provence dans ces dernières années.

[3] J'espère que Dieu me fera la grâce de m'appeler à lui à la fin de ce mois de septembre ou même avant.

[4] Les détails que donnent Rubens feraient croire qu'il n'y avait rien de fondé dans les bruits d'empoisonnement répandus lors de la mort de Spinola.

[5] Tant.

LXXVI.

D' Anversa, il 16 d' agosto 1635.

Rubens al sig. De Peiresc.

MOLTO ILL. SIG.

Io non havrei ardire scrivere a V. S. in questa turbulenta staggione, se non fosse che il commercio di littere è restituito tra le due corone, di maniera che l' ordinario di Pariggi va e viene al solito, oltra che V. S. mi ha provocato colla sua ultima del 19 giugno a risponderli, la quale mi è capitata, due giorni sono. Ho ricevuto lettere ancora del gentilissimo sig.

D' Auberi, che mi dice il processo essere, doppo l' essibitione della *requeste civile,* ancora nel medesimo stato, non ostante ch' egli habbia fatto ogni estrema diligenza a sollicitarne l' espeditione. Egli confessa, che la staggione mi è molto contraria, e che il più forte argumento del aversario, è quello della guerra, il quale allegua ch' io tiro colle mie stampe delle somme immense della Francia, e ch' io desidero di continuar il mio monopolio, a danni del publico, etc.; che tanto è falso ch' io ardisco d' affirmare con juramento di non haver giamai mandato, dirittamente o per terza mano, altri esemplari delle mie stampe in tutta la Francia, che per la bibliotheca reggia, et in dono d' alcuni amici, e quelle poche, a riquisitione di V. S., a M. Tavernier, che non mi ha fatto giamai più instanza per haverne davantaggio; di maniera che, se in questo consiste la difficoltà, io mi contento, che le mie tampe siano bandite di tutto il regno di Francia, bastandomi il rimanente d' Europa per cavarne qualche honore, che stimo assai più ch' alcun altro interesso. Ho pregato il sig. D' Auberi d' informarsi del sig. conseillere Saunier, il quale senza dubbio è ben disposto in favor nostro, se il negotio corre qualche apparente pericolo, et in tal caso di trattar di qualche accomodamento colla parte, che si è lasciata intendere d' haver la medesima inclinatione. Io sono huomo di pace et abhorrisco la chicana come la peste et ogni altra sorte di dissensione, et stimo dover essere il voto primario d' ogni galant' uomo di poter vivere con tranquillità d' animo, *publice et privatim, et prodesse multis, nocere nemini.*

Mi dispiace che tutti gli re e principi non siano di questo umore, *nam quidquid illi delirant plectuntur Achivi.* Quì le cose publice sono cangiate di faccia, perchè in vece di guerra defensiva siamo con grande avantaggio passati alla offensiva, di maniera che in vece che, poche settimane sono, si trovavamo con sessanta mille nemici nelle viscere del Brabante, hora con egual numero essendo padroni della campagna, et havendo

per la presa di Schincken-Schans le chiavi della Betuwe e Veluwe in mano, diamo terrore e spavento agl' aversarii, lasciando niente di manco e Artois e Hainaut ben provisto contra ogni insulto esterno. Cosa incredibile che duoi esserciti tanto potenti, guidati da capi famosi, non habbiano fatto cosa alcuna chi vaglia, anzi tutto il contrario, come se lor fosse perturbato il giuditio fatalmente, così per tardanza, per mal governo, per irresolutione, senza ordine, prudenza e consiglio, se lasciarono scappar del mani tutte le occasioni che si presentarono spesso di fare gran progressi, di sorte che in fine con danno e vergogna furono sforsati a retirarsi, molto diminuti per transfugii e strage, che ne faccevano i villani da per tutto, *sed carptim*, oltra la dissenteria e pesti che poi hanno consummato la maggior parte, come scrivono d' Ollanda. V. S. creda che io parlo senza alcuna passione, ma secondo la pura verità. Spero che S. Santità et il re d' Inghilterra, e sopra tutto il sig. Iddio si intrometterà per spegnere un incendio, bastante a spargersi per tutta l' Europa (e che non viene estinto nel principio), per divastarla. Ma remittiamo il pubblico a chi tocca d' haverne la cura, e fra tanto consoliamo si colle speculationi delle nostre bagatellacie. Pochi giorni sono che ho ricevuto la cassetta colli impronti, che V. S. fu servita di mandarmi, assai bene conditionata, che mi ha dato una contentezza per essere ripiena di cose rare e degne d' una osservatione accuratissima e di giudicio più esquisito che il mio, per poter penetrare i veri misterii. Certo il vaso grande di vetro è un monumento d' antichità nobilissimo, ma sin adesso non posso indovinare il soggietto. Questo vaso è ben molato in piombo col suo concavo per dentro. Io non trovarei quì che potesse far altretanto. Il Trojano che sta nel fondo colla mitra, che ha anco de' guanchiali et *redimicula*, potrià essere Paride, che sta pensoso, et a guisa di Harpocrate, col detto alla bocca, come se fosse inamorato, e cozzette qualche gran secreto o impresa nel animo. Ma nel resto non veggo cosa che corrisponda a questo sog-

gietto, perchè tutte le figure sono ignude, come Dii o heroi, benchè veggo un giovane che tira una donna. Essendomi sfogato un poco per questa volta, soprasederò per l' avenire sino a novo ordine di V. S. per continuarla, e fratanto andarò mettendo insieme qualche bagatelle per empire una cassetta, simile a quella che V. S fu servita d' inviarmi, di grandezza, ma non in qualità d' ingredienti. Ho già l' impronto della scudella e del cucchiaro in stanno, ma per il vaso d' agata, per essere di gypso solamente, e molte staccate le foglie della vite che lo circonda, fanno grandissima difficoltà a molarlo. Al peggio mandarò a V. S. il mio di gypso, il quale è pieno e non concavo, et la misura delle sua capacità a parte, e per il resto trovarò qualche cosa, come spero, che non gli dispiaccia, e questo basti per conto d' antichità. Di quelle maraviglie del padre Lino non occorre dir altro, poichè V. S. ha la relatione viva del sig. Dormalio. Tutti gli Padri della società per di quà sono d' opinione che l' operatione si faccia per il magnete, et alcuni quì travagliano per imitarla. Della impressione gagliarda che fanno gli oggietti visibili nelli occhi di V. S., mi pare più strana quella delle linee e contorni de' corpi, che delli colori, e manco di quelli somiglianti al iride, che si fossero proprii delli oggietti. Ma io non sono tanto versato in questa materia, come V. S. pensa, ne stimo degne le mie osservationi di comparire in scritto, ma bene dirò sempre molto volontieri quello che mi venirà in mente, per dar gusto a V. S. colla mia ignoranza; et essendo hormai l' hora più tarda ch' io non vorrei, bisogna contentarsi per quella volta, con speranza che sicome le gran violenze rare volte sono perenni, anzi per l' ordinario di poca durata, che il sig. Iddio trovarà qualche temperamento alle nostre calamità e mi concederà la felicità di poter fruire della dolcissima conversatione di V. S. per via di lettere per molti anni, con che bacciandoli le mani humilmente mi raccomando nella sua buona gratia e resto in eterno, etc.

Traduction.

Anvers, 16 août 1635.

Rubens à Peiresc.

MONSIEUR,

Je n'aurais point osé vous écrire au milieu de toute cette confusion [1], si les relations de correspondance n'eussent pas été rétablies entre les deux états, de façon que l'ordinaire de Paris va et vient comme de coutume, et si en outre je n'avais pas dû répondre à votre dernière lettre du 19 juin, que j'ai reçue il y a deux jours. J'ai eu de nouvelles lettres de l'aimable M. D'Auberi. Il me dit que depuis l'exhibition de la requête civile, le procès est toujours dans le même état, malgré toutes les diligences qu'il a faites pour en obtenir l'expédition. Il avoue que le moment ne m'est point favorable, et que le plus fort argument de l'adversaire est celui des hostilités. On prétend qu'avec mes estampes je tire des sommes énormes de la France, et que je veux continuer mon monopole aux dépens du public, etc. Tout cela est si faux, que j'ose affirmer sous serment de n'avoir jamais envoyé en France, directement ou par l'entremise d'un tiers, d'autres exemplaires de mes estampes que ceux de la bibliothèque du roi, ceux dont j'ai fait présent à mes amis, et le petit nombre de ceux que j'ai expédiés à votre demande à M. Tavernier, qui ne m'a jamais plus fait d'instance pour en avoir davantage. Si donc toute la difficulté ne consiste qu'en cela, je veux bien que l'on bannisse mes estampes du royaume de France, j'ai assez du reste de l'Europe pour en tirer quelque honneur, ce que j'estime beaucoup plus que tous les autres profits. J'ai prié M. D'Auberi de demander

à M. le conseiller Saunier, qui est sans doute favorablement disposé à notre égard, si notre affaire court quelque danger; dans ce cas-là il devra entrer en arrangement avec la partie, qui a laissé entendre qu'elle y serait assez inclinée. Je suis homme de paix et j'abhorre à l'égal de la peste la chicane et toute espèce d'autres dissensions; j'estime même que le premier vœu de tout honnête homme doit être de pouvoir jouir de sa tranquillité d'esprit en public aussi bien que chez soi, de rendre service quand le on peut, et de ne faire tort à personne.

Pourquoi tous les rois et tous les princes ne sont-ils pas de cette humeur? *Nam quidquid illi delirant, plectuntur Achivi.* Ici, les choses sont changées de face; de la guerre défensive, nous sommes passés avec grand avantage à l'offensive, de telle sorte qu'au lieu d'avoir, comme il y a quelques semaines, soixante mille ennemis au cœur du Brabant, nous sommes aujourd'hui maîtres de la campagne, avec un pareil nombre de soldats, nous avons par la prise de Schencken-Schans, les clefs de la Bétuwe et de la Véluwe dans nos mains, et nous imprimons la terreur et l'épouvante à nos ennemis, sans néanmoins avoir eu besoin de dégarnir l'Artois et le Hainaut, qui sont prêts à repousser toute agression étrangère. Chose incroyable que deux armées si puissantes, guidées par des capitaines renommés, n'aient rien fait de bon, et qu'elles aient même agi tout de travers, comme si la fatalité leur avait troublé le jugement, laissant échapper tantôt par lenteur, tantôt par mauvaise direction, tantôt par manque de résolution, sans ordre, ni prudence, ni conseil, toutes les occasions qui se présentèrent souvent de faire de grands progrès, forcées enfin de se retirer avec honte et à grandes pertes, réduites à un petit nombre par la désertion, par les boucheries qu'en faisaient les paysans de tous côtés, en les attaquant isolément, et achevées par la dyssenterie et par la peste, ainsi qu'on nous l'apprend de Hollande. Veuillez être persuadé que je vous parle ici sans la moindre pas-

sion et que je ne dis que la vérité. J'espère que sa Sainteté, ainsi que le roi d'Angleterre, mais par-dessus tout la Providence, interviendront pour étouffer un incendie, qui n'en est plus à son commencement, et qui serait capable de s'étendre dans toute l'Europe et de la ravager. Mais remettons-nous du soin des affaires publiques à ceux que la chose concerne, et partant cherchons des consolations dans l'examen de choses plus légères.

J'ai reçu, il y a fort peu de jours, dans un très-bon état, la petite boîte avec les empreintes, que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer. Elle m'a fait un plaisir extrême, en m'offrant une multitude de choses rares qui méritent d'être examinées avec le plus grand soin, et dont les mystères véritables ne peuvent être pénétrés que par un esprit plus parfait que le mien. A coup sûr, le grand vase est un superbe monument de l'antiquité, mais je n'ai pas encore pu en diviner le sujet. Ce vase est bien coulé en plomb et l'intérieur en est bien creusé; je ne connais personne ici qui pourrait en faire autant. Le Troyen qui est dans le fond et qui porte la mître avec un prolongement sur chaque joue, ainsi que les bandelettes, pourrait bien être Pâris, qui, comme s'il était amoureux, se tient pensif et le doigt sur la bouche, à la façon d'Harpocrate, et roule dans son esprit quelque entreprise bien secrète. Mais je ne vois plus rien dans le reste qui corresponde à ce sujet, toutes les figures étant nues à la manière des dieux ou des héros. Je vois pourtant un jeune homme qui entraîne une femme.

M'étant un peu étendu pour cette fois, j'attendrai désormais pour continuer jusqu'à nouvel ordre de votre part, et en même temps je rassemblerai quelques petites choses dont je remplirai une boîte, semblable pour la grandeur, mais non pour la qualité des objets, à celle que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer. J'ai déjà l'empreinte de l'écuelle et de la cuiller en étain. Quant au vase d'agate, comme il est seulement de gypse et que les feuilles de vignes qui l'environnent sont fort délicates, il est très-difficile de le mouler. Au pis aller, je vous

enverrai celui de gypse qui n'est pas creusé et qui m'appartient, et j'ajouterai à part la mesure de sa capacité. Je trouverai pour le reste, quelque chose qui ne vous déplaira point, je l'espère. Mais en voilà assez pour le compte de l'antiquité.

Je n'ai rien d'autre à vous dire des merveilles du père Linus, puisque vous en avez eu la relation de vive voix par M. Dormal. Tous les Pères de la société dans notre pays pensent qu'il y a dans cette opération un effet magnétique, et quelques-uns travaillent à l'imiter. L'impression capricieuse exercée sur votre vue par les objets visibles, me paraît plus étrange pour les lignes et les contours des corps que pour les couleurs, et pour ce qui ressemble à l'iris, beaucoup moins que si c'étaient les objets eux-mêmes; mais je ne suis pas aussi savant en cette matière que vous le croyez bien, et je ne pense pas que mes observations soient dignes d'être mises par écrit. Je ne laisserai pourtant pas de vous dire très-volontiers ce qui me viendra dans l'esprit, pour vous donner un témoignage de mon ignorance. Mais l'heure étant aujourd'hui plus avancée que je ne voudrais, il faudra nous en tenir là pour cette fois, espérant, puisque les grands maux sont rarement éternels et sont même le plus souvent de fort peu de durée, espérant, dis-je, que Dieu trouvera un soulagement à nos misères et m'accordera le bonheur de pouvoir jouir encore longtemps de votre aimable correspondance. Et ainsi je vous baise humblement les mains, en me recommandant à vos bonnes grâces, et je demeure pour toujours, etc.

[1] La France et la Hollande venaient de déclarer la guerre à l'Espagne. L'enlèvement de l'électeur de Trèves par les Espagnols en avait été le prétexte. Voy. le manifeste et la déclaration de guerre du roi Louis XIII, en date du 9 juin 1635. Dumont, *Corps diplom. du droit des gens*, t. V.

[2] Ce fut pendant les mois de juin et de juillet 1635 qu'eut lieu l'invasion des troupes françaises et hollandaises, commandées par Frédéric-Henri et par les maréchaux de France, Chastillon et Brezé. Les coalisés ne s'entendirent plus, après le sac de Tirlemont et l'échec de Louvain, et le fameux Jean De Werht et Piccolomini réussirent à les chasser du cœur du Brabant. La prise du fort de Schencken-Schans eut lieu par escalade le 26 juillet 1635.

LXXVII.

D' Anversa, il 16 di marzo 1636.

Rubens all' istesso.

Molto ill. sig.

Da pochi giorni in quà ho ricevuto la sua gratissima del 23 di decembri, molto vecchia, insieme col intaglio del paesaggio antico, et anco la risposta mia è ritardata per la mia absenza, sendomi trattenuto qualche giorni contra il mio genio a Brusselles, per qualche negotio mio particolare, non già per cotali impiegi che V. S. suppone (che dico di buona fede, pregando V. S. di prestarmela intieramente); confesso però che da principio io fui ricercato di adoperarmi in quel negotio, ma non dandomi materia bastante al mio gusto, et intravenendo qualche disputa sopra il mio passaporto, e concorrendovi qualche volontaria dilatione, per non dire tergiversatione, del canto mio, ne mancando delli avidissimi di tal impiego, mi sono conservato l' ocio domestico, e colla gratia divina mi sono trovato di continuo, e trovo ancora contentissimo et prontissimo per servire a V. S. in casa mia. E sicome ho in horrore le corti, ho mandato la mia opera in Ingliterra per terza mano; la quale è hormai posta nel suo sito, e come mi scrivono gli amici, quella Maestà ne resta intieramente sodisfatta. Non ho ricevuto però ancora il premio, di che mi stuperei, se fossi novitio nelle cose del mondo; ma havendo imparato per longa esperienza quanta sia la longuezza delli prencipi in materia d' interessi, e quanto lor sia più facile il far del male che del bene, non mi dà gran pensiero sin adesso ne sospetto di poca volontà a sodisfarmi, perchè gli miei amici in quella

corte mi pascono di buona speranza, assicurandomi sempre che il re mi trattarà da par suo e mio. Confesso però che secondo il proverbio commune, *chi vuol vada, chi non vuol mandi*, io doveva andare in persona per negotiar bene; che dico solamente, perchè V. S. possa maggiormente assicurarsi della mia dispositione alla tranquillità d'animo et obstinatione nel evitare, per quando depende di me, ogni perturbatione et intricho. Sicome ancora mi turba poco il mio negotio di Pariggi, il quale viene tepito dal torrente publico. Pur mi scrive M. Le Gris che gli miei privilegi restano salvi et intemerati; dal resto non veggo qual gratia mi habbia fatto il sig. procuratore del re, all' incontro delli miei adversarii, che pretendavano la confiscatione *des Planches et images, etc., de Rubens,* non havendo io da perdere in tutto quel regno il valore di un scudo, se non è forze che M. D'Auberi vuol dire *les planches des copies condamnées à estre rompues*, o che si debbono confiscare le mie stampe, che si trovano in mano del terzo, il cui danno non mi tocca, come di cosa aliena, o che si debbono bandire le mie imagini del regno di Francia, che nulla mi preme (benchè tal cosa giamai si è pratticata al mondo); de maniera che in tutto rigore la mia parte non poteva pretendere altro, che la confiscatione delle spese che mi devono per sentenza de' giudici, delle quali però non intendo per qual lor merito si debba far grazia a lor condemnati, anzi toccarebbono di raggione al fisco regio.

Ma lasciamo queste bagatelle, che non meritono un così longo et noioso discorso. Ho visto con gusto l' intaglio del paesaggio antico, il quale mi pare che sia un mero capriccio pittoresco, senza che rapresenta qualche luoco che sia in *rerum natura*. Perchè quelli archi, l' una in cima del altro, non sono naturali ne artificiali, e difficilmente potrebbono subsistere di quella maniera, e quelle edicule sparse in cima della rupe non hanno area competente agli edificii, ne via a salire e scendere per gli editui e sacrificanti, e quel recettaculo rotondo *non*

est usus, perchè le acque che per di sopra riceve, non conserva, ma le rende di novo nel alveo commune, e ciò per molti emissarii molto larghi, di sorte che effunde assai più acqua senza comparatione che non riceve. Tutto insieme si può chiamare, al parer mio, *Nymphæum,* essendo come una confluenza *multorum fontium undique scaturientium,* et quel sacello colle tre statue di donne potrà essere dedicato alle nimfe del luoco, sicome ancora quelli in cima del monte a qualche numi agresti *aut monticolis.* Quel edificio quadrato forse è il sepolcro di qualche heroe, *nam habet arma suspensa præ foribus,* et ha il cippo in forma di meta ornato di frondi, e le colonne con tectone *et facibus,* et sopra gli angoli *habet calathos,* per collocarvi de' frutti et altri doni, *quibus inferias et justa solvebant defunctis et tanquam oblatis fruituris heroïbus parentabant.* Le capre sono consecrate a qualche deo, perchè vanno pascendo senza pastore, etc. Ben pare che sia depinto di buona mano, ma in quanto all'optica, la non è troppo accuratamente osservata, perchè le linee dell' edificii non si tagliano in un punto eguale d' altezza all' orizonte, et a dirlo in un motto, tutto il prospetto è vitioso. Si vedono simili errori in certi edificii rapresentati nelli rovescii delle medaglie, benchè di buona maniera per il resto, e particolarmente in alcuni hippodromi male ridotti in prospectiva; et alcuni bassi-rilievi pur di buona mano, hanno il medesimo difetto. È però più tolerabile nelle sculture tal ignoranza, che nelle pitture. Onde vado congetturando che, non ostante che Euclide et altri habbino dato precetti esquisiti nell' optica, ch' ella non fosse volgarmente notoria a tutti, come adesso si è sparsa in commune. Questo è quanto io posso dire a V. S. sopra questo soggetto.

Vanno quì annessi gli disegni della celata antica di pari grandezza al originale, et ancora il basso-rilievo della guerra Trojana, dessignato da uno mio discipulo dal istesso marmo Arundeliano, il quale, essendo verissime antichissimo et le

figure non più che bipedale, è alquanto corroso di vecchiaia, et perciò si vide nelli visi poca perfettione. Già spero che V.S. haverà ricevuto il mio conato in materia de' colori, e non havendo altro per questa volta, mi raccommando con tutto il cuore nella sua buona gratia, e bacciandoli humilmente le mani, resto in eterno di V. S. molto ill., etc.

Traduction.

Anvers, 16 mars 1636.

Rubens au même.

Monsieur,

Je n'ai reçu que depuis quelques jours votre aimable lettre, mais déjà ancienne, du 25 décembre, ainsi que la gravure du paysage antique. Ma réponse a été retardée à cause d'une absence de plusieurs jours, qu'il m'a fallu faire à Bruxelles contre mon gré, pour une affaire particulière, et non pour l'emploi que vous supposez (ce que je vous dis sincèrement, vous priant d'avoir une foi entière dans mes paroles). J'avoue pourtant que dès le principe, on m'a recherché pour me charger de cette affaire, mais comme on ne m'a pas donné une latitude suffisante à mon gré, quelques difficultés étant survenues au sujet de mon passeport, il s'y est joint de mon côté un peu de retard volontaire, pour ne pas dire un faux-fuyant. Puis comme il ne manquait pas de gens très-avides d'une pareille mission, j'ai pu me réserver pour la paix domestique, et avec la grâce de Dieu, je me suis retrouvé et je me trouve encore dans ma maison, très-content et très-disposé à vous servir.

Comme j'ai les cours en horreur, j'ai chargé un tiers de porter mon ouvrage en Angleterre. Il est actuellement en place,

et au dire de mes amis, S. M. en est tout à fait satisfaite. Je n'en ai pourtant pas encore reçu le payement, et cela aurait lieu de me surprendre, si j'étais novice dans les affaires. Mais une longue expérience m'ayant appris combien les princes vont lentement en matière d'intérêts, et combien il leur est plus facile de faire du mal que du bien, je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui l'idée ni le soupçon qu'on fût peu disposé à me satisfaire, car les amis que j'ai dans cette cour me repaissent de belles espérances, en ne cessant de m'assurer que le roi me traitera d'une manière digne de lui et de moi. Je confesse néanmoins que suivant le proverbe connu *qui veut va, qui ne veut pas envoie*, j'aurais dû, pour bien en finir, aller là-bas en personne. Mais je ne vous dis tout cela que pour vous mieux assurer de mes dispositions à la tranquillité d'esprit, et de la ferme résolution que j'ai de me soustraire au bruit et à l'intrigue, autant qu'il dépendra de moi. C'est ainsi que je suis peu troublé à cause de mon procès de Paris, qui est un peu entravé par le torrent des affaires publiques. M. Legris m'a toutefois écrit que mes priviléges demeurent saufs et sans atteinte. Du reste je ne vois pas quelle faveur m'a faite M. le procureur du roi, au détriment de mes adversaires, qui demandaient la confiscation des *Planches et images, etc., de Rubens,* puisque je n'ai pas à perdre la valeur d'un écu dans tout le royaume. A moins peut-être que M. D'Auberi ne veuille dire *les planches des copies condamnées à être rompues ;* ou bien que l'on doive confisquer mes estampes qui se trouvent en main tierce, perte qui m'inquiète fort peu, comme chose étrangère; ou bien que l'on doive bannir mes images du royaume de France, ce qui ne me tourmente point (quoique une semblable mesure soit inouïe dans le monde); de façon qu'en toute rigueur ma partie ne pouvait demander autre chose que la confiscation des dépens qu'elle me doit par sentence des juges, et dont je ne comprends pas à quel titre ces derniers font grâce à leurs condamnés, car ils reviendraient bien plus justement au fisc.

Mais laissons-là ces bagatelles qui ne méritent pas des discours si longs et si ennuyeux. J'ai vu avec plaisir la gravure du paysage antique, qui me paraît être un véritable caprice d'artiste, et qui ne représente aucun lieu réel. En effet ces arcades placées les unes au-dessus des autres, ne sont ni l'œuvre de la nature ni celui de l'art, et elles pourraient difficilement se tenir ainsi. Ces petits temples épars sur la cime du rocher, n'ont ni un espace suffisant pour les édifices, ni un chemin par lequel puissent monter et descendre les prêtres et les sacrificateurs. Ce réservoir circulaire ne peut servir, car il ne garde point les eaux qu'il reçoit du dessus, mais il les rejette dans le bassin commun, et cela par beaucoup d'issues très-larges, de façon qu'il verse incomparablement beaucoup plus d'eau qu'il n'en reçoit. Tout cet ensemble peut à mon avis s'appeler un *Nymphœum*, étant en quelque sorte le confluent de plusieurs sources jaillissantes. Le petit temple avec trois statues de femmes, pourrait bien être consacré aux nymphes du lieu, de même que ceux de la montagne le seraient à quelques divinités champêtres *aut monticolis*. Ce monument carré est peut-être la tombe d'un héros; des armes se trouvent suspendues à l'entrée, le dessus en forme de borne est orné de feuillages, et les colonnes ont un chapiteau et des torches. Sur les angles il y a des corbeilles pour les fruits et les autres présents, qu'on offrait aux mânes des héros et aux divinités infernales. Les chèvres doivent être consacrées, puisqu'elles vont brouter sans pasteur. Cela paraît être l'ouvrage d'un bon peintre, mais l'optique n'y est pas soigneusement observée, car les lignes des édifices ne se coupent pas en un point de hauteur égale à l'horizon, et pour le dire en un mot, toute la perspective est manquée. On trouve de semblables erreurs dans certains édifices représentés sur les revers des médailles, quoique ces ouvrages soient bien traités pour le reste, et particulièrement dans certains hippodromes, dont la perspective est mal prise. Quelques bas-reliefs, bien que

d'un bon style, ont le même défaut; mais une telle ignorance est plus supportable en sculpture qu'en peinture. Cela me fait conjecturer que malgré les excellents préceptes d'optique, donnés par Euclide et par d'autres, cette science n'était point alors aussi vulgairement connue de tous qu'elle l'est aujourd'hui. Voilà tout ce que je puis vous dire à ce sujet.

Je joins à cette lettre les dessins du casque antique, aussi grands que l'original, et le bas-relief de la guerre de Troie, dessiné par un de mes élèves, d'après le marbre même d'Arundel. Ce morceau étant assurément d'une haute antiquité et les figures n'ayant pas plus de deux pieds, il se trouve un peu rongé par le temps, c'est pourquoi on y remarque peu de perfection dans les visages.

J'espère que vous aurez déjà reçu mon opinion au sujet des couleurs [1]. Et n'ayant rien d'autre pour cette fois, je me recommande de tout mon cœur à votre bonne grâce, et vous baisant humblement les mains, je demeure pour toujours, etc.

[1] Voy. la lettre précédente.

LXXVIII.

Di Steen, il 4 di settembre 1636.

Rubens all' istesso.

MOLTO ILL. SIG.

V. S. si stupirà del mio longo silentio che veramente mi fa arrosire quando ci penso. La causa però non è affatto pigritia, ne anco alcun raffredamento d' affetto verso il suo servicio, ma a dire il vero ch' io sto qualche mesi in quà alquanto retirato della città d' Anversa, in una mia villa assai lontana, e fuori della strada maestra, che mi è difficile molto il ricapito delle lettere, sicome anco delle risposte, et havendo

cevuto la sua ultima colli dissegni della celata antica, e l' hasta con duoi mucroni, pochi giorni avanti la mia partita, mi dismenticai di levarla meco, per poter far la risposta a bel agio et a proposito di quello che V. S., secondo il suo solito, gentilmente discorre, a che darò quella risposta che potrò, al primo mio ritorno in Anversa, che piacendo a Dio sarà in breve; sicome ancora essequirò quel tanto che V. S. mi commanda, toccante la capacità della scudella antica, et ogni altra cosa di suo gusto, che sia in mio potere, secondo gli oblighi infiniti con quali mi trovo aggravato et incatenato alla sua servitù in vita, al cumulo de' quali superabundantamente mi è sopragiunto per via del sig. Picqueri, mio cognato, il disegno colorito, tanto da me desiderato, ansi la copia depinta di quella pittura antica, che nel tempo della mia gioventù fu trovata in Roma, e come unica fu ammirata et adorata da tutti gli amatori della pittura e dell' antichità. La mi venne senza lettera, ma il soprascritto et la qualità del dono mi facevano assai noto l' autore, et a dire vero, V. S. non poteva farmi un presente più accetto ne più conforme all' humore e desiderio mio; perchè non ostante che la mano del copista non sia eccellente, si ha reso però obediente ad imitar l' originale, et rapresentato assai bene il colorito e maniera di quello, se ben me serve la memoria non abolita, ma forse offoscata alquanto per spatio di tanti anni. Rendo perciò di nuovo a V. S. gracie immortali, e la prego di pensare a quanto lei sa si stendono le mie forze, e a quel poco ch' io possedo di rarità, et ne disponga assolutamente. Non posso passar con silentio che in questo luoco si trovono molte medaglie antiche, la maggior parte delli Antonini, di bronzo et argento; et ancor ch' io.., non mi parve mal augurio che gli rovescii delle due prime che si trovorono doppo il mio possesso, di Commodo e Marco suo padre, erano SPES et VICTORIA. Mi sono scordato di dire a V. S. d' haver visto in Anversa, inanzi la mia ultima partenza, un grandissimo volume, intitolato *Roma sotterranea*, che veramente mi parve una gran opera

e di molta devotione, rimostrando la simplicità della chiesa primitiva, che, sicome ha superato tutto il mondo colla pietà e vera religione, così di gentilezza et eleganza cede d' infinito intervallo agli antichi pagani. Ho visto ancora lettere di Roma, che dicono essere uscita in luce la galeria Justiniana, a spese del marchese Justiniano, che si pretia un opera nobilissima, et spero che capitarà fra pochi mesi qualche esemplare in Fiandra. Ma ben credo che ogni frutta nova capita molto fresca nel museo di V. S. Et perchè non mi ritrovo altro soggietto da trattenerla, le baccio humilmente le mani, et pregando il cielo di concederli longa vita e salute, con ogni prosperità e contento, resto con tutto il cuore in eterno, etc.

Traduction.

Steen, 4 septembre 1636.

Rubens au même.

Monsieur,

Vous vous étonnerez de mon long silence, qui vraiment me fait rougir quand j'y songe. La paresse n'en est pourtant pas tout à fait la cause, et ce n'est pas non plus un refroidissement de zèle à votre égard. Mais pour vous dire la vérité, je suis depuis plusieurs mois retiré dans une maison de campagne qui m'appartïent assez loin d'Anvers et à l'écart de la grande route, ce qui rend très-difficile l'arrivée des lettres et le départ des réponses. Ayant reçu votre dernière lettre, avec les dessins du casque antique, de la lance et des deux glaives, peu de jours avant mon départ, j'ai oublié de l'emporter avec moi pour pouvoir y répondre à l'aise, au sujet des belles réflexions que vous faites comme à l'ordinaire. Je ferai cette réponse du

mieux que je le pourrai, dès mon arrivée à Anvers, ce qui ne tardera point, s'il plaît à Dieu. J'exécuterai aussi ce que vous me recommandez tant, au sujet de la capacité de l'écuelle antique, ainsi que les autres objets de votre désir, autant qu'il sera en mon pouvoir, car je suis chargé envers vous d'obligations infinies qui m'attachent pour la vie à votre service. Vous y avez mis surabondamment le comble, en m'envoyant par l'entremise de mon parent M. Picqueri, le dessin colorié que je désirais tant, avec la copie de cette peinture antique qui fut trouvée à Rome dans ma jeunesse, et admirée, adorée même comme unique par tous les amis de l'art et de l'antiquité [1]. Elle m'est arrivée sans lettre, mais la suscription et la qualité du présent m'en faisaient assez connaître l'auteur, et à vrai dire, vous ne pouviez me faire un présent plus agréable et plus conforme à mon goût et à mon désir; car bien que la main du copiste ne soit pas excellente, elle s'est pourtant rendue obéissante pour imiter l'original et pour en reproduire la manière et le coloris, si ma mémoire ne me trompe point après un si grand nombre d'années. Recevez-en donc de nouveau mes éternelles actions de grâce, et veuillez penser à tout ce que vous savez au pouvoir de mes forces. Quant au petit nombre de raretés que je possède, disposez-en absolument.

Je ne puis passer sous silence qu'il se trouve ici un grand nombre de médailles antiques, des Antonins pour la plupart, en bronze et en argent, et bien que je..., il ne m'a pas semblé de mauvais augure de voir SPES et VICTORIA sur les revers des deux premières qui se sont trouvées en ma possession; ce sont des pièces de Commode et de son père Marc-Aurèle.

J'ai oublié de vous dire que j'ai vu à Anvers, avant mon dernier départ, un très-grand volume intitulé : *Roma sotterranea* [2], lequel m'a paru être un grand ouvrage extrêmement religieux, car il représente la simplicité de l'église primitive, qui, si elle a surpassé le reste du monde par sa piété et la vérité de sa religion, le cède au paganisme antique, dont elle est

à une distance infinie sous le rapport de la grâce et de l'élégance.

J'ai vu aussi des lettres de Rome qui annonçent la publication de la galerie Justiniane [3], aux frais du marquis Justiniano. On en parle comme d'un très-bel ouvrage, et j'espère qu'on en recevra dans peu de mois quelque exemplaire en Flandre. Mais je ne doute pas que chaque fruit nouveau n'arrive à votre musée dans toute sa fraîcheur. C'est pourquoi ne trouvant pas à vous entretenir d'autre sujet, je vous baise humblement les mains, et priant le ciel de vous accorder longue vie et santé, avec toutes sortes de prospérité et de contentement, je suis pour toujours de tout mon cœur, etc.

[1] C'est la peinture des *Noces Aldobrandines*, dont il est parlé dans la lettre LXII.

[2] *Roma sotterranea*, opera postuma di Antonio Bosio. In Roma, appresso Guglielmo Facciotti, grand in-fol. 1632.

[3] *Galeria Giustiniana*. Roma, 1640, 2 vol. in-fol.

LXXIX.

Antwerpen, 25 july 1637.

Rubens aen Georgius Geldorp, te Londen.

MYN HEER,

Uwen aengenaemen van ultimo julii is my behandight, waer mede ick gedesabuseerdt ben, want ik niet en conde imagineeren wat occasie van een autaer tafel tot Londen haer moeste presenteren. Aengaende den tydt, die soude moeten blyven gelimiteerdt op een onder half jaer, om den vriendt met lust en commoditydt te connen dienen: het suject soude men beste kiesen aghtervolgende de groote van het stuck, want sommige argumenten voegen haer beter in groote spatie, en andere in middelbaere, ofte clyne proportie. Togh als ick moeste kiesen

ofte wenschen voor myn plesier eenigh sujet, S[t]-Peeter aengaende, het soude wezen syne cruysinghe met de voeten om hoogh, welck seer uyterlyck en bequaem is aen iedt extraordinair. Toch naer myn vermogen af te maeken met de myn, ick reservere den keus aen de beliefte van die het sal bekostigen, en tot ter tydt toe dat my de maete van het stuck sullen gesien hebben. Ick ben seer geaffectioneerdt voor de stadt Ceulen, om dat ick aldaer ben opgevoedt tot het thienste jaer myns levens, en hebbe dickwils getraght, naer soo langen tydt, de selve nogh eens te besightigen, dogh vreese dat die peryckelen, en myne occupatien, dese en meer andere lusten sullen beletten, waer mede ick my gebiede uyt gantsche hart in uwe goede gunsten, en blyven voor altydt, enz.

Traduction.

Anvers, 25 juillet 1637.

Rubens à George Geldorp[1], à Londres.

MONSIEUR,

J'ai entre les mains votre honorée lettre du dernier juillet, qui dissipe tous mes doutes, car je ne pouvais m'imaginer à quelle occasion on avait besoin à Londres d'un tableau d'autel. Pour ce qui est du temps, il me faudrait un an et demi, afin de pouvoir servir votre ami [2] sans gêne ni incommodité. Pour ce qui est du sujet, il conviendrait de le choisir d'après la grandeur du tableau; car il y a des sujets qui se traitent mieux dans un grand espace, et d'autres qui demandent une proportion moyenne ou plus petite. Si pourtant je pouvais choisir ou désirer un sujet à mon goût, relativement à S[t]-Pierre, je prendrais son crucifiement avec les pieds en haut. Il me semble qu'il y a là, pour moi, de quoi faire quelque chose d'extraor-

dinaire. Du reste j'en laisse le choix à celui qui en fera les frais, et jusqu'à ce que nous ayons vu quelle sera la grandeur du tableau. J'ai une grande affection pour la ville de Cologne, où j'ai été élevé jusqu'à l'âge de dix ans, et bien des fois, depuis tant d'années, j'ai eu le désir de la revoir. Cependant je crains que les difficultés de notre temps et mes occupations, ne soient encore un obstacle à ce désir et à beaucoup d'autres. Et ainsi je me recommande à votre bonne grâce, etc.

[1] L'autographe de cette lettre, adressée au peintre Geldorp, à Londres, a été vendu dernièrement à Anvers pour la somme de 290 francs, à la vente de M. Steenecruys. C'est un amateur anglais, M. Mitchell, qui en a fait l'acquisition. La ville d'Anvers, qui ne possède point d'autographe de Rubens, a laissé échapper cette occasion d'en avoir un.

[2] L'ami dont il est ici question était M. Jabach, célèbre amateur de Cologne, qui voulait faire présent d'un tableau à l'église des Saints Apôtres. Cette lettre fait voir clairement que Rubens n'a pas donné le tableau de St-Pierre à l'église de Cologne, en souvenir du baptême qu'il y aurait reçu, ainsi qu'on a voulu le prétendre. Mais elle est loin aussi de fournir des arguments à ceux qui soutiennent que Rubens n'est pas né à Cologne, et de quelque manière qu'on tourne les expressions dont se sert notre peintre, il est impossible de traduire la phrase : *Ick aldaer ben opgevoedt tot het thienste jaer myns levens*, autrement que par ces mots : « J'ai été élevé à Cologne jusqu'à l'âge de dix ans.» Si cette façon de parler n'implique pas rigoureusement la naissance, elle la rend au moins plus que probable. Au surplus, ce sont là des discussions puériles, et la gloire dont Rubens a couvert la ville d'Anvers est assez grande, pour que celle-ci ne conteste plus à Cologne un mérite qu'elle ne doit qu'au hasard, celui d'avoir vu naître le grand homme.

LXXX.

Antwerpen, 2 april 1638.

Rubens aen den zelven.

MYN HEER,

Hebbende verstaen door Myn Heer Lemens, dat UE. wel soude willen weten in wat staedt het werk is, dat ick door

uwe ordre voor eenen uwen vriendt tot Ceulen ondernomen hebbe, soo en hebbe ick niet willen laeten UE. te adviseren hoe dat het alreede geavanceerdt is, met hope dat het sal reusseren een van de beste stucken die tot nogh toe uyt myn handt gegaen syn, dat magh UE. aen den vriendt vryelyck adverteeren. Togh om voort op te maecken, soude ick niet gherne gepresseerdt syn, maer bidde 't selve te willen laeten tot mynder dispositie ende commoditydt om met lust uyt te voeren, want al ist dat ick overlaeden ben van andere wercken, soo aenlockt my het suject van dit stuck voor alle de gheene die ick onder handen hebbe. Ick en hebbe aen uwen vriendt tot Ceulen niet geschreven, om dat ick daer gheene kennisse aen hebben, en my dunckt dat het beter voeght door uwen middel te passeren; waer mede my hertelyck gebiedende in uwe goede gunste, blyve voor altyds, enz.

Traduction.

Anvers, 2 avril 1638.

Rubens au même.

Monsieur,

Ayant appris de M. Lemens, qu'il vous serait agréable de savoir à quel point en est l'ouvrage, que j'ai entrepris par votre ordre pour l'un de vos amis de Cologne, je m'empresse de vous faire savoir qu'il est déjà avancé, et j'ai même l'espoir que ce sera l'un des meilleurs morceaux qui soient encore sortis de ma main. Vous pouvez en écrire hardiment à votre ami. Cependant je n'aimerais pas qu'on me pressât pour le terminer, je prie même qu'on laisse cela à ma disposition et à ma commodité, pour que je puisse l'achever à mon aise [1];

tant je trouve dans le sujet de ce tableau plus de charme que dans tous ceux dont je m'occupe, bien que je sois accablé d'ouvrage. Je n'ai pas écrit à votre ami, à Cologne, parce que je n'ai dans cette ville aucune connaissance, et il me semble qu'il convient mieux que je le fasse par votre entremise. Et ainsi me recommandant de tout mon cœur à votre bonne grâce, je demeure, etc.

[1] Dans l'inventaire manuscrit de la masse des biens de la mortuaire de Rubens, dont la veuve rend compte aux tuteurs de ses enfants, on trouve l'article suivant, nº 24 : « Item reçu de George Deschamps (ne serait-ce pas plutôt Geldorp?) pour un tableau de St-Pierre, étant vendu pour compte d'une personne de Cologne, fl. 1200. » D'où il résulte que ce tableau n'a été délivré qu'entre les années 1640 et 1645. Voy. les Mss. de Mols, nº 5724, de la bibl. de Bourg., p. 52, verso.

LXXXI.

Steen, 17 août 1638.

Rubens à Lucas Faid'herbe [1].

Mon cher et bien aimé Lucas,

J'espère que celle-ci vous trouvera encore à Anvers, car j'ai grandement besoin d'un panneau, sur lequel il y a trois têtes de grandeur naturelle, peintes de ma propre main, savoir un soldat en colère, ayant un bonnet noir sur la tête, et deux hommes pleurant. Vous me ferez un grand plaisir de vouloir m'envoyer tout de suite ce même panneau, ou bien si vous êtes près de venir vous-même pour me l'apporter, vous ferez bien de le couvrir d'un ou deux mauvais panneaux pour le conserver, afin que l'on ne puisse le voir en route. Il nous semble étrange que nous n'apprenions rien des bouteilles de vin d'Ay; car celui que nous avons apporté avec nous est déjà épuisé. Sur quoi je vous souhaite une bonne santé, de même qu'à Catherine et à Suzanne, et je suis de tout mon cœur, etc.

P. S. Prenez bien garde, avant de partir, que tout soit bien fermé, et qu'il ne reste point d'originaux, soit tableaux, soit esquisses, dans l'atelier. Rappelez également à Guillaume le jardinier, qu'il doit nous envoyer en leur temps des poires de Rosalie, et des figues quand il y en aura, ou quelque autre chose d'agréable.

[1] Lucas Faid'herbe, naquit à Malines, le 20 janvier 1617. Quoique sculpteur et architecte, il fut élève de Rubens qui avait pour lui beaucoup d'affection. Outre les statues de marbre qu'il a laissées, on cite de lui différents ouvrages en ivoire qui sont d'un travail admirable. M. de Nélis possédait de cet artiste, un vase d'ivoire autour duquel était représentée l'histoire du serpent d'airain, les figures en étaient de demi-bosse, et avaient été sculptées d'après le dessin de Rubens. Le couvercle de ce vase était surmonté d'une figure de Samson déchirant un lion. Faid'herbe mourut à Malines, le 31 décembre 1697.

LXXXII.

Antwerpen, 5 april 1640.

Getuygschrift van Rubens voor Lucas Faid'herbe.

Ick onderschreven verclaeren en attesteren midts dezen waerachtig te wesen, dat Myn Heer Lucas Fayd'herbe over de dry jaeren by my gewoont heeft en mynen discipel geweest is, ende door de ghemeynschap die onse consten van schildery en beldhouwery t' saemen hebben, met myne instructien ende syne neerstigheyt ende goeden gheest, seer veel gheprofiteert heeft in syne conste, ende voor my gemaeckt heeft diversche werken van ivoor, seer loffelyck ende seer wel uytghewerkt, gelick blyckt by de stucken, ende boven al, is considerabel de figure van Onse lieve Vrouwe, voor de Begyne kerk tot Mechelen, de welcke hy alleen tot mynen huyse (sonder datter iemandt anders syne handt heeft aenghesteken), soo uytnemende fraey heeft uytgewerckt; dat ik niet meyne dat se door eenig

beeldhouwer in het gheheele landt soude connen verbetert worden. Soo dat my dunckt dat alle heeren en magistraten van steden hem behooren te favoriseeren ende te animeren met eere, vrydom ende privilegien, om syn domicilium by haer te nemen ende syn wooningh met zyn wercken te vercieren. Dit hebbe ick ter goede trouwen met myn eyghen handt geschreven ende onderteeckent.

Traduction.

Anvers, 5 avril 1640.

Certificat de Rubens pour Lucas Faid'herbe.

Je soussigné déclare et atteste par ce présent écrit, qu'il est vrai que M. Lucas Faid'herbe a demeuré chez moi pendant plus de trois années comme mon élève, et que, vu les rapports qui existent entre la peinture et la sculpture, il a pu, à l'aide de mes conseils, par sa diligence et ses belles dispositions, faire les plus grands progrès dans son art; qu'il a exécuté pour moi différents ouvrages en ivoire, d'un travail achevé et digne de louange, comme ces ouvrages le prouvent; que l'on distingue par-dessus tous les autres la statue de Notre-Dame, morceau d'une beauté ravissante, qu'il a fait dans ma maison, seul et sans que personne d'autre y ait mis la main, pour l'église du Béguinage de Malines; et que je ne pense pas qu'il y ait dans tout le pays un sculpteur capable d'y faire des améliorations. En conséquence, je crois qu'il convient à tous les seigneurs et magistrats des villes de lui accorder des faveurs, et de l'encourager par des dignités, des franchises et des privilèges, à l'effet de fixer son domicile chez eux et d'embellir leurs demeures de ses ouvrages. En foi de quoi j'ai signé ceci de ma propre main, etc.

LXXXIII.

Wt Antwerpen, den 9 mey 1640.

Rubens aen Lucas Faid'herbe.

MYN HEERE,

Ick hebbe seer gheyrne verstaen dat Ul. op meydag den mey geplandt heeft in Ul. alderlieftens hof, ick hope dat hy wel sal gewast hebben ende vruchten sal voort brengen tot synder tyt. Ick ende myn huysvrouwe, met beyde myne sonen, wenschen Ul. ende aen Ul. alderliefste, alle geluck ende volkomen langdurig contentement in den houwelycken staet, uyt ganscher harten. Het kindeken van ivoir en heeft geen haest; want Ul. nu ander kinderwerck van meerder importantie onder handen heeft. Toch Ul. overcomste sal ons altydt seer aengenaem wesen. Ick meyne dat myne huysvrouwe sal binnen luttel daeghen tot Mechelen comen, om naer Steen te gaen, ende dan sal sy het geluck hebben van Ul. mondelinghx geluck te wenschen. Daer en tusschen, sal Ul. believen myne hartelycke groetenissen te doen aen Monsieur Ul. schoonvader ende Juffrouw Ul. schoon-moeder, die, ick hope, daegelykx sullen meer en meer vreught hebben in dese alliancie, door Ul. goet comportement; 't selve wensche ick aen Monsieur en Jouffrouw Ul. vader ende moeder, die in haer vuyst moet lachen, om dat de ryse van Italien verstoort is, ende dat, in plaetse van haeren lieven soon te missen, noch een dochter daer toe gheconquesteert heeft, die haer haest groot-moeder maeken sal, met Godts hulpe. Waer mede ick blyve voor altyd uyt ganscher harte, enz.

Traduction.

Anvers, 9 mai 1640.

Rubens à Lucas Faid'herbe.

MONSIEUR,

J'ai appris avec grand plaisir que, le premier de ce mois, vous aviez planté le mai dans le jardin de votre très-chère, j'espère qu'il y sera bien venu, et qu'en son temps il vous donnera des fruits [1]. Ma femme, mes deux fils et moi, nous vous souhaitons de tout notre cœur, à vous et à votre compagne, toute espèce de bonheur et un contentement parfait et durable dans l'état de mariage. Ne vous pressez pas de faire le petit enfant d'ivoire, car vous avez actuellement en main un autre ouvrage d'enfant d'une bien plus grande importance. Dans tous les cas, votre visite nous sera toujours très-agréable.

Je pense que ma femme se rendra sous peu de jours à Malines, pour aller à Steen, et alors elle aura le plaisir de vous faire de bouche ses souhaits. Entre temps, veuillez présenter mes salutations cordiales à Monsieur votre beau-père, et à Madame votre belle-mère. Votre bonne conduite, je l'espère, augmentera de jour en jour la joie que leur fait éprouver cette alliance. J'adresse les mêmes salutations à Monsieur votre père, et à Madame votre mère, qui doit bien rire en elle-même que le voyage d'Italie soit manqué, et qu'au lieu de perdre son fils bien aimé, elle ait au contraire gagné une fille, qui bientôt, avec l'aide de Dieu, la rendra grand'mère. Et ainsi, etc.

[1] Fayd'herbe avait épousé Marie Smeyers, le 1er mai 1640.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Le mot *Chiaducque*, que nous avions considéré comme mal écrit dans cette lettre, est évidemment un nom propre. Nous le retrouvons dans le passage suivant de la lettre du 23 août 1623, publiée par Chardon de la Rochette : *Il tempo non mi permette di ringraciar V. S., particolarmente per tutti li buoni officii, che mi ha fatto appresso il signor de Lomenie et il sig*r *abbate et altri amici, sicome ancora per la vendetta fatta et le piaghe date, anzi poignalate in quel animo rustico et imbalordato del* Chiaducq, *che meritava di portar seco quello cordoglio per supplicio della sua discortesia.*

M. Goly, dont il est aussi question dans cette lettre pag. 10, pourrait bien être le célèbre orientaliste Jacques Golius de La Haye.

Rubens parle, vers la fin de cette lettre, d'une certaine opération du père Linus, qui avait rapport au magnétisme. En effet, on s'occupait beaucoup alors de faire des expériences sur les fluides sympathiques et magnétiques. Quelques-uns poussaient même la crédulité à l'excès sur ce chapitre. Le magnétisme avait alors comme aujourd'hui des adeptes de bonne foi et des propagateurs intrigants. L'histoire ne dit pas dans quelle catégorie on

